

Goûts, pratiques et usages culturels des jeunes en milieu populaire

Chantal Dahan, Christine Détrez, Marlène Bouvet, Emmanuelle Guittet, Tomas Legon, Clémence Perronnet

▶ **To cite this version:**

Chantal Dahan, Christine Détrez, Marlène Bouvet, Emmanuelle Guittet, Tomas Legon, et al.. Goûts, pratiques et usages culturels des jeunes en milieu populaire. 2020. halshs-02959880v1

HAL Id: halshs-02959880

https://shs.hal.science/halshs-02959880v1

Submitted on 7 Oct 2020 (v1), last revised 15 Feb 2021 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

injep

INJEP NOTES & RAPPORTS | RAPPORT D'ÉTUDE

Octobre 2020
INJEPR-2020/10

Goûts, pratiques et usages culturels des jeunes en milieu populaire

AUTEUR·E·S

- Sous la direction de Chantal DAHAN, et Christine DÉTREZ
- Avec la collaboration de Marlène BOUVET, Emmanuelle GUITTET, Tomas LEGON et Clémence PERRONNET,

Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (INJEP)
Observatoire de la jeunesse, de l'éducation populaire et de la vie associative 01 70 98 94 00 www.injep.fr

Goûts, pratiques et usages culturels des jeunes en milieu populaire

Sous la direction de :
Chantal Dahan, chargée d'études et de recherche à l'INJEP
et Christine Détrez professeure des universités en sociologie à l'ENS,
directrice du laboratoire Max-Weber

avec la collaboration de :
Marlène Bouvet, doctorante en sociologie,
Emmanuelle Guittet, chargée de recherche au LabEX ICCA et chercheuse associée au CERLIS,
Tomas Legon, docteur en sociologie de l'EHESS
Clémence Perronnet, sociologue, maîtresse de conférences en sciences de l'éducation à l'université catholique de l'Ouest

Pour citer ce document

Dahan C., Détrez C. (dir.), Bouvet M., Guittet E., Legon T., Perronnet C., *Goût, pratiques et usages culturels des jeunes en milieu populaire*, INJEP Notes & rapports/Rapport d'étude.

SOMMAIRE

INTRODUCTION : À LA RENCONTRE DES UNIVERS CULTURELS DE JEUNES DES QUARTIERS POPULAIRES DE VILLES MOYENNES 7

Les pratiques culturelles des jeunes de milieu populaire, une fausse évidence 7

Au plus près des pratiques culturelles des jeunes de milieux populaires Hypothèses et axes de recherche 9

Documenter, parmi une population de jeunes de milieux populaires de 11 à 20 ans, les pratiques relatives à la culture et aux loisirs 10

Comprendre les processus de socialisation à l'œuvre dans le développement des goûts et des pratiques : variables et prescriteur·ices 11

Spatialiser l'accès et les pratiques des loisirs : mesurer les effets de l'offre culturelle 11

Poser la question des ressources : un capital culturel spécifiquement populaire et cosmopolite ? 12

Une enquête multisite : choix méthodologiques 13

Critères de choix des terrains d'étude : un recrutement dans les QPV 13

La constitution du guide d'entretien individuel 15

Description d'un corpus qui traverse trois territoires 16

PARTIE 2. BOURGOIN-JALLIEU 19

1. Partir à la rencontre d'une jeunesse populaire : territoire, population, méthodologie 19

Aborder un territoire par l'histoire et les statistiques : Champfleuri, un QPV par excellence 19

Terrain et méthodologie d'enquête 20

2. Univers culturels des adolescent·e·s de Bourgoin-Jallieu 23

Pratique sportive : à Bourgoin, les filles ont du punch ! 23

Goûts musicaux 24

Lecture 26

Médias audiovisuels 27

Pratiques artistiques et créatives 31

Sorties culturelles 31

3. Les instances de socialisation 32

La socialisation par les pairs, la fratrie et les cousins 32

La socialisation familiale 47

La socialisation par les institutions 65

PARTIE 2. VILLEJUIF 75

1. Méthodologie d'enquête 76

Présentation du territoire 76

Déroulement de l'enquête 79

2. Univers culturels 81

Pratique sportive 81

Goûts musicaux 83

Lecture 85

Médias audiovisuels 87

Pratiques artistiques et créatives 90

Sorties culturelles 91

3. Des instances de socialisation et de transmission aux influences inégales **95**
La famille, à l'origine des pratiques et des goûts 95
Le groupe de pairs, au cœur des pratiques de loisirs des adolescent·e·s 111
L'école, une institution omniprésente à l'influence très relative 120
4. Le quartier, un terrain familier qui encadre les pratiques de loisirs **122**
Conclusion **129**

PARTIE 3.DAMMARIE-LES-LYS **133**

1. De la description du quartier au dispositif méthodologique **133**
Définir les contours historiques et statistiques d'un quartier populaire : Dammarie-les-Lys 133
La mise en place de l'enquête 134
2. Les univers culturels des jeunes de Dammarie-les-Lys **138**
Pratique sportive 138
Goûts musicaux 140
Lecture 146
Médias audiovisuels 153
Pratiques artistiques et créatives 159
Sorties culturelles 163
3. La mobilité des ados, dans le quartier et au-delà **165**
Le territoire des ados : le quartier et un peu plus loin 165
Explorer les quartiers voisins 167
La difficulté de se déplacer des villes de proximité jusqu'à Paris 168
4. Jeunesses cosmopolites **169**
Jeunes d'ici et d'ailleurs 169
Cultures immigrées et cultures globalisées 171
5. Les instances de socialisation **173**
Les parents 174
La fratrie, les cousins, les amis 177
L'école : de l'aversion à la passion 180
Conclusion **182**

PARTIE 4. LES PRATIQUES NUMÉRIQUES **185**

1. Conditions sociales et matérielles d'accès au numérique en milieu populaire **186**
L'accès au numérique imbriqué dans des histoires et organisations familiales 187
Forfaits et terminaux : qui paye quoi, dans un environnement aux ressources limitées ? 188
Moments et volumes d'usage : pratiques effectives et attachement 191
2. Réseaux sociaux virtuels : préférences, rapports à soi, rapports aux autres **193**
Catégoriser ce qui n'est ou n'est pas un « réseau social 193
Des réseaux spécifiques pour des usages spécifiques 194
La « culture des réseaux » : apprentissages des usages des plateformes 196
Présentation de soi à travers les réseaux sociaux virtuels : savoir « tenir sa place » 199
3. L'articulation entre numérique et culture : la diversification des possibles… encadrés par les rapports populaires à la culture. **204**
Permanence et traduction des rapports populaires à la culture dans les usages d'applications et de plateformes 205
Créer et diffuser du contenu sur internet – s'assumer comme créateur en suivant la « culture des réseaux » 209
La gestion de la visibilité de ses créations 213
Conclusion **214**

CONCLUSION GÉNÉRALE 217

Les univers culturels des ados dans les quartiers « politique de la ville » : bilan des trois terrains 217

Une pratique sportive intense dépendante de l'offre municipale informelle 217
La musique unifie les mœurs 217
Des lectures « à soi » bien peu légitimes 218
Netflix et YouTube, plateformes reines de la consommation audiovisuelle 218
Appropriation des pratiques créatives numérique mais distance aux institutions artistiques légitimes 219
« Sortir » en quartier politique de la ville : virées locales et rêves d'adrénaline 219

Les instances de socialisation 220

L'imprégnation des goûts familiaux 220
L'initiation aux goûts par la fratrie 222
Les pairs et la diffusion de normes 223
L'école, le lieu de résistance et des découvertes 224
Des médias omniprésents 225
Conclusion 226

BIBLIOGRAPHIE 229

Introduction : à la rencontre des univers culturels de jeunes des quartiers populaires de villes moyennes

Marlène Bouvet et Chantal Dahan

Les pratiques culturelles des jeunes de milieu populaire, une fausse évidence

Au premier semestre 2019, la nouvelle éclate : les cinq artistes les plus streamés en France sont des rappeurs[1]. Le rap, genre des quartiers populaires par excellence, devient aussi le plus écouté en 2019. Cette massification quantitative ne saurait être imputée aux seules pratiques des adolescent·e·s des banlieues françaises : elle signe l'expansion du genre à d'autres strates de la société[2]. **Est-ce à dire qu'en se diffusant à l'ensemble de la jeunesse, les goûts musicaux des jeunes de milieux populaires auraient perdu de leur spécificité, donnant lieu à un mouvement d'homogénéisation sociale des loisirs et des goûts ?** Les travaux existants sur cette jeunesse populaire réfutent une telle idée (Octobre *et al.*, 2010a). Malgré la soudaine démocratisation du genre, la distance qui persiste aux genres musicaux légitimes peut toujours représenter un facteur d'inégalité. Puisque le fait d'écouter des genres contrastés, c'est-à-dire d'avoir des pratiques culturelles éclectiques, agit comme un opérateur de distinction sociale (Peterson 1992), le plébiscite exclusif du rap par ces jeunes ne marque-t-il pas une limitation dommageable de leurs ressources culturelles ? Cette hypothèse est probante, mais il serait dommage de s'en satisfaire comme point final de la démonstration. En effet, « [l]orsqu'elle se tourne vers les cultures populaires, la sociologie de la culture n'est pas innocente, elle est déjà armée de théories, le plus souvent implicites [...] » (Grignon, Passeron 2015). Or, on sait à quel point, dans le monde social comme en sociologie, la tentation de l'essentialisation déceptive menace l'analyse des pratiques culturelles des jeunes de milieux populaires, fût-on habité des meilleures intentions du monde (Grignon et Passeron 2015). Ne serait-il donc pas plus heuristique et, au sens fort du terme, plus juste de (1) revoir entièrement la définition du rap comme genre « monolithique »[3], (2) faire ressurgir les mécanismes de socialisation tissant l'adhésion massive des jeunes au genre, afin de dénaturaliser ce goût des « jeunes de banlieue » pour le rap, (3) mettre en avant les ressources qu'elles et ils tirent de la passion pour celui-ci (Faure et Thin, 2019) ? De fait, l'examen minutieux des sous-genres qui se déploient à l'intérieur du rap, ou encore des syncrétismes opérés entre le rap et d'autres genres musicaux (notamment les musiques

[1] Selon le rapport du SNEP 2019, en 2018 déjà « la musique urbaine est en progression parmi les 200 titres les plus streamés. Elle représente 63 % des 200 titres les plus écoutés sur les services de streaming audio et 59 % des 200 titres les plus écoutés sur YouTube ». (Lasch, 2019).

[2] Déjà en janvier 2017, *Le Dauphiné libéré* titrait « Le rap est-il la musique préférée des Français ? » (Frère, Xavier 2017). De même, dans « Le rap expliqué aux parents », le journal *La Croix* sous-titrait : « N'en déplaise aux adultes, le rap est devenu la musique préférée des ados » (Lebreton, France 2018).

[3] Le risque d'une méconnaissance des sous-branches du genre est de reconduire la catégorie englobante de « musique urbaine » employée par les institutions. Le sociologue et ethnographe de la musique Anthony Pecqueux rappelle que, comme la catégorisation homogénéisante du genre « rap », la « musique urbaine » primée aux Victoires de la musique relèvent d'une « catégorie un peu fourre-tout, une construction politique qui émane du ministère de la Culture » (entretien accordé à *Vingt minutes*, Buiatti, Marion 2014).

populaires dites « traditionnelles »), fracture une représentation rudimentaire et unidimensionnelle de ces univers culturels. Elle pose la question d'un « éclectisme populaire » bien vivant, qui doit autant à l'essor d'une pop cosmopolite (Cicchelli, Octobre 2017) qu'à l'héritage nourri par les parents immigrés. Il nous est ainsi apparu que les répertoires et schèmes d'appréciation des parents – par exemple, le goût pour le raï - sont retravaillés par les adolescent·e·s, au point de se réfracter dans certains sous-genres récents du rap (le cas de l'afrotrap en constitue un exemple éclatant). On comprend donc, *via* l'engouement pour *les* raps, l'impératif de faire émerger tout le nuancier du genre musical pour embrasser d'une part, l'existence d'un éclectisme proprement populaire, d'autre part le développement d'un capital culturel « cosmopolite » (Cicchelli, Octobre 2017).

Ce qui vaut pour le rap vaut pour la constellation toute entière des pratiques culturelles des jeunes de milieux populaires. Comment renverser une perspective qui focalise l'effort analytique sur les adolescent·e·s de classe moyenne et supérieure, au détriment d'une exploration fouillée des pratiques et des goûts des jeunes plus éloignés des institutions ? Comment trouver un équilibre dans ce dilemme insoluble qu'identifiaient déjà les sociologues du populaire dans les années 1960 : traiter la culture populaire comme un « univers significatif autonome », en oubliant « tout ce qui est autour d'elle et au-dessus d'elle, et d'abord les effets symboliques de la domination que subissent ceux qui la pratiquent » (Grignon et Passeron 2015), ou la considérer comme « hétéronome, en ne considérant cette culture que pour l'interpréter d'emblée par rapport à la culture dominante […], comme une altérité mêlée aux effets directs ou indirects d'un rapport de domination » *(ibid.)* ? Sans hypothéquer cette tension, l'objectif poursuivi par cette étude tendrait plutôt vers la seconde perspective, les multiples activités de ces jeunes illustrant à quel point « même dominée, une culture fonctionne encore comme une culture » (p. 21). Cette perspective, qui tient à la fois du souci de produire un savoir positif et ramifié sur ces jeunesses populaires, et de s'inscrire dans les thématiques de l'INJEP, se traduit par un ensemble de parti-pris méthodologiques et théoriques réfléchis. Le premier consiste à appréhender ces jeunes sous le prisme de leurs pratiques culturelles et de leurs loisirs. Si une telle perspective semble tomber sous le sens, elle apparaît, à l'épreuve de la littérature existante, comme un angle mort que nous avons tenté d'abonder. Certes, les travaux mis en œuvre sur cette jeunesse et ses conditions de vie sont très riches, qu'il s'agisse d'appréhender l'exclusion sociale dans les grands ensembles (Mohammed, 2011 ; Guénif Souilamas 2000 ; Wacquant, 2007 ; Dubet, 1987 ; Paugam, 1991), l'entrée dans une carrière déviante (Mohammed, 2011 ; Rubi, 2005), les rapports de genre et les relations amoureuses (Guénif Souilamas, 2000 ; Rubi, 2005), les choix matrimoniaux et les trajectoires sociales des enfants d'immigrés (Santelli, 2016 ; Beaud, 2003), le sport ou la transmission intergénérationnelle (Sayad, 2006 ; Beaud, 2018). Cependant, les pratiques culturelles au sens strict, celles qui ont cours dans le « temps libre » (musique, audiovisuel, sport, numérique, cuisine, parcs d'attraction…) n'y figurent qu'en filigrane. À l'exception de la remarquable étude de Lepoutre – qui rend justice au langage et aux rites d'interaction propres aux jeunes de la cité des Quatre Mille à la Courneuve, en particulier à leur goût pour les joutes verbales (Lepoutre, 1997) –, les pratiques culturelles concrètes de cette population ne sont pas érigées en perspective de recherche à part entière. En outre, quel que soit le public appréhendé et surtout dans les enquêtes institutionnelles, les pratiques culturelles ont souvent été saisies comme des agrégats statistiques, des pratiques suspendues dans l'espace des classes sociales et des normes de genre. Elles sont peu appréhendées comme des activités incarnées et spatialisées, dont les formes dépendent d'un territoire concret – et en particulier d'une offre culturelle locale. Nous avons souhaité remédier à cet écueil, en sélectionnant d'abord notre population sur un critère spatial. Enfin, il s'est agi pour nous de mettre à distance une

approche du capital culturel défini par sa valeur sur le marché scolaire ; ce n'est pas parce qu'une pratique populaire transmise n'est pas socialement « rentable » qu'elle n'est pas digne de passer à la loupe de l'analyse sociologique, ou qu'elle ne peut constituer une ressource sur un autre marché (notamment celui du travail). Malgré la puissance et la pertinence corrosives des résultats qu'elle met au jour, une sociologie des inégalités privilégiant une approche comparative focalise sciemment l'attention sur les lacunes de la transmission, ou sur les ratés du capital culturel. Ce faisant, elle peut reconduire malgré elle l'invisibilisation ou le troncage de toute une partie des pratiques. C'est d'autant plus vrai en ce qui concerne les classes populaires immigrées vivant dans les grands ensembles, la problématisation sociologique résistant mal au poids des soupçons de déviance et de « mal intégration » qui pèsent sur elles. La nécessité de déconstruire le stigmate associé à ces thématiques fait perdurer un « statut d'exception » attaché à cette fraction des classes populaires, les sociologues s'attachant à décrire la réalité de ce type de pratiques (travail, délinquance, rapports amoureux) plutôt qu'à dépeindre les pratiques culturelles et artistiques banales qui en tissent la vie quotidienne. Pourtant, celles-ci font partie intégrante des styles de vie et de l'économie des sociabilités dans ces zones ; elles constituent un pan singulier des cultures populaires contemporaines.

De ce fait, si notre étude vise d'abord à mettre en lumière et répertorier la diversité des pratiques culturelles, elle constitue aussi une entrée privilégiée dans l'étude des styles de vie, de l'ordre normatif qui règne sur les comportements, du quotidien des sociabilités et des systèmes de représentations. Les difficultés sociales ne sont plus prétextes à documenter les pratiques ; ce sont les pratiques culturelles qui nous renseignent sur les manières de vivre, et de se vivre, dans les quartiers populaires. Ce rapport constitue donc le fruit d'un premier travail d'exploitation, de dépouillement et d'interprétation des données, consécutif à l'enquête multi située que nous avons menée à la lumière de ces intuitions de recherche.

Au plus près des pratiques culturelles des jeunes de milieux populaires. Hypothèses et axes de recherche

Notre enquête vise à décrire, de manière résolument qualitative, les pratiques culturelles de jeunes de milieux populaires résidant dans les quartiers populaires de villes moyennes, aux abords – de la proche banlieue aux limites de l'agglomération – de Paris et de Lyon. Dans les catégories analytiques et méthodologiques qu'elle convoque, elle emprunte à une riche tradition de recherche en sociologie de la culture, qu'il s'agisse des modes de réception de genres littéraires et cinématographiques (Octobre *et al.,* 2010 ; Détrez et Vanhée, 2012 ; Collovald et Neveu, 2013) ou de l'effet d'un capital culturel dans les usages et appropriations des loisirs, des années 1970 (Bourdieu 1979) aux années 2010 et 2020 (voir par exemple Coulangeon, 2011), la thèse d'Emmanuelle Guittet sur les pratiques de lecture des étudiant·e·s en école préparatoire littéraire, ou encore celle d'Élodie Hommel sur la réception des littératures de l'imaginaire (science-fiction et fantasy) parmi les jeunes adultes âgés de 20 à 30 ans.

Cependant, cette recherche se veut aussi une démarche inédite, sorte de « coup de filet » méthodologique : il s'agit de construire, à travers trois monographies qui sont autant de « tableaux » des jeunesses populaires, une vue générale et non exhaustive des pratiques culturelles d'adolescent·e·s partageant des conditions sociales et territoriales proches, en privilégiant des comparaisons internes à ce groupe social. Pour documenter les pratiques de ces adolescent·e·s aussi précisément que possible, nous questionnons le périmètre actuel d'une définition sociologique de la « culture » : saisir le rapport

de ces jeunes aux institutions culturelles et scolaires, ainsi qu'aux pratiques dites « légitimes » est nécessaire, mais finalement pas suffisant pour cartographier fidèlement la galaxie de leurs pratiques. Nous avons donc tenté d'appréhender ces dernières indépendamment des objectifs de démocratisation qui sous-tendent les politiques culturelles, sans nous contenter d'une énumération déceptive de *ce qu'elles ne sont pas*. Cette démarche nous a conduits à décliner quatre volets d'investigation principaux.

Documenter, parmi une population de jeunes de milieux populaires de 11 à 20 ans, les pratiques relatives à la culture et aux loisirs

Nous partons d'une définition de la culture consacrée dans les études classiques du champ. En effet, notre objectif cardinal consiste à repérer les appropriations et les usages dont font l'objet la lecture, le cinéma, les séries télévisées, la musique, la danse et le dessin. Ainsi, chaque chapitre débute par un répertoire des pratiques recensées au sein du groupe rencontré sur un territoire donné, dressant un état des lieux des activités culturelles que citent spontanément les adolescent·e·s. Ce panorama permet de situer nos enquêté·e·s au sein des jeunes générations dépeintes dans les grandes enquêtes nationales sur le sujet (*Pratiques culturelles des Français, L'enfance des loisirs*). Nous avons systématiquement questionné les ados sur la fréquence, mais aussi le degré d'investissement – institutionnalisé ou pas, individuel et/ou collectif, intellectuel et affectif – dans leurs pratiques. En outre, nous nous sommes intéressés aux pratiques de consommation, mais aussi aux pratiques de création, par exemple la rédaction de textes et la composition de musique ou de chorégraphie. Nous avons également tenté de capturer le rapport subjectif de ces jeunes à leurs pratiques culturelles, par exemple en les interrogeant sur leur « journée idéale hors limitation financière » dans le guide d'entretien. Conformément aux outils de la sociologie de la réception, il s'est agi de saisir les goûts et appétences développés, ou pas, vis-à-vis de ces pratiques, et les raisons de l'attachement ou du dégoût avancées par les jeunes.

Démarche plus novatrice, nous nous sommes focalisés sur le statut de l'émotion (et plus spécifiquement de l'humour) dans les contenus et les sociabilités adolescentes, notamment *via* les chaînes Youtube ; de plus, nous avons décidé de ne pas nous restreindre aux catégories structurantes forgées dans des enquêtes telles que *Pratiques culturelles des Français* (Donnat, 2008). Au lieu de partir d'une liste de pratiques culturelles fixée *a priori*, nous avons privilégié une entrée par le « temps libre » – c'est-à-dire le temps hors école et hors travail rémunéré – à travers une question ouverte au début des entretiens : « Que fais-tu de ton temps libre ? » Nous souhaitions ainsi éviter le biais de sélection d'une acception doxique du « loisir », marquée par le sceau de la légitimité, pour contourner l'imposition d'une classification « par le haut » des pratiques de loisir et de divertissement. De fait, le temps libre de l'adolescence fait ressurgir les vieilles lunes de la sociologie des classes populaire : l'assimilation trompeuse du temps libre à des plages temporelles dédiées aux loisirs et à l'« oisiveté » (Weber 1989) ; le statut particulier de l'enfance, et a fortiori de l'adolescence, comme devant être sanctuarisé ou pas avant l'entrée dans un monde du travail marqué par la dureté (par exemple Lahire, 2019) ; la manière dont ces loisirs peuvent être investis d'une valeur éducative et de transmission de compétences par les parents. Concrètement, ce choix nous a conduits à intégrer la cuisine, le bricolage, ou encore l'alimentation et la tenue dans le guide d'entretien, dans la mesure où « dans les milieux populaires aussi, le vêtement (adulte ou enfantin) est un instrument de distinction permettant de se différencier des plus pauvres que soi, d'afficher un certain statut social ou de prouver (et d'éprouver) sa respectabilité » (Court

2018). Dans un grand nombre de cas, l'évocation de ces activités pratiques, manuelles, esthétiques et/ou artisanales a trouvé écho parmi les jeunes (Bourdieu, 1979).

En somme, nous nous sommes appuyés sur des schèmes académiques bien balisés pour proposer une initiative originale, au plus près des pratiques.

Comprendre les processus de socialisation à l'œuvre dans le développement des goûts et des pratiques : variables et prescriteur·trice·s

Si notre analyse fait jouer des « variables lourdes » en sociologie de la culture (classe, genre, appartenance ethnique), elle vise aussi à élargir le périmètre des facteurs explicatifs. Ainsi, outre l'intégration des facteurs de genre et de classe, nous avons travaillé la variable de l'âge - notamment les jeux de distinction entre catégories d'âge – mais aussi, s'agissant de pratiques de consommation musicales et télévisuelles, celle du pays d'origine des parents. En outre, nous nous sommes attachés à circonscrire le rôle de ces socialisations familiales et amicales dans la durée. À l'instar d'enquêtes paradigmatiques en sociologie de la culture, nous avons mis en avant les principales instances qui « forment et transforment » les goûts de ces adolescent·e·s (Darmon, 2006). Parmi elles, nous nous sommes concentrés sur la famille, contexte de la socialisation primaire qui inclut les parents et la fratrie, mais aussi sur le groupe de pairs (ami·e·s, cousin·e·s), et les institutions (école, espaces jeunes, clubs de sport…). **Enfin, nous avons passé au crible le rôle grandissant du numérique dans l'adoption et la familiarisation avec les pratiques culturelles, en interrogeant son lien avec l'élargissement ou non du répertoire des pratiques.**

Spatialiser l'accès et les pratiques des loisirs : mesurer les effets de l'offre culturelle

Comme le souligne déjà Jean-Noël Rétière, les travaux sociologiques des années 1970 sur la classe ouvrière montraient déjà « en quoi et comment les formes de sociabilité et de socialité très diverses […] ne pouvaient se dispenser d'une problématique de la localité et d'une saisie des modes d'inscription des pratiques et des symboliques dans l'espace habité, en fonction des ambitions sociales et des atouts professionnels et culturels des acteurs y résidant » (Retière 2003). La question du « localisme » des classes populaires, c'est-à-dire de l'appétence et de l'investissement dans le quartier comme trait saillant des cultures populaires, est d'ailleurs objet de débats parmi les sociologues. Il fallait donc se concentrer sur la culture des jeunesses populaires pour songer à réconcilier ces deux traditions de recherche – pratiques culturelles et sociologie urbaine des classes populaires. Concrètement, spatialiser les pratiques culturelles a impliqué un double choix de notre part. Pour sortir d'une appréhension déterritorialisée de celles-ci, nous avons privilégié l'entrée par des espaces définis : les « **quartiers prioritaires de la ville** ». Ceci nous permettait de fonder, en termes de caractéristiques socio-démographiques – par exemple, un taux de chômage élevé, un taux de redoublement élevé, et des revenus inférieurs à la moyenne –, un critère de délimitation rigoureux de recrutement d'enquêté·e·s de milieux populaires. En outre, nous avons décidé de **comparer les quartiers populaires de territoires aux caractéristiques divergentes**. Alors que le terrain de Villejuif concerne un quartier populaire de la proche banlieue de Paris, accessible via une station de métro de la RATP, les terrains de Dammarie-les-Lys et de Bourgoin-Jallieu relèvent de zones moins étudiées par la sociologie : des quartiers populaires ne relevant ni de la proche banlieue, ni du centre-ville, ni même de la grande banlieue ou du territoire rural.

Ils relèvent de la catégorie du quartier populaire de ville moyenne, en partie enclavé mais sans séparation physique d'avec le reste de la ville, qui permet l'accès à la capitale régionale via les TER mais suppose, du fait des distances importantes qui séparent les différentes fonctions urbaines, un mode de vie motorisé. Cette perspective comparative permet de mesurer empiriquement l'effet des offres culturelles de proximité sur l'adoption ou la poursuite d'activités culturelles. Nous avons cependant envisagé le « local » au sens large, mobilisant délibérément différentes échelles : le quartier, la ville, la région, la grande agglomération et, lorsque les enquêté·e·s partent en vacances, les lieux de villégiature en France ou à l'étranger. Notre objectif consistait à comprendre comment les temporalités des jeunes (dont le calendrier scolaire), leurs moyens financiers très limités et les objurgations plus ou moins explicites des prescripteur·trice·s institutionnel·le·s à s'approprier tel ou tel lieu culturel, déterminent l'exploration d'une échelle donnée. C'est pourquoi nous avons veillé à décrire, dans chaque partie, les services culturels présents au sein du quartier et de la ville, mais aussi les « espaces interstitiels » (Thrasher 2013) et informels que les jeunes investissent, et les services publics et privés mobilisés à l'échelle de la région et l'agglomération (mission locale, associations…).

Poser la question des ressources : un capital culturel spécifiquement populaire et cosmopolite ?

Enfin, nous nous sommes fortement intéressés à la part des transmissions familiales et institutionnelles dans le développement des goûts, ainsi que sur la composition singulière du « capital culturel » spécifique des jeunes. Adoptant à plein le « relativisme méthodologique » qui s'impose en sociologie de la culture (Détrez 2014) – c'est-à-dire l'absence de jugement de valeur et de hiérarchisation des « qualités » intrinsèques de telle œuvre ou tel genre artistique -, nous avons mis en lumière les compétences, connaissances et (dé)goûts transmis par les parents. Cette perspective fait écho à d'autres tentatives de dégager un capital culturel spécifiquement populaire : les travaux de Beverly Skeggs, qui a identifié un « capital moral » des femmes de classes populaires travaillant dans la puériculture[4], de Jean-Michel Retière, qui décrit le « capital d'autochtonie » de certaines familles ouvrières ayant acquis un pouvoir institutionnel par le militantisme au sein d'une petite ville bretonne (Retière, 2003), ou encore le « capital guerrier » des « leaders » de groupes de jeunes au sein de cités parisiennes et marseillaise, capital qui octroie la possibilité de s'affranchir de certaines normes et conjugue des aptitudes physiques, entretien d'un réseau et aptitudes verbales (« tchatche »), autant de ressources efficientes au sein de l'univers social considéré. Tout en « capitalisant » sur ces résultats et sur ces exemples, nous tentons précisément d'éviter l'écueil d'une déclinaison exponentielle et gratuite du concept de capital (Neveu, 2013). Nous interrogerons également la possibilité d'évoquer un capital culturel « mixte » ou « cosmopolite », à la manière de Sylvie Octobre et Vincent Cicchelli (avec le risque de reconduire des

[4] Marie Cartier estime que Skeggs met en évidence un « capital culturel populaire », dans une démarche nuancée dont nous nous sommes inspirés : « Aussi lucides que soient [les jeunes filles] sur le faible prestige des cours [consacrés au caring], situés tout au bas de la hiérarchie des enseignements, le caring leur apparaît comme quelque chose dans quoi elles ne peuvent pas échouer, comme une ressource culturelle donc […]. Elles en viennent à percevoir que leurs savoirs et expériences en matière de *caring* ont une valeur, qu'ils sont à la fois un trait de personnalité valorisé et une compétence monnayable sur le marché du travail. […] Conscientes de leur position dominée dans la hiérarchie sociale des savoirs, elles y réagissent en se présentant comme des personnes dévouées : l'attraction du *caring* tient à ce qu'il leur offre un moyen de se valoriser et de se sentir moralement supérieures. […] Producteur de valeur dans la sphère publique, éducative et professionnelle, le *caring*, ensemble de savoir-faire et disposition à s'occuper des personnes dépendantes dont ces jeunes femmes s'estiment peu à peu porteuses, fonctionne comme un capital culturel. La formation suivie leur permet de le transformer en ressource économique sur le marché du travail. » Pour autant, ce « capital de savoirs » reste relativement fragile, dans la mesure où il est « toujours menacé de dévaluation », renvoie à un idéal moral inaccessible et fait dériver la compétence de la sphère domestique (Cartier, 2012).

formes d'exotisation en employant ce terme). Il s'agit donc d'approfondir une conception du capital culturel « à la Bourdieu », en intégrant l'apport du capital culturel de parents issus des milieux populaires d'autres pays, mais aussi les contenus d'une « culture cosmopolite » de plus en plus centrale dans la culture des jeunes occidentaux.

Revenons à présent sur les outils méthodologiques que nous avons choisi de déployer pour rendre compte des permanences et des évolutions des pratiques culturelles des jeunes de milieux populaires.

Une enquête multisite : choix méthodologiques

Critères de choix des terrains d'étude : un recrutement dans les QPV

Enquêter des jeunes de milieux populaires : qu'est-ce à dire ? Nous avons employé le critère de la catégorie socioprofessionnelle des parents – ouvrier·e·s ou employé·e·s – pour définir l'appartenance de ces adolescent·e·s aux milieux populaires. Nous avons volontairement rapproché ces deux catégories pour deux raisons. Tout d'abord, elles signifient leur égalité de destin (« situations de travail caractérisées par la pénibilité et la subordination, faible possibilité d'évoluer professionnellement, formation des couples fortement inscrite au sein de la classe d'origine : ces différents facteurs plaident pour rapprocher employés et ouvriers » [Renahy *et al.,* 2015]). Par ailleurs, la réalité des alliances conjugales ne nous permettait pas de les séparer : « Un ménage sur cinq est formé d'un ouvrier et d'une employée. 40 % des couples sont composés d'ouvriers, d'employés ou d'inactifs. Les alliances matrimoniales restent donc très clivantes socialement et contribuent à la reproduction des milieux populaires. » (Renahy *et al.,* 2015.)

L'intention de spatialiser l'étude et d'engager une démarche comparative supposait d'opérer un choix de quartier méticuleux : il s'agissait de sélectionner un type de territoire qui soit à la fois générique et marqué par des spécificités locales. Le « quartier prioritaire de la politique de la ville » est alors apparu comme une évidence, parce que ces quartiers regroupent les classes sociales les plus défavorisées, mais aussi parce qu'ils sont documentés d'un point de vue statistique – nous avions ainsi accès aux données socio-économiques des habitants et à leur composition.

De quoi parle-t-on lorsque l'on évoque un QPV, et comment situer les nôtres dans les grandeurs moyennes qui caractérisent les réalités sociodémographiques de ces territoires ? L'objectif de simplifier les nombreux zonages accumulés depuis vingt ans a longtemps représenté une préoccupation centrale des pouvoirs publics. D'où l'adoption, en 2014, d'un critère unique – la faiblesse du revenu des habitants – pour définir des territoires cibles de la « géographie prioritaire ». La politique de la ville s'est ainsi recentrée sur les zones considérées comme les plus en difficulté. Par définition donc, les jeunes recruté·e·s parmi les habitant·e·s relèvent d'une fraction pauvre de la population ; par définition aussi, les espaces ciblés correspondent à une concentration de cette pauvreté sur un territoire. Au-delà de ce constat, tautonymique mais essentiel pour comprendre dès à présent l'articulation des variables du territoire et du niveau de revenus, il importe d'avoir à l'esprit quelques chiffres généraux :

- 4,8 millions de personnes en France métropolitaine résident dans ces quartiers, soit 7,5 % de la population en France métropolitaine.

- Ils se distinguent de la moyenne nationale par une forte présence de la jeunesse : plus d'un tiers de ses habitant·e·s ont moins de 25 ans (39,7 %), contre 29,5 % en France métropolitaine en 2018.
- Ces 4,8 millions de personnes se répartissent entre 1 300 quartiers, lesquels émaillent généralement la périphérie des grands pôles urbains. Ainsi, selon l'INSEE (Renaud, Sémécurbe, 2016), 58 % des résidents des QPV habitent en Île-de-France, Hauts de France et Provence-Alpes-Côte d'Azur.
- Le taux de pauvreté, qui correspond à un niveau de vie inférieur à 60 % du niveau de vie médian, atteint 42 % dans ces quartiers, contre 16 % dans les villes auxquelles ils appartiennent. Les QPV ne représentent cependant pas le tout de la pauvreté, puisque d'après l'Observatoire des inégalités en 2018, les trois quarts des Français pauvres vivent en-dehors[5]. Néanmoins, ils abritent une jeunesse en grande partie éloignée du confort et des capacités de consommation des adolescent·e·s de classe moyenne et supérieure, puisque plus de la moitié des jeunes de moins de 18 ans des quartiers QPV vivent sous le seuil de pauvreté (Pauvreté monétaire des familles, rapport annuel ONPV 2018).
- En quartiers prioritaires de la politique de la ville, 74 % des ménages sont locataires d'un logement HLM (habitations à loyer modéré), contre 16 % dans les autres quartiers.

En outre, on dispose de données assez détaillées sur ce que l'on pourrait qualifier d' intégration socio-économique » des jeunes. Les élèves y présentent un retard scolaire à l'entrée en sixième bien plus fréquent (22 %) que celui des unités urbaines plus larges qui les contiennent (23 %) [Renaud, Sémécurbe, 2016]. Les jeunes y sont également moins diplômés – 24 % ont un niveau inférieur au CAP ou au BEP, contre 19% des jeunes des autres quartiers des unités urbaines environnantes. 31 % des élèves issus d'un collègue public proche d'un quartier prioritaire s'orientent vers une seconde professionnelle, alors que c'est le cas de 21,9 % de ceux qui proviennent d'un collège public plus éloigné (Rapport annuel ONPV 2018) ; en cohérence avec ce résultat, leur premier vœu en brevet de technicien supérieur est de 40 %, contre 25,8 % des jeunes des quartiers environnants. Enfin, ils subissent deux fois plus de chômage que ceux des quartiers environnants, et leur niveau de qualification est en moyenne très faible[6]. L'emploi des jeunes de 15 à 29 ans subit une dégradation certaine de 2016 à 2017, passant de 16,4 % à 15,6 %, ce qui serait imputable à la baisse des emplois aidés – et ce, alors même que le taux de chômage des jeunes des unités urbaines environnantes n'est que 8,4 %. Notons cependant qu'il était bien supérieur, soit de 18,8 % en 2014. Ainsi, en 2017 seuls 29,5 % des jeunes des quartiers populaires sont actifs contre 46,5 % pour les unités urbaines environnantes. La proportion des jeunes dits « NEET » (ni en études, ni en formation, ni en emploi) représente alors 29,5 % dans les QPV.

Enfin, certains modèles familiaux y sont surreprésentés par rapport à la moyenne nationale. Ils vivent plus souvent dans des ménages constitués de cinq personnes et plus (+ 6 points) et dans des familles monoparentales (+ 7 points) [Renaud, Sémécurbe, 2016]. Sur le plan de l'origine migratoire, soulignons que 38,9 % de ces jeunes sont nés à l'étranger, contre 21,2 % dans les villes dont ils dépendent.

Nous avons donc décidé de choisir deux QPV (La Plaine de Lys et Champfleuri) à distance des grandes villes (Paris et Lyon), à la frontière du rural, pour voir si on y retrouve les mêmes caractéristiques

[5] Rapport de l'Observatoire des inégalités 2018.

[6] Commissariat général à l'égalité des territoires (CGET), 2016, *En bref*, n°3.

culturelles. Le troisième terrain a été choisi près d'une grande ville (dans Villejuif) pour voir si la proximité d'une grande ville et la multiplication des offres modifiaient les pratiques des jeunes.

Nos trois territoires correspondent tous, peu ou prou, aux caractéristiques évoquées plus haut. Pour le territoire de Bourgoin-Jallieu, voir p. 19 ; pour Villejuif, p. 75, et pour celui de Dammarie-les-Lys, p. 133.

La constitution du guide d'entretien individuel

Investiguer les pratiques des jeunes de milieux populaires implique de définir les critères d'appartenance à cette catégorie. Il s'agit ensuite d'accéder concrètement à ces jeunes, c'est-à-dire de les aborder et d'obtenir une collaboration – de préférence enthousiaste – à cette enquête dédiée à leurs pratiques. Ainsi, la constitution du corpus final résulte (1) de leur recrutement au sein de « quartiers prioritaires de la ville » ciblés dans des zones urbaines à la périphérie de grandes agglomérations et dans un quartier de proche banlieue parisienne, (2) d'une entrée sur le terrain *via* une prise de contact dans la rue, procédé aléatoire visant à enclencher la passation d'entretiens individuels, et pour partie *via* les institutions, (3) d'une négociation du terrain plus ou moins réussie, en fonction des obstacles se dressant entre les enquêteur·trice·s et les adolescent·e·s. Le corpus d'entretiens finalement dégagé procède de ces trois formes de détermination, de la plus à la moins désirée.

- ***Les entretiens collectifs exploratoires***

Six entretiens collectifs se sont déroulés à La Plaine de Lys, et six à Champfleuri. L'enjeu consistait en une première familiarisation avec le terrain, et en l'obtention d'un assentiment des institutions concernées (établissement du secondaire, association…). Rassemblant l'ensemble des questions semi-ouvertes destinées à stimuler l'expression des enquêté·e·s sur leurs loisirs, le guide pour l'entretien collectif devait ensuite servir de **base au guide d'entretien individuel**. Cette phase a néanmoins permis de construire un guide individuel d'entretien ajusté aux représentations des jeunes et à leur modes d'énonciation quand ils évoquent leurs pratiques de loisirs.

APPRIVOISER LE TERRAIN PAR L'ENTRETIEN COLLECTIF : UN CHOIX EXPÉRIMENTAL ET PRATIQUE

Lors de cette phase d'expérimentation, nous avons eu confirmation du double intérêt de l'entretien collectif. En effet, dans la mesure où « par une sorte d'effet mécanique, [les entretiens collectifs] tendent à renforcer les éléments communs au groupe », ce dispositif constitue une voie privilégiée d'accès « au sens commun, aux modèles culturels et aux normes » (Haegel, 2005, p. 24) Mais il favorise aussi l'émergence de tensions entre des normes concurrentes, amenant à « recueillir des positions plus tranchées que dans un entretien individuel ; c'est un bon moyen de créer la polarisation et donc d'observer […] l'expression du désaccord » (ibid.) Concrètement, au cours des entretiens collectifs, a surgi un répertoire d'ores et déjà assez stable de pratiques culturelles adolescentes (avec par exemple la cohabitation de noms de rappeurs français et américains, et de noms d'artistes issus de musiques traditionnelles), ainsi que les noms d'artistes et pratiques marquant des goûts considérés comme déviants au sein des groupes de jeunes. En outre, leurs premières réactions nous ont permis d'éliminer certaines questions et de parfaire le guide d'entretien originel, que nous avons adapté au format de l'entretien individuel en triant les questions en fonction de l'écho suscité parmi les jeunes. Enfin, dans une perspective pragmatique, les entretiens collectifs nous ont permis de collecter les coordonnées d'adolescent·e·s volontaires pour approfondir l'échange lors de futurs entretiens individuels.

- ***La spécificité des enquêtes à Champfleuri***

Si les monographies sur les territoires de **Villejuif** et de **Dammarie les Lys** ont été réalisées par des sociologues confirmés, l'étude d'un quartier de **Bourgoin-allieu** a été réalisée par des sociologues en formation. En effet, Christine Détrez[7], co-directrice de l'enquête, a organisé son cours de master 1 « recherche » à la rentrée 2018 autour d'une enquête par entretiens individuels sur un territoire, celui du quartier de Champfleuri à Bourgoin-Jallieu. Marlène Bouvet[8] s'est chargée de la coordination de l'étude, et a contribué à l'apports d'éléments théoriques et méthodologiques (ethnographie urbaine, accès au terrain en quartier populaire) et Muriel Pommier[9] a organisé des simulations d'entretiens (jeux de rôle). La présence de Chantal Dahan à ces cours a permis de maintenir l'unité de l'étude, celle-ci ayant insisté sur l'utilisation du guide d'entretien et les écueils possibles. À partir de janvier 2019, les étudiant·e·s de **Christine Détrez** ont conduit deux vagues d'entretiens individuels à **Champfleuri (Bourgoin-Jallieu)**. Elles et ils ont bénéficié de retours critiques personnalisés, et de suggestions d'amélioration dans l'intervalle séparant les deux vagues[10]. La longueur des entretiens conduits a varié d'une trentaine de minutes à plus de 2 h, en fonction de la configuration de ces entretiens. Ces étudiant·e·s ont minutieusement retranscrit les 36 entretiens conduits et retenus à cette occasion.

- ***Une enquête parallèle sur les pratiques numériques***

Indépendamment de ces trois monographies, une recherche qualitative a été menée par Tomas Legon sur les pratiques numériques des jeunes en milieu populaire, mais de manière autonome et non spatialisée. Ces entretiens, particulièrement développés, visaient à mieux saisir les spécificités des pratiques numériques, leur statut et leur rôle dans l'univers culturel des jeunes.

Description d'un corpus qui traverse trois territoires

Le tableau ci-dessous permet de se représenter la relative amplitude de cette enquête qualitative. Au-delà des 11 entretiens collectifs menés à titre exploratoire, qui ont mobilisé plus d'une soixantaine de jeunes, le corpus principal est composé de 89 entretiens individuels, dont une demi-douzaine d'entretiens conduits avec un duo ou un trio d'adolescent·e·s. Alors que les terrains de Dammarie-les-Lys et Villejuif se fondent sur 19 et 20 entretiens, celui de Bourgoin-Jallieu a donné lieu à 43 entretiens, dont 36 ont été retenus. Cependant, l'on peut considérer que ces quantités s'équilibrent, dans la mesure où les entretiens de Bourgoin-Jallieu ont été menés par de futurs sociologues en formation (en master) et sont de consistances inégales, tandis que ceux des deux autres territoires ont été conduits par des chercheur·se·s expérimenté·e·s, avec une plus grande unité de style et un savoir-faire stabilisé.

Globalement, à l'exclusion des entretiens collectifs exploratoires, plus de 80 adolescent·e·s ont été sollicité·e·s dans le cadre de cette enquête.

[7] Professeur des universités en sociologie à l'ENS et directrice du centre Max Weber.

[8] Doctorante en sociologie à l'ENS et au Centre Max Weber, ATER au sein de l'université Paris Dauphine.

[9] Chargée d'étude au Centre Max Weber en sociologie de la santé et de l'école.

[10] De la part de Muriel Pommier, Chantal Dahan, MarlèneBouvet et Christine détrez.

Terrains	Dammarie-les-Lys	Bourgoin-Jallieu	Villejuif	Numérique	Total
Entretiens collectifs (1re vague)	5	6	X	X	**11**
Entretiens individuels, dont 6 à 2-3 jeunes	20	36	19	14	**89**

On constate, dans l'ensemble, une nette supériorité des effectifs féminins sur les effectifs masculins : 54 de ces enquêté·e·s sont des filles, contre 43 garçons. Néanmoins, cet écart de 11 enquêtées reste à la fois raisonnable et attendu : leur plus grande inclination à répondre à nos questions peut s'expliquer par un contexte général d'investissement des filles bien supérieur dans les pratiques culturelles, et par une « bonne volonté scolaire » plus marquée (Baudelot, Establet 2006). Elle s'explique peut-être aussi par l'accessibilité différenciée des filles et des garçons à et dans l'espace public, dans un contexte où une majorité d'enquêteur·trice·s étaient des femmes. Compte tenu de ces difficultés, nous estimons ces proportions satisfaisantes et suffisantes pour pouvoir dégager des formes de socialisation culturelle genrées.

Terrains		Dammarie-les-Lys	Bourgoin-Jallieu	Villejuif	Numérique	Total
Sexe	Filles	9	26	11	8	**54**
	Garçons	11	17	8	6	**43**

La répartition en termes d'âge s'avère quant à elle relativement équilibrée. Si nous avons peu d'enquêté·e·s relevant de l'adolescence « tardive », le cœur de cette enquête réside bel et bien dans la catégorie des jeunes de 11 à 18 ans, et plus particulièrement les 15-18 ans. Une limite plus gênante consiste en la faible proportion de garçons de plus de 15 ans sur le terrain de Bourgoin-Jallieu, bien qu'en partie compensée par la remarquable densité de certains de ces entretiens.

Terrains		Dammarie-les-Lys	Bourgoin-Jallieu	Villejuif	Numérique	Total
Âge	11-14	5	19	10	1	**35**
	15-18	15	23	9	12	**58**
	19-20	0	1	1	1	**3**

Enfin, nous avons constaté la prédominance d'enfants d'immigrés au sein de ces quartiers populaires, avec quelques distinctions notables. Alors que les adolescent·e·s immigrés de la première génération sont particulièrement nombreux sur le terrain de Dammarie-les-Lys (7 sur 20 enquêté·e·s), ils sont très minoritaires dans les quartiers de Champfleuri et de Villejuif. Il s'agit donc de traits démographiques fortement dépendants du territoire étudié. Le poids des enfants d'immigrés dans le groupe des jeunes de milieux populaires est largement imputable au type d'immigration, essentiellement non qualifiée et ouvrière, qui a prévalu dans la France des cinquante dernières années. Notre corpus n'en compte pas

moins une vingtaine de jeunes dont les deux parents sont nés en France, signe de l'hétérogénéité ethnoraciale de cette jeunesse populaire.

Terrains		**Dammarie-les-Lys**	**Bourgoin-Jallieu**	**Villejuif**	**Numérique**	**Total**
Nés en France	Nés en France	13	43	18		**74**
	Nés à l'étranger	7	0	1		**8**
	Donnée indisponible		0			
Pays de naissance des parents	1 ou 2 parents nés à l'étranger	14	15	13		**42**
	2 parents nés en France	6	6	5		**17**
	Donnée indisponible	0	22	1		**23**

Précisons enfin que la réalisation de ces trois monographies, qui se sont chevauchées dans le temps, a été jalonnée d'une réflexion collective sur la pertinence des choix opérés. Concrètement, elles se sont traduites par des réunions de travail régulières et intenses.

Partie 2. Bourgoin-jallieu

Marlène Bouvet, Clémence Perronnet

1. Partir à la rencontre d'une jeunesse populaire : territoire, population, méthodologie[1]

Aborder un territoire par l'histoire et les statistiques : Champfleuri, un QPV par excellence

- ***Éléments de contextualisation généraux.***

L'enquête s'inscrit au plus près d'un territoire circonscrit avec soin au moment de la conception de l'enquête : Champfleuri, 17 hectares, qui compte 2145 habitants au dernier recensement (2013)[2], est le quartier le plus au nord des huit quartiers qui composent la ville de Bourgoin-Jallieu. Sa population compte 7,9 % des habitants de la commune, laquelle apparaît, avec ses 27 651 habitant·e·s en 2016 (INSEE), comme une « ville moyenne » dans la typologie institutionnelle classique[3].

Bourgoin-Jallieu est une ancienne ville industrielle spécialisée dans le textile : « Pendant deux siècles, l'industrie offre de nombreux emplois ouvriers à la population berjallienne jusqu'à la crise des années 1970[4] », marquée par la disparition d'établissements mentionnés nommément (Brunet-Lecomte et Dolbeau). La relève, « en partie assurée par les établissements Mermoz de Champaret » au service de grands couturiers (Dior, Cardin, Lanvin), ne dure pas puisqu'ils ferment en 2003. La « fin des entreprises traditionnelles » serait compensée par l'implantation de nouvelles entreprises (développement de technologies autour de l'énergie solaire et du textile). Dans tous les cas, à une exception près, ni l'une ni l'autre de ces branches n'apparaissent dans les professions des enquêté·e·s ou de leurs parents[5].

- ***L'application des critères du QPV au quartier de Champfleuri***

Sur le plan économique, les données fournis par l'INSEE indiquent que la part des ménages imposés est de 21,7 %, contre 53,6 % à l'échelle de Bourgoin-Jallieu. Le taux de pauvreté (au seuil de 60 % du revenu médian) s'élève à 44,8 %, et le taux de bas revenus déclarés (également au seul de 60 %) est de 67,6 %. Les « revenus d'activité », c'est-à-dire les salaires, ne représentent que 57,7 % des revenus globaux (contre une proportion de 72,6 % à l'échelle de la commune), cristallisant l'importance du chômage ou de l'inactivité. À l'inverse, les prestations sociales représentent jusqu'à 25,7 % des revenus perçus (contre une proportion de 7,5 % à l'échelle de la commune). Le taux d'emploi des 15-64 ans est deux fois moins

[1] Partie rédigée par Marlène Bouvet.

[2] Système d'Information Géographique de la politique de la ville, « Quartier prioritaire : Champ Fleuri », *sig.ville.gouv.fr,* url : sig.ville.gouv.fr/Cartographie/QP038013, consulté le 10 février 2020.

[3] Dans la méthodologie mobilisée par l'Association des Maires de France, une « ville moyenne » compte entre 20 000 et 100 000 habitant·es.

[4] Site officiel de Bourgoin-Jallieu, « Histoire de Bourgoin-Jallieu », *bourgoinjallieu.fr*, url : www.bourgoinjallieu.fr/decouvrir-la-ville/histoire, consulté le 10 février 2020.

[5] Voir la section suivante, qui décrit la composition socioprofessionnelle du groupe des parents de ces jeunes.

important à Champfleuri qu'à l'échelle de la commune ; seuls 38 % de ses résidents y travaillent, contre 62,5 % des Bourjaliens.

Concernant le niveau de formation, 16,6 % des habitants de Champfleuri sont détenteurs du bac, et 9,3 % d'un diplôme supérieur au bac (avec, systématiquement, 2 à 3 points d'écarts entre femmes et hommes). La formation CAP-BEP constitue le plus gros contingent des diplômes représentés à Bourgoin-Jallieu (36,2 %), inscrivant ce parcours d'étude dans l'horizon général des jeunes de la localité. La proportion des Bourjaliens titulaires d'un diplôme supérieur au bac est deux fois plus forte que celle des habitants de Champfleuri (20,8 % contre 9,3 %). La catégorie « techniciens, agents de maîtrise, cadres » correspond à 1,9 % des travailleurs de Champfleuri, tandis qu'ils représentent 9,7 % des travailleurs de Bourgoin-Jallieu.

Les statistiques en matière d'éducation offrent également des éclairages quant au rapport à l'école, qui joue un rôle majeur dans la perception des pratiques culturelles « légitimes ». S'il existe une offre de proximité pour la maternelle et le premier cycle (une école maternelle se trouve à Champfleuri, sur les quatre de la commune ; deux écoles élémentaires s'y trouvent également), il faut sortir du quartier pour se rendre au collège. C'est pourquoi le collège Salvador-Allende, à mi-chemin entre Champfleuri et le centre-ville, concentre la quasi-totalité des enquêté·e·s en âge de s'y rendre. Indice de la faiblesse des revenus sous le prisme éducatif, on constate que sur les 121 élèves du quartier de Champfleuri scolarisés dans une formation au collège, il y a 80 boursiers et 11 élèves scolarisés en section d'enseignement général et professionnel adapté (SEGPA) à l'entrée au collège. Parmi ces élèves, 72,7 % sont issus d'un milieu « défavorisé » et 20 % d'un milieu « moyen ». Le prisme éducatif renseigne donc sur l'absence de mixité sociale qui caractérise *a priori* le milieu éducatif du groupe de jeunes étudié. Le retard scolaire (hors UPE21, ULIS et SEGPA) à l'entrée en 3e est de 34,6 % pour les jeunes de Champfleuri, contre 25,4 % au sein de la commune. Un collégien sur trois de Champfleuri aurait donc redoublé au moins une fois au cours de sa scolarité.

Enfin, le profil démographique des ménages du quartier nous renseigne sur les structures familiales au sein desquelles les jeunes interrogé·e·s évoluent. Les ménages de six personnes et plus y sont cinq fois plus courants (10 %), qu'à l'échelle de l'ensemble de la commune (2,5 %), et la part des familles monoparentales parmi les ménages y est de 17,5 %. D'après l'INSEE[6], les jeunes sont « surreprésenté·e·s » : en 2017, 44,4 % de ses habitants ont moins de 25 ans, contre 30,7 % à l'échelle de la commune. Enfin, il s'agit d'un quartier accueillant une forte population immigrée : 32 % des habitants de Champfleuri sont de nationalité étrangère, pour 11,2 % à l'échelle de la commune et 6,4 % à l'échelle de l'intercommunalité.

Terrain et méthodologie d'enquête

- ***Une recherche conduite par de futurs chercheurs***

Cette enquête a été réalisée dans le cadre d'un séminaire de recherche délivré en master 1 par Christine Détrez à l'école Normale supérieure de Lyon (2018-2019). Elle repose sur un dispositif qualitatif : des entretiens dits « semi-dirigés », fondés sur un guide rédigé collectivement (énumération de questions ouvertes). Le premier semestre du séminaire (septembre 2018-janvier 2019) fut l'occasion d'une découverte graduelle de la ville, et plus spécifiquement du quartier de Champfleuri : les étudiant.es ont commencé par de l'ethnographie urbaine, la consultation de cartes et des lectures sur les stratégies d'accès au terrain. À la fin de ce semestre, au terme de riches échanges, les étudiant·e·s maîtrisaient un

[6] Recensement de la population 2010, Estimations démographiques 2010.

guide d'entretien longuement commenté en classe. En outre, ils étaient outillés d'un kit d'enquête visant à encourager l'adhésion des jeunes : cartes émaillées des principaux lieux culturels de la ville et du quartier, duo de tickets pour un cinéma local monumental, un guide d'entretiens par enquêteur et un questionnaire à remplir pour chaque enquêté. L'enquête de terrain démarre donc en janvier 2019..

- ***Corpus d'entretiens***

Le corpus se compose de 36 entretiens d'une durée moyenne d'1 h 30 menés auprès de 43 adolescent·e·s, dont 30 entretiens individuels, cinq avec des binômes, un avec trois personnes simultanément. Les deux tiers des entretiens ont été réalisés avec des filles (27). Les 16 entretiens conduits avec des garçons constituent un matériau suffisant pour établir des analyses et des comparaisons à l'intérieur de ce groupe, et entre les deux groupes, du moins pour ce qui est des garçons de moins de 16 ans.

Tou·te·s les enquêté·e·s ont été recruté·e·s à Champfleuri et fréquentent régulièrement ce quartier. Ils résident soit à Champfleuri (17) soit dans d'autres quartiers de Bourgoin (11) ou dans des villes limitrophes (14), à l'exception d'un seul enquêté résidant dans une autre région. La fréquentation du quartier par des jeunes qui résident dans d'autres quartiers de Bourgoin-Jallieu ou de villes limitrophes s'explique par les sociabilités adolescentes (visites à un pair qui y réside), par une résidence passée à Champfleuri avant un déménagement, ou par la contrainte scolaire ; le centre de formation des apprentis (CFA), qui sanctionne la formation en CAP, rassemble ainsi de nombreux apprentis de la région.

- ***Les contours du groupe enquêté : aperçus d'une jeunesse populaire***

✓ **Le critère des milieux populaires majoritairement respecté**

Dans la grande majorité des cas, nous avons pu respecter le cahier des charges s'agissant des catégories socioprofessionnelles des enquêté·e·s, définis à partir de la PCS d'appartenance de leurs parents (voir liste exhaustive des enquêté·e•s par sexe, âge et professions des parents p. 72).

Au sein du groupe des mères de milieux populaires, la majorité des femmes sont employées dans le secteur de l'aide à la personne, la petite enfance et la grande distribution, lorsqu'elles sont professionnellement actives. Les plus gros contingents concernent les employées municipales (mairie, école), les emplois d'aide à la personne ou dédiés à l'enfance (aide-soignante, auxiliaire de vie, aide à domicile, assistante maternelle, éducatrice en foyer, accompagnatrice de bus pour les enfants) et les femmes au foyer ou inactives. En dehors de ces cas de figure, on rencontre deux ouvrières et une forte majorité d'employées aux niveaux de qualification contrastés (gérante d'une station-service, hôtesse de caisse, agent de service, coiffeuse), incluant une mère dont on sait seulement qu'elle « travaille dans les bureaux ». Dans le cas des professions du type « coiffeuse », difficile de savoir si la personne est salariée ou possède le salon, mais l'on peut gager que le statut de propriétaire serait précisé par l'adolescent·e en raison du prestige qu'il confère. L'on retrouve en outre des professions peu qualifiées, telles que « femmes de ménage », dans deux cas[7]. Enfin, la mère de deux de nos enquêtées est directrice d'une auto-école, et celle d'une autre, préparatrice en pharmacie ; elles constituent en quelque sorte l'élite populaire féminine des professions maternelles mentionnées par les jeunes du corpus. Seules trois professions ne sont pas mentionnées, dont l'une parce que le jeune sait « qu'elle travaille mais ne sait pas dans quoi ».

Les pères de milieux populaires, quant à eux, travaillent majoritairement dans le secteur industriel et commercial : dix de ces hommes exercent une profession en usine (ouvrier, soudeur, employé dans le

[7] Rappelons qu'en termes de PCS, cette profession est classée en ouvriers ou employés en fonction du secteur.

photovoltaïque, travail en entrepôt du type Amazon, mécanicien à Caterpillar), dans la grande distribution (employés notamment dans la confection de sushis, magasiniers) et, pour un cas, dans la vente automobile. Par ailleurs, deux professions sont surreprésentées dans notre population. La première est celle de maçon, dont on ignore si elle est exercée à titre indépendant ou salarié, et qui apparaît également parmi les beaux-pères. Autre profession récurrente, celle de chauffeur (routier, magasinier à l'hôpital, poids lourds, ambulancier, engin de chantier…), qui concerne jusqu'à cinq pères et apparaît comme transversale à plusieurs secteurs. Dans le bâtiment, on trouve, outre les maçons, un chef de chantier et deux charpentiers. On note la présence d'un artisan, survivance peut-être de l'histoire de Bourgoin-Jallieu en matière de gravure (« dessinateur dans la photogravure »). Enfin, on rencontre un employé communal travaillant à la déchetterie de la Tour du Pin. Au sein de cette grande majorité d'employés et d'ouvriers (dans laquelle on range les chauffeurs et les maçons), le travail manuel s'avère prégnant. Précisons cependant que ces données ne sont pas complètes, puisque la profession des pères n'est pas mentionnée dans cinq cas et qu'elle est inconnue de l'adolescent interrogé dans un cas. De plus, la population des pères compte également deux chômeurs et deux hommes touchant une pension d'invalidité, auxquels s'ajoutent peut-être une partie des pères dont la profession n'est pas mentionnée. Dès lors, on retrouve la structure des ménages la plus courante au sein des couples de classes populaires, soit un père ouvrier et une mère employée[8].

En dehors des parents de milieux populaires, auxquels nous avons cantonné l'analyse jusqu'ici, il est clair que l'on relève chez les pères comme chez les mères quelques « erreurs » de recrutement : trois adolescent·e·s sont issu·e·s des classes supérieures économiques[9], l'une de l'entre-deux des classes supérieures intellectuelles[10], et deux à quatre d'entre eux des classes moyennes, dans la mesure où les professions des parents sont mixtes. C'est le cas de Sephora (père chef d'entreprise dans l'import-export international, mère employée de mairie) et d'Alexis (dont la mère est comptable et le père ambulancier), auxquels on pourrait éventuellement ajouter Bilel (père chef de chantier et mère employée de mairie) et Lilas (père vendeur automobile et mère gérante d'une station-service). Cette demi-douzaine d'enquêté·e·s, dont une partie pourrait appartenir aux « classes populaires aisées » ou aux petites classes moyennes, apportent cependant beaucoup, par contraste, à l'analyse des pratiques culturelles des autres jeunes – qu'ils s'en distinguent ou pas.

✓ Structure et composition des familles

Les couples parentaux séparés prédominent largement (25 sur 43). Dans les configurations de séparation, l'adolescent·e vit le plus souvent avec sa mère, même si l'on rencontre un cas où l'adolescent indique explicitement résider avec son père et deux cas de garde alternée (dont un seul concerne un couple vraiment « populaire » du point de vue de la PCS des parents). Enfin, la présence de frères et sœurs en âge de travailler complexifie le schéma, parce que certain·e·s jeunes constituent des sources de revenus. Si la plupart d'entre eux se contentent d'apporter un complément ou peuvent garder cet argent pour eux, Sofian, 20 ans, explique devoir faire un « boulot d'esclave » pour « remplir le frigo » de

[8] Selon les tables d'homogamie disponible dans l'enquête Emploi (« Répartition des couples selon la catégorie socioprofessionnelle des conjoints »), 59,4 % des ouvriers sont en couple avec des employées en 2011 (contre seulement 18,8 % avec des ouvrières, chiffre qui représente le second contingent le plus important).

[9] En les personnes de Timoté (père concepteur de produits informatiques, mère commerciale), Marion (père chef de projet, mère informaticienne), Noura (père directeur d'entreprise dans le bâtiment, mère experte-comptable).

[10] En la personne de Sirine (parents enseignants).

ses parents. Quoi qu'il en soit, on peut déduire de ces données une proportion plus importante de ménages monoparentaux qu'à l'échelle de Bourgoin-Jallieu.

On constate qu'environ la moitié de ces jeunes appartiennent à des fratries de deux ou trois enfants (à l'exception d'une fille unique). L'autre moitié, en revanche, appartient à des fratries de quatre enfants ou plus. Ainsi, huit adolescent·es appartiennent à des fratries de six enfants ou plus, ce qui signifie que cette situation concerne un peu moins d'un jeune interrogé sur six[11]. En tenant compte du fait que les ménages sont souvent plus restreints que ne le suggère la taille de la fratrie[12], malgré l'ajout de la présence des parents, on en arrive à la conclusion que la taille de la fratrie et celle des ménages sont, dans tous les cas, supérieures à la moyenne nationale et à la moyenne rencontrée à l'échelle de Bourgoin-Jallieu.

Parmi les parents de nos enquêtés, on rencontre jusqu'à 11 nationalités différentes. Sur les presque 30 enquêtés pour lesquels les données existent, le Maghreb constitue le lieu de naissance le plus fréquent des parents des jeunes interrogé·e·s : pour 15 d'entre eux, un ou deux des parents sont nés au Maroc, en Tunisie ou en Algérie. Le contingent suivant est celui des jeunes dont les deux parents sont nés en France (6). S'agissant du reste du groupe, quatre enquêté·e·s mentionnent des origines italiennes, un enquêté des origines espagnoles, et un autre un beau-père né au Portugal. Une autre fraction du corpus témoigne d'une immigration récente d'Afrique subsaharienne (deux enquêté·e·s ont un parent né au Sénégal, une enquêtée a des parents originaires de Mayotte et des Comores), tandis que deux autres mentionnent au moins un parent né en Turquie. Enfin, une adolescente a deux parents nés au Cambodge.

Ayant procédé au cadrage de la population, et précisé les conditions de production d'une connaissance sur les jeunes de Champfleuri, nous présenterons maintenant : (1) les pratiques effectives d'une partie de ce groupe, (2) une analyse des processus et instances de socialisation présidant à la formation de leur capital culturel.

2. Univers culturels des adolescent·e·s de Bourgoin-Jallieu[13]

Pratique sportive : à Bourgoin, les filles ont du punch !

La grande majorité des 32 enquêté·e·s rencontré·e·s à Bourgoin-Jallieu déclare aimer le sport, en avoir fait, en faire ou vouloir en faire. Près de la moitié (15/32) dit pratiquer une ou plusieurs activités sportives extrascolaires au moment de l'entretien, en club (12) ou de façon indépendante (3). Les activités les plus pratiquées sont les sports de combats (boxe, karaté et judo – 6 occurrences), le football (4), le vélo et la course à pieds (2). Les ados citent aussi la danse, le handball, l'escalade, la musculation, le fitness, la gymnastique et l'entraînement des jeunes sapeurs-pompiers. Une seule enquêtée exprime un rejet définitif de la pratique sportive.

[11] Les ménages de six personnes ou plus concernaient 10 % des ménages de Champfleuri.

[12] Sur les 43 jeunes interrogés, 13 mentionnent des demi-frères et demi-sœurs. Leur nombre s'élève à 23, sur un total de 156 enfants dans les fratries ; une grande partie d'entre eux, si ce n'est la majorité, ne résident pas avec l'enquêté et n'appartiennent donc pas au ménage comptabilisé dans les statistiques de Champfleuri.

[13] Partie rédigée par Clémence Perronnet.

- ***Les sports de combat à l'honneur***

La pratique institutionnalisée des sports de combat est la plus répandue parmi les jeunes enquêté·e·s : six pratiquent actuellement en club (Marion, Timoté, Bilel, Ryan, Racha et Thaïssa) et six autres fréquentaient des clubs quand ils étaient plus jeunes (Deborah, Elsa, Cindy, Manon, Noura, Mallaury). Au total, ce sont donc 12 enquêté·e·s sur 32 qui pratiquent ou ont pratiqué des sports de combat. Les jeunes pratiquant·e·s sont pour la plupart des filles (10/12) qui habitent le quartier de Champfleuri que Elsa (15 ans, en 3e, père en invalidité, mère aide à domicile) et Cindy (11 ans) surnomment « Champfleu-zoo » : « En fait ici les gens ils disent que c'est Champfleu-zoo… Champfleu-, mais c'est le zoo ici. Il se passe toujours des choses ici, des bastons… Y'a toujours des trucs ». Dans ce contexte, la pratique des sports de combat permettrait de se sentir en sécurité dans un quartier où les accrochages sont fréquents – plusieurs enquêtées mentionnent des épisodes de violence avec leurs pairs et un climat d'insécurité. Apprendre la boxe, le judo ou le karaté serait alors pour les filles un moyen de se faire respecter et de se sentir en sécurité dans le quartier : lorsque Mallaury (15 ans) a souhaité faire de la gymnastique quand elle était petite, sa mère a préféré l'inscrire au judo pour qu'elle apprenne à se défendre…

- ***Le football, relégué au second plan***

Alors que le football est le sport roi des quartiers politiques de la ville (Caruso, 2018), il est peu présent dans les répertoires sportifs des jeunes de Bourgoin. Un seul enquêté pratique le foot en club de manière intensive avec l'espoir de poursuivre une carrière professionnelle. Pour les trois autres jeunes qui déclarent jouer au football, la pratique est informelle et a lieu en dehors des cadres institutionnels : les garçons jouent entre amis au *city-stade* de la ville et alternent lors de ces rencontres amicales et ludiques le football, le handball et le basket.

- ***Le manque de temps, première cause de cessation d'activité sportive.***

Les jeunes de Bourgoin vérifient bien la règle selon laquelle la pratique sportive décline avec l'avancée en âge (Octobre *et al.,* 2010). Parmi les causes locales qui contraignent les jeunes à arrêter une activité sportive sont évoquées les blessures et les contraintes financières, mais surtout le manque de temps. Les adolescent·es attribuent cette dernière raison à l'augmentation de la pression scolaire, mais on peut supposer que la justification par le manque de temps est aussi une façon pudique de dire les contraintes économiques qui pèsent sur les loisirs.

Goûts musicaux

L'enquête menée à Bourgoin confirme l'importance de la musique dans le quotidien des jeunes : tous les enquêté·e·s sans exception écoutent de la musique et expriment des goûts musicaux précis en citant des noms d'artistes préférés ; la moitié d'entre eux utilisent spontanément l'adverbe « beaucoup » pour qualifier la fréquence de leur pratique. Si le rap est le style musical le plus écouté, peu de musiques sont identifiées comme repoussoir et les déclarations d'éclectisme sont nombreuses.

- ***À première vue, l'éclectisme musical est la norme…***

À Bourgoin-Jallieu, les jeunes écoutent « un peu de tout » – d'après l'expression utilisée par neuf des enquêté·e·s. Ces derniers affichent la volonté de ne pas être enfermés dans un style particulier et ne mentionnent que très rarement les querelles de chapelle entre genres musicaux. Filles comme garçons déclarent écouter de la pop (4 occurrences), du rock (3), du R'n'B (2), de la chanson française, du reggae, du nightcore ou encore de la musique classique. Au total, plus de 80 artistes associés à 19 genres musicaux

différents ont été mentionnés en entretien. Le décompte des occurrences révèle néanmoins une norme solidement ancrée dans la culture musicale des jeunes de Bourgoin : le rap est de loin le genre privilégié.

- ***… mais en pratique, le rap domine***

Sur 32 enquêté·e·s, 25 déclarent écouter prioritairement du rap. Cela en fait le genre musical le plus écouté, et cette préférence est indépendante des différences de genre, de classe ou d'origine ethnoraciale qui structurent l'échantillon. Les artistes les plus cités sont Booba et Jul (respectivement 9 et 8 occurrences), suivis de Djaja & Dinaz, L'artiste et RK (mentionnés 5 fois chacun) – voir ci-dessous la Figure 1. Comme le groupe étudié contient 10 garçons pour 22 filles, il est difficile d'analyser les pratiques d'écoute musicale au prisme du genre, mais on notera toutefois que les garçons préfèrent Jul alors que les filles favorisent Booba.

- ***Des alternatives au rap : la musique arabe et le rock***

Par-delà l'hégémonie du rap, les entretiens font aussi apparaître quelques genres musicaux minoritaires, mais bien présents dans les répertoires juvéniles. 9 enquêté·e·s déclarent ainsi écouter de la musique arabe, principalement du raï et de la pop, et les origines familiales exercent une forte influence sur ce goût pour les musiques nées au Maghreb au début du XX^{e} siècle et alliant musiques traditionnelles locales et pop anglaise : tous ceux et celles qui affichent cette préférence sont issu·e·s de familles immigrées nord-africaines et écoutent ces genres musicaux avec leurs parents. De même, le rock et la chanson française sont écoutés parce que les parents les passent au domicile. Dans le groupe interrogé, ces goûts minoritaires sont souvent exprimés en deuxième intention – c'est-à-dire une fois que les ados ont affirmé leur goût pour leur rap – ce qui montre à quel point ce genre est structurant pour les jeunes et assure l'appartenance au groupe de pairs. Cette hiérarchisation discursive entre le rap et les genres minoritaires mentionnés en deuxième intention suggère aussi que les déclarations quant aux préférences musicales sont particulièrement sujettes au biais du jugement des autres, ce qui limite les résultats obtenus sur des pratiques moins consensuelles.

FIGURE 1. ARTISTES CITÉS PAR LES ADOLESCENT·E·S DE BOURGOIN-JALLIEU PENDANT LES ENTRETIENS



La taille du nom des artistes reflète la fréquence de citation en entretien : la plupart ont été cité une fois ; Booba est cité 9 fois ; Jul 8 fois ; L'artiste, Djadja & Dinaz et RK 5 fois, etc.

Lecture

- ***Des adolescent·e·s majoritairement non-lecteur·trice·s***

Sur 32 enquêté·e·s, 18 déclarent ne pas lire du tout au moment de l'entretien. Parmi ces non-lecteurs et non-lectrices, 11 affichent clairement un dégoût de la pratique : « Quand j'lis j'ai mal à la tête après ! », déplore Alisson (13 ans), tandis que Elsa (15 ans), dit avoir été « saoulée » par la lecture. « Déjà qu'un film j'arrive pas à accrocher mais alors un livre – c'est encore pire ! J'ai aucune image, j'ai aucun son. En fait j'arrive pas à imaginer », renchérit Téva (15 ans). Pour les autres, la lecture n'est pas un tel repoussoir mais plutôt une pratique passée (pour 3 d'entre eux) ou ponctuelle et limitée à un support spécifique : les sous-titres d'*animes* pour Amadou (18 ans), le journal des grands-parents pour Olivier (14 ans), le magazine *Sciences et Vie Junior* pour Marwan (11 ans)…

- ***Mangas pour les garçons et Wattpad pour les filles : des supports de lectures juvéniles populaires***

Parmi les 14 adolescent·e·s qui déclarent des pratiques de lecture en entretien, les 3 plus grand·e·s lecteur·trice·s appartiennent en réalité aux classes moyennes et favorisées – et non aux classes populaires : les deux parents de Sirine sont professeurs, ceux de Timoté ingénieur et commerciale et ceux de Sephora chef d'entreprise et employée de la fonction publique. L'analyse de pratiques lectorales des 11 jeunes restants issus des classes populaires révèle l'existence de pratiques différenciées selon le sexe : les jeunes garçons[14] déclarent lire prioritairement des mangas et bandes dessinées, là où les jeunes filles[15] consomment toutes des chroniques sentimentales sur la plateforme mobile Wattpad.

- ***Des textes à soi***

Pour tous ces jeunes lecteur·trice·s, il est frappant de constater à quel point les textes lus font l'objet d'appropriations et d'identifications : les ados aiment lire des formats, genres et ouvrages qui leur ressemblent et revendiquent des textes « à eux », c'est-à-dire bien distincts des impositions lectorales scolaires. Ce phénomène est manifeste dans le fort attachement exprimé pour la bande dessinée, genre le plus cité (voir ci-dessous la Figure 2), ainsi que pour les mangas et les romans jeunesse. Marion explique bien sa préférence pour des ouvrages avec des dessins, des images et une mise en page « pour jeunes » :

> Marion (15 ans) : Moi j'aime bien lire, mais je lis pas beaucoup. Je lis des livres pour l'école parce qu'il y a pas le choix, mais sinon par contre j'ai des livres c'est des sortes de romans, mais vachement pour jeunes, l'écriture dedans elle est vachement… il y a plein de dessins et tout, c'est écrit gras. […] En fait j'aime bien parce que c'est agréable à lire visuellement. Et puis il y a plein de – même si je suis pas une enfant hein ! – de petits dessins des images, c'est beau moi j'aime bien. Et j'aime bien mais il faut vraiment que je m'y mette, genre que je lis, que je m'accroche pour lire bien. Sinon je vais lire deux pages, enfin voilà quoi.

[14] Il s'agit de Sébastien (14 ans, père maçon en arrêt, mère ouvrière), Baptiste (11 ans, père soudeur, mère employée de mairie), Alexis (14 ans, père ambulancier, mère comptable), Ismaël (12 ans, beau-père maçon) et Bilel (14 ans, père chef de chantier, mère employée de mairie).

[15] Les filles concernées sont Dyna (17 ans, père chauffeur poids-lourd, mère auxiliaire de vie), Nour (14 ans, père artisan, mère employée), Manon (13 ans, mère employée de la fonction publique), Racha (17 ans, père chauffeur, mère employée) et Thaïssa (13 ans, père ouvrier, mère éducatrice).

FIGURE 2. TITRES D'OUVRAGES CITÉS PAR LES ADOLESCENT·E·S DE BOURGOIN-JALLIEU PENDANT LES ENTRETIENS



La taille des titres reflète la fréquence de citation en entretien : la plupart ont été cités une fois ; *Naruto* est cité 3 fois ; *Les Légendaires* et *Astérix et Obélix* 2 fois.

La couleur indique le genre du titre : les bandes dessinées sont en jaune, les mangas en orange, les ouvrages à destination d'un public jeunesse en bleu, les romans adultes et les lectures scolaires en vert.

Les chroniques Wattpad que consomment les jeunes collégiennes et lycéennes font elles-aussi l'objet d'appropriations qui distinguent clairement la littérature des jeunes filles populaires (« c'est nous », « tu peux t'y refléter ») de la littérature scolaire (« on te l'impose ») :

> Dyna (17 ans) : [Sur Wattpad] c'est surtout les chroniques sur lesquelles j'accroche, parce que c'est réel. En fait j'aime bien tout ce qui est inspiré de faits réels. […] C'est écrit avec le langage qu'on emploie nous entre jeunes, c'est un peu de nous, enfin ça décrit une vie qui pourrait être la tienne en fait. Tu peux te refléter dans cette histoire, en fait. […] Il y a une grosse différence entre t'imposer un livre [à l'école] avec une histoire où tu accroches pas forcément, et une histoire inspirée de faits réels où toi tu peux te plonger. J'aime bien lire. Mais j'aime bien lire ce que je veux lire, pas ce qu'on m'impose.

Médias audiovisuels

La consommation de médias audiovisuels des jeunes de Bourgoin-Jallieu est caractérisée par une grande diversité des supports et des contenus. Côté supports, la télévision est concurrencée par les écrans connectés tout en conservant une place centrale dans les loisirs familiaux, surtout chez les plus jeunes. Côté contenus, télé-réalité et *blockbusters* d'horreur et d'action sont à l'honneur, surtout chez les filles. Les entretiens donnent aussi à voir la structuration sociale et genrée des usages juvéniles de YouTube.

- ***Télé* versus *Netflix ?***

La télévision demeure bien présente dans les usages audiovisuels de plus d'un tiers des ados rencontré·e·s. Ce sont surtout les plus jeunes (11-13 ans) qui y regardent leurs programmes favoris, notamment des dessins animés et des feuilletons et émissions de divertissement françaises (*Plus belle la vie, Sam*, *The Voice*, *Touche pas à mon poste*… Les plus âgé·e·s utilisent plutôt le petit écran pour y suivre les événements sportifs. La télé est aussi un loisir partagé en famille qui réunit parents et enfants. Les pratiques audiovisuelles s'autonomisent cependant avec l'avancée en âge des ados, et l'immense majorité des

consommations de séries et de films se fait alors *via* la plateforme Netflix : plus de la moitié des jeunes de l'échantillon (18/32) utilisent régulièrement ce service payant. En contraste, la jeunesse de Bourgoin-Jallieu ne se rend que rarement au cinéma, dont plusieurs jeunes soulignent qu'il est trop cher.

- ***Du côté des contenus***

Les déclarations de préférences formulées en entretien donnent à voir le goût marqué des ados pour les *blockbusters* et les succès internationaux les plus récents – par exemple, les franchises *Avengers, Fast and Furious* ou encore *Harry Potter* (voir la Figure 3, ci-dessous). On note également la place importante des contenus jeunesse dans cet échantillon composé aux deux tiers de collégiens (20/32) : les jeunes citent de nombreux films d'animation (*Rebelle*, *Winnie L'Ourson*, *Clochette*, *Ralph 2.0*…) et rééditions réalistes des films Disney (*Tarzan*, *Blanche Neige*, *La Belle et la Bête*…). Indépendamment de l'âge et du sexe, les préférences cinématographiques vont clairement aux films d'action et d'horreur : dix jeunes – six filles et quatre garçons – disent de ce genre qu'il est leur préféré.

Les titres de séries cités manifestent quant à eux le goût juvénile populaire pour les séries fantastiques et d'action (*Riverdale*, *La Casa de Papel*, *The Walking Dead*…), les *anime* (*Naruto*, *One Piece*, *Dragon Ball Z*) et la télé-réalité (*Les Anges*, *Les princes et les princesses de l'amour, La villa des cœurs brisés*) – voir la Figure 4, page suivante. Ce dernier type de contenu est tout particulièrement populaire chez les filles : la moitié (11/22) suivent au moins une émission régulièrement – ce qui n'est le cas que de trois garçons sur dix.

FIGURE 3. TITRES DE FILMS CITÉS PAR LES ADOLESCENT·E·S DE BOURGOIN-JALLIEU EN ENTRETIEN



La taille des titres reflète la fréquence de citation en entretien : *Avengers* est cité 3 fois ; *Paranoïa*, *Love, Simon*, *Taxi 5*, *50 nuances de Grey*, *Annabelle* et *Conjuring* sont cités 2 fois. Les films d'une même franchise ont été réunis (*Avengers 2* et *Avengers 3* ; *Conjuring* et *Conjuring 2*).

La couleur indique le genre des films : action (orange) ; comédie (jaune) ; horreur (bleu foncé) ; films dramatiques et romances (bleu turquoise), films jeunesse (vert).

FIGURE 4. TITRES DE SÉRIES CITÉS PAR LES ADOLESCENT·E·S DE BOURGOIN-JALLIEU EN ENTRETIEN



La taille des titres reflète la fréquence de citation en entretien : *Riverdale* est citée 8 fois ; *Les* Anges et *Naruto* 7 fois ; *Les princes et les princesses de l'amour* 6 fois ; *La Casa de Papel* 5 fois ; *La villa des cœurs brisés*, *The Walking Dead* et *One Piece* 4 fois ; *Les Marseillais*, *Game of Thrones* et *Prison Break* 3 fois, *etc.*

La couleur indique le genre de la série : *anime* (orange), action (bleu foncé) ; fantastique (bleu turquoise), séries dramatiques et romances (jaunes) ; télé-réalité (gris) ; dessins animés (rose).

- ***Génération YouTube***

Le « cas YouTube » mérite d'être singularisé, tant la plateforme de vidéos en ligne occupe une place de choix dans les pratiques audiovisuelles des jeunes. L'intégralité des ados déclare y regarder des vidéos, pour beaucoup de façon quotidienne. Plusieurs filles disent d'ailleurs de façon hyperbolique qu'elles sont « tout le temps sur YouTube » et seules deux enquêtées (Nour, 14 ans et Anaïs, 16 ans) déclarent peu utiliser la plateforme au profit des applications Instagram et Snapchat. Cette généralisation de YouTube dissimule néanmoins une grande hétérogénéité des consommations, et si quelques youtubeurs et youtubeuses sont largement populaires (voir la Figure 5, page suivante), tous les ados ne regardent pas les mêmes contenus.

FIGURE 5. CHAINES ET VIDEASTES CITES PAR LES ADOLESCENT·E·S DE BOURGOIN-JALLIEU EN ENTRETIEN



La taille des noms reflète la fréquence de citation en entretien : la plupart ont été cités une fois ; Squeezie est cité 9 fois ; Cyprien 5 fois ; Mac Fly et Carlito 4 fois ; Norman 3 fois ; Natoo, Le Rire Jaune, Marine LB, Dr Nozman, Le Bled'Art, Vargasss, Michou et Gaëlle Garcia Diaz 2 fois.

La couleur indique le genre de vidéos majoritaire sur la chaînes : humour (orange) ; jeux vidéo et culture japonaise (jaune) ; sport (vert) ; vulgarisation scientifique et documentaires (bleu foncé) ; beauté, *lifestyle*, tutoriels (bleu turquoise).

✓ Musique et humour pour tous

Le type de contenu le plus largement consommé est la musique, puisque 18 des 32 ados disent consulter des clips et chansons en ligne. Il s'agit d'ailleurs pour près d'un tiers des filles (6/22) du seul usage de YouTube : elles n'y consomment pas d'autres types de vidéos. Les chaînes humoristiques rencontrent aussi un franc succès, puisque 12 jeunes (6 filles et 6 garçons) les citent parmi leurs contenus favoris. Si les contenus musicaux et humoristiques attirent filles et garçons, les usages de YouTUbe sont aussi très nettement différenciés selon le sexe.

✓ Le YouTube des filles : beauté, mode et *lifestyle*

Près de la moitié des jeunes filles rencontrées (10/22) disent regarder des vidéos de type beauté, mode ou *lifestyle* [style de vie], c'est-à-dire des contenus qui mettent l'accent sur l'apparence physique et les activités quotidiennes autour du maquillage, de la coiffure, du soin de la peau, de la mode, etc. Les ados suivent ainsi en ligne de nombreux « influenceurs » et « influenceuses » comme Gaëlle Garcia Diaz, Marine LB, Enjoy Phoenix ou encore la famille Kardashian/Jenner

✓ Le YouTube des garçons : gaming et apprentissages

Du côté des garçons, ce sont les contenus liés aux jeux vidéo (le *gaming*) qui font l'unanimité : 8 garçons sur 10 en consomment régulièrement – ce qui n'est le cas que trois filles sur 22. Par ailleurs, les garçons déclarent davantage utiliser la plateforme pour « apprendre des choses », qu'il s'agisse du piano (Alexis, 14 ans), du fonctionnement technique des tracteurs (Olivier, 14 ans) ou des sciences (Ismaël, 12 ans ; Marwan et Timoté, 11 ans). Les filles déclarent plus rarement ces pratiques : seules trois d'entre elles décrivent explicitement la plateforme comme une source de connaissances sur la religion (Laïla, 16 ans, père en invalidité et mère femme de ménage nés en Algérie), la psychologie des êtres humains (Téva, 16

ans, qui regarde des vidéos « d'expériences sociales ») ou le fonctionnement des appareils numériques (Thaïssa, 13 ans, qui consulte des « astuces et des bons plans » au sujet de ses téléphones et tablettes).

Pratiques artistiques et créatives

À une exception près, les 32 jeunes rencontré·e·s à Bourgoin-Jallieu pratiquent au moins une activité créative, et la plupart aimeraient s'y adonner davantage. Le goût pour les pratiques artistiques et créatives est très prononcé chez ces ados qui plébiscitent notamment la musique, le dessin et la photographie et les vidéo numériques.

- ***La musique, une pratique artistique traditionnelle peu institutionnalisée***

Près d'un tiers des enquêté·e·s (10/32) jouent d'un instrument, 7 chantent et 5 mixent de la musique. Parmi eux, quatre ont une pratique institutionnelle au conservatoire ou avec un professeur particulier. Les autres apprennent seuls, à partir de tutoriels trouvés sur Internet ou avec l'aide d'un proche. Par ailleurs, sept enquêté·e·s déclarent qu'ils *aimeraient* jouer d'un instrument, pour découvrir la pratique musicale ou pour reprendre une activité interrompue par manque d'argent, de temps ou de motivation face aux contraintes institutionnelles. Baptiste (11 ans) a par exemple renoncé à jouer du violon car l'instrument coûtait trop cher et Kenza (13 ans) a cessé ses cours de guitare bihebdomadaires au conservatoire lorsque la pratique du solfège s'est intensifiée, et au moment où ses professeurs lui proposaient d'intégrer une école de musique lyonnaise. De manière générale, l'apprentissage du solfège constitue un repoussoir pour les jeunes de Bourgoin-Jallieu qui poursuivent alors leur pratique musicale en dehors des institutions.

Contrairement à la musique, l'écriture est peu pratiquée : seulement quatre enquêté·e·s déclarent écrire régulièrement des chansons, un journal intime ou des histoires. Si les autres n'expriment pas de dégoût pour l'écriture, ils ne s'identifient pas à une pratique qui leur semble surtout incongrue.

- ***La photographie et la vidéo : des pratiques numériques très présentes***

14 enquêté·e·s disent prendre régulièrement des photographies, principalement des *selfies*, des photos entre amis et des photos de paysage destinées aux applications mobiles Instagram et Snapchat et publiées sous forme de « *stories* » – c'est-à-dire de courts montages d'images et de textes. La pratique de la vidéo est moins courante et concerne surtout Olivier (14 ans), qui anime une chaîne YouTube sur ses randonnées à vélo et Elsa (15 ans), qui se filme en direct sur Instagram pour des vidéos de type questions-réponses destinées à sa famille et à ses amis. Quatre autres jeunes déclarent réaliser, à l'occasion, de courtes vidéos pour s'amuser et garder des souvenirs de bons moments passés entre amis – autrement dit « pour délirer » (Soraya, 16 ans).

- ***Le dessin, une pratique solitaire et confidentielle***

Enfin, près d'un tiers des enquêté·e·s déclarent dessiner régulièrement seuls et afin de se détendre ou pour évacuer de mauvais souvenirs. Si deux jeunes disent utiliser sur tablette numérique, aucun d'entre eux ne publie ses dessins sur Internet.

Sorties culturelles

À rebours des définitions sociologiques des « sorties culturelles » qui se concentrent sur la fréquentation des lieux de spectacle, d'exposition et de patrimoine, les jeunes de Bourgoin-Jallieu désignent prioritairement par « sorties » le fait de se détendre entre ami·es en allant au centre commercial pour flâner,

faire du shopping, manger dans un fast-food et plus rarement aller au cinéma. Kenza (13 ans) résume bien la pratique quand l'enquêteur lui demande ce qu'elle fait quand se rend au centre commercial ou au centre-ville : « Manger. Acheter des affaires. Se balader ». Angèle (16 ans) décrit elle aussi cette activité commune à tous les jeunes rencontrés : « On se promène en ville. Et puis on fait rien. Des fois on va payer à Leclerc des trucs à bouffer et tout… On s'amuse à courir un peu de partout dans le magasin, juste pour faire chier le vigile ». Le lieu privilégié de ces sorties est le centre-ville de Bourgoin-Jallieu « autour du pont St-Michel », un quartier qui abrite la galerie marchande « Le plein centre », de nombreuses boutiques de prêt-à-porter, des restaurants et le cinéma Kinépolis. Les ados fréquentent aussi la zone commerciale du magasin Leclerc situé au nord-ouest du centre, le parc des Lillattes et plus rarement le centre commercial de L'Isle D'abeau, à 5 kilomètres du centre-ville et le « Village des marques » de Villefontaine (10 km). À l'occasion, ces sorties donnent aussi lieu à des escapades en dehors de Bourgoin-Jallieu et de ses alentours : la plupart des jeunes disent visiter régulièrement les centres commerciaux lyonnais de la Part-Dieu et des Confluences – entre amis ou en famille. La ville de Lyon exerce une attraction plus commerciale que culturelle sur les jeunes des classes populaires de Bourgoin-Jallieu : les musées et lieux de patrimoines de la ville n'ont été visités que lors de sorties scolaires.

Ces visites à Lyon illustrent bien le rapport distancié que les jeunes de Bourgoin entretiennent à la culture légitime et institutionnelle. Ces ados ne fréquentent qu'exceptionnellement des lieux de spectacle vivant (concerts, théâtre, danse, *etc.*) et ont réalisé leurs quelques visites de musées et monuments historiques avec l'école. La « culture » inspire surtout indifférence ou dégoût, et si certain·e·s se disent intéressé·e·s par les musées – notamment le musée des Confluences lyonnais – le théâtre est jugé unanimement barbant : « Le théâtre bah non [j'aime pas], le musée… Bah en fait tout ce qui est culturel tout ça, tout ce qui est… bah en fait je trouve ça ennuyant » explique Dyna (17 ans). « Moi j'aime pas aller dans les musées et tout, j'aime pas du tout – du tout du tout. […] Le théâtre ça me viendrait pas à l'idée – genre si je suis avec des amis dans un groupe et là je leur dis : "Venez on va au théâtre" ?! Non, je pense pas », renchérit Deborah (15 ans).
À l'opposé du théâtre « ennuyant », les jeunes plébiscitent les parcs d'attraction et les loisirs et jeux collectifs : bowling, accrobranche, *lasergame*, *escape games* [jeu d'évasion grandeur nature]… Le coût de ses activités les empêche néanmoins de s'y livrer autant qu'ils le souhaiteraient : « C'est franchement bien, sauf que ça monte vite cher – et puis donc voilà » conclut Marion (15 ans).

3. Les instances de socialisation[16]

La socialisation par les pairs, la fratrie et les cousins

L'objectif de cette partie est de distinguer l'influence des frères et sœurs, celle des cousin·e·s et celle du « groupe de pairs » sur la genèse des goûts culturels des adolescent·es. Nous avons préféré isoler l'influence propre des parents sur l'acquisition de goûts et de normes culturelles par ces adolescent·es, parce qu'elle est plus documentée dans les entretiens. En outre, la proximité d'âge et l'horizontalité relatives des relations qui caractérisent *à la fois* les rapports internes à la fratrie, les relations entre cousin·e·s et les relations amicales, nous conduisent à les traiter dans un même mouvement.

[16] Partie rédigée par Marlène Bouvet.

Par ailleurs, nous avons fait le choix de privilégier une entrée par les *modes de socialisation*, plutôt que par des pratiques dont nous déclinerions systématiquement les voies d'initiation. Cette décision découle du caractère englobant et compréhensif du guide d'entretien, mais aussi de l'ordre des questions. En effet, par construction, l'entretien nous permettait seulement de cibler les loisirs et les modalités d'initiation que les adolescent·e·s citaient *spontanément*[17]. En outre, les intervieweur·se·s se sont davantage concentré·e·s sur la socialisation familiale, et n'ont parfois pas eu l'opportunité d'approfondir l'exploration du réseau amical. Ainsi, en l'absence de données systématiques et précises sur la socialisation à chaque pratique, il n'y avait pas matière à détailler le rôle des ami·e·s ou des frères et sœurs par catégories fines (en matière de musique, de films, de sports…). Nous avons donc choisi de mettre en évidence des modes de socialisation à la fois récurrents – dans le corpus – et potentiellement singuliers – du point de vue de la littérature sociologique.

- ***Manières de s'initier, manières de partager : de la prescription directe à la socialisation diffuse***

✓ **Les prescripteurs influents : des pairs privilégiés aux « grands frères »**

Notre enquête le confirme : qu'il s'agisse de découvrir une série, un film, un morceau de musique ou une activité de création, les pairs constituent une instance de socialisation cruciale. Il est donc courant, parmi les jeunes, de s'initier à un objet culturel après en avoir « entendu parler » dans leurs cercles d'ami·e·s. Cette formule vague ne permet cependant pas de préjuger du mode précis de transmission du goût (discussion, publication d'une vidéo sur les réseaux sociaux, diffusion en co-présence…). Que peut-on en dire dans les cas où, étayant leurs propos, les enquêté·e·s mentionnent des contextes et des interlocuteur·trice·s défini·e·s ?

Les pairs privilégiés

Le plus souvent, les prescripteur·trice·s cité·e·s les plus précisément sont soit des frères et des ami·e·s proches, soit des interlocuteur·trice·s de confiance, connu·e·s de longue date. À titre d'exemple, Alexis (14 ans) déclare avoir découvert les rappeurs Big Flo & Oli à travers sa meilleure amie d'enfance, rencontrée en grande section de maternelle. Olivier (14 ans) a quant à lui découvert Lacrim « par son demi-frère » de 18 ans. Manon (13 ans) a connu le youtubeur maquillage Jeffrey Star, « car [s]on meilleur ami regarde […]. Du coup il m'a dit : regarde ça, et j'ai regardé ». On constate par ailleurs que plus le goût est rare, plus il est susceptible d'avoir été partagé directement par un·e ami·e : c'est « une pote », une copine de l'école qui a fait découvrir à Elsa (15 ans) les « chanteurs norvégiens » qu'elle écoute.

Cependant, la prédominance de certaines influences et le *principe même* de l'adoption d'une pratique par imitation sont vigoureusement contestés à plusieurs reprises :

> Enquêtrice : T'as des potes que t'écoutes plus, par exemple s'ils te disent « écoute ça », tu les écoutes ?
> Anaïs, 16 ans : Non, j'prends ce qu'ils me proposent et après j'fais, moi, le tri.

C'est dans le même esprit qu'Oriane (18 ans) précise qu'elle se voit suggérer des morceaux, mais doit avoir « un coup de cœur dessus » pour « continuer à l'écouter ».

[17] La question inaugurale du guide d'entretien, « Que fais-tu de ton temps libre ? », est emblématique du type de questions ouvertes que nous avons privilégiées.

Par ailleurs, le rôle de « prescripteur principal » semble dépendre étroitement de la composition des groupes de pairs fréquenté au quotidien. Dans le cas de Noura, Deborah, Soraya, Sirine, Racha et Kenza, les cousines de tous âges, désignées comme une entité collective (« mes cousines »), représentent autant de modèles d'identification potentiels. Si certaines d'entre elles constituent des modèles d'identification, la notion de hiérarchie des affinités à l'intérieur de ce groupe semble moins pertinente.

Le grand frère, prescripteur et restricteur

À l'inverse, à l'échelle de la fratrie, le grand frère apparaît comme un prescripteur bénéficiant d'une influence avec laquelle les ami·es peuvent difficilement rivaliser. En effet, dans dix cas aux moins, la figure de l'aîné joue un rôle majeur dans la découverte d'artistes, de séries et de jeux vidéo. Pour les filles comme pour les garçons, ce sont des « passeurs du goût », faisant œuvre d'initiation, de copratique ou d'échanges discursifs autour d'une nouveauté culturelle digne d'intérêt (Octobre *et al.*, 2010, p. 229). Les enquêtés évoquent à plusieurs reprises son rôle clé dans l'intégration d'une activité culturelle dans leurs répertoires de pratiques. Ilyes (16 ans) est l'un des plus enthousiastes à son sujet : « Mon frère, ouais ! On est les mêmes, on nous dit souvent. […] Même notre rire… Nos délires, nos activités, c'est les mêmes. » En matière de musique, il lui aurait fait « tout découvrir » :

> « Bah quand j'étais petit, c'est lui qui gérait la musique et moi j'entendais, j'écoutais. Et ça continue, des fois il se réveille il me dit : "Oh t'as écouté nanana ?". J'dis "ouais". Et quand j'dis "non" j'écoute, j'aime bien. Ou alors quand il met une musique, j'essaie d'savoir c'est laquelle. »

Le garçon semble être à l'affût et considérer que les goûts fraternels sont *a priori* valables. Alors qu'il tente de s'approprier ses goûts musicaux, les appétences de la sœur ne sont pas décrites ; il les occulte avec une formule lapidaire : « Elle est pas dans l'même délire que nous. » Le pouvoir prescripteur du grand frère de Coraline (17 ans, frère de 21 ans) est quant à lui suffisamment puissant pour l'avoir incitée à lire une saga dans son intégralité, alors qu'elle ne pratiquait pas la lecture : « Je lis jamais, sauf - y'a un livre que mon frère m'a passé un jour, j'ai commencé à le lire, et on m'a acheté presque toute la série et j'adore en fait. C'est Le Manoir ». Elsa (15 ans) explique pour sa part qu'elle a découvert ses séries favorites « par son (grand) frère. […] Il regardait des animés, et tout du coup il m'en a conseillé une sauf que je me rappelle plus du titre, après bah j'ai commencé à la regarder, j'ai fini, après bah j'ai regardé Parasite et voilà ».

Le grand frère semble permettre aux jeunes filles d'accéder à des loisirs qui, sans leur présence, leur auraient été moins accessibles. Par exemple, c'est grâce à son grand frère que Coraline (17 ans) découvre le kart et surtout le soft : « C'est mon grand frère qui a commencé, et ça fait 3 ans qu'il m'a "embarquée" là-dedans, et j'ai tout de suite adoré. » Ce jeu, qui simule un combat par arme à feux sur des « terrains abandonnés » (usines, hôpitaux psychiatriques désaffectés), lui a permis d'intégrer « tout un groupe d'amis : on se retrouve, on se donne une date, l'heure, et on reste toute une journée là-bas ». Coraline semble se sentir privilégiée de pratiquer une activité aussi excitante. Pour d'autres jeunes filles, la présence des frères (grands ou cadets d'ailleurs) a permis l'initiation au rap – Laïla (16 ans) explique : « Depuis petite, mes frères ils écoutent beaucoup de musique. Quand mes frères ils écoutaient, y'a des chanteurs que j'ai gardés » –, mais aussi à des sports estampillés masculins. Par exemple, Racha (17 ans) semble s'être inspirée de son frère, « triple champion d'France », et de son cousin, « boxeur professionnel » dont elle brandit fièrement la photo sur son téléphone en entretien, pour emprunter un parcours similaire. Ex-championne de France, la jeune fille explique « qu'elle a regardé d'son frère ou d'son cousin » pour apprendre à « observer les défauts de l'adversaire » et « s'faire ses techniques ».

De fait, le « grand frère » apparaît parfois comme un prescripteur moins apprécié dans le discours des jeunes filles plus âgées. Ainsi, Racha et Deborah insistent avec exaspération sur les restrictions vestimentaires que leurs frères aînés exigent d'elles :

> « Mon grand frère il aime pas comment… Même mes cousins et tout, ils aiment pas comment j'm'habille des fois, en minirobe, en minijupe et tout ils aiment pas ! » (Racha, 17 ans.)
>
> « Pff après on a des frères, c'est tous des pères, donc ils nous dirigent un peu. Sur comment on s'habille. Genre pas trop d'couleurs et tout. Genre le rouge. Enfin, y'a certains trucs il va m'dire "ça va pas". Mais des fois j'le fais quand même. » (Sephora, 17 ans.)

Sephora se considère en outre entravée dans sa liberté de mouvement : pour se rendre à Lyon, la jeune fille doit « lui demander la permission » et « négocier je sais pas combien de temps à l'avance ». Elle déclare qu'elle ne pourra réellement s'adonner aux activités culturelles qu'elle souhaite (en termes de voyages, surtout) qu'une fois mariée :

> « Mon frère on va dire il a un peu pris la place de mon père, du coup c'est lui qui fixe les règles chez moi. Et c'est lui… Genre une fille ça va pas partir seule euh je sais pas, en vacances. […] Genre si j'veux vraiment genre partir à l'étranger tout ça, la seule chose bien que j'peux faire c'est d'me marier ».

Sephora vit d'autant plus mal ce contrôle constant que son frère est « l'opposé d'elle », ayant fait de la prison, n'ayant jamais été « à la médiathèque » et « connaissant moins de choses » parce qu'il n'a pas fréquenté le lycée. Elle est certaine qu'il exerce un contrôle sur elle parce qu'il a un « complexe d'infériorité » ; malgré le respect qu'elle lui accorde pour des raisons statutaires, son manque de légitimité culturelle achève de le disqualifier aux yeux de la jeune femme.

Le pouvoir prescripteur du frère ne se limite pas au « grand » frère, surtout dans le cas des garçons. Bilel (14 ans) explique qu'il a commencé à dévorer des mangas parce que son petit frère en possédait et Amadou est reconnaissant à son petit frère de l'avoir « tiré de ses jeux vidéo » :

> Amadou (18 ans) : Il faut savoir que moi, fin à l'époque du collège et tout ça, j'étais pas du tout dans c't'optique fin, la musique et tout, sortir… j'rentrais chez moi, je jouais à la play ! Voilà j'bougeais pas. Mon frère, lui, par contre, mon p'tit frère il aime plus découvrir les choses que moi : donc voilà un jour j'l'ai peut être entendu dans sa chambre, j'suis allé voir par curiosité… et il m'a p't'être fait découvrir quelques sons puis après, moi tout seul j'suis allé voir !

Enfin, dans un registre propre aux relations intramasculines, l'exemple de Sofian (20 ans) montre que l'on ne peut systématiquement invoquer une relation enchantée au grand frère… Surtout lorsque le cadet développe un goût minoritaire ou déviant. Désapprouvant sa passion pour le Japon, le grand frère de Sofian dénigre ses pratiques d'écoute musicale – « il me dit que j'écoute des trucs bizarres tout ça, des trucs avec le diable » - et n'hésite pas à le sanctionner physiquement lorsque Sofian transgresse son interdit :

> « Genre mon frère, mon grand frère il me frappait parce que j'écoutais de la musique japonaise, et il allait dans mon lit, il me mettait une grande droite dans la tête. Parce que lui aussi il a fait de la boxe. Oh, donc ouais c'est sympa les… Ouais c'est sympa. Et du coup il me disait :"Ouais laisse ça, écoute pas cette merde." Mais tu vois, j'ai pas lâché l'affaire, j'ai continué à écouter, et voilà. Du coup, maintenant, il me laisse tranquille, mais y'a encore ce… Il aime pas. »

Si ces trois enquêté·e·s bénéficient de certaines marges de manœuvre pour résister à ces injonctions, la contrainte qu'est susceptible d'exercer le grand frère est très forte : Racha (17 ans) et Noura (17 ans)

doivent compter sur le soutien de leurs mères et sur leur « force verbale »[18] pour réaffirmer leur légitimité à porter certains vêtements, tandis que Sofian a peut-être dû tirer profit de ses dix-sept ans de boxe thaïlandaise pour s'affirmer face à son frère.

Force d'entraînement culturel et figure respectée – voire adorée – au sein des fratries, le grand frère constitue donc un prescripteur majeur. Ce rôle lui permet d'élargir l'horizon des pratiques de ses sœurs et de ses frères (musique, jeux vidéo, sport), mais lui octroie aussi la prérogative de le rétrécir sans ménagements.

✓ En parler : le primat des discussions à l'oral pour recommander des nouveautés

La perduration des recommandations de vive voix

À l'ère des réseaux sociaux, les échanges verbaux à l'oral semblent continuer d'occuper une place non négligeable dans les prescriptions culturelles de ses jeunes. Anaïs (16 ans) explique ainsi avoir découvert les artistes qu'elle apprécie « de pote en pote. On m'en a parlé, du coup bah j'suis allée écouter, et voilà ». Au moment de l'entretien collectif, Coraline (17 ans), qui a Lilas sous les yeux, souligne : « Des fois c'est toi qui m'en parles [à Lilas] et j'fais "ah ouais, elle est bien !" ». Elsa (15 ans), découvre quant à elle le youtubeur Vargass sur l'injonction enthousiaste d'une amie :

> « En fait c'était une amie à moi qui m'avait dit "Ouais vas-y regarde et tout, il est grave drôle et tout." Du coup bah j'ai regardé vite fait et j'ai vu en fait que il faisait grave rire, parce que déjà on va dire il embête un peu sa mère, il l'appelle Samboku, il fait des imitations de films… »

La recommandation repose sur une brève description des traits les plus remarquables de la nouveauté, et sur un enthousiasme communicatif pour persuader l'ami·e de « tester » ce produit culturel inédit.

L'imbrication des modes de communication : de la recommandation personnalisée au brouillage de la prescription

De manière générale, il apparaît que les découvertes sur les réseaux sociaux et par recommandation orale se mêlent, à tel point qu'il est difficile d'en faire deux « instances de socialisation » distinctes sans mettre en œuvre une méthode de comptage pointue. Dans l'exemple suivant, on constate que la chaîne des transmissions, de proche en proche, permet difficilement de rattacher la découverte de l'objet culturel à la seule influence de l'amie qui fait découvrir l'artiste :

> Enquêtrice : Et vous avez connu comment Lil Peep ?
> Alisson (13 ans) : C'est elle qui m'a fait découvrir, j'ai accroché, c'tait grave bien !
> Enquêtrice : Du coup comment toi t'as connu ?
> Mallaury (15 ans) : Je sais même plus comment j'ai connu ça, ah si grâce à Elise !
> Alisson : Bah moi c'est grâce à toi.
> Mallaury : C'était une fille que je suivais sur Instagram, et dans toutes ses stories elle mettait des musiques de Lil Peep, et du coup j'ai écouté, et voilà.

Se pose la question de la possibilité, ou non, de faire des « réseaux sociaux » une instance de socialisation à part entière ; elle est d'autant plus complexe qu'on ne peut remonter directement le fil de

[18] Christelle Avril forge le concept de « force verbale » pour décrire les ressources déployées par les aide-soignantes face au contrôle exercé sur les modalités de leur activité professionnelle. La force verbale consiste à se faire entendre « par la force des mots employés ». Il s'agit de « braver l'autorité par des mots et gagner par la force verbale ». Par analogie, il semble que certaines jeunes filles, si elles reçoivent ces injonctions, opposent une résistance verbale à leurs grands frères et font accepter certains choix vestimentaires en protestant ouvertement (Avril, 2014, p. 139).

l'adhésion à Instagram, à ce « compte Instagram » et à l'artiste mentionné. Les modes de recommandation « à l'oral » traduisent en tout cas la perduration de modes de sociabilité traditionnels, propres à différents groupes d'âge et de sexe.

Des recommandations orales encastrées dans les modes de sociabilité locaux

Par « mode de sociabilité », on entend la composition du groupe de pairs, la fréquence de la co-présence, les lieux et les manières de mettre en partage des contenus culturels, et le type de relations affectives en jeu dans ces groupes.

Ilyes (16 ans), l'un des six garçons du corpus de plus 15 ans, offre un témoignage assez rare de la manière d'échanger des suggestions entre garçons. Pour la comprendre, il faut entrer dans la nature spécifique des sociabilités qu'il entretient avec les autres jeunes hommes de son âge[19]. Ses trois meilleurs amis sont Medhi, Wallid et Amin ; deux d'entre eux sont déscolarisés, et il semble lui-même avoir désinvesti l'institution à cette époque : « J'vais pas te mentir, je les ai pas connus au collège, mais je les ai connus à la période du collège. Genre, au collège où on sort un peu plus ». Cette description rappelle les « bandes de jeunes » évoquées par Marwan Mohammed (2011) : ces amis semblent être des « décrocheurs ». Ilyes explique qu'il les voit « tous les jours », de façon quasi continue parce qu'il ne goûte pas à la solitude : « La seule chose que j'fais tout seul, c'est dormir – sinon, j'préfère pas rester seul ». À la question de savoir ce qu'ils font lorsqu'ils se voient, il répond : « Ben rien. On fait rien, on fait… Tous les jours, on sait pas ce qu'on fait. » Cependant, grâce à la relance efficace de l'enquêtrice, Ilyes finit par détailler un type de sociabilité fondé sur les rencontres avec le voisinage et la conversation. Avec ses amis, le jeune homme « se pose sur un banc ou dans une allée […] au centre de Champfleuri », et le temps passe au gré de leurs échanges nourris :

> Enquêtrice : Et vous discutez ?
>
> Ilyes : Le soir ! Avant d'dormir. Avant d'rentrer. Sinon, non. On va dire : « Oh t'as vu nanana… ? » Et après on va parler. Vite fait. Après on va parler avec les gens. En fait, nous, quand on traîne, on traîne à trois ou quatre, on va toujours voir les gens.
>
> Enquêtrice : Vous leur dites quoi ?
>
> Ilyes : Je sais pas, ça dépend… Après, on a d'la chance, à Bourgoin, on connaît souvent tout le monde. Vu qu'on est plus entre nous. Ça fait, y'a des gens ils sont marrants, tous les jours il y a un autre sujet… Ça change tout le temps. Mais on parle entre nous, on parle !

Tout se passe comme si la coprésence et la discussion constituaient une activité culturelle à part entière susceptible d'entraîner par ricochet la recommandation réciproque de nouveaux morceaux ou de nouveaux films « entre potes » :

> « Par exemple, si une musique elle vient de sortir, on va se dire "Oh t'as écouté nanana ?" Et la réponse est souvent oui, parce qu'on est tous à l'affût des nouvelles musiques, on suit… Et ouais, c'est un sujet qu'on parle souvent ouais. La musique ».

Si l'on en croit le témoignage d'enquêtés plus jeunes, cette forme de sociabilité masculine intensive, faisant la part belle à la conversation, débute dès le début de l'adolescence. Ainsi, Abdel (13 ans) explique qu'il va manger des tacos trois fois par semaine avec ses trois meilleurs amis : « On parle ou bien on marche un peu […] On parle de tout et de rien, des musiques qui viennent de sortir et des tournois Fifa. » Bilel (14 ans) explique quant à lui qu'il passe beaucoup de temps avec son petit frère : ils vont au *city*

stade, jouent et essaient de « se faire de nouveaux potes ». Au cours de ces après-midi, ils parlent « de tout ce qui sort », c'est-à-dire de l'actualité journalistique : le match de Paris, le mur de Trump, « tout c'qui arrive très récemment ». L'on peut très bien imaginer que des découvertes culturelles de tous ordres s'invitent dans cette conversation, sorte de récapitulatif partagé des nouveautés dont auraient entendu parler les jeunes. Là encore, ce sont les membres du groupe, unis par une forme de solidarité mécanique, qui semblent être les premiers prescripteurs culturels. Ces intenses sociabilités locales permettent plus tard dans l'adolescence, de se faire inviter à des « soirées » bien préparées, des « locations de salle » pour les anniversaires, le jour de l'an « ou même Noël » à Bourgoin et Boussieu.

- ✓ **Les recommandations par messages : le transfert direct des contenus, prolongement de la prescription orale**

L'envoi direct par message (sur Snapchat, What's app ou par téléphone mobile) constitue un canal de prescription qui prolonge souvent les recommandations orales. La majorité des enquêtés déclarent se servir de « Snap » pour contacter leurs amis : Anaïs (16 ans), explique par exemple qu'elle n'y a que ses amis et qu'elle « s'en sert principalement pour discuter ». Là encore, les prescriptions culturelles peuvent s'inviter dans le fil de la discussion, ou constituer l'objet même d'une mise en relation entre les amis. Un exemple de ce type de canal, si banal qu'il est rarement mentionné en tant que tel chez les enquêtés, peut être trouvé chez Amadou (18 ans). Lorsqu'il tombe sur des musiques « calmes », comme *La base-crew origin comin' to*, il pense immédiatement à son ami Kilian, seul ami qui partagerait son goût pour ce genre :

> « Bah c'est lui qui m'a envoyé ça parce que il sait que j'aime bien les trucs comme ça. Ouais, c'est vraiment le pote avec qui tu partages des trucs un peu... personnels... Dans les musiques... on s'envoie cher de musiques en fait ! »

Dans ce cas précis, l'envoi expresse d'un titre (on imagine qu'il s'agit d'un lien URL) économise à Kilian l'effort de le chercher et optimise, du moins en théorie, les chances d'une découverte effective de la musique par le pair. Il nourrit une complicité quotidienne pour ces amis séparés par la poursuite des études de Kilian à Lyon. Plus généralement, les jeunes envoient souvent des photographies à leurs amis ou à leurs proches, ou partagent des vidéos par ce biais : « J'envoie des snap tout l'temps » (Karim, 16 ans). Il peut également s'agir de vidéos « drôles » que les jeunes ont vues ou confectionnent par leurs propres moyens :

> « Quand (mes potes) font... - quand ils font une connerie et que ça m'fait trop rire, j'prends en vidéo et j'fais partager ! [...] C'est sur le moment : si j'vois un truc trop marrant... [...] Dans ma classe y'en a un par exemple, je sais pas pourquoi, il a une veste, et quand il enlève sa veste il a pas de tee-shirt, je sais pas pourquoi il fait ça ! Fin j'dis pas qu'j'l'ai vu quoi, mais j'le filme ! Il me fait trop rire ce mec, c'est un malade ! »

Ces envois sont donc prescriptifs, mais ils contribuent aussi à entretenir la complicité et à mettre en scène la vie quotidienne du groupe de pairs. Ils permettent aux jeunes de découvrir ou d'entretenir le goût pour une activité culturelle, voire de s'engager dans un apprentissage : « Le plus souvent on va filmer quelque chose qu'on a envie d'revoir ! Et du coup par exemple s'il y a un pote qui danse rarement, et qui va se mettre à danser, on va tous le snapper genre ! On va filmer, pour revoir » (Ilyes, 16 ans). S'il ne s'agit parfois que de visionnage, ces partages peuvent donner lieu à l'acquisition de compétences artistiques concrètes. Par exemple, c'est en imitant « le pote d'un cousin » sur Snapchat qu'Ilyes a appris à danser :

> « J'ai appris à danser sur un Snap ! J'restais appuyé sur Snap et chez moi j'm'entraînais à faire comme le mec sur Snap, à la fin j'ai réussi. [...] C'était un des potes de mon cousin ! En gros, il filmait là où ils étaient, ça dansait et tout... Et moi je regardais Snap en boucle, et je m'entraînais à faire comme lui, j'm'entraînais, j'm'entraînais... Et de toute façon au bout d'un moment on innove des... Bah la danse ! J'innove des machins, des petits pas de danse, tu vois... Et voilà. La danse, c'est un bon domaine. »

Si Ilyes reste modeste quant à ses facultés de danseur (« C'est un bon domaine, j'irais pas jusqu'à dire que c'est l'mien »), les partages instantanés peuvent donc donner lieu à des appropriations artistiques solitaires qui peuvent ensuite être rentabilisées sur une scène amicale (par exemple en soirée).

✓ Une socialisation diffuse mais soutenue : quelques canaux propres aux cultures populaires

Il est difficile de faire la part des différentes modalités de prescription – directe ou indirecte - par les pairs. Néanmoins, outre la recommandation orale et par message, on en compte au moins trois :

La diffusion de musique en co-présence : quand la musique innerve les sociabilités au point de rendre la recommandation directe superflue.

Cette forme de transmission semble particulièrement banale au sein des groupes de jeunes que nous venons de citer, même si elle ne s'y limite pas. Ainsi, Ilyes (16 ans) décrit la soirée « type » qu'il partage avec ses amis masculins, tous les week-ends mais aussi dans la semaine : « Souvent on s'pose dans des voitures en fait. Parce qu'on arrive à un âge où on a des amis qui ont le permis. C'est soit les voitures où quand il fait chaud, devant les snacks, devant les tabacs… » Étant donné que, lorsqu'il n'y a pas de musique, « il manque un truc », l'un des garçons du groupe se charge de la programmation musicale :

> « C'est soit l'propriétaire de la voiture, soit l'côté passager, voilà. Mais sinon ça change souvent : celui qui veut mettre la musique il met, et si on voit qu'y met d'la m… - d'la mauvaise musique, eh bah on alterne. Y'a un autre téléphone qui s'allume direct. […] Y'a (aussi) deux-trois enceintes - mais des enceintes banales, pour quand y'a pas de voiture ».

On constate que le relai entre différents supports, mais aussi entre différents prescripteurs, assure aux jeunes un fond sonore en continu. L'écoute peut être accompagnée de la consommation d'une chicha et, occasionnellement, d'une bouteille de vodka, en groupes de 3 à 6 personnes ; elle peut s'achever aux petites lueurs de l'aube. Étant donné que les jeunes passent leurs morceaux pendant des heures, et que le rôle de prescripteur « tourne » en permanence (suggérant une gestion démocratique de la playlist), la circulation des références musicales au sein du groupe est constante.

Si cette forme de co-présence est spécifique à cette « bande » de garçons, elle est aussi le fait de groupes de pairs moins soudés. Ainsi par exemple, Amadou (18 ans) fait allusion à la mixité et à l'éclectisme de son groupe d'amis ; il insiste d'ailleurs sur la diversité des genres diffusés, qui sont également l'occasion de découvrir les rites festifs du pays d'origine de ses amis : « Y'en a un qui dit « J'mets ma musique espagnole » et j'vois comment il danse… ». Cette influence par la coprésence peut être purement visuelle, dans le cas des goûts vestimentaires ; elle procède alors par imitation. Enfin, la pratique qui consiste à mettre la musique en haut-parleur, assurant par là-même une socialisation diffuse et parfois non intentionnelle de l'entourage, existe aussi au sein des fratries et peut-être entre ami·e·s. Elsa (15 ans) évoque ainsi des moments improvisés de contagion familiale, cristallisant peut-être une « disposition spontanéiste » plus typique des classes populaires (Lahire, 1995) :

> « Des fois ça dépend, quand on fait à manger et que j'suis toute seule je prends la baffle et je mets [ma musique] dessus, et puis y'a ma sœur qui arrive et on se met à danser, puis y'a mon grand frère qui arrive et qui se met à danser, et puis je sais pas après voilà, des fois y'a mon p'tit frère qui arrive aussi, qui se met à danser aussi [rires].»

Le goût est alors suscité, ou entretenu, dans un cadre domestique et sans préméditation. Néanmoins, cette écoute partagée semble moins omniprésente et moins ritualisée qu'à l'intérieur des groupes de garçons de plus de 15 ans.

La découverte d'activités en situation, une prescription familiale et amicale : l'exemple des expéditions shopping sur Lyon.

En termes de prescription vestimentaire, alimentaire ou en matière de sorties, on trouve des modes de sociabilité féminins qui supposent également une co-présence intense, quoique plus occasionnelle et plus familiale. Là encore, on a affaire à une forme de prescription qui correspond à la découverte d'une activité par le partage de celle-ci en situation. Les week-ends sont donc souvent consacrés à des expéditions féminines à la Part-Dieu. C'est ce que décrit Kenza (13 ans) : « On sort entre cousines. On va s'balader. On va acheter des affaires des fois au village de marque, Part-Dieu. […] Avec mes grandes cousines ouais, on est plus souvent en dehors de Bourgoin. » Cette socialisation intensive conduit la totalité des enquêtées de notre corpus à mentionner « les magasins » comme l'un de leurs hobbies, au point même que certaines l'évoquent dans leur « week-end idéal » : « Faire du shopping, ça me va » (Kenza, 13 ans).

Le partage impersonnel sur les réseaux sociaux

On entend par là l'exposition aux goûts des autres, à travers leurs publications sur Facebook, Snapchat ou Instagram. Cette forme de transmission horizontale est plus difficile à mesurer. Étant donné que les jeunes ne publient pratiquement que des photographies sur les supports tels qu'Instagram, on peut néanmoins imaginer que certains lieux ou activités représentés sur les photos des amis peuvent inciter les jeunes à adopter les mêmes pratiques. Nous laissons cette question à l'investigation conduite par Tomas Legon, dans une autre partie de ce rapport.

- ***Attitudes vis-à-vis du groupe : une « tyrannie de la majorité » ?***

✓ **Se ressembler : désir ou devoir d'uniformité ?**

Une représentation consensuelle de l'identité des goûts

Dans quelle mesure retrouve-t-on le constat dressé par Dominique Pasquier, selon lequel les sociabilités et pratiques culturelles lycéennes seraient régies par une « tyrannie de la majorité » (2005) ? La pression à la conformité vis-à-vis d'une norme majoritaire s'avère-t-elle irrésistible, entraînant l'affichage lisse et systématique d'une « culture dominante » averse à la différenciation ? Et si, parmi les lycéen·ne·s, « la culture dominante n'est pas la culture de la classe dominante mais la culture de la culture populaire », les enquêtés de classes populaires sont-ils toujours en mesure de situer ce « goût dominant » dans l'échelle de légitimité des pratiques culturelles ?

De fait, certains détails témoignent de l'existence d'un puissant sentiment d'unité, voire d'*identité* parfaite au sein des groupes de pairs. À la question « As-tu les mêmes goûts que tes amis ? », un grand nombre d'enquêté·e·s répondent oui, sur le ton de l'évidence. Certains jeunes s'avèrent donc, en premier lieu, hermétiques à la confession d'une quelconque discordance interne au groupe de pairs, comme si les écarts de goûts, de pratiques ou d'appétences n'existaient pas ou devaient être tus. Par exemple, Anaïs (16 ans) commente : « On a peu près tous le même style, donc ça va » (tou·te·s écoutent du rap français et américain). Kenza (13 ans) insiste plus encore sur la superposition des goûts au sein du groupe : « La plupart du temps, ouais mes copines, mes cousines, enfin ceux avec qui je reste le plus, on a les mêmes goûts, pratiquement. Ouais on est pareils ». Laïla explique cette uniformité en usant d'une logique imparable :

Enquêteur : Est-ce que tu as l'impression que tu as les mêmes goûts que tes frères et sœurs, que tes amis… ?
Laïla (16 ans) : Oui.
Enquêteur : Sur tout ?
Laïla : Bah des fois on a pratiquement souvent les mêmes goûts, 'fin ouais, on a les mêmes goûts. Pour tout.
Enquêteur : Parce que tu découvres les trucs avec eux ?
Laïla : Ouais bah, parce qu'on est tout le temps ensemble.
Enquêteur : Et y'a pas des trucs que tu aimes et les autres te disent que c'est nul ?
Laïla : Bah si parfois. Mais pas très souvent. J'ai pas d'exemple en tête, là.

Ce n'est qu'à force de relance que la jeune fille pense à un exemple de divergence :

Enquêteur : Et y a pas des trucs que tes cousines, tes copines disent « c'est trop bien » et quand tu vas écouter tu te dis que… bof ?
Laïla : Ouais, si ça arrive. Les films et tout. Par exemple ma cousine elle regarde des mangas, moi j'aime pas les mangas.
Enquêteur : Les mangas c'est pas du tout ton truc ?
Laïla : Ouais.
Enquêteur : Mais t'as essayé, ou juste t'as jamais vraiment aimé ?
Laïla : Non, j'aime pas, ça m'a jamais intéressée. 'Fin quand j'étais petite j'regardais, mais… ça m'a jamais plu.

Cet extrait révèle qu'il suffit quelquefois de « pousser » un peu l'enquêté·e pour voir apparaître des fissures dans cet apparent consensus. Il témoigne d'un écart entre (1) les représentations d'une fusion des goûts et des intérêts, (2) les pratiques effectives, (3) les goûts pour ces pratiques partagées. L'initiation aux mangas est ancienne et générationnelle, mais Laïla n'y aurait jamais véritablement adhéré ; pour autant, on ignore si elle a fait savoir à sa cousine son dégoût pour le genre. On retrouve cette même réponse « de principe » chez Ryan, avant de découvrir grâce à la relance que la diversité est plus importante qu'il n'y paraît :

Enquêtrice : Est-ce que t'as l'impression que tu as les mêmes goûts ou loisirs que tes amis ?
Ryan (13 ans) : Ouais, quand même.
Enquêtrice : C'est-à-dire ? Ils aiment tous le foot aussi ?
Ryan : Non pas trop, les sports de combats un peu…
Enquêtrice : La boxe ?
Ryan : Non, plus le rugby, tout ça…
Enquêtrice : Ok, et tout tes potes aiment le rugby du coup ?
Ryan : Ouais.

Difficile de s'y retrouver, tant ce compte-rendu des goûts communs est instable. Faire état de différences semble entraîner des réticences ; Ryan explique ultérieurement que ses goûts ont évolué, et qu'il n'aime « plus trop le foot », privilégiant la boxe. On peut imputer sa réponse initiale à l'impatience que l'entretien prenne fin ; mais l'on peut également faire l'hypothèse que l'inscription dans une logique de distinction vis-à-vis des pairs n'est pas valorisée *en général*. Il serait primordial d'être authentique et fidèle au collectif, plutôt que de se démarquer et d'adopter des comportements « bizarres » (adjectif employé par Rémy et Théo pour évoquer les amis qui ont des goûts différents des leurs). Si cette nécessité de se conformer relève d'une « tyrannie de la majorité » propre à une culture adolescente transversale aux différentes classes sociales (Octobre *et al.*, 2010 ; Pasquier, 2005), on peut se demander si elle est plus

forte parmi ces jeunes de milieux populaires[20]. En effet, Pierre Bourdieu soulignait déjà dans la *Distinction* (1979) que l'adhésion au collectif constitue une valeur à part entière parmi les classes populaires, qui se traduit par exemple par l'amour des sports d'équipe.

Nous conclurons avec deux remarques. D'une part, il semble qu'il y ait une place laissée à la négociation : « parce qu'on essaie toujours de s'arranger […] on trouve toujours un truc qui plaît à peu près à tout le monde » (Anaïs, 16 ans), ce qui explique l'apparente absence de contrainte ressentie par les adolescent·e·s. D'autre part, les différences à l'intérieur de la fratrie sont davantage mises en avant que les divergences au sein du groupe d'ami·e·s - à l'exception du cas du « grand frère » dont les goûts sont souvent encensés et adoptés – et les jeux de distinction adolescents accentuent l'écart entre les pratiques d'individus de deux classes d'âge différentes (Détrez, Vanhée, 2012).

Les formes de sanction du goût illégitime

Pour affimer qu'il y a tyrannie de la majorité, il faut pouvoir mettre en évidence des normes de goût, mais aussi des manières socialement admises de sanctionner les déviances. Le corpus ne permet pas de renseigner cette question en détail. Émergent néanmoins plusieurs façons de pointer une différence, d'une manière qui n'est pas toujours ouvertement désapprobatrice, mais qui peut s'avérer dissuasive. C'est d'abord le rire, teinté de moquerie, qui cristallise la sanction, notamment en entretiens collectifs :

> Enquêtrice 1 : Y'a des choses que tu vas faire, regarder, mais dont tu vas en parler à personne ? […]
>
> Enquêtrice 2 : Sauf à nous du coup [rires] un truc honteux peut-être [rires] je sais pas une musique que vous avez bien aimée mais qui pourrait être… […]
>
> Rémy : Il écoute Jean-Jacques Golman [rires]
>
> Théo : Non y'a rien, hein.
>
> Rémy : Ouais non.

On peut faire l'hypothèse que la vanne permet d'évacuer le malaise que produiraient des fautes de goût mineures, tout en réaffirmant la hiérarchie locale des normes du goût culturel. Elle peut même devenir un sujet de plaisanterie, voire de complicité, lorsque Amadou fait circuler des vidéos du camarade qui porte une veste « sans rien en-dessous ». Néanmoins, on peut aussi imaginer qu'elle conduit à dissuader les velléités de se singulariser, notamment lorsqu'il s'agit de pratiques culturelles légitimes *:* « Le théâtre ça m'viendrait pas à l'idée - genre si j'suis avec des amis dans un groupe et là j'leur dis "venez on va au théâtre" -, non j'pense pas » (Deborah, 15 ans). L'incongruité de la proposition est peut-être imputable aux réactions incrédules qu'elle susciterait.

À l'intérieur de la fratrie, les rappels à l'ordre peuvent être violents, comme le montrent les brimades verbales et physiques du frère de Sofian (20 ans) pour sanctionner l'écoute de la pop coréenne (*k-pop*). En outre, lorsqu'il s'agit d'un goût vestimentaire qui met en danger la réputation des adolescentes les plus âgées, les remarques des grands frères peuvent être acerbes et se voir relayées par celles d'autres jeunes du quartier. Mais le risque élémentaire que semblent courir les adolescent·e·s, consiste tout simplement en des formes de marginalisation au sein du groupe de pairs. Si Timoté (11 ans) n'est « jamais invité » par ses amis, est-ce parce qu'il est encore jeune ou du fait de sa méconnaissance des jeux vidéo,

[20] Ce conformisme dépendrait d'ailleurs des types de pratiques étudiées. Comme le rappellent les auteur·trice·s de *L'Enfance des loisirs*, l'influence de la fratrie sur la constitution du goût est limitée, car « l'offre musicale segmente finement par tranche d'âge ses cibles et ses fans. La musique est un enjeu fort de définition et de mise en scène de soi, et il importe de ne pas déclarer préférer une musique qui n'est pas de son âge ou de son genre » (Octobre *et al.,* 2010, p. 230).

de sa coupure avec les classiques du rap et de son horreur pour le MacDo[21] ? Conscient·e·s du danger, les jeunes cultivent un certain quant-à-soi, certaines attitudes témoignant d'une gestion stratégique de l'information en matière de goûts et pratiques minoritaires (Goffman, 1975).

✓ **Un « quant-à-soi » fondé sur la discrétion en cas de goûts et pratiques minoritaires**

Il arrive que les jeunes développent des goûts qui tranchent avec ceux qui dominent dans leurs cercles d'amis. Quelquefois, ils tentent ouvertement de les faire partager : « J'essaie tout l'temps d'leur faire écouter de nouvelles musiques turques, mais ils aiment jamais » (Ilyes, 16 ans). L'échec de certaines de ces tentatives, sans entraîner une « mort sociale », conduit le jeune homme à privilégier l'écoute de ce genre en solitaire. Étant donné la forte proximité affective qui unit les « potes » et la faiblesse de la sanction (les amis se contentent de protester ou de « zapper » lorsqu'ils sont en voiture), cette divergence semble être sans grande conséquence.

Lorsque les goûts relèvent d'une transgression des normes de genre ou de sexualité dominantes, la gestion stratégique de l'information est plus capitale. Par exemple, c'est sur la promesse d'une discrétion absolue qu'un garçon confie à l'enquêtrice qu'il prévoit de revêtir un costume féminin (« une belle robe de marquise ») lors d'un carnaval. Le garçon prend ses précautions avant de partager sa pratique secrète. Conscient de la sévérité du « regard des gens », il s'assure qu'elle ne sera pas dévoilée au grand jour, malgré tout l'enthousiasme qu'il éprouve envers elle. Une fille confie quant à elle qu'elle ne s'étendrait pas sur son visionnage d'un film érotique *:*

> Oriane (18 ans) : Si par exemple un jour j'ai envie de regarder un *50 nuances de Grey* toute seule… Bah j'vais l'garder pour moi… Mais voilà… J'vais pas le crier sur tous les toits…
>
> Enquêtrice : Parce que tout le monde dit qu'il ne faut pas le regarder, que c'est nul ?
>
> Oriane : Non, non…
>
> Enquêtrice : Parce qu'on va dire qu'il y a des scènes un peu érotiques à l'intérieur et si tu regardes… Donc c'est plutôt le côté tabou ?
>
> Oriane : Voilà… Mais en soi après… J'm'en fous complètement !

Bien qu'elle insiste, comme le font souvent les adolescentes, sur sa faculté à « assumer » ses goûts personnels, il semble que la jeune fille ne risquerait pas sa respectabilité à évoquer cette pratique (Skeggs, 2015). Elle préfère garder le silence, au sein de son groupe de pairs, sur ses expériences amoureuses : « Les relations que j'ai avec un garçon j'préfère les garder pour moi toute seule […] ça fait des histoires bêtement. » Ce discours traduit une prudence face à la prise de risque que représente la publicisation de ce type de relations, y compris auprès d'ami·es proches. Quant à une adolescente lesbienne, elle mise sur son « *passing* » (Renfrow, 2004 ; Sanchez, 2001) en tant que garçon pour préserver son intégrité. Il apparaît, dans ces exemples, que les déviances de genre et de sexualité sont plus sévèrement réprimées que les déviances en matière de goûts culturels au sens strict. Ceci explique que les jeunes concerné·e·s évitent d'être identifié·e·s comme pratiquant·e·s ou pris·e·s en flagrant délit. Une manière assez courante d'éviter les tensions est de former, avec les amis dont les goûts sont les plus proches, un entre-soi protecteur.

[21] Ses parents, cadres, surveilllant très étroitement son accès à Internet, Timoté a des pratiques culturelles en rupture avec celles des jeunes de milieux populaires. Ceci explique notamment le caractère éclectique, voire hétéroclite des préférences qu'il mentionne (Big Oli d'une part, Brassens d'autre part), ainsi que sa mention du fait que ses copains du centre aéré n'écoutent pas les mêmes artistes que lui.

✓ **La formation des groupes d'ami·e·s : un entre-soi protecteur ?**

Malgré le caractère massif de l'adhésion à certaines pratiques culturelles, on observe une certaine hétérogénéité entre les groupes d'ami·e·s, ainsi que la formation de sous-groupes à l'intérieur d'un réseau amical. Une manière de se protéger d'un fait majoritaire pesant consiste, en effet, à former un groupe avec des amis qui partagent les affinités de goûts. Oriane (18 ans) souligne qu'elle choisit des amis qui « aiment les mêmes choses qu'elle », qui ont « la même mentalité, la même façon de penser qu'elle ». Baptiste (11 ans) a lui pour plus proches ami·e·s « deux filles », rencontrées dans le parc en promenant le chien de la famille, et un garçon rencontré en classe à Bourgoin. Amateur de pop, il souligne que ses ami·es trouvent elles aussi le rap et le hip hop « vulgaires » et « violents ». Quelquefois, la négociation de l'entre-soi ne se fait pas contre le groupe d'ami·e·s large, mais au sein d'un duo privilégié. Ainsi, s'il appartient à un groupe d'amis qui encensent le rap, Amadou (18 ans) partage confidentiellement des musiques douces avec Kilian, le seul qui partage véritablement ce goût.

▪ ***L'arrivée au lycée : l'élargissement des horizons culturels***

Au moment d'évoquer l'évolution de leurs goûts, les jeunes mettent souvent en avant le passage à une classe d'âge supérieure. Ainsi le lycée est-il l'occasion de découvrir de nouvelles pratiques culturelles. Cependant, ce facteur mis à part, on s'aperçoit que les jeunes pour lesquels la mutation est la plus drastique sont ceux qui quittent le quartier, notamment pour découvrir l'univers culturel socialement mixte du lycée. Le cas de Soraya (16 ans) est particulièrement intéressant à cet égard : il illustre les effets de l'intégration d'un nouveau groupe de pairs et la difficile conciliation entre les « gens du quartier » et les « gens du lycée ».

Au cours de l'entretien, Soraya explique qu'au collège, elle était entourée de « gens comme elle », se fondant dans le groupe intergénérationnel dense et soudé des ados du quartier :

> « De base ouais on faisait tous partie du même cercle, on était bah le quartier - tous de Champfleuri, genre même des filles garçons - on était vraiment un groupe au début et on traînait vraiment ensemble. Genre au collège, j'arrivais pas à m'mélanger, j'arrivais pas à parler avec les gens, surtout que moi mon collège était à Champfleuri et il y avait plus de gens comme moi - en gros des gens qui viennent de chez moi et de mon quartier, que j'connais depuis petite, on est allés à la maternelle et en primaire ensemble. En fait, depuis que j'suis au lycée ça a changé en fait - c'est peut–être même tout l'inverse. »

Sa formulation déceptive, « j'arrivais pas à m'mélanger », exprime la puissance des barrières sociales qui priment au sein du collège local. Cependant, à l'arrivée au lycée du centre-ville, Soraya « se mélange » avec des jeunes issus d'autres sphères, ce qui la conduit rétrospectivement à peindre un tableau moins idéalisé du groupe de pairs initial :

> « [Dans ce lycée] c'est tout l'inverse en fait, ça m'a saoulée d'être avec les gens de chez moi. Je vais rester avec eux pour le délire – parce qu'on a un délire quand même bien à nous, on a des délires et tout bien à nous, vu qu'ils viennent de chez nous. Ça fait que quand j'suis au lycée, y'a pas tout le monde qui peut comprendre, mais nous on s'comprend vraiment. Mais ce délire il m'a un peu saoulée, c'est… Ils veulent trop rester là-bas dans leur quartier et tout du coup ben moi j'esquive un peu, j'vais voir vers les gens que j'connais pas. »

Soraya ne souhaite pas abandonner ces sociabilités locales auxquelles elle attache un prix certain, mais la réticence de ses ami·e·s d'enfance à « quitter le quartier » l'exaspère. En effet, la jeune fille aurait bien tenté de briser la frontière invisible qui séparait ces groupes, une réconciliation qu'elle incarne dans son propre parcours. Mais cette tentative de susciter un groupe de pairs mixte n'aurait, selon elle, pas toujours été couronnée de succès : « Franchement cette année en fait, ce que j'ai essayé d'faire c'est

d'mélanger tout le monde, ça m'énerve que les gens ils restent dans leur coin, chacun dans leur coin tu vois. » Elle n'y renonce pas pour autant et décide de cultiver ses nouvelles sociabilités, prenant soudainement conscience que « y'a pas que nous » :

> Enquêteur : Et quand tu es arrivée au lycée t'as eu un déclic ?
>
> Soraya : Ouais j'ai vu en fait y'a pas que nous. Y'a pas que nous, y'a tout le monde, y'a trop de monde, et c'est bête de rester chez soi en fait, au contraire il faut aller voir du monde. […] Et j'ai commencé à rencontrer des gens, des gens sympas, drôles, qui sont pas d'habitude le genre de personnes avec qui je traîne et j'ai envie de les mélanger au style de personnes avec qui je traîne. Ça marche pas tout le temps, mais quand ça marche c'est drôle.

Ce discours donne le sentiment d'une découverte majeure : la grande diversité sociologique des jeunes d'ailleurs. Elle perçoit l'accès à cette diversité comme une opportunité culturelle et sociale inédite, et tente d'en faire profiter ses connaissances restées au quartier.

Ces nouvelles sociabilités ne sauraient rester sans conséquence sur les pratiques. Ainsi, Dyna (17 ans), impute-t-elle tout à la fois ses changements de goûts vestimentaires aux « réseaux sociaux » (« je suis la mode »), et à « l'ouverture et la découverte d'autres personnes au lycée ». Son allusion au fait qu'elle préfère ne pas évoquer « les histoires de lycée » devant ses parents (« enfin j'veux dire il y a des trucs qu'on préfère dire à nos copines »), suggère que l'arrivée au lycée entraîne l'adoption de pratiques et la mise à distance de certaines injonctions parentales :

> Enquêtrice : Donc pas d'alcool et pas de soirée trop… ?
>
> Dyna : Ouais, soirées arrosées quoi…
>
> Enquêtrice : T'évites ?
>
> Dyna : Ouais, j'évite [rires] mais après ça va… ça peut m'arriver hein, mais j'veux dire avec modération quoi.
>
> Enquêtrice : Hum hum mais tu ne vas pas en boîte du coup ?
>
> Dyna : Non.
>
> Enquêtrice : Jamais ?
>
> Dyna : Bah ça m'est déjà arrivé hein, ça c'est sûr, j'ai déjà testé mais…. C'est sûr que l'interdit m'a toujours [rires] voilà… Voilà, ça m'est déjà arrivé mais c'est pas le truc que je pourrais faire tous les samedis ou heu… C'est vraiment le truc que j'pourrais faire…
>
> Enquêtrice : Une fois de temps en temps ?
>
> Dyna : Ouais.

Parallèlement aux incursions occasionnelles dans le domaine des sorties « interdites », la jeune fille initie au moins une relation amoureuse avec un garçon, ce qu'elle évite d'ébruiter. Enfin, la trajectoire d'Amadou permet de comprendre sa rencontre avec Kilian et, de proche en proche, la découverte parfois brutale d'autres univers culturels. Tout d'abord, on constate que les « potes » rencontrés au lycée concurrencent « ceux du collège », sans doute en partie déscolarisés, et même partiellement « ceux du CFA » :

> Enquêteur : Et « avec tes potes », c'est qui tes potes, c'est des gens du CFA aussi ? ou… ?
>
> Amadou (18 ans) : Euh… non, fin, j'ai des potes d'ici, du CFA, mais ils sont pas tous là, parce que moi j'suis bac pro, c'est-à-dire que j'les croise pas tout le temps puisqu'eux ils sont en CAP et les semaines c'est assez mélangé. Voilà, sinon, enfin, j'traîne plus vers Bourgoin l'weekend.
>
> Enquêteur : Ok, ok, avec tes amis de collège ?
>
> Amadou : Voilà, 'fin du lycée ?
>
> Enquêteur : Ok, tu vois plus tes amis du collège ?
>
> Amadou : Du collège… Bah, on a pris des parcours différents…

Quoique ce ne soit pas immédiatement facile à admettre, Amadou révèle que son cercle de sociabilités s'est en partie transformé depuis l'époque du collège ; désormais, le recrutement s'opère principalement au lycée et au sein de son club de foot. Ainsi, parmi ses trois meilleurs amis, on trouve Kilian et deux jeunes rencontrés au club de foot. Pour autant, il semble continuer de voir « des gens du collège » et réserver ce type de sociabilités à des occasions particulières :

> Amadou : Oui, oui, euh je les revois, à peu près tout l'temps !
>
> Enquêteur : En boite, tu les vois dans la rue… ?
>
> Amadou : Bah ouais, en boîte – 'fin c'est nous on s'dit venez les gars on va en boîte : donc on s'voit avant d'y aller… Mais ouais ouais, on se voit beaucoup.
>
> Enquêteur : Ouais, vous faites des soirées avant d'aller en boîte ? Vous faites chez vous ?
>
> Amadou : Voilà ! Donc j'ai un pote qui est en collocation pas loin, donc c'est cool, on y va, on fait une petite soirée tout ça, on rigole entre nous et tout puis après y'en a toujours un de nous qu'est chaud pour aller ailleurs et voilà ! […] Moi j'bois pas et j'fume pas.
>
> Enquêteur : Ok, vous faites juste la soirée, c'est super cool !
>
> Amadou : Ouais, de la musique et tout, on danse : 'fin moi obligé je danse s'il y a de la musique, c'est obligé ! Puis ils sont bons danseurs aussi donc on s'entend bien, c'est cool !

Il peut être difficile d'interpréter des discours apparemment aussi contradictoires sur les sociabilités. Néanmoins, tout se passe comme si Amadou cultivait certaines sociabilités dans son « temps libre » de la journée, planifiant des activités avec les camarades du foot et son meilleur ami Dorian, tout en s'octroyant des sorties avec les garçons qu'il croise par nécessité dans son quartier. Pourtant, ce sont les découvertes occasionnées par la fréquentation de Kilian, son alter ego (« C'est moi… en Blanc ») qui semblent l'avoir le plus marqué. Ce dernier a déménagé à Lyon et suit une 1re STMG (« il veut faire des études longues, il veut aller loin dans la vie »). Avec ce jeune homme, il visite par exemple le musée des Confluences, dont il semble surtout avoir apprécié l'architecture (« c'est magnifique […] c'est bien mais au bout d'un moment c'est chiant ! […] Quand tu passes… J'sais pas, un couloir avec qu'des assiettes, c'est inutile »). Mais ce qui le marque le plus, semble-t-il, c'est d'avoir fait la connaissance de personnes différentes de lui, et à travers eux de pratiques culturelles radicalement différentes des siennes. C'est en répondant à la question sur les « différences qui existent entre les riches et les pauvres » qu'Amadou développe ce point :

> Amadou : Ah c'est pas la même chose… J'vais donner un exemple : par exemple les gens de Bourgoin, et les gens de Lyon, c'est pas pareil ! 'fin… les gens de Lyon on va dire que c'est plus riche, en tous cas ceux qui ont jamais quitté Lyon, qui ont toujours été là-bas, et qui sont pas partis autour, et qui ont peur en fait ! C'est pas les mêmes manières que ceux qui sont ici ! Ils ont pas les mêmes façons de s'amuser : c'est plus des trucs… des pique-niques, des trucs… ch'sais pas comment dire ? Ouais, c'est, j'sais pas comment dire ! c'est… Faut faire attention à ce que tu dis aussi ! Bah si tu parles, comme… Avec les gens d'ici, où ils disent vite fait des p'tits gros mots, des p'tits trucs… tu parles comme ça là-bas, ils seront choqués en fait ! Ça j'ai découvert ça avec Kilian aussi ! Parce que lui aussi c'est pas un gars comme ça… Il vient de mon quartier, et il a dû s'adapter en fait parce qu'il est dans une école privée catholique ! […] Du coup va j'suis parti avec lui et tout à Lyon, et on a rencontré ce type de personne et… C'est une autre vie, c'est une autre vision ! C'est trop bizarre !
>
> Enquêteur : C'est pas les mêmes goûts, les mêmes habits et tout… ?
>
> Amadou : Ouais c'est pas… ils sont pas habillés pareil ! Après ça, c'est rien qu'un style ! Hein…
>
> Enquêteur : Ouais mais du coup c'est des goûts différents.
>
> Amadou : Ouais, et… c'est… c'est cool ! Tu peux passer du temps… 'fin… J'dirais pas que j'serais naturel avec eux ! Fin, j'fais attention à ce que je dis quand même ! Et c'est beaucoup de coups en traître aussi à Lyon ! Des petits coups où ça parle…

En l'occurrence, il semble que ce « choc des cultures » ait surtout eu lieu par l'intermédiaire de Kilian, rencontré au lycée (puisque connu depuis moins d'un an). Cette différence de milieux, la découverte de pratiques qui lui apparaissent comme de la science-fiction (manière de parler, pique-nique) semblent avoir fasciné Amadou, malgré le goût amer laissé par les mauvaises expériences de son ami.

Enfin, Oriane (17 ans) explique qu'elle a grandi, qu'elle a « rencontré des personnes qui lui ont fait voir d'autres choses » en accomplissant son bac pro. Ainsi, la façon de percevoir l'excentricité des goûts de l'autre diverge radicalement du caractère tranché avec lequel certains jeunes accueillent des pratiques divergentes :

> « Si dès l'début la personne me montre qu'elle a les mêmes intérêts qu'moi, j'vais être plus ouverte. […] Mais ça je le fais inconsciemment. […] Après j'me dis - si jamais par exemple une personne me dit "ah moi j'adore le métal" je dis "ok, d'accord, très bien"… Mais j'vais pas m'arrêter à ça… J'vais gratter un petit peu pour voir si y'a autre chose en dessous. Et souvent quand je gratte souvent y'a quelque chose en dessous… Et après je vois que la personne est beaucoup plus intéressante… Même s'il y a une infime partie qui me correspond, bah j'vais quand même être amie avec, même s'il aime l'opposé de ce que j'aime… »

Cette tolérance n'implique pas nécessairement l'adoption des goûts (« Au niveau de la musique, ça m'a certifié que le métal j'aimais pas du tout »), mais signale un tout autre état d'esprit. En outre, les rencontres du lycée peuvent donner l'idée d'adopter de nouvelles pratiques culturelles : ayant eu un ami l'année du bac avec elle qui faisait du piano (lycée catholique) : – « il m'a appris un p'tit peu là-dessus » –, elle aimerait désormais faire du piano, de la musique classique, en autodidacte, et voudrait acheter un piano « pour être plus tranquille » dans l'avenir.

La socialisation familiale

Contrairement au choix opéré dans la première partie de ce chapitre, nous avons cette fois privilégié une entrée par les pratiques. En effet, outre la richesse des matériaux recueillis, la question de la transmission familiale et surtout parentale interroge l'existence et les modalités des mécanismes de reproduction sociale du goût. Il s'agit, encore une fois, de mesurer la permanence du poids de cette instance de socialisation continue, en dépit de la compétition que représente – entre autres - la socialisation par les pairs. La question demeure également de savoir en quoi consiste le « capital culturel » de type populaire transmis par les parents. Quelles sont les ressources acquises au contact des parents, et dans quelle mesure sont-elles mobilisables dans les champs scolaires et professionnels ? Indépendamment de cet enjeu de rentabilité, en quoi le partage de pratiques culturelles apparaît-il en partie comme le thermomètre du degré de proximité affectif entre enfants et parents, au sein des familles de milieux populaires ?

- ***Les pratiques culturelles au sens strict : musique, séries, films, livres, politique. Entre mise à distance et acquisition des goûts parentaux par la socialisation diffuse***

✓ **Musique**

Une réaction fréquente de la part des jeunes, lorsqu'on évoque les pratiques d'écoute parentales, consiste à exprimer une distance vis-à-vis de leurs « musiques de vieux ». Comme le souligne Kenza (13 ans), sa mère écoute des morceaux de « sa génération », auxquels elle n'adhère pas nécessairement. Cette attitude est récurrente, quelles que soient les pratiques évoquées, et a probablement à voir avec la nécessité d'affirmer son autonomie culturelle en tant qu'adolescente : comme le souligne Chantal Dahan, les adolescent·e·s « vont investir fortement leur environnement » socioculturel pour conduire des

expérimentations conduisant à l'édification d'un « goût autonome » (2013). Pour autant, au sein de certaines familles, des transmissions existent, qui empruntent le plus souvent le canal d'une socialisation diffuse.

Le rap : une écoute partagée, des critiques à la marge

En premier lieu, soulignons qu'une grande partie des jeunes rencontrés semblent tenir pour acquis que leurs parents, et les « vieux » en général ne sont pas attirés vers le rap :

> « C'est rare que je voie des personnes plus âgées écouter du rap de maintenant. » (Alisson, 13 ans.)
>
> « Même pour les styles musicaux ils ont des musiques anciennes que nous on connaît pas, des classiques et tout ça. Genre, la plupart ils connaissent pas le rap et tout ça. Enfin, ils connaissent mais sans connaître. » (Sephora, 17 ans.).

De fait, la majorité des parents ne paraissent pas initier formellement à l'acquisition de ce goût, contrairement aux pairs ou à la fratrie. Constituent-ils pour autant un facteur de dissuasion envers celui-ci ? Compte tenu du fait qu'une majorité de parents n'en écoutent pas, mais aussi des anathèmes lancés sur ce genre dans la sphère médiatique[22], on pourrait s'attendre à des marques de réprobation vis-à-vis de cette pratique. Pourtant, au moment d'évoquer les interdictions parentales vis-à-vis du rap, la critique du goût surgit peu dans les entretiens, témoignant du fait que cette écoute fait rarement débat au sein de ces cellules familiales de classes populaires.

Il arrive que cet état d'esprit s'explique simplement : lorsqu'au sein de la famille, il existe une écoute partagée du rap, ainsi qu'un goût véritablement transmis par les parents. Les parents sont eux-mêmes friands de ce genre musical. Bien que ce cas de figure soit plutôt rare, il peut entraîner un encouragement de la pratique d'écoute. Le cas d'Amadou est particulièrement emblématique de cette légitimation intrafamiliale de l'écoute du rap. En effet, le jeune homme explique en début d'entretien apprécier le rap américain, tandis que ses amis affectionnent davantage le rap français. Or, on observe une convergence des goûts du fils et du père dans ce domaine :

> Enquêteur : Tes parents ils écoutent quoi par exemple ?
>
> Amadou (18 ans) : Bah, mes parents.... Ma mère en ce moment Jul, j'aime pas du tout ça, mais... Et mon père, bah lui c'est tout c'qu'est américain et tout ça !

La prédilection pour un type de rap qui, sans être banni, n'est pas majoritaire au sein de son groupe d'amis, pourrait découler d'une identification ou d'une initiation aux goûts paternels. C'est d'autant plus plausible que, comme nous le constaterons ultérieurement, Amadou considère son père comme le « passeur » d'un héritage culturel noir à part entière. Pour autant, sa remarque vis-à-vis du type de rap écouté par sa mère montre que, même lorsque les genres écoutés sont convergents, l'adhésion de l'adolescent n'est pas automatique : ainsi, Amadou ne souscrit « pas du tout » au sous-genre écouté par sa mère (l'artiste Jul). L'affirmation d'une autonomie culturelle, en matière d'écoute de rap peut donc passer par des jeux de distinction autour de sous-genres, vis-à-vis des pairs comme des parents. Néanmoins, dans le cas d'Amadou, l'instance parentale joue pratiquement un rôle prescripteur de rap, dans une famille au sein de laquelle cette écoute est totalement décomplexée.

Si ce rôle de quasi prescripteur n'est pas rencontré dans les autres entretiens, plusieurs d'entre eux témoignent d'une forme de complicité parents/enfants dans l'écoute du genre – voire même d'une

[22] S'il ne relève pas d'une étude scientifique et n'explicite pas ses critères de sélection, cet article des *Inrockuptibles* recense différentes déclarations « anti-rap » ayant émaillé les contenus médiatiques depuis les années 1990 : *Les Inrokucptibles*, « Les meilleures déclarations anti-rap », *Lesinrocks.com*, 2015, url : www.lesinrocks.com/2015/03/14/actualite/actualite/les-meilleures-declarations-anti-rap/, consulté le 10 février 2020.

socialisation à rebours aux plaisirs du rap, des enfants vers la mère. Lorsque l'on demande à Mélissa (15 ans) quels sont les genres préférés de ses parents, elle répond « comme moi », et, relancée par l'enquêtrice, explique laconiquement : « On écoute du rap. » Laïla (16 ans) insiste également sur le partage de ce goût, spécifiant que le rap écouté par sa mère est édulcoré de ce qui pourrait la choquer : « Ma mère elle est un peu comme moi, comme nous, niveau musique, elle aime bien, elle écoute parfois du rap, mais c'est léger, c'est du rap pas ceux où ils parlent… » (Elle ne termine pas sa phrase, sous-entendant probablement « où ils parlent mal ».) Sephora (17 ans) souligne que sa mère écoute de la « variété », mais pas comme elle : « Du rap, un peu moins connu ». De fait, c'est Kenza qui fournit l'expression clé pour comprendre la perception du type de rap écouté par les mères :

> Kenza (13 ans) : Ma mère elle écoute comme moi des fois, comme nous. Des fois elle écoute du rap mais ça s'arrête là, genre pas Lacrim. Du rap doux, enfin doux…
>
> Enquêteur : D'autres styles de rap du coup ?
>
> Kenza : Elle aime bien Jul aussi. Enfin quelques morceaux. Après euh… Après, elle écoute sa génération quoi.

Et c'est le « rap doux » qu'apprécie la mère de Manon (13 ans) : « Elle écoute des musiques avec moi, que j'écoute. Bah Marwa Loud, elle écoute avec moi. […] Elle aime bien, elle danse quand je les mets ». Cet extrait suggère une porosité des pratiques musicales de la mère vis-à-vis de celle des enfants, couplées notamment avec la danse. Une socialisation diffuse survient lorsque Manon met sa musique en haut-parleur dans l'espace domestique et, si rien n'indique que sa mère écoute Marwa Loud lorsqu'elle est seule, sa mise en mouvement enthousiaste est interprétée comme la manifestation d'un goût, d'une adhésion, ou d'une capacité à entrer dans l'univers culturel de l'adolescente. Alors même que Kenza ne manifeste aucun intérêt pour les pratiques culturelles de sa mère, se déclarant incapable de citer un film ou une série qu'elle apprécie, celle-ci s'invite dans ses pratiques. Dans ce cas précis, la possibilité d'une socialisation « à rebours » des représentations est peut-être en partie imputable au fait que les parents de Manon sont séparés et qu'elle est l'aînée des deux enfants. Cependant, encore une fois, il ne s'agit pas de n'importe quel type de rap : dans ses singles, la rappeuse Marwa Loud raconte les déboires sentimentaux, les relations amicales fortes et le rapport à la mère d'une jeune femme de cité, ce qui prête peut-être davantage à l'identification que d'autres contenus[23]. Cette forte complicité, et la possibilité d'une appropriation des goûts de la fille par la mère se retrouve aussi dans le cas de Deborah (15 ans), dont les parents sont ensemble :

> « Ben moi ma mère et moi on est super proches, et parfois quand j'écoute de la musique et tout à fond dans le salon, ma mère des fois elle y prend goût, par exemple j'écoutais du Aya Nakamura quand "Djadja" était sorti et tout, ma mère c'est devenu sa chanson préférée, elle la chante tout le temps. »

Là encore, c'est une figure féminine du genre qui séduit la mère de l'enquêtée, et la socialisation « à rebours » se fait par la diffusion spontanée au sein de l'espace domestique ; pour la jeune fille, cette attitude ouverte symbolise la relation étroite qui l'unit à sa mère. Enfin, pour Racha (17 ans), l'adhésion conjointe vis-à-vis de certains artistes relève de l'évidence, quand bien même il s'agit d'un rappeur plus « classique » : « Ma mère elle aime l'Artiste, comme moi, de musique ». Dans tous les cas, on est loin d'une posture hostile au genre en général, tout comme d'ailleurs d'une inculcation intentionnelle de ce goût partagé.

[23] Voir par exemple le single « My Life », qui fait le récit d'une ascension sociale exceptionnelle et revient sur son enfance au sein d'une famille monoparentale en quartier populaire.

Faut-il en déduire que l'écoute de ce genre est approuvée ou bénéficie systématiquement d'une forme de neutralité bienveillante ? Certains indices suggèrent que non. D'une part, on peut faire l'hypothèse que les parents ont rarement la main sur les supports d'écoute individualisés que constituent les téléphones, et n'ont pas accès au répertoire complet des morceaux écoutés par les adolescent·e·s. En outre, ils n'ont peut-être pas toujours les moyens, notamment linguistiques, de saisir la signification de l'argot propre au genre. La réaction de cette mère, lorsque l'enquêtée diffuse un morceau de rap dans la maison est éloquente en la matière : « C'est ma mère en fait, sur ce que j'écoute, elle me dit "tu pourrais éviter de mettre ça, y'a ton petit frère, y'a des gros mots… "» (Elsa, 15 ans). Certes, l'inquiétude maternelle concerne surtout l'exposition d'enfants plus jeunes à un langage inadéquat davantage que sa fille adolescente. Cette préoccupation pour les plus petits témoigne de l'attitude typiquement rencontrée, d'après les jeunes, chez les parents du quartier vis-à-vis des adolescents : l'octroi d'une très grande autonomie dans le choix des morceaux écoutés.

Néanmoins, le registre de langue propre à certains morceaux de rap peut être implicitement ou explicitement désapprouvé. Cindy (11 ans) explique ainsi que si sa mère « s'en fiche de la musique », son père « n'aime pas la musique, tout c'qui est rap et tout […] les gros mots, tout ce qui est langage… », et Sébastien (14 ans) souligne que ses parents n'aiment « pas beaucoup de musique qu'on écoute nous, mais ils en aiment un peu. Ça dépend lesquelles, celles avec des gros mots ou quoi ils n'aiment pas ». Pour autant, ces marques de désapprobation vis-à-vis du genre, ou du « langage des jeunes » présent dans le rap restent rares, s'adressent en majorité à des filles, et ne se soldent presque jamais par l'interdiction formelle d'une pratique d'écoute. De plus, les jeunes filles dédramatisent l'inquiétude maternelle, considérant que le registre de langue adopté dans le rap est générationnel.

Rock et variété : la quintessence de la « musique de vieux » à la française

On constate dans l'ensemble une faible réceptivité à certains genres écoutés par les parents - en particulier le rock, le métal et la variété. Il faut souligner qu'il s'agit de genres qui sont rarement cités comme les goûts principaux des enquêtés, voire proscrits au sein des groupes de pairs ; Soraya (16 ans) confesse par exemple que, « Non franchement je crois que je n'ai jamais écouté un morceau de rock. Je ne sais même pas vraiment à quoi ça ressemble ». Théo (18 ans) mentionne qu'il n'aime pas « le rock et la musique électronique bizarre », et Baptiste (11 ans), qui n'est pourtant pas féru de rap et sacrifie peu à la norme majoritaire, déclare quant à lui qu'en termes de style vestimentaire, il « n'aime pas le rock […] tu vois les gros trucs qu'ils mettent dans leurs oreilles. […] C'est mooooche ». En dépit de certaines exceptions, les pratiques parentales ne semblent pas pouvoir faire le poids face à leur évidente impopularité.

Décrivant les activités que son père accomplit dans son temps libre, Elsa (15 ans) souligne qu'il rentre du travail, met son pyjama et « écoute de la musique : tout ce qui est rock, métal, des trucs comme ça […] Il a beaucoup de CD à la maison ». Cependant, elle précise immédiatement qu'elle « n'aime pas, sauf un groupe : Linkin Park ». Oriane (18 ans) est dans un état d'esprit similaire. Si sa mère écoute « du rock qui tire un peu dans le métal », elle semble subir – de bonne grâce – ce style musical à la maison : « C'est pas mon… Ça me dérange pas d'en écouter, mais pas toute la journée, quoi… » Sephora évoque péjorativement certaines figures du rock des années 1970 et 1980, les englobant dans la catégorie « variété » :

> Sephora (17 ans) : Ma mère elle écoute de la variété, enfin pas de la variété, comme moi : enfin du rap, mais un peu moins connu. Après, elle écoute des trucs comme… Queen, David Bowie des machins comme ça.
>
> Enquêtrice : Toi t'aimes pas trop ?
>
> Sephora : Nan pas trop.

Ces genres, souvent écoutés par les parents nés en France, ne semblent donc pas donner lieu à une relève générationnelle dans le quartier de Champfleuri. On peut donc difficilement parler d'une socialisation « efficace » aux goûts de la mère, surtout.

S'agissant de la variété en général, on rencontre des verdicts sans appel de la part de certaines adolescentes vis-à-vis des goûts parentaux dans ce domaine. Dyna commente avec consternation le fait qu'en matière de musique, ses parents sont terriblement « vieillots » :

> Dyna (17 ans) : En musique, bah ils sont loin hein, très très loin. C'est vrai que moi je suis… ma mère elle m'a accouché très tard, j'ai des parents assez âgés, ce qui fait qu'on a vraiment une différence d'âge entre nous qui… Ce qui fait que la différence d'époque elle est vraiment hardcore. Ce qui fait que ouais, le genre de musique n'a vraiment rien à voir hein, je veux dire heu…
>
> Enquêtrice : Tu peux me citer des noms ou tu n'en as pas ?
>
> Dyna : Ah mon père il écoute vraiment des trucs…vous voyez les Bee Gees, tout ça là ? […] C'est ça. J'ai quelques noms en tête, Bee Gees, ah je ne sais pas ma mère elle écoute quoi… Dalida… C'est vraiment du vieillot mais voilà quoi… C'est vraiment… Ouais. Dalida, Céline Dion quoi.

On le constate, le goût de ses parents pour la variété des années 1970 ou 1980 signifie pour Dyna qu'un monde les sépare. La variété symbolise, davantage que les autres genres, ce qui est irrémédiablement « vieux, ancien, vieillot », et peut susciter l'aversion. On trouve cependant des exceptions à ce désamour pour le genre. Lilas (17 ans), explique spontanément écouter « des chansons *lover* aussi, assez tristes et tout », citant Slimane, Céline Dion et Louane. Elle mentionne par la suite que « [sa] mère était fan de Céline Dion », ajoutant avec une gravité faussement affectée : « Moi, Céline Dion, c'est toute ma vie. » Son amie Coraline (17 ans), avec laquelle l'entretien a lieu, cite plutôt Indochine et fait allusion à des moments de partage familiaux extrêmement plaisants. Elle tient cependant à mettre à distance ce qui serait une attitude d'adhésion pavlovienne aux goûts de ses parents, racontant :

> Coraline : Ma mère c'est plus Indochine, et mon père aussi, y a Queen aussi. Ça c'est les deux. Ils se sont mariés sur c'te musique en plus donc c'est vraiment musique euh…
>
> Enquêtrice : Ok. Et c'est des musiques que vous écoutez quand vos parents sont là ?
>
> Coraline : Ouais dans la voiture avec ma mère c'est plutôt Indochine des trucs comme ça, et on s'éclate.
>
> Enquêtrice : C'est des trucs que vous aimez ?
>
> Lilas : Moi, Céline Dion, c'est toute ma vie.
>
> Coraline : Ouais, c'est mes parents qui aiment, du coup, ils nous transmettent on va dire. Mais des fois y'a des musiques que j'aime pas et je fais "non, passe" [rires]. Y a aussi Calogero, ma mère elle adore. Y a des musiques je peux pas me les voir. Je crois que y en a que deux de toutes ses musiques que j'aime bien.

Dans le cas de Coraline, l'attachement à la variété semble donc en partie sentimentale – à moins qu'il ne faille encore une fois affirmer l'autonomie du goût.

On a finalement davantage d'ambivalence dans le cas de Manon (13 ans). Dans le cadre d'une activité de chant très valorisée par sa mère, Manon semble avoir adhéré à une partie des chanteuses écoutées par cette dernière :

> Manon : En général, je chante des musiques à voix forte. […] Genre Whitney Houston, Céline Dion.
>
> Enquêtrice : Comment t'as commencé à chanter ?
>
> Manon : Bah, c'était quand j'étais petite, j'écoutais beaucoup de musique, et j'ai commencé à chanter certaines musiques. Et après, ma mère m'a dit que je chantais bien etc., du coup elle m'a inscrit à une école de chant. […]
>
> Enquêtrice : Et tu as commencé à quel âge ?
>
> Manon : Vraiment chanter, j'ai commencé à 6 ans.

Étant donné l'âge de Manon quand elle a commencé, on peut gager que sa passion a cristallisé les goûts de sa mère à l'époque. Cela n'empêche pas la jeune fille de privilégier le rap français et américain dans ses écoutes ordinaires : « Rien à voir avec c'que j'chante », précise-t-elle, comme si Whitney Houston et Céline Dion étaient dévolues à son activité artistique et se « travaillaient » comme des classiques distants. Ainsi, ce goût transmis donne presque systématiquement lieu à une mise à distance plus ou moins subtile. Si cette enquêtée incarne un rare cas de transmission familiale directe d'un goût pour la variété des années 1980, cette remarque laisse supposer que l'adhésion à ce genre est contextuelle et – peut-être – conflictuelle.

Les musiques traditionnelles : le raï

Si les musiques traditionnelles, héritées du pays d'émigration des parents, ne figurent presque jamais dans les chansons préférées des enquêtées, elles semblent souvent écoutées. Encore une fois, c'est une socialisation par imprégnation, incorporée notamment à travers les activités de danse et d'intenses sociabilités familiales, qui entraîne l'acquisition du goût.

Cette fois, c'est la diffusion de la « musique du bled » au domicile, et dans les mariages, qui constitue le premier facteur d'exposition du goût. Ainsi, Karim (16 ans), dont les parents sont nés au Maroc, affirme que « chez mon père ou dans les mariages on écoute du raï à fond […]. C'est plus avec la famille de mon père ou pour les mariages, je n'écoute pas ça avec mes potes, c'est la musique du bled tu vois ». C'est également le cas chez Ismaël (12 ans) dont la famille est d'origine algérienne. Cet amateur assumé (« Moi en musique je préfère le raï ») relie directement sa pratique à celle de ses parents : « C'est mon père qui écoute ça dans la voiture, et ma mère qui écoute ça dans les mariages. » Son attachement à distinguer le raï qu'il écoute, dit berbère, du raï « arabe » en dit long par ailleurs sur les explications poussées dont il a dû bénéficier sur ce genre musical (avec ses éventuelles implications politiques et ethniques). Pour Bilel (14 ans, famille marocaine) et Laïla (16 ans, parents nés en Algérie), le raï est chargé de connotations et symbolise métonymiquement la transmission elle-même. Le premier le décrit en effet comme un genre qui « explique l'histoire de la famille et des immigrés », et la seconde explique qu'elle écoute des musiques arabes « parce que je viens de là-bas, c'est des musiques de mon pays ». Quant à Amadou (17 ans), il valide l'imputation de l'enquêtrice qui fait un lien entre son goût pour l'afro-trap et le goût de sa mère pour les « musiques sénégalaises » :

> Enquêtrice : Est-ce que tes parents écoutent des musiques traditionnelles ?
> Amadou : Ouais ! De mon pays, j'suis d'origine sénégalaise et de Guadeloupe moi, et oui, parfois ma mère elle écoute des musiques sénégalaises.
> Enquêtrice : Ok ! Donc tu retrouves ça dans la trap aussi ?
> Amadou : Ouais !
> Enquêtrice : Fin je sais pas, c'est une supposition !
> Amadou : Si si !

Cet exemple montre à quel point l'héritage culturel – et en particulier linguistique – donne lieu à des explorations personnelles. C'est ce que suggère notamment l'association d'idées de Soraya (16 ans, père né en Tunisie et mère née en Algérie) : « J'écoute de l'arabe, j'ai déjà écouté de la pop arabe, après j'ai écouté quelques musiques de ma mère, j'écoute du raï, des choses comme ça ». Si socialisation il y a, l'héritage est donc retravaillé. On retrouve d'ailleurs cette hybridation dans les caractéristiques formelles des genres écoutés, depuis l'afrotrap, les rappeurs multilingues (« Brulux il rappe en arabe des fois je trouve ça cool » – Karim, 16 ans), jusqu'à la pop arabe.

✓ La télé : films, séries, animes, émissions

La télé dans le salon : une socialisation diffuse

S'agissant des films et des séries, les mêmes formes de socialisation dominent : pas d'incitation spécifique, mais une socialisation diffuse à travers le visionnage de la télévision ensemble et le choix des films vus au cinéma. Notons cependant une divergence entre films et séries : devant Netflix, une partie des goûts en matière de séries tendent à se construire en totale autonomie par rapport aux parents, ce qui semble essentiellement s'expliquer par l'usage de supports différenciés par les parents et les enfants.

Un point commun à l'ensemble de ces contenus est cependant que la socialisation diffuse à leur visionnage opère à travers une pratique qui perdure pendant l'adolescence pour une parmi de ces jeunes : regarder la télé en famille. En effet, l'ensemble des foyers auxquels appartiennent les jeunes semblent être équipés d'une ou plusieurs télévisions, à l'exception notable de celui de Timoté (11 ans) dont les parents sont cadres : « C'est vrai que mes parents ils l'ont enlevée, parce que ils trouvent quand on a une télé bah ça gâche un peu tous les moments de famille. » Cette exception confirme la règle qui prévaut au sein des familles de milieux populaires. Ainsi par exemple, Ilyana (11 ans) indique qu'elle regarde des films avec ses parents « plusieurs fois la semaine, mais pas tous les soirs », suggérant qu'il s'agit d'une pratique très fréquente. Il semble cependant que, davantage que la transmission d'un goût *per se*, l'enjeu de ces instants pour les adolescents est de partager un moment avec les parents et la fratrie. C'est d'autant plus vrai que les adolescents grandissent :

> Enquêteur : Presque à chaque fois t'as dit « avec mon père » ou « avec ma mère », c'est parce que tu regardes jamais la télé seule ?
>
> Coraline (17 ans) : Non, quand je suis chez moi, je mets la musique, je fais mon sport, je m'occupe de mon chien dans le jardin… Voilà. Quand je suis seule, je bouge. Quand je suis avec mes parents c'est plus je suis posée avec eux…

Ainsi, s'il y a constitution progressive d'un goût pour les programmes parentaux parmi certain·e·s des enquêté·e·s, c'est la dimension de fidélité filiale qui semble motiver cet acte de présence. Ce témoignage de bonne volonté va d'ailleurs de pair avec la construction d'une émancipation de ces moments familiaux en partie imposés. Coraline ajoute ainsi qu'elle « a une télé dans son salon », mais que « là j'ai une télé qui va aller dans ma chambre. On va juste encore un peu attendre pour mettre en place ça et tout mais… voilà ». En outre, nombre des adolescent·e·s interrogé·e·s témoignent ouvertement de l'absence (volontaire) de cette pratique de visionnage collectif, ce qui se traduit par une méconnaissance quelquefois totale des goûts parentaux. Par exemple, Rémy et Théo affirment que si leurs parents regardent des films, les infos ou *Les couples presque parfaits*, ils ne se risquent jamais à les rejoindre. Dans quelle mesure ces moments, lorsqu'ils sont partagés, sont-ils cependant à même d'encourager l'acquisition de goûts pour ces produits culturels ?

Le visionnage de films en famille, vecteur d'acquisition d'un goût ou gage de fidélité des adolescents à leurs parents ?

S'agissant des films, on rencontre des formes de transmission assumées, contribuant à former le goût pour le genre « action » et le genre « thriller, films d'horreur » dans le cas des filles. Dans les trois cas rencontrés, la sensibilisation directe à la pratique parentale semble essentiellement se faire par le père. Dans le cas de Bilel (14 ans), l'appréciation des films et séries « de cow-boy » est acquise lors de séances de visionnage avec son père. Il est conscient du fait qu'il s'agit de « vieux films », mais ces moments partagés valent la peine de faire des concessions à son désamour pour la télévision :

> Enquêtrice : Il t'arrive de regarder des films ?
>
> Bilel : Oui, avec mon père. […] Des gros films d'action puisque lui il aime bien - genre *Texas Rangers*, les vieux films. […] C'est un flic, un flic avec un style de cow boy qui résout tout avec des gros bruits de combats et tout !
>
> Enquêtrice : Toi t'aimes bien quand ça bouge…
>
> Bilel : Ben j'ai pris l'habitude, puisque mon père il aime beaucoup ce genre de trucs. J'ai pris l'habitude avec lui quand j'étais petit avec lui.
>
> Enquêtrice : Avec tes amis vous avez les mêmes styles de films que vous regardez ?
>
> Bilel : Non pas du tout.

Étant donné que Bilel ne mentionne pas, en cours d'entretien, d'autres films que ceux qu'il regarde avec son père, on peut parler d'un goût transmis quasi tel quel dans le cadre de la relation père/fils. Peut-être cette activité prend-elle d'autant plus d'importance que ces moments de partage sont rares : sur les pratiques culturelles de son père, Bilel répond initialement « mon père je crois il aime rien », si ce n'est « rester à la maison, regarder des films d'action » et « se reposer ».

Si cette transmission s'accomplit rarement de manière aussi unilatérale, elle n'est cependant pas rare en termes de goûts filmiques. On rencontre ce cas de figure chez deux adolescentes. Le visionnage de films d'horreur apparaît, dans ces deux cas, comme un moment privilégié. La télévision, et peut-être plus spécifiquement l'écran de télévision, apparaît ici comme un support favorisant le partage et la construction du goût pour le genre. Ainsi, à la question « [à] la télé vous regardez des trucs un peu, ou vous regardez vraiment que sur Netflix ou des trucs que vous avez prévus ? », Elsa (14 ans) répond qu'elle « regarde avec [s]on père, tout ce qui est horreur, genre Paranormal Activity, Ghost Adventure et tout. Des fois on regarde ça, ou des fois on regarde des films drôles… […] Le dernier que j'ai vu [c'est] Les Donuts Tueurs. En fait c'est censé faire peur mais c'est plus drôle qu'autre chose ». On perçoit dans cet extrait une réception spécifique du genre : axée en partie sur le second degré, elle évoque un esprit bon enfant qui se prête à la transmission parents/enfants. Chez Coraline (17 ans), le degré d'institutionnalisation de ce moment partagé monte encore d'un cran :

> « Y'a quand même pas mal de films – bah, c'est avec mon père que je regarde énormément de films. Bah, tous les soirs, une semaine sur deux. Et c'est plus tout ce qui est psychologique, horreur – y'a que lui qui arrive à me faire regarder des choses comme ça. Sinon, seule, je pourrais pas. Je regarderais pas. Seule, c'est que mes séries que je regarde, et sinon… Non […]. Quand je suis seule, c'est séries, et quand je suis avec mon père, films. »

Dans le cas de Coraline, le goût pour le genre semble surtout se subordonner à une habitude familiale. Le fait qu'il s'agisse d'une pratique exclusivement dédiée aux moments père/fille est peut-être d'autant plus significatif que ses parents sont divorcés et qu'il faut « rentabiliser » les semaines partagées. En outre, on peut se demander si ce goût est véritablement intériorisé par l'adolescente, qui ne semble pas l'affectionner dans un autre cadre. On peut imaginer que partager les goûts de son père correspond en grande partie à un devoir filial. Pour autant, comme on le constate dans le cas de Dyna (17 ans), ces visionnages partagés font aussi l'objet d'un travail pour trouver un terrain d'entente sur un genre apprécié des deux parties. Étant donné que les goûts de sa mère sont souvent trop « vieillots » à son goût, elle apprécie particulièrement d'avoir trouvé un genre « de niche » à l'intersection des goûts de la mère et de la fille, les « films historiques » :

> Dyna : Ah les films historiques si… ça peut m'arriver. […] J'ai bien aimé les films sur la religion… […] Vous savez, *Noé*, ces trucs-là ?
>
> Enquêteur : Ouais, d'accord.
>
> Dyna : Ces films-là ouais, ça m'arrive de les regarder, j'aime bien.

Enquêteur : Pourquoi ? Tu sais pourquoi ?

Dyna : C'est même pas une histoire de religion hein, je préfère mettre la religion de côté hein mais j'aime bien en fait c'est des histoires qui reflètent entre guillemets la réalité… Des belles histoires quoi. J'aime bien.

Enquêteur : Ok, et ça c'est toi toute seule ou tu regardes ça avec des amis aussi ?

Dyna : Bah j'ai déjà regardé ça avec ma mère… C'est le seul style de films qu'on peut partager.

Néanmoins, le cas de figure le plus fréquent signe un échec (peut-être momentané) de la transmission. Si certain·e·s adolescent·e·s sont indulgent·e·s vis-à-vis des goûts parentaux, voire y adhérent par devoir filial, pour d'autres, le caractère « vieillot » disqualifie d'emblée les films regardés. Ainsi, Manon (13 ans,) range sans état d'âme les films et les séries visionnés par sa mère du côté des produits culturels périmés :

Enquêtrice : Elle aime quoi ta maman, comme films et tout ?

Manon : Ma mère, elle est plus vieux films, c'est-à-dire *Magicien d'Oz*, des trucs anciens, je sais pas trop après, *Les Misérables* ou des trucs de vieux…

Enquêtrice : Toi tu regardes ça, un peu ?

Manon : Non, ça m'intéresse pas.

Dans son rejet des goûts de la mère, notamment, son attitude est assez emblématique des opinions des jeunes vis-à-vis des contenus filmiques visionnés sur les chaînes généralistes de la télévision. Ce manque d'enthousiasme se traduit parfois par un retrait dans la chambre, sur les supports qui laissent une plus grande liberté de choix aux adolescentes :

Dyna (17 ans) : Bah en fait c'est soit je suis dans ma chambre, je suis calée, je prends mon téléphone et je vais sur Netflix, ou alors j'ai le salon pour moi, je peux me faire plaisir et je vais regarder la télé…

Enquêtrice : Et regarder la télé avec tes parents ?

Dyna : Heu, c'est pas trop… Bah si, après oui, mais… - C'est ennuyant un peu, parce qu'avec nos parents on n'a pas la même – j'veux dire, mon père il va regarder un film… Son style de de films ce sera pas forcément mon style de films, je n'vais pas forcément accrocher, donc euh… En ce cas-là, autant aller dans ma chambre et regarder un film qui me plaît. Après si, j'ai regardé, enfin c'est quand j'étais p'tite quoi, on s'mettait des dessins animés, des cassettes et on s'mettait tous autour de… - Voilà, après on grandit et on a d'autres visions des choses quoi.

L'embarras de Dyna semble signer une volonté de ne pas exprimer trop ouvertement son désintérêt pour le goût parental. Il laisse entendre que le respect de principe vis-à-vis des parents, conduit les jeunes à euphémiser leur véritable opinion à ce sujet. En outre, il est intéressant de constater qu'il s'agit là aussi de se démarquer de la « fusion » familiale propre à l'enfance pour se forger un espace d'autonomie culturelle.

Les séries : de la faute de goût à la transmission d'un héritage

S'agissant des séries, on évoquera essentiellement des séries qui passent à la télévision (en incluant les chaînes du câble) car les parents les regardent très peu en streaming ou sur Netflix. Une grande partie des adolescent·e·s expriment indifférence, voire dégoût vis-à-vis des goûts parentaux en matière de séries, avec néanmoins une large minorité qui « raccroche » à ses pratiques le wagon des séries étrangères. Encore une fois, c'est souvent le goût de la mère qui apparaît comme le plus grand repoussoir et, dans certains cas, les jeunes ne mâchent pas leurs mots pour la dénigrer. Tout se passe comme si Amadou avait, en fin de compte, honte de ce que regarde sa mère :

Enquêteur : Et ta mère quand elle regarde des films c'est des films sénégalais des fois, par exemple ?

Amadou : Non, elle aime bien les vieilles séries là, dégueulasse, vieille qualité là ! Elle aime bien les trucs comme ça ! On dirait des séries turques là ! Mais c'est… c'est en français mais on dirait que c'est turc !

Enquêteur : Ok, j'connais pas du tout !

Amadou : Ouais ouais, moi aussi j'connaissais pas ! C'est .. j'comprends pas !

Enquêteur : Ouais, ça passe à la télé ?

Amadou : Ouais ouais : elle aime bien ça.

Enquêteur : Genre elle allume la télé, elle regarde souvent la télé ?

Amadou : Ouais, à la même heure elle se pose sur le canapé, elle regarde ça !

Enquêteur : Y'a *Plus belle la vie* et tout non ?

Amadou : Ouais, les trucs comme ça ! *Feux d'l'amour*, les trucs comme ça là ! Et puis elle a découvert une chaîne turque, aussi, mais c'est français : ils parlent français mais c'est turc… C'est trop bizarre… Et euh, voilà ! Sinon elle regarde des trucs comme ça ! Mais si on doit voir les films ensemble, bah on va voir les films que j'aime bien aussi !

Plus que du dégoût ou de la honte, c'est l'incompréhension qui semble dominer, Amadou ne s'expliquant pas l'attirance de sa mère pour les *sitcoms*. Dans ce cas, la provenance incertaine et l'origine étrangère des séries visionnées apparaissent comme un facteur de dégradation symbolique du produit ; l'artificialité du doublage, notamment, suscite le mépris d'Amadou. On se situe donc dans un cas de rejet total du goût parental en la matière, alors même que l'exposition à ces séries est quotidienne.

Il arrive pourtant que les jeunes reprennent à leur compte des pratiques de leurs parents, ou de la famille élargie, et ce précisément parce que les séries sont étrangères**.** Mais lorsque le goût est approuvé et transmis, il s'agit le plus souvent de produits provenant du pays d'origine, ce qui les rend accessibles du point de vue de la langue et les dote sans doute d'une aura symbolique. Ainsi, Ilyes (16 ans), dont les parents sont nés en Turquie, indique que sa mère « regarde des séries turques à la télé », qu'il les regardait enfant avec elle et qu'il les visionne toujours de son côté.

Enfin, peu de contenus semblent explicitement interdits par les parents, mais une surveillance semble s'exercer, comme pour le rap, sur les adolescent·e·s les plus jeunes. À titre d'exemple, Manon (13 ans) indique que sa mère l'empêche de regarder « les films qui sont pas de son âge » et lui demande de temps en temps de changer de chaîne lorsque le programme ne lui semble pas approprié. Notons cependant que nous avons ici affaire à une relation mère/fille fondée sur une grande proximité, ce qui ne correspond pas à l'ensemble des relations parents/enfants (Manon pourrait « montrer son téléphone » à sa mère et « lui dit tout »).

Émissions télé (hors films et séries) : infos, téléréalité

Certains programmes ne réunissent pas les parents et les ados : le journal télévisé en fait partie. Quoique la majorité des parents regardent les informations, on a affaire à une réception très distante de la part des jeunes. C'est aux parents que semble dévolue la charge d'informer la famille de l'évolution du cours du monde. Néanmoins, nous nous concentrerons ici sur les programmes qui semblent pouvoir fédérer parents et fratrie, entraînant potentiellement la transmission d'un goût. En ce qui concerne un type de programmes spécifique, la téléréalité, on observe une forte polarisation des attitudes parentales, entre une critique acerbe et une complicité dans la réception, qui rappelle les pratiques d'écoute en matière de rap.

Dans le registre des programmes fédérateurs, on retrouve des émissions à grand public de type *Top Chef* et *Koh Lanta* ; non seulement Ilyana (11 ans) les regarde avec ses parents, mais elle semble en visionner les *replays* de son côté. En matière de téléréalité, l'attitude des parents semble plus hétérogène, même si la posture majoritaire semble être l'indifférence. Ainsi, certains parents paraissent « suivre » leurs ados dans leurs pratiques télévisuelles : Anaïs (16 ans) indique regarder « *Les Marseillais, Les Anges*, trucs comme ça » avec sa grande sœur et ses parents :

Enquêtrice : Tu regardes avec qui, ça ?
Anaïs : Ma grande sœur. Tes parents, ils en disent quoi ?
Anaïs : Ils regardent avec nous [rires].
Enquêtrice : Ouais, ils aiment bien aussi ? Et c'est quoi du coup que tu aimes bien dans ces émissions-là ?
Anaïs : Bah, on va dire c'est drôle parce que le niveau, il est pas haut. C'est des trucs enfantins.

Cet extrait suggère que c'est une réception humoristique qui réunit les différentes générations face à ces programmes. Le rire d'Anaïs suggère qu'elle a conscience de la surprise que cette bienveillance est susceptible de produire, mais c'est un certain quant-à-soi qui semble l'emporter. Dans d'autres cas, ces programmes sont estampillés très négativement par les parents, qui critiquent, voire interdisent, leur visionnage sur la télévision du salon :

Enquêteur : Et est-ce que tu regardes la télé ?
Kenza (13 ans) : Pas souvent. Vite fait. Genre quand elle est allumée je regarde mais sinon… Quand y'a un film qui passe mais sinon… […] Des fois je regarde *Touche pas à mon poste*. Après divertissement genre *Les Anges* et tout, vite fait. […] De toute façon ma mère elle veut pas. Elle aime pas. […] Elle ne veut pas *Les Anges*, et les trucs comme ça quoi. La télé-réalité.
Enquêteur : Pourquoi ? Tu sais ?
Kenza : Elle dit que ça apporte rien et… que c'est n'importe quoi, genre.
Enquêteur : Et toi tu aimerais bien regarder ?
Kenza : Ouais c'est un divertissement ! Mais euh… elle dit que ça sert à rien.

Le jugement de la mère de Kenza est sans appel et il semble entraîner des restrictions très concrètes dans la pratique, rappelant les normes éducatives des classes moyennes auxquelles appartient en partie cette famille où le père est maçon et la mère monitrice d'auto-école. D'autres parents expriment leur désapprobation sans l'interdire, et sans nécessairement faire front commun : chez Coraline (17 ans), sa mère regarde *Touche pas à mon poste* avec elle tandis que « son père déteste ça ».

✓ Les jeux vidéo

Comme on l'a constaté dans la première partie de ce rapport, les jeux vidéo constituent une pratique très répandue parmi les jeunes – si ce n'est *la* forme de loisir la plus prisée, surtout chez les garçons. Les jeux vidéo les plus récurrents portent sur des simulations de matchs de football (*FIFA*), de combat militaire (*Call of Duty, Fortnite*), ou encore d'investigation mêlant courses de voitures, combats et aventures (*GTA*). Une grande partie d'entre eux mettent en scène un personnage avec une arme. Dans quelle posture les parents des jeunes s'inscrivent-ils vis-à-vis de ces pratiques ?

Si l'on trouve, comme en matière de rap, une famille au sein de laquelle le père joue lui-même aux jeux vidéo (et détient la console) et une autre où parents et enfants jouent ensemble sur la Wii, dans la majorité des cas, les récits des enquêté·e·s suggèrent plutôt une non-intervention parentale en matière vidéoludique. Ainsi, plusieurs adolescents indiquent s'être adonnés à cette activité sans limitation. Ilyes (16 ans) explique qu'il y « jouait beaucoup » et que seul le dysfonctionnement de sa console a entraîné la diversification de ses activités : « En plus je sortais moins, j'étais vraiment accroché à la Play[station]. En plus sur la Play on peut jouer avec nos amis maintenant. Et ça fait… Ouais, je jouais avant, mais plus maintenant. » Le seul paramètre de modération semble donc avoir été la panne technique, et cette absence de limitation constitue un mode de socialisation en soi : désormais, le jeune homme se reporte sur son smartphone, jouant à *Fill*, *Zig Zag* ou *Wheelie* « n'importe quand […] c'est quand j'ai rien à faire, souvent quand je m'ennuie ». Mélissa (15 ans) mentionne les jeux vidéo comme une activité familiale

occasionnelle pour elle, mais quotidienne au sein de la fratrie : elle joue à *FIFA* « avec ses [6] frères et [sa] sœur [...] juste de temps en temps », et n'évoque pas les jeux vidéo lorsque la question des interdictions parentales lui est posée. Enfin, Amadou regrette d'avoir passé ses années de collège à se consacrer exclusivement à la console, ratant ainsi l'occasion de se faire des amis.

Néanmoins, à y regarder de plus près, plusieurs des jeunes enquêté·e·s ont des limite d'heures ou de conditions d'accès. Par exemple, Olivier doit sacrifier au travail scolaire avant d'accéder aux jeux vidéo :

> Enquêtrice : En général qu'est-ce que tu aimes faire de ton temps libre ?
> Olivier (14 ans) : Bah je fais du vélo, plutôt je m'occupe des animaux, du bricolage ou du foot ou n'importe.
> Enquêtrice : Et ça tu le fais après l'école ?
> Olivier : Après l'école, je fais mes devoirs, après je joue à la console et je vais m'amuser dehors.

Le fait qu'il n'emploie pas exclusivement son temps libre au jeu suggère qu'il existe de fortes incitations parentales à investir des activités alternatives, comme le bricolage. Ryan (13 ans), inclut dans les pratiques d'interdiction ou de surveillance parentale l'exercice illimité des jeux vidéo : il peut y jouer quand il veut, mais « à partir de 22 h faut qu'j'arrête quoi ». Enfin, Dyna (17 ans), dont la fratrie cohabitante est exclusivement féminine, ne possède tout simplement pas de console, soit que l'achat n'ait pas été jugé utile, soit qu'il s'agisse d'une forme de limitation indirecte. Elle a malgré tout l'opportunité de jouer lors de rassemblements familiaux, ce qui donne le sentiment que la pratique reste tout à fait licite au sein de la famille : « Ça m'arrive de jouer à FIFA, Black Ops, Black Ops 3...mais c'est vraiment quand je suis avec mes cousins, parce que moi j'ai pas de Play, mais quand je vais chez de la famille et que je vais avec mes cousins et que sur le moment je n'ai rien d'autre à faire que de jouer avec eux... ». Les cercles de socialisation familiaux, qui excèdent largement la relation parents/enfants, entraînent dans tous les cas une exposition fréquente et décomplexée à ce loisir.

Enfin, dans de rares familles, les jeux vidéo n'échappent pas à la critique, même si cette dernière vise davantage le fait de demeurer devant un écran qu'un type de jeu spécifique. Manon (13 ans) explique ainsi que sa mère n'« aime pas trop [les jeux vidéo], parce qu'elle dit qu'après on passe nos journées dessus, et elle aime pas ». Si sa fille affirme qu'elle-même ne les apprécie pas, signe d'une intériorisation de l'injonction à les éviter, son petit-frère joue tout de même à *Mario* et *Fortnite*. La mère d'Amadou, quant à elle, n'apprécie pas de le voir passer ses journées sur la console et l'incite à tirer parti de l'offre culturelle adressée aux jeunes dans le quartier. Globalement, la pratique ne semble pas entraîner d'interdiction formelle, mais elle peut attirer la critique parentale à travers la formulation répétée d'une désapprobation.

✓ Sport : football, boxe, automobile et moto

La transmission de l'amour du sport prend différentes formes. Il s'agit moins d'une pratique en famille que de valorisation de certains sports (comme le football), d'assistance à des matchs, d'inscriptions aux activités sportives dans l'enfance, ou encore d'une approbation latente des « sorties » par opposition au fait de rester enfermé à la maison.

S'agissant de la valorisation du sport, Karim semble ainsi avoir hérité sa passion pour le football de son père.

> Karim (16 ans) : Avec le club [de foot] on a déjà été voir des matchs, sinon mon père il est abonné en tribune nord au Parc O[lympique] L[yonnais], il m'a déjà emmené quand j'étais plus petit.
> Enquêteur : Tu fais du foot ? C'est quoi ton club ?
> Karim : Je joue à Bourgoin là.

> Enquêteur : C'est cool qu'ils vous emmènent voir des matchs.
> Karim : Tranquille, après c'est arrivé deux fois.

Cette dernière remarque semble signer un regret de la part de Karim. Dans tous les cas, c'est bien le père qui semble l'avoir initié aux joies du stade, avant même que le club ne prenne le relai. Aujourd'hui, l'appétence du jeune homme pour ce sport se traduit dans diverses pratiques culturelles : outre le football en club, il y joue de manière informelle dans le quartier (« Quand il fait beau on s'rejoint tous au terrain, on fait des foots, on rigole. Là j'vais aller les rejoindre après »), et le football constitue son intérêt principal en matière de réseaux sociaux (« Twitter c'est la base pour les infos sur les transferts et sur les clubs ! »). Dès lors, ce qu'il « regarde le plus », c'est une « chaîne de foot direct, Wiloo j'aime trop, ou Compte de Foot c'est trop le feu. Après j'regarde souvent des compilations de skills des joueurs […] ». Le goût pour le décryptage de la valeur sportive des joueurs constitue probablement un prolongement des explications du père, supporter de longue date de l'Olympique Lyonnais. Indépendamment de ce cas de figure, plusieurs enquêtés mentionnent une socialisation diffuse à travers le visionnage partagé de matchs de football à la télévision, avec le père.

C'est le plus souvent à travers l'inscription dans une activité sportive que les parents incitent à la pratique. Par exemple, la mère de Kenza (13 ans) l'inscrit « partout », y compris au volley-ball, mais la jeune fille confie avec un éclat de rires ambigu qu'elle n'a jamais « tenu », comme si la bonne volonté parentale n'y suffisait pas. Dans le cas d'Alisson (13 ans), la pratique de « gymnastique rythmique » au sein d'une association, dont on peut supposer qu'elle est payée par les parents, est très enthousiasmante : « Bah j'étais à une association de sport, j'ai dit on va essayer et j'ai trop – j'ai trop aimé quoi du coup ! » Amadou joue en club de football alors qu'il ne travaille pas encore ; là aussi, c'est un investissement parental. S'agissant de Sébastien, que ses parents emmènent faire du VTT et du « dirt » une fois par mois à la montagne, l'adhésion est aussi totale : inscrit en club, il s'adonne régulièrement à cette pratique appréciée, soutenu par l'investissement parental. De plus, il pratique l'escalade le mercredi après-midi après le collège et est en mesure de souscrire à « sa passion, la plongée sous-marine » parce que ses tuteurs l'emmènent en vacances à Arcachon, en Bretagne et à Marseille. Ce préadolescent se trouvant, dans la semaine, en famille d'accueil, on peut néanmoins se demander dans quelle mesure ces activités reflètent véritablement les moyens ou les prescriptions parentales. Enfin, il existe certains cas où un sport spécifique constitue une véritable institution. Ainsi, dans la famille de Racha, la mère soutient activement l'investissement de ses enfants dans la boxe :

> Racha (17 ans) : [Ma mère] aime bien la boxe. Genre parce que toute ma famille on en a tous fait ! […] Elle vient toujours à nos compétitions : mon frère elle y allait tout l'temps, moi elle y'allait tout l'temps surtout quand j'boxais ici, après quand j'boxais loin elle pouvait pas venir, mais elle était tout l'temps là avec moi !

En effet, la famille compte un champion de boxe et le sport apparaît comme un mode de distinction collectif. Dans certains cas, peu fréquents mais spectaculaires, l'amour d'une pratique spécifique déborde le noyau familial et forme l'occasion de vastes rassemblements familiaux. Au sein de la famille de Lilas, c'est « le monde de l'automobile » qui obnubile toutes les générations. Sa pratique de l'automobile, fait rare, est directement héritée de sa mère :

> Lilas (17 ans) : J'ai une famille ils sont tous dans le monde de l'automobile, et c'est parti de mes grands-parents, y'a même mes frères qui travaillent tous les deux dans l'automobile, donc ouais, je fais ça assez souvent, dès qu'on a l'occasion on en fait…
> Enquêteur : Tu dirais que c'est à peu près à quelle régularité ?

> Lilas : Ben là j'en fais beaucoup moins vu que j'suis retournée au lycée. C'est plus ma mère qui en fait. Mais ouais, c'est un peu près… 3 ou 4 fois par mois. Sinon ma mère elle en fait… minimum une fois par sem… ouais, même plus. 3 fois par semaine à peu près, un truc comme ça ?

S'agissant de sa meilleure amie, Coraline, on constate un fonctionnement similaire qui a peut-être contribué au rapprochement des deux jeunes filles. Cette fois, c'est la moto qui est à l'honneur :

> Coraline (17 ans) : Après sinon j'fais de la moto avec ma famille.
>
> Enquêteur : Vous faites quoi précisément ?
>
> Coraline : Des balades, où c'est toute une journée, 3h, ou une après-midi, et c'est aller faire un tour dans la montagne, les cols autour de chez nous, ou… Des fois on part à 3h d'ici juste pour aller faire un col. C'est… ben une fois on est descendus dans le Sud j'crois et on est restés 3 jours. Et pendant 3 jours on a fait que de la moto.
>
> Enquêteur : Et toi du coup tu es passagère ?
>
> Coraline : Ouais, derrière mon père, mais des fois je monte derrière mon tonton, c'est quand je commence à fatiguer parce que mon père il a une sportive. Et des fois moi vu que j'ai un problème de genou, des fois il suit pas, il lâche, et mon tonton, il a une moto où on est vraiment assis, on n'a même pas à se tenir, donc ça me permet de me reposer au moins une petite heure, et ensuite je me remets derrière mon père.
>
> Enquêteur : Tu fais ça juste avec ton père et ton oncle ?
>
> Coraline : Non, y a toute toute toute ma famille. Y a mon grand-père qui a son Duster où il prend tous les petits cousins. De 7 à 10 ans, disons. Sinon, tous les autres sont en moto.

On s'aperçoit qu'il s'agit d'une pratique intergénérationnelle, qui mêle le plaisir de la moto, celui de la montagne et celui des sociabilités familiales. Cette pratique est vectrice d'appétences, mais aussi de compétences : Coraline se trouve actuellement en terminale de mécanique automobile. En effet, si la famille a déterminé sa « vocation » professionnelle initiale, celle-ci s'est trouvée contrariée par le caractère « macho » du milieu :

> « Ça me plaisait depuis la 6e, j'voulais partir en moto de base, mais j'ai fait un stage à Kawasaki qui est ma marque préférée, mais je suis tombée sur le pur pur pur macho, ce qui m'a dégoûtée du métier, et je suis partie dans la voiture parce que quand j'ai fait des stages ça m'a plu. Et là ça fait deux ans, j'en peux plus. Et je compte pas rester dans c'te filière. »

La suite de l'entretien nous apprend que Coraline hérite d'un capital culturel qui est doublement dévalué : parce qu'elle est femme, et parce que cette compétence conduit à un emploi mal rémunéré et à forte contraintes horaires. On retrouve ici, sous une forme très concrète, l'« arbitraire culturel » qui veut que le capital culturel des classes populaires se trouve brutalement dévalué au sein du monde professionnel. Dans l'ensemble, le sport constitue une activité culturelle valorisée que les jeunes n'abandonnent le plus souvent que sous la contrainte du travail professionnel ou scolaire.

- ✓ **Lecture, théâtre, musée**

Nous réunirons ces activités, dans la mesure où elles sont toutes rarissimes, dans les pratiques des enfants comme des parents. Cependant, les quelques cas d'une pratique de la lecture semblent s'inscrire directement dans une imitation des pratiques parentales, ou sont le fruit d'une incitation (livres achetés par ces derniers). On peut imaginer que la posture des parents, en la matière, est similaire à celle que l'on observe pour la lecture de mangas parmi les parents de milieux populaires : mieux vaut un genre illégitime que rien du tout ou encore, « pourquoi pas, si ça peut lui faire plaisir ? » (Détrez, Vanhée, 2012). Ainsi, les parents d'Oriane (18 ans) lui offrent volontiers un roman sentimental pour les vacances. Cet achat, qui résulte de son initiative, serait le fruit d'une « pulsion » qui s'expliquerait par l'attirance pour l'histoire en quatrième de couverture : « Je sais pas pourquoi j'avais envie de lire […] Je sais pas il m'a inspirée. J'ai lu le

résumé qu'il y avait derrière et j'me suis identifiée à la personne dedans, et voilà […] ça s'est fait comme ça. » Cependant, cette lecture semble s'apparenter à l'ouvrage de Pénélope, cent fois recommencé et jamais terminé : « Pendant l'été, je lis un livre que je reprends tous les étés », des « petites histoires d'amour qu'on achète à Carrefour. […] Mais j'arrive jamais à le finir, parce que les vacances ça passe vite ». Le geste parental peut donc très difficilement être assimilé à une incitation à lire.

Dans d'autres cas, on peut supposer que l'achat et la disponibilité des livres à la maison signalent une bonne volonté culturelle de la part de certains parents. S'agissant de Baptiste (11 ans), la volonté d'inculcation parentale de compétences en lecture apparaît clairement. Ainsi, le garçon indique que « bébé, quand [ma mère] me lisait des histoires, j'aimais bien les drôles de petites bêtes » (*Simon le Bourdon*), il précise qu'il a appris à lire « à six ans » avec *Cédric*, et qu'il a eu envie d'emprunter *Cédric* et *Astérix* au CDI de son collège dans la foulée, ce qui l'aurait finalement amené à lire des romans et des mangas au sein de l'espace culturel Leclerc. Dans une logique similaire, quoique moins volontariste, Soraya (16 ans) a lu « les trucs que sa mère lui ramenait », soit les *Lou*, *Seuls,* des « BD de suspense » comme *XIII* et des documents sur l'auto-école, correspondant à la formation professionnelle entreprise par sa mère. Dans le cas d'Alexis, la lecture de bandes dessinées et de mangas semble témoigner d'un état d'esprit similaire, puisqu'*Origins* est un cadeau d'anniversaire et qu'il possède trois *Boule et Bill* à la maison. L'une de ses remarques suggère qu'il s'agit purement d'une lecture « plaisir », et qu'il n'est pas incité à entreprendre une lecture ascétique : « Généralement quand ça m'plaît pas j'arrête tout d'suite. » Enfin, la bonne volonté culturelle des parents peut être intériorisée par les adolescents sans se traduire par des pratiques effectives. Le discours d'Amadou en la matière apparaît comme assez révélateur. Contrairement à d'autres adolescents, il semble ressentir l'impératif de se justifier de peu lire : s'il ne lit pas beaucoup, ce n'est « pas parce qu'il est mauvais », c'est juste que « les gros livres » ne l'intéressent pas : « J'lis beaucoup ! Mais j'aime pas m'asseoir et regarder un livre et lire. » Pour autant, il indique qu'il « lit quand même des histoires à ses petites sœurs le soir, c'est mignon », initiative dont on peut supposer qu'elle vient de ses parents.

Les activités culturelles du type musée, théâtre, opéra, pratique d'un instrument de musique, sont quasi-inexistantes parmi les adolescent·e·s issu·e·s de milieux populaires, et ne sont pratiquées ni par les parents, ni par les enfants. De plus, l'initiation parentale en la matière – qu'elle passe par l'inscription de l'enfant dans un organisme ou la pratique d'une activité – n'est pas toujours suivie d'effets. Ainsi, la mère de Kenza (13 ans) l'a inscrite au Conservatoire de Bourgoin pour faire de la guitare et du solfège pendant deux ans, sans adhésion de la part de la préadolescente : « En fait j'ai toujours commencé et j'ai jamais terminé [rires]. J'ai toujours été inscrite, ma mère elle m'a toujours inscrite partout et tout, quand j'étais petite elle m'a inscrit au conservatoire de musique, j'ai pas tenu. » Les grands-parents et les parents de Mélissa (15 ans) aiment se rendre dans les musées – elle en visite d'ailleurs en famille pendant les vacances, à Turin et à Milan –, mais la jeune fille affirme avec force son absence d'appétence pour cette activité :

> « Ah non ça j'aime pas » ; « Mes grands-parents par exemple ils aiment y aller, moi j'aime pas y aller. [Enquêtrice : Ah, ils aiment aller dans les musées ?]
>
> Ouais, moi j'aime pas ».

Quelques cas donnent cependant à voir la possibilité de l'émergence d'un goût parmi les jeunes de quartiers populaires, sous l'impulsion des parents et de la famille élargie. Ainsi, Baptiste (11 ans), dont le père est père soudeur, et la mère employée de mairie, explique qu'il pourrait tout à fait avoir l'idée d'aller au musée du fait d'une initiation familiale à l'activité : « Un jour je suis allé au musée du tissu […] avec mes grands-parents. » Il s'agit d'un musée bien spécifique, et l'intérêt de l'adolescent pour ce dernier

s'explique sans doute par la transmission d'un savoir-faire familial « artisanal ». En effet, par le passé, Baptiste aurait souhaité devenir couturier : il a appris « à coudre les trous […] avec la machine, c'est ma grand-mère qui me faisait voir, du coup j'ai vu ».

- ***Les pratiques culturelles au sens large : sorties, interdits et surveillance parentale***

✓ **De l'interdit à la simple surveillance : boire, fumer, se droguer**

Une majorité d'enquêté·e·s soulignent la désapprobation dont font l'objet les pratiques considérées comme transgressives et/ou nocives par leurs parents, avec néanmoins de forts contrastes s'agissant du rapport à l'alcool, en fonction de la nationalité des parents.

La cigarette, pour commencer, semble constituer un délit majeur aux yeux de tous. Elle arrive souvent en première position dans l'ordre des interdictions parentales : Salima (15 ans), par exemple, énumère que ces dernières consistent à ne pas « fumer, [ne] pas sortir jusqu'à point d'heure, [ne] pas faire de bêtises sur le téléphone surtout ». Ryan (13 ans) commence spontanément par résumer les interdictions parentales par « fumer, boire, tout ça », interdictions que Lucie (16 ans) qualifie de « trucs basiques », relevant d'un cela-va-de-soi. Amadou souligne que sa mère lui interdit « tout ce qu'est fumer tout ! Bah bien sûr… Bien sûr ! », insistant sur l'unanimité de cette réprobation au sein du couple parental : « Les deux, oh ouais, tout le monde me déchire là ! » Enfin, Soraya (16 ans) n'est pas moins emphatique lorsqu'elle imagine la réaction de sa mère si elle apprenait qu'elle fume occasionnellement depuis son arrivée au lycée : « Ouais fumer… en plus en ce moment ma mère elle a beaucoup de doutes, si jamais elle apprend c'est fini. Donc ouais non ça j'pourrai jamais lui dire […] Ils auraient trop peur pour moi en fait, et j'peux pas tout leur dire c'est pas possible, que ce soit mes parents ou pas j'peux pas. » Si, pour les sorties, on observe une valence différentielle du genre dans l'attitude des parents et selon le sexe des enfants, la proscription de la cigarette, de l'alcool et de la drogue semble valoir pour la majorité des enquêté·e·s issu·e·s de l'immigration maghrébine.

✓ **La proximité parents/enfants : une éthique de la transparence**

Le motif de la confiance : une forte intériorisation de l'injonction à la transparence chez les filles, malgré des infractions mineures

En première intention, les adolescent·e·s interrogé·e·s font rarement état d'une contrainte ou d'une surveillance forte de la part de leurs parents. On a souvent affaire à une éthique de la transparence qui, surtout dans le cas de certaines filles, implique de partager leurs préoccupations du quotidien. Kenza (13 ans), par exemple, affirme que ses parents ne s'inquiètent pas ni ne la couvrent d'obligations lorsqu'elle sort : « Parce que souvent j'pars avec ma famille. Je sors, avec mes cousines ou… Du coup nan, il nous fait confiance. Même nous elle nous fait confiance, quand on sort avec nos copines et tout, elle est pas tout le temps-là derrière. » Manon (13 ans), elle, souligne que sa mère ne « surveille pas » ses activités sur Internet : « Elle sait que j'ferais pas n'importe quoi », ce qui explique pour la jeune fille qu'elle ne lui fasse pas de recommandations spécifiques en la matière. Elle ajoute qu'elle « dit tout » à sa mère et pourrait très bien lui montrer son téléphone. Dyna (17 ans) affirme également avec force la complicité qui l'unit à sa mère :

> Dyna : Elle m'encourage dans tout. Dans tout ! Sauf dans les relations amoureuses […]. Elle dit que j'ai le temps pour ça et qu'elle veut que je me concentre sur mes études et tout. […] Après, elle a raison […]. Quand j'ai des trucs comme ça elle est là, elle m'écoute.

Enquêtrice : Tu lui fais confiance globalement.
Dyna : À ma mère ? Ouais, j'lui dis tout.

Tout se passe comme si les filles valorisaient fortement cette proximité, et intériorisaient les injonctions parentales au point que seuls des faits mineurs échappent à la communication. Oriane (18 ans) explique par exemple que ses parents « ne (lui) ont jamais vraiment interdit de choses » ; ils lui ont « toujours fait confiance », et elle conclut : « L'enfant ne veut pas décevoir ». Certes, elle leur cache « un petit peu » de choses (« C'est entre amis quoi »), mais ne juge pas bon de dissimuler, par exemple les mauvaises notes : « Après au final ça ressort toujours donc […] cacher ça sert à rien ! ». Elle ajoute « on est très proche avec ma mère », ce qui peut se traduire d'ailleurs par de fortes tensions vers la fin de l'adolescence, lorsque la jeune femme commence à « s'affirmer » :

Enquêteur : Mais mis à part tout ça, ça se passe bien ?
Oriane : Ouais, mis à part peut-être le fait que mon caractère s'affirme et que je m'entends moins avec ma mère… Mais bon ça c'est superficiel…
Enquêteur : Et ça a toujours été comme ça ?
Oriane : Non, on est très très proches avec ma mère, on s'est même fait le même tatouage au même endroit… On est très complices. Mais maintenant que moi je grandis et que je commence un peu à m'affirmer, mon caractère, que je sais ce que je veux, ce que je ne veux pas… Y'a des fois des choses qu'elle me dit… Ouais, que je supporte plus…
Enquêteur : D'accord…
Oriane : Mais après je laisse couler parce que ça sert à rien que j'me pose là-dessus…

Le cas d'Oriane laisse entendre que cette proximité, quoique très idéalisée, peut devenir pesante à partir d'un certain âge.

Les procédés de contournement du contrôle maternel

En effet, au fur et à mesure de l'avancée en âge, les adolescents (et les garçons en particulier) tentent, par une série de micro-résistances, de desserrer la contrainte que représente l'éthique de la transparence. D'une part, il est vrai que les parents consentent à octroyer une plus grande liberté aux garçons : alors qu'ils ne laissaient pas sortir Ilyes (16 ans) étant plus jeune, ils considèrent que désormais « ça y est, j'suis libre… […] Y'a plus le même, comment on va dire… Suivi. C'est tranquille ». Il semble que, conformément à l'adage du « boys will be boys », les pères soient particulièrement indulgents vis-à-vis des escapades de leurs fils. Mais, d'autre part, les mères semblent maintenir leur vigilance au fur et à mesure de l'avancée en âge de leurs fils. Dès lors, ce gain d'autonomie passe aussi par l'adoption de pratiques culturelles considérées comme problématiques par les parents, et par une renégociation passive du contrôle parental sur les pratiques. Ainsi, contrairement à ce que l'on rencontre dans le cas de nombreuses filles, Ilyes reste discret sur les activités partagées avec ses amis :

Ilyes : Ben j'leur en parle pas, j'aime pas parler de trucs comme ça avec mes parents.
Enquêtrice : Pourquoi pas ?
Ilyes : Parce que ouais, comme t'as dit, ils sont souvent pas d'accord avec ce que je fais…
Enquêtrice : Ils sont pas d'accord avec quoi par exemple ?
Ilyes : Déjà les sorties tardives. Les sorties la nuit. Ils aiment pas, ils veulent pas. Après, moi j'suis d'une famille musulmane, donc l'alcool, la drogue – ils veulent pas.
Enquêtrice : Et tu le fais quand même et tu leur dis pas ? […]
Ilyes : Bah c'est dans un coin de ma tête. Quand je fais un truc je vais regretter, par rapport à eux. Mais ça va pas m'empêcher d'le faire. J'vais l'faire quand même. [rires]

Contrairement au stéréotype du parent démissionnaire, la mère d'Ilyes déploie un certain nombre d'outils pour surveiller les fréquentations de son fils : l'appel téléphonique constitue une manière de suivre « en temps réel » ses pérégrinations potentielles. Celui-ci tente donc de juguler les inquiétudes maternelles lors de ses sorties, ou privilégie la stratégie de l'évitement – tout en reconnaissant une forme de légitimité au souci de sa mère :

> Enquêtrice : Du coup tu le fais un peu en cachette ?
>
> Ilyes : Ouais on va dire. Y a le petit jeu du cache-cache avec la maman ! […]
>
> Enquêtrice : Surtout avec ta mère du coup ?
>
> Ilyes : Ouais avec ma mère ! Mon père, c'est… Il aime pas trop parler… Je parle pas trop avec lui… […]
>
> Enquêtrice : Ouais, puis quand t'es pas chez toi, ils voient pas ce que tu fais…
>
> Ilyes : Ouais. C'est ça, en fait ma mère elle me demande toujours ce que je fais dehors, elle m'appelle tout le temps… mais, c'est ça ! [rires]
>
> Enquêtrice : Et tu lui dis quoi du coup ?
>
> Ilyes : Souvent je lui réponds pas [rires]. Parce que je réponds, j'entends « ALLÔ ?? ». Bah les mamans elles sont comme ça…
>
> Enquêtrice : Elles s'inquiètent ?
>
> Ilyes : Ouais elles s'inquiètent beaucoup… Mais tant mieux ! De toute façon si elles s'inquiètent pas c'est qu'il y a quelque chose. Faut bien qu'elles s'inquiètent.

Amadou décrit le même genre de scènes, soulignant qu'elles font l'objet de plaisanteries de la part de ses pairs. Si son père « me laisse faire des choses… Donc il a eu l'même âge que moi, il est passé par c'que j'ai fait apparemment, donc il me laisse ! », sa mère exerce un contrôle rapproché sur ses activités et ses fréquentations : « ma mère elle est vraiment derrière moi ».

✓ Sortir, se dépenser : une activité valorisée, mais encadrée jusqu'à un certain âge

Valorisation des « sorties » : promenade, sport et sociabilités

L'activité physique, le grand air et les balades en ville sont particulièrement valorisés au sein de ces familles ; ces activités se subsument dans l'initiative de « sortir ». Au sein du corpus, il apparaît que l'une des priorités des parents – telle que perçue par les adolescent·e·s – est d'éviter l'enfermement au sein de l'espace domestique. Le fait de voir la lumière du jour, de voir ses amis et e se dépenser physiquement constitue autant d'activités désirables pour leurs enfants. Cette appétence, très présente chez Laïla (16 ans), lui vient de sa mère : « Moi c'est plus sortir… Même ma mère elle est comme ça, elle aime bien sortir, aller en ville, on se promène. » Ainsi, ses parents ne lui refusent jamais une petite somme pour qu'elle puisse s'adonner à ses activités à l'extérieur (« C'est quand j'ai envie de sortir, ils me donnent »). Oriane (18 ans), quant à elle, explique qu'elle « sort pas mal, souvent », et que ses parents « sont contents parce que [elle] bouge ». Pour autant, ces derniers peuvent manifester des réticences face au désinvestissement de leur ado : « Du coup ils me font des petites réflexions genre "ouais elle est jamais là." » Néanmoins, une sorte de consensus semble exister sur le fait que « il faut bien que jeunesse se fasse [rires] comme on dit ». Autrefois opposée à la lecture, sortir constitue aujourd'hui le contrepoint d'une activité considérée comme repoussoir si elle se prolonge : les jeux vidéo. Manon (13 ans) souligne ainsi que sa mère « trouve ça bien que [elle] sorte », par contraste avec ceux qui « restent toute la journée sur la Play ». Amadou (18 ans), lui, explique que sa mère a immédiatement sauté sur l'occasion offerte par un organisme culturel local gratuit pour diversifier ses activités, jusque-là exclusivement tournées vers la fameuse Play :

> Amadou ; Bah quand ta mère elle voit qu't'es sur la Play toutes les vacances, au bout d'un moment elle va te caser quelque part !

> Enquêteur : Ouais, c'est ta mère qui t'a dit d'y aller ?
>
> Amadou : Bah oui, moi j'allais pas dire, "Non !", j'allais pas dire "Non j'veux aller là-bas" alors que j'pouvais jouer à la Play toute l'année moi !

Grâce à cet organisme, le jeune homme a pu adopter des activités que sa mère considérait comme plus saines.

Un encadrement plus ou moins strict des horaires et des fréquentations

Pour autant, le fait de sortir fait tout de même l'objet d'un encadrement plus ou moins strict. Il concerne les jeunes de moins de 14 ans en général, puis plus spécifiquement les filles, même si l'on a vu que certaines mères ne renoncent pas à retracer les déplacements de leurs fils. Typiquement, Ryan (13 ans) a des heures de sortie : il doit rentrer « avant la tombée de la nuit ou quand il commence à faire vraiment nuit », symétriquement à sa pratique des jeux vidéo (« À partir de 22h faut que j'arrête quoi. »). De même, Kenza (13 ans) doit « demander la permission » pour aller « sortir manger » avec ses amis. Néanmoins, s'agissant des filles en particulier, une pratique récurrente permet de concilier les impératifs d'une vie adolescente bien remplie et la protection de l'enfant : la confier à un groupe intergénérationnel, et plus spécifiquement à « quelqu'un de confiance ». Racha, 17 ans, explique par exemple :

> « Bah tant qu'ils savent que j'suis avec ma meilleure amie et sa maman c'est quelqu'un d'confiance j'pense qu'ils s'en foutent. Et après quand j'aurai mes 18 ans, mon permis, au moins ils seront plus rassurés : j'aurai ma voiture à moi… voilà quoi. »

Cet exemple montre qu'il faut peut-être nuancer l'hypothèse d'un contrôle patriarcal visant uniquement à protéger l'honneur de la famille : certaines jeunes filles peuvent bénéficier d'une grande liberté en termes d'activités et d'horaires, tant qu'elles sont accompagnées et ne « risquent rien ».

La socialisation par les institutions

▪ *L'école : malgré l'aversion, le renforcement d'intérêts culturels et professionnels*

Au sein de notre corpus, la totalité des jeunes sont scolarisés au collège, en centre de formation des apprentis, en service d'éducation spéciale et de soins à domicile (SESSAD) ou au lycée. Les plus jeunes d'entre eux ont passé au moins six ans sur les bancs de l'école, et les plus âgés arrivent à la fin de leur cursus secondaire au terme d'une dizaine d'années passées à étudier dans ces institutions. L'école doit permettre, selon l'idéologie républicaine, l'accès à la culture pour tous. Dans quelle mesure initie-t-elle ces jeunes aux pratiques culturelles légitimes ? Que retiennent-ils dans leurs filets, et en quoi l'école permet-elle – ou pas – d'augmenter leur capital culturel ?

✓ Une aversion généralisée ?

Un dégoût en partie construit par la disqualification scolaire…

L'enjeu de l'enquête ne consistait pas à cerner le rapport à l'école. Pour autant, il est indispensable de le l'appréhender pour comprendre la disqualification des pratiques culturelles « légitimes » parmi ces jeunes. Un premier élément d'explication est le désamour marqué des adolescent·e·s de milieux populaires du corpus pour le travail scolaire. Il revient dans les réponses les plus citées à la question « Qu'est-ce que tu n'aimes pas faire ? ». Abdel (13 ans) indique qu'il « n'aime pas réviser mais [y est] obligé pour avoir de bonnes notes », quand Elsa (15 ans) déclare : « Travailler. Ça c'est sûr, je déteste travailler. » Mélissa (15 ans), explique : « Le reste ça va mais mes devoirs, non ça j'aime pas. […] Faut juste réviser, mais

j'aime pas trop. » Kenza (13 ans) répond sans enthousiasme : « J'm'intéresse pas trop genre à l'école et tout. Je travaille, et après… J'm'investis pas trop, genre. Je suis… Ouais nan. » Enfin, Théo (18 ans) résume son rapport à l'école par un mot : « Flemme ». Ce type de considérations revient même chez les jeunes issu·es de milieux sociaux mixtes et en filière générale. Noura (17 ans), qui est en terminale S et dont le père est chef d'entreprise dans le bâtiment et la mère experte-comptable, confie ainsi qu'elle éprouve un dégoût quasi épidermique pour le lycée :

> Enquêtrice : [La terminale S] ça se passe bien ?
> Noura : Ça va.
> Enquêtrice : C'est un petit « ça va ».
> Noura : C'est compliqué.
> Enquêtrice : C'est compliqué ?
> Noura : Oui, j'aime pas beaucoup l'école. C'est pas facile. […] Enfin, c'que j'aime pas faire, travailler. Je ne sais pas pourquoi je suis allée en S. Enfin, avec c'que je veux faire je suis obligée. J'aime pas aller au lycée, j'aime pas…

À travers le prisme des émotions, on constate que le dégoût de l'école s'explique en partie par l'impuissance et l'échec auxquels Noura se confronte dans les évaluations. Pour certains jeunes la rupture est sans appel, le désintérêt confinant presque à l'indifférence : ils n'ont « rien découvert » à l'école. Cependant, il faut aller au-delà de la confession spontanée d'un dégoût pour comprendre les sentiments violents et contradictoires qu'elle peut susciter chez les autres. Ainsi, chez Noura par exemple, l'arrivée dans une filière scientifique exigeante constitue une épreuve. En effet, le rapport à l'école de l'adolescence était bien plus enchanté par le passé :

> Enquêtrice : Qu'est-ce que tu n'aimes pas à l'école qui fait que tu n'aimes pas ça ?
> Noura : Ma classe, la difficulté, mes professeurs. C'est trop dur l'école en fait, du coup ça me stresse.
> Enquêtrice : Mais c'est récent ou déjà au collège ça te faisait ça ?
> Noura : Non c'est cette année, c'est le bac qui me fait ça. J'arrive pas du tout à travailler. J'arrive pas du tout du tout quoi. C'est trop compliqué.

Dans le cas de cette enquêtée plutôt friande de pratiques culturelles légitimes, c'est l'élévation du niveau et la sollicitation de dispositions scientifiques qui pose problème. L'ambivalence est également liée à la faiblesse des gratifications scolaires pour Bilel (14 ans, en 4e), en dépit d'un intérêt pour certaines des matières étudiées :

> « Des trucs que j'suis obligé de faire mais que je n'aime pas. Waaaouh je ne sais pas. [Silence] Apprendre. Non pas apprendre mais *réviser*. Réviser. Oui… mais j'aime bien réviser quand ça m'plaît. Par exemple géométrie, je suis pas trop géométrie. J'comprends pas. Mais je ne sais pas. Quand je suis en contrôle, je suis en stress. Je fais n'importe quoi. […] Quand j'aime pas j'y arrive pas. Par exemple espagnol et l'art plastique j'aime bien donc j'arrive à avoir de bonnes notes. »

Conscient d'aller systématiquement « à la casse » dans certaines disciplines, le jeune garçon finit par percevoir ses « devoirs » comme une corvée. Enfin, certaines formules employées par les enquêté·e·s suggèrent qu'ils intériorisent le sentiment d'un « manque d'intelligence », d'une résistance quasi-neuronale à la compréhension. C'est le cas chez Angèle, 16 ans, en CAP restauration :

> « [Mon petit frère] est [au lycée X.] donc il fait des études. C'est le lycée général. Il est pas comme moi, il a pas des difficultés lui, il est plus intelligent. Moi avant j'étais intelligente, mais on a voulu m'tuer, alors… Ma sœur quand j'étais petite a voulu m'tuer avec des médicaments, et le harcèlement m'a perdu l'intelligence. »

Si la naturalisation des difficultés rencontrées s'avère autoréalisatrice, elle permet aussi de protéger les jeunes de l'humiliation ou du poids de la responsabilité à échouer. Ces déconfitures récurrentes expliquent en partie le malaise ressenti vis-à-vis de l'école et plus spécifiquement du « travail scolaire » ; cependant, on dispose d'indices susceptibles d'expliquer que l'incompatibilité réside dans le dispositif de transmission lui-même.

… mais pas seulement : des dispositions en contradiction avec l'éthos scolaire ?

Le constat n'est pas neuf en sociologie de l'éducation : dans une perspective bourdieusienne, l'arrivée à l'école suppose une acculturation à marche forcée des élèves les plus éloignés de la culture légitime. Notre investigation corrobore ce constat. Si l'école demeure un canal de transmission plutôt pénible aux yeux des jeunes, c'est moins du fait des sujets abordés que d'un éthos scolaire fort éloigné de leurs dispositions.

On l'a vu, l'incitation à bouger et à se dépenser constitue un trait central de l'éducation de ces jeunes : le fait de « rester sur le téléphone », est aussi mal perçu par les parents que de « rester enfermé à lire » parmi les classes populaires anglaises des années 1970. Seule la fatigue découlant d'un travail honnête ou encore un âge mûr justifient de passer son temps de loisir à « se reposer » à la maison. La vitalité de l'adolescent·e, perçue essentiellement à un niveau physique, est donc fortement valorisée au sein de la famille. En outre, les adolescent·e·s sont socialisé·e·s à se livrer à leurs pratiques culturelles dans le plaisir, la spontanéité et/ou le partage, davantage que dans une logique ascétique impliquant une forte discipline sur soi. Dès lors, un contexte scolaire dans lequel il faut rester assis toute la journée et réaliser un apprentissage solitaire est perçu comme très contraignant. Dyna (17 ans), quoique bonne élève, l'explique particulièrement bien :

> « Bah c'que j'déteste en fait bah c'est pas l'école en elle-même, mais c'est la sédentarité, je ne peux pas, le fait d'être tout le temps assis, de… - En fait j'ai besoin d'bouger, je n'aime pas être scotchée en fait, c'est pour ça qu'il me faut un métier qui bouge. J'ai besoin de bouger, je n'peux pas *rester* en fait. »

L'exemple du rapport au sport est particulièrement instructif sur cette transition inconfortable entre deux dispositifs distincts. Ainsi Amadou (18 ans), pourtant grand sportif en dehors de l'école et plutôt féru de mathématiques, regrette-t-il le mélange des genres disciplinaires :

> Amadou : Les maths, bah c'est important pour mon avenir, si j'veux aller plus loin ! En tous cas dans l'électricité ! Euh, le sport bah, c'est bien… Bon ça m'soûle un peu en ce moment ! Parce que on dirait j'fais des maths en sport !
>
> Enquêteur : Ah bon ?
>
> Amadou : Ah ouais, bah oui, on fait des calculs et tout !
>
> Enquêteur : Ah oui c'est en muscul ?
>
> Amadou : Ouais, laisse tomber ! Oh ça m'a soûlé ça ! On doit faire des dossiers, pour essayer, pour pousser des trucs ! […] Pfff… c'est complètement… ça m'a soûlé ça ! [rires] Depuis quand pour faire du sport, je dois faire réfléchir mon cerveau comme ça là ?! Ah ouais, c'est…
>
> Enquêteur : Bah au foot tu réfléchis ?
>
> Amadou : Mais oui mais c'est pas pareil ! C'est… comment dire, c'est instinctif ! 'Fin aussi on peut t'l'apprendre, mais là j'dois carrément me poser sur mon PC, faire des calculs de force, reprise d'activité et tout ! Des mots techniques aussi là, comme-ça là… Ah ça m'a soûlé ça !
>
> Enquêteur : [Rires] Ah, comment compliquer la vie !
>
> Amadou : Si j'devais le faire de moi-même, j'aurais été mieux, fin content quoi… Mais là j'suis obligé… ça m'soule !

Dans le discours d'Amadou, on retrouve l'opposition entre, d'une part, le travail intellectuel (impliquant « le cerveau », l'immobilité face à l'ordinateur et un jargon qui obscurcit la qualification de l'activité) et

d'autre part le travail physique, fondé sur l'intuition, le plaisir de l'instant et une réflexion pratique. En introduisant un rapport abstrait, intellectualisé à l'activité, l'éducation physique et sportive fait d'une activité pourtant affectionnée par Amadou un travail intimidant. Enfin, Ilyes (16 ans) exprime un sentiment similaire, avec ses propres mots. Il répond à la question que « y'a une différence » aux pratiques culturelles initiées par l'école et pratiquées en-dehors :

> « C'est rien à voir déjà ! C'est rien à voir… L'école… C'est pour ça qu'on dit souvent « l'école ça sert à rien », parce qu'on n'a pas la même gamberge je crois ! Je sais pas… L'école, moi… Pfff. »

« Pas la même gamberge » : des années de socialisation scolaire ne semblent pas suffire à gommer un rapport d'extériorité tangible à l'institution scolaire. Tout se passe comme si certains jeunes faisaient toujours l'expérience d'une logique d'action abstraite, d'un environnement cognitif et moral angoissant et exotique lorsqu'ils se livrent au travail scolaire. Ces paroles sont d'autant plus frappantes que, par ailleurs, elles proviennent d'adolescent·es assez réceptifs aux contenus scolaires, et qui ont intégré le lycée. Car, en dépit de leur ambivalence, une partie d'entre eux ont intériorisé une « bonne volonté scolaire » certaine, et font des découvertes culturelles à travers l'école.

✓ L'acquisition d'un capital culture

Répartition générale des « matières préférées »

Une première façon d'investiguer plus précisément la socialisation scolaire a consisté à interroger les jeunes sur leurs matières favorites et celles qu'ils aiment le moins. Les matières les plus souvent citées sont, dans l'ordre, le français, l'anglais, le sport, les mathématiques, l'histoire, l'espagnol et, dans une moindre mesure, la musique. Néanmoins, on constate immédiatement que ces préférences font l'objet d'une forte polarisation sexuée. Les filles favorisent ainsi le français et les langues là où les garçons privilégient les mathématiques et le sport. En outre, ces données attestent d'une appétence marquée pour les matières plus « professionnalisantes ». Comment expliquer le développement d'un goût pour une discipline en dépit des obstacles mentionnés plus haut ? À quels contenus sont-ils socialisés à travers l'enseignement secondaire, qu'en retiennent-ils et comment accueillent-ils l'arrivée de matières « pro » ?

La personnification du rapport à la discipline : quand le goût se dit subordonné à la qualité du professeur

Tout d'abord, il est intéressant de constater que les jeunes invoquent souvent le professeur comme motif du goût ou – plus fréquemment – du dégoût pour la discipline. Baptiste (11 ans) s'écrie ainsi que sa matière honnie est « la techno ! La techno, parce que le prof il est chiant ! [rires] ». Si la relation pédagogique interpersonnelle peut effectivement expliquer la désaffection du jeune, il s'avère qu'elle peut aussi être mobilisée comme une justification implicite des difficultés : il semble dans un second temps qu'au-delà du professeur, c'est la nature même des exercices proposés qui déplait. Le rapport des garçons au français est particulièrement révélateur en la matière :

> Enquêtrice : Ok, et la matière que t'aimes le moins ?
> Bilel : Le français.
> Enquêtrice : Et c'est quoi qui te déplaît dans le français ?
> Bilel : J'aime pas.
> Enquêtrice : Et tu saurais dire pourquoi ?
> Bilel : C'est la prof que j'aime pas trop. Et ce qu'on fait, j'aime pas trop.
> Enquêtrice : Ok, et même par exemple les livres que vos profs te font lire ça te plait pas ?
> Bilel : Non.
> Enquêtrice : C'est pas ton genre de littérature ?

Bilel : Non.
Enquêtrice : Ok, et c'est quoi que t'aimes pas dans ces bouquins ?
Bilel : Euh, Les fables de La Fontaine j'aime pas.
Enquêtrice : Ah ouais ? Et pourquoi t'aimes pas ?
Bilel : C'est mieux de lire les *Harry Potter* que de lire *Les fables de La Fontaine*.

On s'aperçoit ici que le programme est identifié à la figure du professeur et, parce qu'il déplaît, entraîne la disqualification de celui-ci. Il arrive que, lorsque l'adolescent se sent fragile dans une discipline, il attende de l'enseignant un charisme ou une bienveillance à même de contrecarrer les difficultés. On peut faire l'hypothèse qu'il s'agit de se dédouaner, ou encore de rationaliser l'échec dans la discipline. Ainsi, Laïla (16 ans) explique : « Maths j'aime pas trop, mais en fait ça dépend le prof que j'ai, selon l'année j'aime bien ou j'aime pas », et Marion (15 ans) développe un propos similaire :

« Moi j'aime vraiment bien les maths, après ça dépend vraiment des profs […]. Parce que ça dépend vraiment lesquels certains les maths ça peut les dégoûter, après maintenant j'suis plus trop et tout, mais le maths j'aime vraiment ça et sinon les langues, l'allemand, parce qu'on a une prof qui même si elle se fait pas respecter avec nous en tout cas elle est gentille et la langue franchement elle est bien. »

Oriane (18 ans) est plutôt soulagée de ne plus avoir de français et d'histoire en CAP esthéticienne, tant ces disciplines étaient mal enseignées selon elle :

Enquêteur : Le français c'était quoi qui ne te plaisait pas ?
Oriane : Bah ça… Ma prof en bac était pas… [silence] Était pas intéressante.
Enquêteur : La prof ?
Oriane : Ouais, en plus de la matière qu'était pas intéressante la prof nous donnait pas envie de nous intéresser d'avantage. Après en plus que j'ai pu moi avoir… Bah c'est la dyslexie moi qui m'pose problème à chaque fois… Donc forcément le français, l'histoire… Bah c'est pas le mieux… J'étais meilleure en maths qu'en français et en histoire… À cause de la dyslexie c'est souvent ça… Soit on est bon en français malgré la dyslexie, soit on est bon – on mise tout sur une autre matière…
Enquêteur : Et l'histoire ?
Oriane : Bah c'est l'histoire en elle-même. Après j'pense j'ai eu des profs qui étaient pas très stimulants… à part au collège où j'ai eu un prof très bon, mais en bac non… Bah c'était la même prof en fait et c'était très plat donc…
Enquêteur : Donc finalement c'est pas tellement la matière plus la prof ?
Oriane : Ouais plus la prof qui m'a fait encore plus détester l'histoire et le français…

Ici aussi, on retrouve une ambiguïté quant à savoir si la « mauvaise » enseignante vient décourager l'élève, ou si le défaut de dispositions initiale entraîne la projection des difficultés sur celle-ci. Oriane finit en effet par affirmer : « En plus je suis plus manuelle moi que… Je préfère les choses qu'on fasse… avec les mains… » Dans tous les cas, les difficultés se cristallisent souvent sur la figure du professeur, beaucoup moins invoquée lorsqu'il s'agit des goûts que des dégoûts ; c'est d'ailleurs l'importance de ce référent qui explique le taux d'échec des enfants des classes populaires à l'université. Mais comment rendre compte de l'appétence développée pour les différentes matières ? Nous ferons ici une rapide revue des goûts déclarés, et de nos hypothèses pour les expliquer.

✓ Les apports culturels des différentes disciplines

Le goût pour l'histoire : une disposition familiale souvent réactualisée et prolongée dans le cadre scolaire.

Ceux qui apprécient l'histoire témoignent souvent d'une curiosité pour la compréhension du présent. Cette sensibilité est souvent stimulée en amont, au moment de la socialisation familiale. Ainsi par exemple, Amadou (18 ans), qui s'est vue recevoir de fréquentes explications au sujet des icônes de la mémoire « noire » par son père, affirme-t-il : « Moi j'aime bien découvrir, 'fin j'aime bien raconter l'histoire

d'avant : j'aime bien savoir ce qu'il s'était passé ! […] Dans la vie de tous les jours j'aime bien ! ». C'est aussi le cas chez Kenza (13 ans) :

> Kenza : Histoire j'aime bien. […] Français vite fait. Mais l'histoire plus. […]
>
> Enquêtrice : Tu sais pourquoi ça te plaît particulièrement ?]
>
> Kenza : Ouais. Ça dépend après de quoi on parle mais… parce qu'on… - Nous dans notre classe on a tendance à débattre. Du coup j'aime bien et… on a plusieurs opinions. […]
>
> Enquêtrice : Et tu disais que « Ça dépend de quoi on parle ». Qu'est-ce qui te plaît le plus et le moins en Histoire ? Je sais pas, dans les programmes scolaires…
>
> Kenza : Dans les programmes scolaires ? Bah là on parle d'Hitler. Ça je m'intéresse beaucoup. Je m'intéresse beaucoup. Et j'essaie de voir, qui a son opinion. Ouais.

Dans un contexte où la majorité des enquêté·e·s semblent conscient·e·s que l'Islam a mauvaise presse, peut-être y a-t-il une part d'identification à une « minorité » dans ce goût pour la Seconde Guerre mondiale.

L'art plastique : entre horreur de l'exercice d'imagination, plaisir du dessin et velléités de professionnalisation.

Cette discipline constitue, pour une partie des enquêté·e·s, une occasion de « créer quelque chose ». Elle permet à l'adolescent·e d'actualiser un goût préexistant, ou de pratiquer une activité que le jeune ne pratiquerait pas d'ordinaire. Sofian (20 ans) se trouve dans le premier cas : l'art plastique a constitué une opportunité d'approfondir une pratique du dessin débutée dans le cadre de son amour des mangas. Simultanément, les encouragements de son professeur n'ont peut-être qu'avivé la douleur de ne pas accéder à l'école d'art qu'il convoitait. Le jeune homme est en effet cruellement rattrapé par son origine sociale, constatant qu'il faut avoir les « moyens » de ces pratiques culturelles légitimes pour en faire un métier :

> Sofian : C'est grâce à l'école que je dessine, enfin… c'est pas grâce à l'école que je dessine, mais le prof d'arts plastiques c'était… c'était même plus mon prof, c'était mon pote, c'était mon collègue. Il me donnait plein de trucs, il me disait…il m'a dit « Va dans un lycée d'artistes », il me disait « Prends… » […] ça s'appelle la mise à niveau en arts appliqués, et heu si tu fais ça, à la fin de ça, tu peux faire du dessin, tu peux aller dans des écoles de dessins etc., tu peux faire artiste, tu peux faire peintre, parce que t'as le diplôme… […] Voilà, tu peux aller aux Beaux-Arts et tout, et heu voilà.
>
> Mais… quand ils voient que t'es pas… Que t'es pas très français… Ou plutôt que tu as un nom qui fait penser à… Voilà, tu te dis c'est pas vrai, mais ils ont une pile de dossiers, les dossiers ils les mettent là [à l'écart]. Et c'est la vérité, il y a un prof qui m'a dit ça. Il m'a dit les dossiers on les prend, on les met sur le côté, on n'y touche pas.
>
> Enquêteur : Du coup tu n'as pas essayé ?
>
> Sofian : Du coup j'ai essayé, et j'ai pas été pris. J'ai fait… 20 lycées.
>
> Enquêteur : Oh la vache. Et rien ?
>
> Sofian : Et rien. Je suis allé aux portes ouvertes de tous les lycées, et rien. J'ai déposé des CV. J'ai déposé tout, j'ai déposé des *books*, là où tu mets tes dessins, j'ai déposé tac tac tac. Voilà… Et ça n'a pas marché. Et y'a des gens bah ils s'appellent Francis, ou elle s'appelle Caroline… mais en fait j'aime pas tailler ça, j'aime pas critiquer ça, parce que c'est des gens lambda, ils ont rien demandé à personne tu vois.
>
> Enquêteur : C'est des paramètres que tu ne contrôles pas.
>
> Sofian : Ouais y a des trucs tu peux pas…y a des trucs c'est quelqu'un qui contrôle c'est obligé. Tu peux pas… je sais pas…parce que ce qui est chiant c'est que c'est bien les écoles d'art, mais va les payer les écoles d'art. Va la payer l'école d'art, tu peux y aller, tu peux hein… […] C'est trop cher, c'est trop cher. […] Y'a des gens, ils ont le matériel, ils ont… ils peuvent faire de la sculpture, etc. ils vont faire tout… Ils peuvent tout faire. Si j'avais pu… j'aurais fait de la peinture, j'aurais fait… Mais ça coûte la peau des fesses.

Dans d'autres cas, le cours d'art plastique permet l'exercice d'une pratique qui n'est pas encouragée ou initiée à la maison, ainsi qu'Oriane (18 ans) l'explique :

> Oriane : J'ai toujours eu une matière préférée de collège-lycée et maintenant ici [en CAP esthétique] : c'est l'art appliqué… Et l'art plastique au collège […] Tout c'qui était un peu dessin… qu'on doit créer quelque chose…
>
> Enquêtrice : Donc plutôt dessin que peinture ?

> Oriane : Peinture non ça m'plaît pas trop mais plus ouais… Ou même un p'tit peu de craie… Ou créer une petite maison en carton…
> Enquêtrice : En 3D ?
> Oriane : Ouais, ça j'aime bien ! […]
> Enquêtrice : Et c'est des choses que tu fais en-dehors de l'école ?
> Oriane : Non juste en cours… Après si vraiment j'ressens le besoin de dessiner – ce qui arrive rarement.

On s'aperçoit que les dispositions artistiques d'Oriane s'expriment essentiellement grâce au cadre fourni par cet enseignement. Enfin, avec le réalisme professionnel qui caractérise nombre de ces jeunes, Ismaël (12 ans) explique que l'art plastique est une « passion » qui, conjuguée aux maths, lui permettra d'acquérir les compétences nécessaires à son futur métier : « C'est pour ça que je veux faire architecte. Parce que entre un métier qui rejoins les deux matières et la maçonnerie ou alors ingénieur BTP. »

Disciplines professionnelles : le goût de l'apprentissage utile et concret ?

Si certains jeunes semblent se féliciter d'avoir conservé les matières propres au cursus général, d'autres semblent presque soulagés de les voir disparaître. De manière générale, les matières professionnalisantes ont plutôt bonne presse parmi les jeunes de notre corpus. Jenna (15 ans) répond brièvement que sa matière préférée, c'est la « pratique », tandis que Laïla, 16 ans, en 1re technologique, explique : « Y'a des trucs que j'aime bien, ouais, toutes les matières tertiaires que j'ai, c'est bien, j'apprends des trucs sur le marketing, les trucs comme ça, ça m'plaît vraiment. » Racha, 17 ans, en 1re bac pro commerce, s'exclame qu'elle « aime trop » le marketing et techniques de vente, et Laïla qu'elle « aime bien le mana[gement] et l'éco-droit, c'est bien ». Bien qu'ayant manifestement conscience de la place de sa discipline préférée dans la hiérarchie officieuse, Mallaury commmente :

> Mallaury : Mes matières elles sont bizarres aussi, mes matières préférées c'est…
> Lucie : Oui c'est vrai qu'toi t'as des trucs chelous !
> Mallaury : Sciences médico-social, j'pense.

Malheureusement, les enquêtés n'ont pas beaucoup développé les raisons de ce goût pour les matières appliquées, à l'exception d'Oriane (18 ans, CAP coiffure) qui souligne qu'elle est meilleure dans le domaine manuel. Peut-être ce goût s'explique-t-il par un niveau plus adapté à celui des jeunes, à moins que ces disciplines ne permettent des « mises en situation » qui sont perçues comme rentables, par opposition aux disciplines plus abstraites. Ainsi, Ilyes (16 ans, 1re STMG) explique ne pas aimer les maths : « […] parce que c'est des calculs, c'est vraiment inutile je trouve […] Ouais, on en est arrivés à un stade où on fait des trucs dont on se servira jamais. Faut bien avoir les bases, faut bien s'y connaitre en mathématiques, mais là c'est inutile. » À l'inverse, son goût pour le droit semble directement lié aux fréquents contrôles d'identité qu'il subit et à son « pire souvenir » : l'incarcération d'amis d'enfance. En effet, ses pires souvenirs sont « les jugements… les mêmes potes souvent […] les condamnations, c'est ça qui fait mal au cœur », et il se retrouve qu'il « aime le droit parce que ça parle de justice. Et [il] aime bien les sujets de justice. En parler, suivre ».

TABLEAU RÉCAPITULATIF DES ENQUETE·E·S

Prénom	Sexe	Âge	Classe	Pays de naissance des parents (père ; mère)	Profession des parents (père ; mère)
Abdel	G	13	3e	France Maroc	ouvrier qualifié femme de ménage
Alexis	G	14	*SESSAD*	France	ambulancier comptable
Alisson	F	13	5e	France	électricien préparatrice en pharmacie
Amadou	G	18	Tale pro	France Sénégal	employé femme au foyer
Anaïs	F	16	CAP coiffure	France (Martinique) France	au chômage au chômage (CAP coiffure)
Angèle	F	16	CAP	NR	agent de déchetterie au chômage (serveuse, caissière)
Baptiste	G	11	6e	France	soudeur employée de mairie
Bilel	G	14	4e	Maroc	chef de chantier employée de mairie
Cindy	F	11	6e	Cambodge	au chômage au chômage
Coraline	F	17	Tale pro	France	conducteur d'engins employée logistique
Deborah	F	15	3e	Mayotte Comores	ouvrier hôtesse d'accompagnement transport scolaire
Dyna	F	17	Tale techno	Algérie	chauffeur poids lourd auxiliaire de vie
Elsa	F	15	3e	France	en invalidité aide à domicile
Ilyana	F	11	6e	Algérie	électricien assistante maternelle
Ilyes	G	16	1re techno	Turquie	maçon femme au foyer
Ismaël	G	12	6e	NR	NR
Jenna	F	15	3e	NR	NR
Karim	G	16	3e	Maroc France	charpentier au chômage
Kenza	F	13	3e	Algérie (père) Tunisie (mère)	maçon monitrice d'auto-école
Laïla	F	16	1re techno	Algérie	en invalidité femme de ménage
Lilas	F	17	Tale pro	France	vendeur automobile gérante station-service
Lucie	F	16	1re générale	NR	NR
Mallaury	F	15	2nde pro	France	ouvrier école d'infirmière
Manon	F	13	4e	France	*absent* employée de la fonction publique
Marion	F	15	3e	France	chef de projet informaticienne

Marwan	G	11	6e	NR	électricien NR
Melissa	F	15	CAP coiffure	France	chauffeur poids lourd femme au foyer
Nour	F	14	3e	Tunisie	charpentier employée
Noura	F	17	Tale générale	Tunisie Jordanie	chef d'entreprise experte-comptable
Olivier	G	14	*NR*	France	chauffeur de bus femme de ménage
Oriane	F	18	CAP	France	mécanicien coiffeuse
Racha	F	17	1re pro	Algérie	chauffeur magasinier opératrice de plateforme
Rémy	G	18	Jeune actif	NR	photograveur employée
Ryan	G	13	5e	Tunisie	maçon NR
Salima	F	15	3e	Algérie France	chauffeur de taxi hôtesse de caisse
Sébastien	G	14	4e	France	maçon (beau-père) ouvrière
Sephora	F	17	1re générale	Gambie France	chef d'entreprise (commerce) employée de la fonction publique
Sirine	F	17	1re générale	NR	professeur d'histoire professeure d'anglais
Sofian	G	20	Jeune actif	Algérie (beau-père) France	éducateur au chômage au foyer
Soraya	F	16	1re techno	Tunisie Algérie	maçon gérante Auto-école
Thaïssa	F	13	4e	France	ouvrier éducatrice
Théo	G	18	Tale pro	NR	technicien hôtesse de caisse
Timoté	G	11	5e	France	ingénieur commerciale

*NR = non renseigné

Partie 2. Villejuif

Emmanuelle Guittet

L'ensemble des observations et entretiens réalisés dans le cadre de ce volet de l'enquête ont été menés à Villejuif, commune du Val-de-Marne qui appartient depuis sa création en 2016 à la Métropole du Grand Paris, et, en son sein, à l'établissement public territorial (EPT) Grand-Orly Seine Bièvre. Cet établissement public territorial est composé de 24 communes situées dans le Val-de-Marne et dans l'Essonne[1]. Conformément aux données produites par l'INSEE et accessibles sur le site Internet du SIG[2], la communauté d'agglomération du Val de Bièvre[3] et la ville de Paris pourront nous servir de zone de comparaison (selon les données disponibles) lorsque nous présenterons les données relatives au territoire ayant servi de terrain à cette enquête.

La ville de Villejuif, d'une superficie de 5,34 km², comptait lors du recensement de 2016 un peu plus de 55 000 habitants. Elle est délimitée par les communes du Kremlin-Bicêtre[4] (Nord), d'Ivry-sur-Seine (Nord-Est, Vitry-sur-Seine (Sud-Est), Chevilly-Larue et L'Haÿ-les-Roses (Sud-Ouest), Cachan (Ouest) et Arcueil (Nord-Ouest).

FIGURE 1. SITUATION TERRITORIALE DE LA VILLE DE VILLEJUIF



Source : site Internet de la commune de Villejuif, plan interactif, consulté le 20 juillet 2019.

Elle est desservie par plusieurs lignes de transports en commun : la ligne 7 du métro (qui dessert Paris), la ligne de tramway T7 (qui dessert Athis-Mons, Rungis et Orly) et plusieurs lignes de bus desservant

[1] Ablon-sur-Seine, Arcueil, Athis-Mons, Cachan, Chevilly-Larue, Choisy-le-Roi, Fresnes, Gentilly, Ivry-sur-Seine, Juvisy-sur-Orge, Le Kremlin-Bicêtre, L'Haÿ-les-Roses, Orly (siège), Morangis, Paray-Vieille-Poste, Rungis, Savigny-sur-Orge, Thiais, Valenton, Villejuif, Villeneuve-le-Roi, Villeneuve-Saint-Georges, Viry-Châtillon, Vitry-sur-Seine.

[2] Système d'information géographique de la politique de la ville : https://sig.ville.gouv.fr (dernière consultation le 20 juillet 2019).

[3] Située dans le Val-de-Marne (94), composée des 7 communes suivantes : Arcueil, Cachan, Fresnes, Gentilly, L'Haÿ-les-Roses, Le Kremlin-Bicêtre et Villejuif, et dont relevait la commune de Villejuif avant sa dissolution fin 2015.

[4] Elle-même limitrophe de Paris par le nord.

notamment les communes voisines d'Arcueil et Thiais où se trouvent d'importants centres commerciaux[5], ce qui en fait l'une des communes les mieux desservies de l'EPT Grand-Orly Seine Bièvre.

L'enquête présentée ici a été menée dans le **quartier Lebon – Hochart – Mermoz (Lozaits Sud)**[6], qui est l'un des trois quartiers prioritaires de la politique de la ville (QPV) que compte la commune. Situé au sud de Villejuif, le long de la Nationale 7, ce QPV occupe 17 hectares[7] et comptait en 2013 un peu plus de 3 000 habitants.

1. Méthodologie d'enquête

Présentation du territoire

Les données à notre disposition sur l'année 2014 concernant le quartier des Lozaits Sud confirment son statut de quartier prioritaire des politiques de la ville. En effet, elles témoignent des conditions économiques et sociales précaires qui caractérisent les ménages y résidant.

- ***Niveau de vie, activité, scolarisation : des indicateurs d'une grande précarité***

✓ Niveau de vie

Au sein du QPV, selon les statistiques produites par l'INSEE, 38,3 % des ménages sont imposés, contre 61,5 % des ménages de la commune de Villejuif, et 65,8 % des ménages de la communauté d'agglomération (CA) du Val de Bièvre (en 2015)[8]. Suivant la même logique, la médiane des revenus fiscaux mensuels déclarés par les ménages du QPV en 2014 s'élève à 986 euros contre 1 607 euros à Villejuif et 1 792 euros au sein de la CA du Val de Bièvre[9]

TABLEAU 1. DISTRIBUTION DES REVENUS FISCAUX MENSUELS DECLARÉS DES MÉNAGES PAR UNITÉ DE CONSOMMATION

2014	QPV	Commune de Villejuif	CA du Val de Bièvre en 2015
Médiane	986	1607	1792
Taux de bas revenu, *en %*	51,4 %	28,5 %	24,1 %

Source : INSEE-DGFIP-CNAF-CNAV-CCMSA, Fichier localisé social et fiscal (FiLoSoFi), SIG Ville, 2014.

✓ Activité

Le chômage touche également plus les habitants du quartier prioritaire que le reste de la ville ou de la communauté d'agglomération : le taux d'emploi des 15-64 ans au sein du quartier est de 53,7 % contre 64,8 % à Villejuif et 65,4 % au sein de la CA Val de Bièvre. La part d'emplois précaires parmi ces emplois est équivalente.

[5] La Vache Noire à Arcueil et Thiais Village et Belle Epine à Thiais.

[6] Et sur quelques cités proches présentant des conditions d'existence similaires pour les jeunes interrogés.

[7] 0,17 km².

[8] Comme toutes les données présentées ci-après, sauf mention du contraire : selon les données produites par INSEE et consultables en ligne : https://sig.ville.gouv.fr/Territoire/QP094021, dernière consultation le 25 juillet 2019.

[9] Les données relatives à la communauté d'agglomération du Val de Bièvre concernent l'année 2015. Elles sont les plus proches à notre disposition pour mettre en perspective les données statistiques du QPV.

Les habitants du QPV des Lozaits Sud sont également moins diplômés : 33,3 % d'entre eux présentent un niveau de formation inférieur au CAP-BEP, contre 19 % des habitants de Villejuif et 17 % des habitants de la CA Val de Bièvre. En parallèle, 15,4 % des habitants du quartier présentent un niveau de formation supérieur au bac contre 33,8 % des habitants de Villejuif et 36,6% des habitants de la CA Val de Bièvre.

✓ Scolarisation

Au collège comme au lycée, les adolescent·e·s vivant au sein du quartier des Lozaits sud présentent un retard scolaire plus élevé que les jeunes vivant à Villejuif ou au sein de la communauté d'agglomération du Val de Bièvre. Le retard augmente à mesure de l'avancée dans la scolarité, puisqu'on constate que les collégien·ne·s présentent un taux de retard de 19,1 % à l'entrée en sixième (contre 11,6 % à Villejuif et 10,8 % dans le Val de Bièvre) pour atteindre à l'entrée en terminale générale ou technologique un retard de 56,3 % (contre 23,1 % à Villejuif et 21,9 % dans le Val de Bièvre).

TABLEAU 2. RETARD SCOLAIRE

2014	QPV	Commune de Villejuif	CA du Val de Bièvre en 2015
Taux de retard à l'entrée en 6e, *en %*	19,1	11,6	10,8
Taux de retard à l'entrée en 3e, *en %*	35,0	20,3	19,7
Taux de retard à l'entrée en 2nde professionnelle, *en %*	61,1	54,3	50,9
Taux de retard à l'entrée en Tle générale ou technologique, *en %*	56,3	23,1	21,9

Source : INSEE-DGFIP-CNAF-CNAV-CCMSA, Fichier localisé social et fiscal (FiLoSoFi), SIG Ville, 2014.

Les collégien·ne·s vivant au QPV ont des chances moins élevées que ceux des zones alentours de suivre la voie générale au lycée : 24,1 % d'entre eux sont en première générale après la troisième, contre 37,4 % des collégiens de Villejuif et 29,1 % de ceux de la CA Val de Bièvre.

La ville de Villejuif compte 18 écoles élémentaires (dont aucune privée), 2 collèges (dont aucun privé) et aucun lycée, ce qui implique que les lycéen·ne·s villejuifois·e·s sont tou·te·s scolarisé·e·s dans des communes voisines, principalement au Kremlin Bicêtre (lycées Darius Milhaud et Pierre Brossolette) et à Vitry sur Seine (lycée Adolphe Chérioux)[10].

Sur 56 lycéen·ne·s scolarisé·e·s dans une formation générale ou technologique, 39 sont des filles. Ceci indique que les garçons réussissent moins bien à l'école que les filles, mais également moins bien si l'on compare avec les lycéen·ne·s vivant dans les zones de comparaison : 69 % des lycéen·ne·s sont des filles au sein du QPV, contre 53 % des lycéen·ne·s villejuifois·e·s, et 52 % des lycéen·ne·s vivant au sein de la CA Val de Bièvre.

[10] Respectivement classés (en 2018) 25e, non concerné et 29e du département sur 49 pour les filières générales, et 17e, 6e et 41e du département sur 41 pour les filières professionnelles, selon les données produites par *L'Express*. En ligne : www.lexpress.fr/palmares/lycees/ (dernière consultation le 20 juillet 2018).

Les jeunes vivant au QPV ont également plus de chances d'abandonner leurs études : 53 % des jeunes de 16 à 24 ans résidant au QPV ne sont pas scolarisés, contre 31,1 % des jeunes vivant à Villejuif et 31,6 % de ceux vivant au sein de la CA Val de Bièvre.

✓ **Structure des ménages et de la population**

Il est également à noter que le quartier des Lozaits Sud compte plus d'habitants issus de l'immigration que dans les zones de comparaison : 27,0 % au quartier Lebon, 32,6 % aux Lozaits et 30,4 % à Mermoz11, contre 24,1 % à Villejuif et 19,4 % à Paris12. Le QPV compte également plus d'habitants n'ayant pas la nationalité française : 24,4 % au sein du QPV contre 15,1 % à Villejuif et 13,4 % au sein de la CA Val de Bièvre.

Le quartier compte également plus de familles nombreuses : 19,9 % au quartier Lebon, 20,3 % aux Lozaits et 17,5 % à Mermoz, contre 12,8 % à Villejuif et 12,1 % à Paris[13].

En rapport avec ces deux variables, une grande attention a été portée pendant l'enquête au rapport à la culture d'origine des adolescent·e·s interrogé·e·s et à la structure familiale, y compris à l'influence des frères et sœurs sur les pratiques culturelles et de loisirs.

▪ ***Offre culturelle et de loisirs***

La ville de Villejuif compte un certain nombre d'infrastructures culturelles et sportives dont peuvent bénéficier les adolescent·e·s concerné·e·s par l'enquête. Pour le sport, le stade Karl Marx et le stade nautique Youri Gagarine sont situés dans le sud de la ville, en bordure du QPV. Les activités sportives – lorsqu'elles ne sont pas librement pratiquées dans des espaces peu aménagés – se font au sein des clubs sportifs de la ville (le club de football étant le plus cité par les enquêté·e·s).

L'offre culturelle de Villejuif s'articule autour de cinq établissements : la médiathèque de Villejuif, le théâtre Romain Rolland (qui fait aussi cinéma), le conservatoire de danse et de musique, l'école municipale des beaux-arts, les maisons pour tous (Gérard Philippe et Jules Vallès), qui sont – bien que des antennes existent notamment pour la médiathèque – situés assez loin du quartier des Lozaits Sud, et impliquent donc un plus déplacements de la part des adolescent·e·s souhaitant s'y rendre.

La ville compte également des parcs : notamment le parc des Lilas, situé au sein du QPV, une coulée verte qui le borde et le parc départemental des Hautes Bruyères, à l'ouest de la ville et assez éloigné du quartier, mais auxquels de nombreux enquêté·e·s déclarent se rendre. L'offre de restauration s'articule autour d'établissements de restauration rapide (Quick, Mac Donald's, de nombreux kebabs, etc.).

Les communes voisines présentent également une offre culturelle dont peuvent bénéficier les jeunes du QPV en raison d'une grande proximité géographique et des facilités de transport précédemment évoquées : le musée d'art contemporain de Vitry sur Seine (MacVal), l'Exploradome de Vitry sur Seine, le cinéma Pathé Quai d'Ivry ou encore les centres commerciaux Thiais Village et Belle Épine (ce dernier comptant également un cinéma Pathé).

[11] Il s'agit de sous-quartiers composant le QPV.

[12] Selon les données produites par Iris, INSEE en 2012, consultables en ligne (dernière consultation le 20 juillet 2018) : https://sig.ville.gouv.fr/Territoire/94076/onglet/DonneesLocales

[13] Selon les données produites par Iris, INSEE en 2012, consultables en ligne (dernière consultation le 20 juillet 2018) : https://sig.ville.gouv.fr/Territoire/94076/onglet/DonneesLocales

À cette offre limitrophe viennent s'ajouter l'ensemble des infrastructures parisiennes. Les déplacements des jeunes au sein de ce territoire et leur recours à l'offre culturelle et de loisirs dont ils disposent au sein du QPV, dans la ville de Villejuif, dans les communes limitrophes et à Paris, seront développés dans la suite de ce rapport.

Déroulement de l'enquête

- ***Entrée sur le terrain***

Face à un territoire particulièrement enclavé et devant les difficultés méthodologiques liées à la conduite d'une enquête auprès d'adolescents, une entrée sur le terrain par le biais institutionnel a été d'abord privilégiée.

Grâce à la directrice des affaires culturelles de la ville de Villejuif, et la , directrice de la citoyenneté et de la vie des quartiers à Villejuif, il a été possible, dans un premier temps, de recueillir des informations sur les quartiers prioritaires des politiques de la ville de Villejuif. Il était nécessaire de mieux comprendre, en amont, les problématiques rencontrées dans ces quartiers, en termes de vie culturelle notamment. Cette rencontre a permis de comprendre les décalages existant entre la vision des habitants et la vision institutionnelle des quartiers ; en effet, même le nom des quartiers n'est pas le même pour les habitants et l'administration, ce qui aurait pu engendrer des difficultés de compréhension sur le terrain. Elles m'ont également permis d'identifier d'autres interlocuteurs à même de conduire à une meilleure compréhension de la vie quotidienne dans les quartiers et de faciliter les rencontres avec des adolescents :

– Le CLAS est un dispositif d'aide pédagogique qui organise également des sorties culturelles et de loisirs auprès de collégien·ne·s. La structure, située à Jacques-Duclos, accueille un grand nombre de collégien·ne·s domicilié·e·s au QPV des Lozaits Sud. Les animateurs du CLAS ont été d'une très grande aide pour la conduite de l'enquête.

– Les directeurs et directrices de deux établissements scolaires dans lesquels la plupart des adolescent·e·s vivant aux Lozaits Sud sont scolarisé·e·s : le collège public Karl Marx (Villejuif) et le lycée public Darius Milhaud (Le Kremlin-Bicêtre). Malgré divers échanges, il n'a pas été possible d'enquêter dans leur établissement.

–La responsable gestion de proximité (qui gère les logements sociaux dans une partie du quartier concernés par l'enquête). a proposé son aide pour faciliter la rencontre avec des adolescent·e·s. En effet, ces derniers étant difficiles à atteindre sans l'aide d'établissements scolaires ou de structures sociales.. Malheureusement, plusieurs gardien·ne·s étant indisponibles (soit en congé, soit en arrêt maladie) sur la période très courte de l'enquête, et les gardien·ne·s restant étant donc sur-mobilisés, il n'a pas été possible de bénéficier de leur aide.

Nous émettons l'hypothèse que les difficultés rencontrées sont la marque de la grande difficulté dans laquelle ils se trouvent face à un manque de moyens et une charge de travail très élevée (dans le cas des établissements scolaires notamment). La conduite d'une enquête en leurs murs se présente comme une charge supplémentaire qu'ils n'ont pas les moyens de supporter, malgré l'intérêt pour l'enquête exprimé par certaines des personnes rencontrées.

- ***Une diversité des discours portés sur les quartiers par les professionnel·le·s qui y travaillent***

Ces rencontres préliminaires à l'enquête ont été l'occasion de constater la grande diversité des discours portés sur le QPV et leurs habitants.. La représentation du territoire concerné par l'enquête comme un espace dangereux (ou du moins ne permettant pas à l'enquêtrice d'évoluer seule avec insouciance ; la question de l'horaire et de la tenue ont été évoqués) a été relevée, notamment dans le discours de différents politiques. Les propos relevés dans les établissements scolaires ont de leur côté mis en avant le pessimisme des professionnel·le·s de l'éducation face aux politiques éducatives, les interlocuteurs présentant des doutes face à la réussite scolaire et professionnelle à venir des enfants issus des quartiers. Les animateurs de la structure, sans doute parce qu'ils sont au cœur de ces quartiers (tant géographiquement puisque la structure y est localisée qu'au titre de leurs trajectoires personnelles), ont semblé à l'inverse porter un regard moins inquiet sur les adolescent·e·s et les conditions d'insécurité propres à la vie dans le quartier.

- ***Ils témoignent sans doute des conditions complexes dans lesquelles les adolescent·e·s concerné·e·s par notre enquête grandissent et se projettent dans l'avenir***

Le volet Villejuif de l'enquête a consisté en la conduite de 20 entretiens semi-directifs, menés avec 11 filles et 9 garçons, âgé·e·s de 13 à 18 ans, et scolarisé·e·s au collège (12) et au lycée (8).

La première partie des entretiens s'est déroulée au CLAS (voir plus haut) et a permis de rencontrer sept collégien·ne·s participant aux activités d'aide pédagogiques et aux sorties culturelles et de loisirs organisées par la structure et une lycéenne qui participait aux activités du CLAS quelques années auparavant. Les adolescent·e·s participant aux activités du CLAS le font soit à leur initiative, soit à celle de leurs parents, et présentent des situations scolaires très diversifiées (tant du point de vue de la réussite scolaire que de l'établissement fréquenté, ce dernier pouvant être public ou privé). Les entretiens se sont déroulés dans une des salles (semi-ouverte) de la structure, offrant un semi-isolement.

Afin de diversifier l'échantillon, la suite des entretiens s'est déroulée en dehors du CLAS, dans des lieux publics (café, restaurant de restauration rapide, parc, stade, etc.). Le recrutement s'est effectué de deux manières : (1) la prise de contact systématique avec les adolescent·e·s croisé·e·s dans la rue, devant des établissements scolaires ou dans des lieux publics (au parc et au stade notamment), (2) par un effet boule de neige, en demandant aux jeunes rencontré·e·s de nous mettre en relation avec leurs ami·e·s. Cette partie de l'enquête a présenté un certain nombre de difficultés, les adolescent·e·s rencontrés ne souhaitant pas participer aux entretiens. À ce stade de l'enquête, une compensation de 10 euros leur a été offerte pour pallier ce manque d'intérêt. Il est intéressant de noter que ce système de rétribution, s'il a néanmoins permis de terminer l'enquête de terrain, n'a que peu diminué les difficultés de recrutement, les jeunes rencontré·e·s n'étant toujours que peu intéressés par l'étude. Les adolescent·e·s acceptant de prime abord de participer à l'enquête sur le principe de la gratuité le faisant par curiosité et volontarisme – curiosité et volontarisme dont on peut imaginer qu'ils se retrouvent dans leurs pratiques –, ce mode de recrutement a permis de diversifier l'échantillon sur ce plan. Les propos recueillis en entretien avec les uns et les autres témoignent d'ailleurs d'ouvertures différentes sur les pratiques culturelles et de loisirs.

L'enquête a permis d'interroger plus de filles (11) que de garçons (9), les filles rencontrées étant particulièrement plus disposées – ce que nous approfondirons dans la suite de ce rapport – à consacrer du temps à des activités extérieures à leur quotidien et à s'intéresser à des choses nouvelles, que les

garçons. Dans le souci de diversifier l'échantillon, l'enquêtrice s'est donc rendue dans des espaces du quartier fortement investis par les garçons : l'intérieur des cités (où se trouvent le city stade et des bancs) et le stade Karl Marx. Le recrutement d'enquêté·e·s dans ces espaces a notamment permis d'interroger plusieurs garçons présentant à la fois un rapport à l'école et des pratiques de loisirs différentes des autres garçons (les premiers ayant été recrutés *via* la structure d'aide pédagogique et d'action culturelle). Ces derniers entretiens ont été menés dans une atmosphère différente des autres, et ce pour plusieurs raisons : (1) ils n'ont pas été conduits dans un semi-isolement comme les autres entretiens, ce qui implique que d'autres adolescent·e·s pouvaient entendre et participer à la discussion, (2) ils ont été menés dans un espace bruyant, et (3) dans un environnement principalement, voire uniquement masculin, ce qui a occasionné de nombreuses nuisances (certains hommes présents, notamment adultes, venant interrompre les entretiens afin d'échanger avec l'enquêtrice, en situation de minorité). Ces derniers entretiens ont donc été menés dans une atmosphère relativement anxiogène, ce qui explique qu'ils soient plus courts que les précédents, et qu'ils aient conduits à moins de relances de la part de l'enquêtrice. Ceci les rend tout aussi intéressants pour l'analyse, puisqu'ils illustrent d'autres conditions d'existence propres à la vie dans ce quartier, sous l'angle du genre cette fois-ci, et qui peuvent directement influencer les pratiques culturelles et de loisirs des filles interrogées.

2. Univers culturels[14]

Pratique sportive

- ***Le sport, un loisir bien encadré***

Le sport encadré est très présent dans les pratiques des jeunes de Villejuif, puisque presque tous ont fréquenté un club ou une association pendant au moins un an. Sept des 20 adolescent·e·s (cinq garçons et deux filles) sont membres d'un club de football depuis plusieurs années au moment de l'entretien, quatre filles pratiquent d'autres activités sportives encadrées (basket, boxe, badminton et natation) et huit autres jeunes ont fréquenté des institutions sportives par le passé – foot, handball et basket pour les quatre garçons ; gymnastique, natation, volley et foot pour les quatre filles. Seule une fille (Lana, 16 ans) déclare ne pas faire de sport du tout.

- ***Sports de rue et aménagements urbains***

À cette pratique sportive institutionnelle s'ajoute la pratique informelle réalisée en famille et entre ami·e·s : la majorité des jeunes déclarent se retrouver entre copains, germains et cousins pour jouer au foot, au basket, au badminton et à d'autres jeux de ballons (balle au prisonnier, balle américaine…). Pour cela, ils se rendent au parc le plus proche, au terrain situé à Lamartine ou sur l'esplanade devant la structure d'accueil (« Duclos »). Plusieurs jeunes soulignent cependant que leur quartier n'est pas bien équipé pour les sports de rue et déplorent comme Jonathan (14 ans) l'absence d'équipements récents et de bonne qualité :

> Enquêtrice : Qu'est-ce que tu fais quand tu n'es pas à l'école, par exemple ?
> Jonathan : Je reste avec mes copains. […] Des fois, on joue au foot, mais c'est difficile, des fois.
> Enquêtrice : Pourquoi c'est difficile ?
> Jonathan : De se réunir entre gens du quartier pour jouer au foot. Parce que le maire, il veut pas nous construire de *city stade*.

[14] Partie écrite par Clémence Perronnet.

Enquêtrice : Du coup, vous allez jouer où ?
Jonathan : On joue dans de mauvaises conditions.

Nassim (18 ans) explique d'ailleurs que faute de disposer d'un terrain de football ou de basket bien aménagé (« C'est vraiment c'qui manque [...] on joue à même le bitume »), ses amis et lui escaladent les grilles du stade Karl Marx, un espace fermé réservé à la pratique en club : « C'est pas ouvert à tout l'monde alors on grimpe, on essaye de s'mettre dedans. »

- ***À Villejuif, le foot « c'est the life »***

Les pratiques sportives des jeunes de Villejuif se distinguent aussi par la place qu'occupent le football en club et les phénomènes de préprofessionnalisation liés à ce sport. Les sept adolescent·e·s qui sont inscrit·e·s dans un club de football le pratiquent de façon intensive et presque quotidiennement, puisqu'aux trois ou quatre entrainements par semaine s'ajoutent les matchs du week-end et la pratique informelle. Par ailleurs, l'engagement en club s'accompagne pour beaucoup d'une aspiration professionnelle : Kevin (17 ans), Ibrahim (15 ans), Jonathan (14 ans), Hassan (16 ans), Jawed (14 ans) et Awa (15 ans) souhaitent tous faire du football leur métier.

Pour ces jeunes, le foot est donc une affaire sérieuse qui donne lieu à des parcours très codifiés. Dans un premier temps – et parfois dès 5 ans – les enfants fréquentent un club modeste dans l'espoir d'être « repéré·e·s » par un club plus prestigieux. C'est par exemple ce qui est arrivé à Awa (15 ans), qui a été repérée à 12 ans dans un « tournoi de cité » et a intégré pendant deux ans le Centre national du football de Clairefontaine avant de rejoindre le Paris FC de Montreuil. L'enjeu est ensuite d'être « détecté·e » pendant les matchs par des recruteurs pour se voir offrir une position de joueur ou joueuse professionnelle. Ces processus professionnalisants sont source d'un grand prestige social pour les jeunes, et trois d'entre eux disent explicitement que leurs parents et leurs proches sont « fiers » de leur carrière footballistique. De ce fait, la pratique du foot s'accompagne d'enjeux forts et donne lieu à une implication intense de la part ces jeunes qui y sacrifient beaucoup – au point que plusieurs d'entre eux disent qu'il n'y a « que » le football dans leur vie. « Le foot c'est la base. Le foot c'est la vie, sans le foot y'a rien », affirme par exemple Kevin (17 ans). Lorsqu'il évoque cette « passion » dévorante, Jawed (14 ans) utilise des termes similaires :

Enquêtrice : Parce que du coup, toi c'est ta passion en fait, le football...
Jawed : Tout ! C'est ma vie, ça.
Enquêtrice : Chaque semaine, combien de temps tu passes à faire du foot ?
Jawed : À faire du foot ? [*rires*]
Enquêtrice : Ou à parler du foot, ou à regarder du foot ?
Jawed : Vous savez, c'est ma vie, mon frère. Attendez le foot... Le foot, *des heures et des heures*.

Le jeune homme se désintéresse d'ailleurs de tous les autres sports et entretient un rapport exclusif au football : « [Le reste] c'est pas intéressant. Y'a que le foot. Le foot, c'est the life, j'ai envie de te dire ».

Le chemin vers le statut professionnel tant convoité est néanmoins semé d'embûches pour les jeunes joueur·euse·s, et les déconvenues sont nombreuses. Sofia (14 ans) raconte ainsi sa déception d'avoir « raté la détection » pour un club qui voulait la recruter. Awa (15 ans), qui s'est blessée à plusieurs reprises (« J'ai eu plein de plâtres. »), a négligé ses études au point que sa mère l'a retirée du collège sportif de Clairefontaine pour la faire revenir au lycée local, « pour suivre les cours normalement et ne plus m'intéresser qu'au foot, parce que là-bas, je pensais qu'au foot et je m'en foutais de l'école – alors que

les deux étaient importants, et pas que le foot ». Suite à une blessure et à une détection ratée, Jawed a pour sa part abandonné son club et son rêve de devenir joueur professionnel, « vu que là j'ai 14 ans et j'ai toujours pas été recruté… ». Il ambitionne à présent de devenir « manager de football ». La jeunesse populaire de Villejuif semble ainsi constituer une véritable pépinière pour les clubs de football français – au risque de décevoir les rêves et les ambitions de nombre d'adolescent·es.

Goûts musicaux

À Villejuif comme dans les autres villes enquêtées, le rap structure les pratiques musicales des jeunes issus des classes populaires. Tous les ados rencontrés – à l'exception de Nishan (15 ans) qui dit ne jamais écouter de musique – plébiscitent ce genre et désignent des rappeurs comme leurs artistes préférés (Figure 2).

FIGURE 2. ARTISTES CITÉS PAR LES ADOLESCENT·E·S DE VILLEJUIF PENDANT LES ENTRETIENS



La taille du nom des artistes reflète la fréquence de citation en entretien : la plupart ont été cité une fois ; Ninho est cité 9 fois ; Booba 7 fois ; Koba La D, Niska et Kaarie 6 fois ; Dadju, Damso, RK, Jul et Cardi B 3 fois, *etc.*

Aimer le rap et en écouter est un passage obligé de l'adolescence dans les classes populaires urbaines de France métropolitaine. Kevin (17 ans), qui a grandi en Guyane, s'est ainsi converti à ce genre musical à son arrivée à Villejuif, quand il avait 15 ans :

> Kevin : Avant j'aimais pas trop le rap, j'écoutais plus de *dancehall* et là, ces temps-ci…
>
> Enquêtrice : Depuis quand t'écoutes du rap ?
>
> Kevin : Quand j'suis venu en France.
>
> Enquêtrice : À cause de quoi t'as commencé à écouter du rap ?
>
> Kevin : Parce que les gens là-bas [en Guyane], ils écoutent pas la même chose. Ici, ils écoutent plus le rap que le *dancehall* ici, en France. Après, j'ai écoute du rap, j'ai aimé, donc voilà. […] Moi, pour moi, au début c'était nul, ils écoutaient pas les mêmes choses que nous. Après au fur et à mesure du temps, en fait, je me suis dit c'est cool, en fait.

- ***Filles et garçons : des rapports différenciés au rap ?***

Si filles comme garçons disent que le rap est leur genre préféré, on observe néanmoins des variations genrées des goûts et des usages en matière de musique. Tout d'abord, les artistes les plus cités ne sont pas les mêmes chez les deux sexes : le rappeur Koba La D est davantage nommé par les garçons, alors

que les filles privilégient Ninho. Ces dernières affichent aussi des goûts un peu plus éclectiques : elles déclarent notamment écouter du « R'n'b », de la « pop » et des « musiques de lover » ou « musiques d'amour » –, mais toujours de façon secondaire par rapport au rap. Enfin, il semble que filles et garçons entretiennent des rapports différenciés aux paroles des chansons de rap. Interrogés sur ce qui motive leur goût pour tel artiste ou tel morceau, plusieurs garçons déclarent prêter peu d'attention aux paroles au profit du « flow » (Jonathan, 14 ans), de « la basse » (Kevin, 17 ans) ou de la « la vibe » : « Les textes franchement, c'est pas c'qui y'a d'plus important parce que j'écoute pas trop les textes. J'vais pas mentir surtout, c'est la musique, la vibe », explique Nassim (18 ans). Plusieurs filles disent au contraire accorder beaucoup d'importance aux paroles des chansons et apprécier quand « ça veut dire quelque chose » (Kayla, 16 ans et Olivia, 17 ans) et que « ça a du sens » (Sofia, 14 ans). Comme l'explique Émeline (14 ans), c'est sur ce critère qu'elles apprécient ou non les morceaux :

> Émeline, *à propos du rappeur RK* : Ses paroles ont du sens pour nous. Ça veut dire quelque chose, je pourrais très bien me reconnaître dans ses musiques. […] [Ça me fait penser] par exemple à des amis qui peuvent te lâcher, comme ça. Il peut parler de ça, de temps en temps. Ça me rappelle des amis qui m'ont lâchée dans la vie. […] [PNL] j'aime un peu moins, parce que ses paroles elles ont moins de sens, enfin à mon goût. J'arrive moins à me reconnaître dedans.

- ***Des goûts musicaux influencés par l'histoire migratoire***

Les goûts musicaux des jeunes de Villejuif sont aussi fortement influencés par l'histoire migratoire de leurs familles. La plupart de leurs parents sont en effet nés à l'étranger – principalement au Maghreb et en Afrique centrale et de l'Ouest – ou dans les départements et territoires d'outre-mer français, et plus d'un quart des ados (6/20) disent écouter des musiques « de leurs pays ». Kevin (17 ans) écoute encore le *dancehall* et le zouk qu'il a découverts en Guyane, Hassan (16 ans) des artistes comoriens, Émeline (14 ans) des « musiques d'amour en égyptien », Sarah (16 ans, d'origine guadeloupéenne) de la musique antillaise et du *dancehall*, et Jonathan et Grace (14 et 18 ans, d'origine congolaise) de la « musique africaine » et « l'instrumental afro ».

- ***Accéder à sa musique : les usages des « apps »***

Les entretiens menés à Villejuif nous informent enfin sur les modalités d'écoute de la musique que privilégient les ados des classes populaires. Pour rechercher et passer de la musique, les jeunes utilisent prioritairement leur téléphone et la plateforme YouTube, *via* laquelle ils accèdent aux vidéo-clips des chansons. Selon les contextes, le son est transmis par les haut-parleurs du téléphone, des écouteurs ou des enceintes connectées sans fil Bluetooth. Plusieurs jeunes disent aussi accéder à la musique sur YouTube *via* des écrans et haut-parleurs d'ordinateur et de télévision lorsqu'ils sont chez eux.

Par ailleurs, les ados accèdent aussi massivement à la musique par le biais d'applications musicales installées sur leurs téléphones : les « *apps* ». On distingue alors trois types d'usages :

– 6 jeunes sur 20 – exclusivement des filles – utilisent les applications gratuites Amerigo et Total, qui permettent de télécharger les vidéos YouTube pour les écouter hors connexion ;

– 3 garçons utilisent Audiomack et Soundcloud, qui sont des plateformes de distribution audio en ligne. L'usage en est principalement gratuit et on y accède en streaming à des contenus déposés par les artistes. Soundcloud est généraliste et Audiomack spécialisé dans le hip-hop et la musique électronique ;

– enfin, 8 jeunes mentionnent Spotify et Deezer, des services d'écoute en streaming qui proposent des services gratuits limités (écoute restreinte, publicité) et des abonnements payants donnant accès aux catalogues des grandes maisons de disques. Les 3 filles qui utilisent ces applications ont un

abonnement, partagé avec une sœur ou une amie. 3 garçons utilisent la version restreinte gratuite, et 2 autres sont parvenus à pirater la version payante.

Lecture

- ***La lecture, loisir le plus révélateur des différences sociales***

Les goûts et usages en matière de lecture sont de toutes les catégories de pratiques analysées (sport, audiovisuel, musique, sorties, activités créatives) les plus socialement discriminantes. En effet, les entretiens menés à Villejuif montrent à quel point la lecture est un loisir rare chez les ados des classes populaires. Plus de la moitié des jeunes interrogés disent sans détour leur dégoût de cette pratique : « Moi je lis rien du tout ! », s'exclame par exemple Jawed (14 ans) après avoir ri de la question de l'enquêtrice (« Est-ce que tu lis des choses ? »). Ses camarades renchérissent : « J'aime pas du tout lire » (Kevin, 17 ans) ; « Moi, je lis pas » (Ibrahim, 13 ans) ; « Lire c'est pas mon délire » (Ethan, 13 ans) ;« Je ne lis pas du tout » (Lana, 16 ans). Ce loisir est aussi un excellent révélateur de l'hétérogénéité sociale des classes populaires, puisque les rares ados qui déclarent des pratiques de lecture sont celles et ceux qui appartiennent aux familles les plus favorisées de l'échantillon – notamment parce que les mères y sont diplômées. On peut prendre pour exemple les cas de Ethan (père gérant d'un restaurant, mère cheffe d'entreprise) qui lit des mangas et quelques ouvrages recommandés par sa mère ; d'Gabriel (père ancien ingénieur en Tunisie, mère au foyer diplômé bac+) qui lit de nombreux mangas ; de Lila (deux parents employés de mairie), la seule ado qui dit lire « beaucoup », ou encore celui d'Olivia (père agent RATP, mère cadre dans l'édition) qui lit – bien que « pas souvent » – des ouvrages mis à disposition par sa mère.

Chez tous les autres jeunes, la lecture est une activité rare, voire absente des agendas culturels, et cela apparaît clairement dans les titres de livres cités. La majorité sont des titres d'ouvrages lus en classe, pour la plupart peu appréciés et inachevés. On trouve ensuite des titres de mangas donnés par quatre jeunes (Adam, Ethan, Lila et Selma), quelques bandes dessinées et un livre de témoignage – voir ci-dessous la Figure 3.

- ***Chez les filles : bonne volonté scolaire et goût du témoignage***

Le sexe est aussi très structurant pour les pratiques de lecture : filles et garçons ne lisent pas et ne parlent pas de leurs pratiques de la même façon. En effet, une majorité de garçons (6/9) déclarent en entretien qu'ils ne lisent rien ou presque, et surtout qu'ils refusent d'effectuer les lectures imposées par l'école : au mieux, ils consultent des résumés d'ouvrage disponibles sur Internet. Les filles sont bien moins catégoriques quant à leurs pratiques et manifestent presque toutes une bonne volonté vis-à-vis de la lecture. C'est notamment le cas de Kayla, qui « aime bien les livres, mais [n']aime pas les lire » et d'Grace, qui affirme : « C'est bien de lire, mais j'aime pas. »

> Kayla (16 ans) : J'aime bien les livres, mais j'aime pas les lire. […] J'commence toujours des livres et depuis que j'lis, j'ai lu un seul livre en entier – c'est tout. Pourtant j'en ai commencé plein, mais j'arrive pas à les finir. […] J'aime bien les histoires, mais en fait, j'aime pas lire parce que j'sais pas… […] J'lis lentement et tout, et ça m'fait mal à la tête, en plus. Pourtant, j'aime bien l'histoire, quoi.
>
> Grace (18 ans) : J'aime pas la lire. […] En fait la lecture j'aime bien. C'est bien de lire, mais j'aime pas parce que, des fois quand je prends des livres et tout, je commence à lire, et je vois un mot très compliqué, que j'arrive même pas à prononcer. Et j'abandonne direct.

FIGURE 3. TITRES D'OUVRAGES CITÉS PAR LES ADOLESCENT·E·S DE VILLEJUIF PENDANT LES ENTRETIENS



La taille des titres reflète la fréquence de citation en entretien : la plupart ont été cités une fois ; *J'avais douze ans*, *Naruto* et *Dragon Ball* ont été cités 2 fois.

La couleur indique le genre du titre : les bandes dessinées sont en jaune, les mangas en orange, les ouvrages à destination d'un public jeunesse en bleu, les lectures scolaires en vert. *J'avais douze ans* relève de la littérature de témoignage.

Comme Kayla et Grace, plusieurs jeunes filles disent leur difficulté à finir les lectures commencées, qu'il s'agisse de choix personnels (souvent des textes en ligne) ou d'impositions scolaires. Toutes déclarent néanmoins *essayer* de lire les livres imposés par l'école – ce qui n'est le cas que d'Gabriel et Ethan chez les garçons – et parfois même les apprécier. Awa (15 ans) a bien aimé lire *Eldorado* de Laurent Gaudé, et Asma (13 ans*) Le Cid* de Corneille, Selen (13 ans) *Les Misérables* de Victor Hugo – qu'elle attribue cependant à « Jean Valjean », du nom du héros. Ces lectures scolaires sont cependant loin d'être leurs préférées, car elles ne rejoignent que rarement leur centre d'intérêt littéraire principal : les « histoires réelles ».

Près de la moitié des jeunes filles rencontrées disent en effet aimer tout particulièrement les textes qui racontent des « témoignages et des histoires vraies » (Awa, 15 ans), autrement dit « des histoires de famille qui racontent des choses réelles » (Kayla, 16 ans). Certaines, comme Olivia (17 ans) ne lisent d'ailleurs que cela : « J'aime pas d'autres livres à part les vraies histoires tristes. » Comme l'explique Émeline, l'important est de pouvoir s'identifier aux histoires :

> Émeline (14 ans) : J'aime vraiment des histoires d'aujourd'hui, de ce qui m'arrive en ce moment. […] En fait, j'aime beaucoup les livres d'histoires réelles, par exemple Molière et tout ça, non – j'aime pas beaucoup les pièces de théâtre.

Ce goût marqué des filles pour la littérature de témoignage participe sans doute au succès que rencontre auprès d'elles la plateforme en ligne Wattpad.

- ***Wattpad : des lectures intensives mais passagères ?***

Les entretiens menés à Villejuif apportent un éclairage supplémentaire sur les usages juvéniles – et féminins – de Wattpad. La plateforme rencontre en effet un franc succès chez les adolescentes, puisque neuf d'entre elles l'ont déjà utilisée pour lire des « chroniques ». Toutes les utilisatrices disent d'abord l'importance des réseaux de sociabilité dans ces lectures en ligne : ce sont les amies, sœurs ou cousines

qui recommandent l'application ainsi que telle ou telle chronique, et les lectures donnent ensuite lieu à des discussions animées.

Ces entretiens permettent par ailleurs d'identifier des trajectoires de lectrices Wattpad, et deux temps distincts des usages de la plateforme. Le premier temps est celui la découverte de l'application. Il a lieu pendant les années collège (11-14 ans) *via* l'influence des pairs ; il donne alors lieu à des usages intensifs et à un goût nouveau pour la lecture qui va jusqu'à surprendre les jeunes filles elles-mêmes :

> Selen (13 ans) : J'aime pas lire des livres normalement mais sur cette application [Wattpad], je lis tout le temps des livres le soir. Sur cette application – c'est nouveau depuis trois ou quatre mois – je lis tout le temps des livres. Mais avant depuis toute petite, j'aimais pas lire les livres. J'aimais pas du tout les livres, je les lisais jamais. Même ceux du collège, jamais je les lisais. Mais depuis que j'ai installé cette application, je lis beaucoup plus de livres. Elle est vraiment dingue. Et ça prend par exemple tout mon temps libre.

Selen explique aussi que la lecture est facilitée sur Wattpad car les histoires contiennent « plus d'action et plus de choses », notamment des images : « C'est beaucoup plus facile à se repérer. Par exemple, quand tu vois un personnage, ben ils le mettent en photo sur Wattpad. »

À ce premier temps succède néanmoins une forme de lassitude vis-à-vis des chroniques en ligne, et plusieurs adolescentes un peu plus âgées disent avoir délaissé Wattpad après quelques mois d'utilisation intensive. Pour certaines, comme Kayla et Lana (16 ans), c'est le support qui a fini par poser problème : la lecture sur téléphone leur faisait trop mal aux yeux et à la tête. Pour d'autres ce sont les contenus eux-mêmes qui finissent par lasser, que les adolescentes rencontrent des difficultés de compréhension (Grace, 18 ans, évoque ainsi les « mots compliqués » qui la découragent) ou qu'elles ne parviennent pas à sélectionner parmi l'offre pléthorique les histoires qui les intéressent. Après avoir été passionnée par une chronique de témoignages conseillée par une amie, Awa (15 ans) se désintéresse ainsi de Wattpad parce qu'elle n'y trouve plus « d'histoires vraies » : « Y'a trop de fictif. Si c'est une histoire réelle, je vais la lire parce que ça va m'intéresser, mais sinon, non. » En définitive, les adolescentes déclarent majoritairement ne jamais finir les chroniques commencées.

Médias audiovisuels

Les entretiens menés avec les adolescent·es de Villejuif mettent en évidence la diversité des pratiques audiovisuelles des classes populaires, tant du point de vue des supports (plateforme en ligne ou télévision, grands ou petits écrans…) que des contenus.

- ***Netflix, télévision et streaming : des supports socialement situés***

Les jeunes rencontré·e·s consomment des contenus audiovisuels *via* quatre moyens principaux : (1) les chaines de télévision ; (2) la plateforme payante de diffusion de films et séries Netflix ; (3) le site gratuit d'hébergement de vidéos YouTube ; (4) le *streaming* (lecture de flux vidéo en direct) sur Internet. Les ados accèdent à ces trois derniers canaux tant sur les grands écrans de téléviseurs et ordinateurs que de façon mobile sur des téléphones et tablettes. Les entretiens montrent que ces différents moyens de diffusion ne sont pas utilisés de la même façon, et qu'ils n'ont pas le même statut dans la culture populaire juvénile.

- ✓ **La distinction par Netflix**

Les deux tiers des adolescent·es (13/20) utilisent Netflix presque quotidiennement pour regarder des films et séries. Dans la majorité des cas, ce sont les parents ou des membres de la famille proche (oncle,

tante) qui payent le service, mais on trouve aussi des cas de financement entre amies (Émeline) et entre frères et sœurs (Lila et Jawed), ainsi qu'un exemple de piratage de la plateforme (Nassim).

La majorité de ces usager·ère·s décrivent la plateforme comme un progrès technologique et social par rapport à la télévision, et disent avoir abandonné le petit écran au profit de l'application : « La télé, ç'a été mon truc, mais bon, maintenant avec Netflix, YouTube, Internet, voilà… », dit par exemple Nassim (18 ans). « En fait, depuis qu'j'ai Netflix, bah, j'regarde plus du tout la télé » constate aussi Kayla (16 ans). Comme l'explique bien Gabriel (15 ans), « avoir Netflix » garantit l'accès à la culture juvénile audiovisuelle à la mode. En consultant régulièrement la plateforme et les contenus qu'elle met en avant, les ados sont sûrs de suivre la tendance en matière de films et séries – et de ne pas rater ce que « tout le monde connaît » :

> Gabriel (15 ans) : *Stranger Things* [c'est une série que j'ai regardée] quand j'ai acheté Netflix, c'est un des piliers de Netflix et j'ai commencé à le regarder.
>
> Enquêtrice : Tu as vu la suggestion ?
>
> Gabriel : Oui et en plus c'est un des piliers de Netflix.
>
> Enquêtrice : Comment tu le savais ?
>
> Gabriel : C'est de la culture, tout le monde sait ça. C'est comme *The Walking Dead*, tout le monde regardait, ou *Prison Break*, tout le monde connait. […] Vu que j'ai Netflix et que *Stranger Things* fait partie des gros trucs de Netflix, il fallait que je le regarde.

À l'inverse, ceux et celles qui n'ont pas Netflix doivent se contenter des « vieilles séries » (Lila, 16 ans) diffusées à la télévision, à l'image des séries médicales *Docteur House* et *Grey's Anatomy* ou des séries policières *NCIS* et *Hawaï 5-0*, autant de contenus que regardent aussi… les parents.

En effet, si certains parents financent l'accès à Netflix, il est rare qu'ils partagent des usages de la plateforme avec leurs enfants. Les pratiques audiovisuelles familiales demeurent associées aux chaines télévisées, *via* lesquelles parents et enfants regardent quelques films et séries, mais surtout les informations (le plus souvent sur BFM TV, parfois sur des chaines étrangères), le sport et des émissions de divertissement sur M6, W9 et C8 – par exemple *Scènes de ménage*, *The Voice* et *Touche pas à mon poste*. Ces usages différenciés de la télévision et de Netflix invitent à penser une hiérarchisation des supports audiovisuels dont il faudrait analyser plus spécifiquement la répartition dans les classes populaires. Comment expliquer que certain·e·s accèdent à Netflix et à ses contenus valorisés, tandis que d'autres se contentent de la télé ? On peut supposer que ces inégalités ne sont pas strictement économiques, mais procèdent aussi de pratiques culturelles et éducatives différenciées selon les fractions de classes populaires (ouvriers, employés, précaires…) ou encore les pays d'origine des familles.

- ***Du côté des contenus***

Les différences de supports impliquent également des différences de contenus : là où les utilisateur·trice·s de Netflix consomment prioritairement des séries à succès (*La Casa de Papel, Riverdale, Pretty Little Liars*…) et des *animes* (*Dragon Ball, One Piece*…), les adeptes du petit écran y regardent principalement les émissions de télé-réalité comme *Les Anges* ou *Les Marseillais* – voir ci-contre la Figure 5.

FIGURE 4. TITRES DE FILMS CITÉS PAR LES ADOLESCENT·E·S DE VILLEJUIF EN ENTRETIEN



La taille des titres reflète la fréquence de citation en entretien : la plupart des titres sont cités une fois ; *Avengers* est cité 5 fois ; *Creed 2* 3 fois ; *Fast and Furious*, *Harry Potter, La Malédiction de la Dame Blanche, Jumanji* et *Annabelle* 2 fois.

La couleur indique le genre des films : action (orange) ; comédie (jaune) ; horreur (bleu foncé) ; films dramatiques et romances (bleu turquoise), films jeunesse (vert).

FIGURE 5. TITRES DE SÉRIES CITÉS PAR LES ADOLESCENT·E·S DE VILLEJUIF EN ENTRETIEN



La taille des titres reflète la fréquence de citation en entretien : *Les Anges* est citée 5 fois ; *La Casa de Papel* et *Les Marseillais* 4 fois ; *Riverdale* et *Dragon Ball* 3 fois ; *Docteur House, Breaking Bad, One Punch Man, Pretty Little Liars, One Piece et Prison Break* 2 fois.

La couleur indique le genre de la série : *anime* (orange), action (bleu foncé) ; fantastique et horreur (bleu turquoise), séries dramatiques et romances (jaunes) ; télé-réalité (gris) ; dessins animés (rose).

L'opposition séries/télé-réalité confirme par ailleurs l'existence de la hiérarchisation Netflix/télévision explicitée plus haut, puisque plusieurs ados expliquent avoir des difficultés à suivre les séries et films du fait de leur longueur, et se rabattre sur la télé-réalité en ayant conscience de sa moindre valeur culturelle. « J'aime pas les séries [parce que] c'est trop long, faut suivre. Je préfère des divertissements comme *Les Marseillais* et *Les Anges* », explique ainsi Sofia (14 ans). Jawed va plus loin en dénigrant son goût pour ces émissions :

Jawed (14 ans) : En ce moment, y'a *Les Anges*, je sais pas si vous connaissez, c'est un peu pour les débiles. […] C'est trop éclaté, c'est trop nul.

Enquêtrice : Pourquoi ?

Jawed : Parce que, ils savent pas jouer. Maintenant, tu sais c'est la production, ils commentent tout.

Enquêtrice : Mais tu regardes quand même ?

Jawed : Ouais parce que je galère dans ma vie.

FIGURE 6. CHAINES YOUTUBE REGARDÉES PAR LES ADOLESCENT·E·S DE VILLEJUIF



La taille des titres reflète la fréquence de citation en entretien : tous les youtubeurs et youtubeuses ont été cités une fois à l'exception d'IbraTV, cité 2 fois.

La couleur indique le genre de vidéos majoritaire sur la chaîne : humour (orange) ; jeux vidéo et culture japonaise (jaune) ; sport (vert) ; vulgarisation scientifique et documentaires (bleu foncé) ; beauté, *lifestyle*, tutoriels (bleu turquoise).

Les entretiens menés à Villejuif confirment enfin l'importante segmentation genrée des goûts audiovisuels dans les milieux populaires. Cette dernière apparaît surtout dans les usages de YouTube, puisque les garçons déclarent suivre les chaines relatives aux jeux vidéo et au football, tandis que les filles regardent des vidéos portant sur le soin du corps (maquillage, coiffure), la mode ou encore la cuisine (voir ci-dessus la Figure 5). En matière de films, les préférences des deux sexes divergent moins, et garçons comme filles expriment leur goût pour l'action et l'aventure : les sorties des derniers opus des franchises *Avengers* (films de super héros) et *Creed* (suite de la série *Rocky*, sur l'univers de la boxe) occasionnent d'ailleurs la plupart des rares sorties au cinéma (voir la Figure 4, page précédente). Les filles se distinguent néanmoins en plébiscitant les films d'horreur – tout en manifestant un dégoût des contenus stéréotypés féminins que sont les films d'amour. Comme l'explique Awa, l'horreur et le « thriller » – ou film à suspense – seraient ainsi le parfait contrepoint de l'histoire à l'eau de rose trop prévisible :

Awa (15 ans) : Je trouve jamais de comédies qui me font beaucoup rire et les films d'amour, j'aime pas trop [parce que] c'est tout le temps la même fin. J'aime bien les drames, parce que y'a toujours quelque chose qui se passe, du suspense, etc. […] : je suis assise, et je sais que je vais avoir peur. Pour certains films, je sais qu'à la fin, ils vont être ensemble, et j'aime pas ça.

Pratiques artistiques et créatives

La création et l'art (y compris l'artisanat) sont de grands absents des loisirs des jeunes des milieux populaires à Villejuif. En tout, onze des 20 jeunes rencontré·e·s déclarent n'avoir *aucune* pratique artistique, créative ou artisanale présente ou passée, et plusieurs entretiens donnent lieu à des échanges qui ressemblent à celui entre l'enquêtrice et Jonathan :

Enquêtrice : Tu fais des activités où tu crées ou fabriques des choses ?
Jonathan (14 ans) : Non.
Enquêtrice : Par exemple, tu fais de la musique, de la danse ou du chant ?
Jonathan : Non.
Enquêtrice : Tu dessines ?
Jonathan : Non.
Enquêtrice : Est-ce que tu fais des photos, vidéos ?
Jonathan : Non.
Enquêtrice : Tu fais des activités manuelles comme le jardinage ?
Jonathan : Non.
Enquêtrice : Tu m'as dit que tu faisais un peu de cuisine.
Jonathan : Oui.

Parmi les neuf jeunes qui répondent à ces questions autrement que par la négative, on trouve d'abord un groupe de jeunes filles (Olivia, Asma, Selen, Lana, Kayla et Sarah) qui ont eu quelques pratiques créatives ponctuelles quand elles étaient plus jeunes : danse, dessin, travaux manuels, tenue d'un journal intime ou rédaction de « petites histoires »… Au moment de l'entretien, elles ont abandonné ces pratiques et leurs activités de création se limitent à la cuisine et à la photo et vidéo numériques à destination des réseaux sociaux.

Les quatre jeunes qui ont des pratiques artistiques et créatives au moment de l'entretien ont des profils hétérogènes. Lila (14 ans) est la seule à pratiquer une activité artistique régulière et encadrée : elle suit des cours de dessins hebdomadaire à l'école municipale des Beaux-Arts de Villejuif. Plus jeune, elle a également fait du piano et du solfège au conservatoire, mais a cessé de pratiquer la musique à la fin de l'école primaire, au profit de la gymnastique. On retrouve ici l'effet des variations de classe sociale au sein des classes populaires : fille de deux employés de mairie, Lila est aussi la plus grande lectrice de l'échantillon (*cf. supra*). Les garçons qui déclarent créer et fabriquer des choses sont eux aussi les seuls lecteurs de leur groupe de sexe, et leurs pratiques semblent liées à leur goût pour la culture japonaise : Gabriel (15 ans) comme Ethan (13 ans) sont des amateurs de mangas et d'*anime* qui aiment aussi dessiner dans ce style japonais et s'intéressent à la création visuelle (bande dessinée, images animées, graphisme…). Gabriel explique néanmoins que depuis la fin du collège, il se consacre de moins en moins au dessin et passe plutôt son temps à créer des « mèmes », des associations d'images et de textes humoristiques destinées à être diffusées massivement sur Internet. On peut enfin citer le cas particulier de Nishan (15 ans), qui se destine à devenir ingénieur et se passionne pour ses « projets » : des constructions de maquettes en Kapla ou en spaghetti qui reproduisent des monuments célèbres.

Sorties culturelles

- ***Parc, centre commercial, fast-food et cinéma : les sorties du quotidien***

Interrogés sur leurs « sorties », tous les jeunes rencontrés à Villejuif décrivent les mêmes activités : « On va manger, on sort au parc, on discute ou on va au ciné » (Adam, 15 ans) – le tout entre ami·e·s du même sexe. Les lieux privilégiés de ces sorties sont les parcs locaux et les trois centres commerciaux les plus proches de Villejuif, accessibles en bus et tramway : Belle Épine à Thiais (± 5 km), Okabé au Kremlin-Bicêtre (±3 km) et Créteil Soleil (± 10 km). Les adolescent·es s'y rejoignent pour « se balader », « se poser » et faire du shopping. Plus rarement, ils fréquentent également les zones commerciales parisiennes (Italie Deux, Châtelet-les-Halles) et visitent la capitale (Tour Eiffel, Champs Élysées…).

La plupart de ces sorties donnent lieu à des repas partagés dans des chaines de fastfood – McDonald's, KFC, O'Tacos, Quick… – et plus rarement à des fréquentations du cinéma. Les jeunes déclarent beaucoup manger à l'extérieur avec leurs ami·e·s, et certains, comme Jawed, développent une véritable expertise des établissements locaux :

> Enquêtrice : Et là, qu'est-ce que vous mangez alors ? Qu'est-ce que tu aimes bien ?
>
> Jawed (14 ans) Le grec.
>
> Enquêtrice : Et tu vas où ?
>
> Jawed : Ça dépend. Si je vais pas tellement loin, je vais à Louis Aragon. Et y'a un kebab à côté. Je vais aussi au Constantinople. Le meilleur grec de tout Paris. C'est délicieux. C'est un régal inhumain ! Et je vais au Chicken, genre poulet frit, là. Pas au KFC – Tast'n'Chicken, à côté de Louis Aragon.

Les rêves et aspirations qu'expriment les jeunes des classes populaires témoignent bien de la place de choix que la restauration occupe dans leurs loisirs. Olivia (17 ans), qui se rend « tout l'temps au McDo » avec ses amies et consomme « grec et pizza » avec son copain, rêve ainsi de manger « dans un restaurant genre hyper – genre très, très haut – genre où on voit tout Paris et tout […] ». C'est aussi le rêve de Jawed : « Si je peux faire tout ce que je veux ? Oh my goodness, déjà je vais me taper un bon petit restau de riches ! Où on peut manger du homard, entre autres… Genre en plein Paris, un vrai truc qui coûte cher – qui coûte vraiment, vraiment cher. »

Au quotidien, les ados sont cependant contraints d'adapter leurs sorties à des budgets limités. Comme l'expliquent plusieurs d'entre eux, la formule « shopping, ciné, restau » est réservée aux moments où ils disposent d'un peu d'argent. À défaut, les jeunes se visitent les uns les autres, se réunissent au parc ou au stade local ou se promènent en ville pour tromper l'ennui :

> Kayla (16 ans) : Si on n'a pas d'argent, bah [on fait] rien, on se balade. Ou si on a d'l'argent on va faire quelque chose, par exemple, on va aller au cinéma, on va aller manger, c'genre de choses, quoi.
>
> Enquêtrice : Si vous avez de l'argent, vous allez faire du shopping ?
>
> Kayla : Oui, faire du shopping, ou on va manger, ou on va au cinéma.

> Lana (16 ans) : Je vais chez [mes copines], mais on s'ennuie. Quand on a de l'argent, on sort, on va manger ou je vais m'acheter des vêtements.
>
> Enquêtrice : Quand vous sortez, vous allez où ?
>
> Lana : Si on n'a vraiment rien à faire, on marche jusqu'à ce qu'on en ait marre et on rentre.

> Selen (13 ans) : [Avec mes amies] on va dans les parkings par exemple. Là-bas, on se pose. On achète à manger. On se pose et on parle, on rigole, des choses comme ça. Sinon, on va des fois, quand on a de l'argent, on va manger – des choses comme ça.

- ***Musées, théâtre, médiathèque… une culture scolaire et institutionnelle peu appropriée***

Les établissements culturels les plus légitimes et institutionnels comme les musées, les salles de spectacles et les bibliothèques et médiathèques ne sont pas des lieux familiers pour les jeunes des classes populaires. Tous et toutes les ont fréquenté de façon ponctuelle à l'occasion de sorties scolaires et une minorité s'y est aussi rendue en famille, mais à une exception près, aucun ado ne manifeste un intérêt pour ces activités. Seul Nishan (15 ans), fan d'ingénierie et de construction, dit fréquenter régulièrement la Cité des sciences qui le « passionne » et le théâtre Romain Rolland de Villejuif, pour ses films scientifiques et documentaires. Tous les autres ados, considèrent musées et théâtres au mieux comme « pas intéressants » (Adam, 15 ans ; Dijibril, 18 ans) ou « ennuyeux » (Awa, 15 ans ; Asma 13 ans), et au pire comme « nuls » (Ibrahim, 13 ans ; Jawed, 14 ans).

Ils décrivent majoritairement les lieux et les contenus de cette « culture cultivée » comme étrangers à leurs préoccupations personnelles et à celles de leurs ami·e·s ; autant d'activités qu'on ne pratiquerait pas « de soi-même » – c'est-à-dire sans y être obligé·e par l'école ou un adulte :

> Olivia (17 ans) : J's'rais jamais allée au théâtre de moi-même, j'me s'rais jamais dit « J'vais aller au théâtre ». Mais sinon ouais, j'aime bien le théâtre.
>
> Enquêtrice : Là, tu penses que tu retourneras de toi-même ?
>
> Olivia : Non. Je sais qu'j'irai pas. En fait, j'me dirai pas « J'vais aller au théâtre ». Puis j'vais y'aller avec qui ? Parce que mes copines, elles aiment pas aller au théâtre – mon copain non plus.

> Enquêtrice : Qu'est-ce que tu en as pensé [des sorties scolaires au théâtre et au musée] ?
>
> Awa (15 ans) : C'est pas nul, mais je me sens pas dans mon élément. Si je dois faire une activité, j'irai pas au théâtre, au musée, etc.

Comparativement, le théâtre semble plus distant des univers culturels juvéniles populaires que les musées, dont certains suscitent malgré tout l'intérêt (musées scientifiques et techniques, historiques…). Beaucoup d'ados expriment au contraire un dégoût d'une intensité surprenante pour les spectacles vivants. C'est notamment le cas de Lila (14 ans) à qui sa mère propose occasionnellement de l'emmener faire des visites et voir des spectacles, et qui préfère « largement » le musée au théâtre, car « le théâtre, c'est une personne qui parle, qui parle, qui parle pendant au moins trois heures ! ». Selen va dans le même sens :

> Selen (13 ans) : [Le théâtre] j'aime pas du tout. […] Avec l'école, on y est allé, on rentrait, on regardait les choses. Mais moi, je ne regardais pas. Soit je dormais, soit on parlait, soit on mangeait.
>
> Enquêtrice : Pourquoi t'avais pas envie d'écouter ?
>
> Selen : Parce que le théâtre, c'est pas quelque chose… Par exemple, moi quand je regarde des films, moi c'est des films d'action ou films d'horreur.
>
> Enquêtrice : Donc, il faudrait que ce soit une pièce de théâtre d'action ou d'horreur ?
>
> Selen : Oui.
>
> Enquêtrice : Ça t'intéresserait tu penses ? Ou tu penses pas…
>
> Selen : Je pense pas parce qu'à chaque fois qu'on va regarder des trucs au théâtre c'est pas des choses qui m'intéressent.

Parmi ces lieux de culture institutionnels, la médiathèque occupe une place particulière pour les jeunes des classes populaires, qui fréquentent le lieu sans pour autant prendre part aux activités culturelles qu'il propose (emprunts d'ouvrages, lecture sur place, usages audiovisuels…). Comme l'expliquent les ados, la médiathèque est avant tout un point de ralliement pour se retrouver entre ami·e·s :

> Enquêtrice : Qu'est-ce que tu fais quand tu vas dans le centre-ville ?
>
> Sofia (16 ans) : On va à la médiathèque.
>
> Enquêtrice : Tu m'as dit que tu n'y allais pas très souvent ?
>
> Sofia : Oui, mais des fois on se pose devant.

> Selen (13 ans) : La médiathèque, mais j'y vais pas pour lire là-bas. On va là-bas. Quand on rentre dans la médiathèque, y'a d'abord un hall. Par exemple, on s'assoit là-bas ou devant la médiathèque y'a une espèce de place. On s'assoit là-bas ou des choses comme ça.
>
> Enquêtrice : Et si tu y vas, c'est pour aller dans des endroits où vous avez le droit de parler, pas dans les endroits plus silencieux ?
>
> Selen : Non.
>
> Enquêtrice : Est-ce qu'il y a des ordis que vous utilisez là-bas ?
>
> Selen : On n'a pas la carte. Il faut avoir la carte.
>
> Enquêtrice : D'accord et donc c'est plus un lieu comme un autre ?

Selen : Oui, c'est ça.

Pour les jeunes filles, la médiathèque constitue un « dehors » suffisamment sécurisant pour être approuvé des parents soucieux de surveiller les sorties et les fréquentations. C'est ce qu'explique Lana :

Lana (16 ans) : [La médiathèque] J'y suis allée qu'une seule fois, avec Olivia et ma sœur. On n'était pas allées au collège – je sais plus pourquoi – et on avait demandé à mon père si on pouvait aller à la médiathèque. En fait, on voulait juste rester dehors. Mon père a accepté qu'on y aille. Du coup on y est allées et on a travaillé un peu.

Comme Lana, d'autres filles déclarent se rendre occasionnellement à l'intérieur du bâtiment « juste pour travailler. Pas pour lire un livre, mais pour travailler avec [s]es copines si [elle] a un devoir à faire pour les cours » (Awa, 15 ans).

- ***Parcs d'attraction et sensations fortes : le goût de l'adrénaline***

À la culture légitime et institutionnelle des musées, théâtres et bibliothèques, les ados rencontré·e·s à Villejuif préfèrent de loin les loisirs sportifs. Beaucoup citent le bowling, la patinoire, l'accrobranche, le parc aquatique Aquaboulevard, le paintball ou encore le *lasergame* parmi leurs sorties favorites entre ami·e·s ou en famille, et une très grande majorité du groupe (17/20) manifeste un goût marqué pour les parcs d'attraction et les sensations fortes. Comme l'explique Kevin, « l'adrénaline » est bien préférable à « tout ce qui est culturel » :

Enquêtrice : Donc, par exemple, qu'est-ce qui t'attire dans le saut en parachute ?
Kevin (17 ans) : L'adrénaline.
Enquêtrice : L'adrénaline donc t'aimes bien tous ces trucs-là, saut à l'élastique… ?
Kevin : Tout ce qui est vitesse, tout ce qui est en hauteur.
Enquêtrice : Et tout ce qui est plus culturel ?
Kevin : Non, c'est pas pour moi, ça.
Enquêtrice : Genre musée ?
Kevin : Non, non, non, non, non.

Selen dresse elle aussi clairement l'opposition entre « les sensations fortes » – qui l'intéressent – et « les musées, les choses comme ça » – qu'elle fait avec l'école mais n'apprécie pas :

Selen (13 ans) : Une fois [l'école] ils nous ont emmenés au musée du Louvre. J'ai pas du tout aimé. C'était pas intéressant du tout, et les choses comme ça je les aime pas du tout. Les musées, les choses comme ça, c'est pas quelque chose qui m'intéresse, comme j'ai dit. J'aime bien les sensations fortes surtout. Du coup, j'ai déjà fait du parachute, mais du parachute quand t'es accrochée à un bateau et que genre ils te laissent… Tu sais, c'est comme du parachute, mais pas exactement où tu sautes d'un avion, l'autre parachute.

Comme Kevin et Selen, la majorité des autres ados valorisent « tout ce qui est extrême » (Jawed, 14 ans), du saut au parachute au karting en passant par le saut à l'élastique et le jet ski. Si la plupart des jeunes n'ont jamais expérimenté ces activités, ils fréquentent cependant les parcs d'attraction de Disney et le parc Astérix, ainsi que la foire du Trône qui se déroule chaque année près de chez eux. Plus accessible et moins chère que les parcs, cette dernière est cependant moins valorisée : plusieurs ados la jugent inférieure au parc Astérix et s'inquiètent de la moindre « sécurisation » des attractions.

Les ados peinent à justifier ce goût pour l'extrême (« Je sais pas… ça me fait des sensations. Y'a quelque chose qui monte et j'adore ça », tente par exemple Ethan, 13 ans), mais on peut supposer qu'il est lié, au moins chez certain·e·s, à la consommation de télé-réalité. Grace (18 ans), fait par exemple le lien entre ce qu'elle voit dans ces émissions de divertissement et son attirance pour les sensations fortes :

Enquêtrice : Est-ce qu'il y a des choses que tu aimerais faire mais que tu ne fais pas parce que tu n'as pas le temps, parce que t'as pas les sous ?
Grace (18 ans) : J'aimerais trop faire… du saut en parachute. J'aimerais trop faire un truc comme ça.

Enquêtrice : Qu'est-ce qui t'attire dedans ?

Grace : Ben en fait quand je regarde les télé-réalité et tout… Quand je les vois faire ce type d'activités et tout, je me dis « Pourquoi je suis pas dedans en fait ? ». J'aime trop les sensations fortes.

Le lien apparaît aussi chez Jawed (14 ans), qui associe son rêve de faire du saut à l'élastique ou en parachute avec celui d'avoir « une villa » – du nom des maisons qui accueillent les candidat·e·s des émissions de télé-réalité :

Enquêtrice : Est-ce qu'il y a des choses que tu aimerais faire, mais que tu ne fais pas ?

Jawed (14 ans) : Ouais. Heu… Du saut à l'élastique, du parachute. Là, y'a trop de trucs là !

Enquêtrice : Pourquoi t'en fais pas ?

Jawed : Parce que je suis petit. […] [Je voudrais faire] Tout ce qui est extrême. Y'en a beaucoup encore. En vrai je pense à plein de trucs mais quand je les dis à voix haute : avoir une villa… c'est pas possible.

3. Des instances de socialisation et de transmission aux influences inégales

La famille, à l'origine des pratiques et des goûts

- ***Les parents, une première influence sur les pratiques et les goûts des adolescents***

✓ **La famille au cœur des valeurs des adolescent·e·s**

Kevin (17 ans) a commencé le football lorsqu'il vivait en Guyane. Élevé par ses grands-parents, qu'il considère comme ses parents, il est venu vivre en métropole chez sa tante pour commencer sa carrière dans ce domaine. Bien plus qu'une pratique sportive, le football est pour lui un investissement quotidien lui donnant la possibilité de rendre ses parents fiers et de leur faire bénéficier de sa réussite. Comme le dit Kevin : « En fait, tout ça là, je le fais pour mes parents parce que ils comptent beaucoup sur moi, du coup, je le fais pour eux. » Ce discours, retrouvé fréquemment en entretien, notamment chez Hassan (16 ans), qui à la question « Tu dirais que le football est un loisir ? » répond : « Non. J'essaie de rendre fier ma famille. » Loin d'être anecdotique, cette volonté de rendre à ses parents ce qu'ils ont investi dans l'éducation des enfants est révélatrice d'un très fort attachement à la famille retrouvé chez la grande majorité des enquêté·e·s, qu'ils ou elles pratiquent le football ou non.

Plus que des initiateurs et partenaires de loisirs, les parents et frères et sœurs sont vus au travers des entretiens comme occupant une place fondamentale dans la vie des enquêtés, les valeurs familiales étant très développées chez ces derniers. Ethan (13 ans) évoque un rap écrit avec des amis :

Enquêtrice : De quoi parlait votre rap, le morceau que vous avez fait ?

Ethan : De la famille, de tout ce qu'il se passe pendant la journée, des gens qui meurent pour rien…

Enquêtrice : C'est qui les gens qui meurent pour rien ?

Ethan : C'est pas des gens qu'on connait vraiment, mais des gens qui sont morts alors qu'ils ont rien demandé.

Enquêtrice : D'accord. Et vous, vous disiez quoi sur la famille ?

Ethan : Qu'il faut jamais abandonner sa famille, etc.

Enquêtrice : Pour toi, c'est important la famille ?

Ethan : Oui. C'est très important.

Loin d'être en opposition avec leur famille, les adolescent·e·s semblent non seulement reconnaître à leurs parents une place primordiale dans leur vie et leurs loisirs – bien que les situations, comme il sera développé plus tard, soient hétérogènes à cet égard - mais semblent également très attaché·e·s à la famille comme valeur, au point de se projeter dans une vie de famille future, à l'instar de Jawed (14 ans) :

> Enquêtrice : Et pour toi, qu'est-ce qui est le plus important dans l'avenir ?
> Jawed : Dans l'avenir ?
> Enquêtrice : Oui, pour l'avenir.
> Jawed : Fonder une famille et tout.

Les propos des enquêté·e·s au sujet de leur cellule familiale font bien souvent état de modes d'organisations traditionnels, les mères occupant une place prépondérante tant dans la gestion du foyer et de l'éducation que dans la transmission culturelle. Le regard porté par les enfants sur les parents et sur la famille en général indiquent que loin de se construire en opposition, les adolescent·e·s interrogé·e·s semblent partager les valeurs de leurs parents (Galland, Roudet, 2012), au point de ne pas envisager pour eux-mêmes un avenir très différent du leur, tant à l'échelle personnelle que professionnelle. Un certain nombre d'adolescentes interrogées se projettent notamment dans des métiers proches, voire similaires, à ceux de leurs mères. Kayla et Lana (16 ans, jumelles), dont la mère est éducatrice de jeunes enfants, sont toutes deux en première professionnelle ASSP (aide soin et service à la personne), Kayla ne sachant pas ce qu'elle souhaite faire plus tard et Lana se voyant travailler avec les enfants. Sarah (16 ans) et Grace (18 ans) dont les mères sont aides-soignantes souhaitent devenir respectivement auxiliaire de puériculture et aide-soignante.

Lorsque les adolescent·e·s souhaitent suivre une voie professionnelle différente de celle de leurs parents, il peut s'agir d'une voie de sortie sur laquelle ils misent tout, comme Kevin (17 ans), Ibrahim (15 ans), Jonathan (14 ans), Hassan (16 ans), Jawed (14 ans) et Awa (15 ans) qui souhaitent devenir footballeur·se·s (ce qui comme énoncé précédemment ne représente pas une volonté de distanciation vis-à-vis de la famille). Il peut s'agir aussi d'une volonté d'ascension sociale liée à la poursuite d'études dans le cas des adolescent·e·s qui sont en situation de réussite scolaire ou qui appartiennent aux familles les plus favorisées de l'échantillon et/ou investissant le plus dans des stratégies d'élévation sociale (comme privilégier des établissements scolaires privés), comme on peut le voir chez Asma (13 ans, scolarisée dans le privé), Ethan (13 ans, dont les parents sont gérants ou chefs d'entreprise), Émeline (14 ans, dont les parents sont les seuls propriétaires de l'échantillon), Nassim (18 ans, l'un des seuls adolescent·e·s de l'échantillon suivant une voie générale), qui souhaitent respectivement devenir avocate, architecte, kinésithérapeute et avocat.

Quelle que soit l'orientation souhaitée, aucun·e des adolescent·e·s interrogé·e·s n'a évoqué de conflits avec ses parents ou de problèmes parentaux, à l'exception de pères absents (ce qui ne remet pas en cause l'attachement à la cellule familiale), ou de désaccord quant aux études suivies et/ou envisagées. Ceci indique que si désaccords il y a, ces derniers ne sont pas au cœur des représentations adossées à leur famille par les adolescent·e·s.

✓ Des usages parentaux du temps libre différenciés

Interrogés sur les loisirs de leurs parents, les adolescent·e·s interrogé·e·s évoquent dans de nombreux cas peu d'activités de loisirs, semblant même pour certains décontenancés par la question. Ibrahim (13 ans) évoque l'emploi du temps à la fois chargé en travail et pauvre en loisirs de ses parents :

Enquêtrice : Ils ont quels loisirs tes parents ?
Ibrahim : Ils travaillent. Quand il rentre à la maison, ben mon père, il dort, et puis il repart au travail.
Enquêtrice : Et ta mère ?
Ibrahim : Ma mère elle travaille. Elle fait la cuisine pour nous, et puis elle repart.

Ces propos relevés très fréquemment dans les entretiens avec les adolescent·e·s reflètent les conditions d'existence de nombreux ménages vivant dans le quartier. La plupart des parents de l'échantillon travaillent dans des secteurs et à des postes qui impliquent un travail souvent physique, un salaire bas et de nombreuses heures de travail (parfois en décalé). Chez les hommes, sur les 17 pères dont l'emploi est connu par les adolescent·e·s, onze sont chauffeurs de poids lourd ou VTC (pour Asma, Sofia et Adam), électriciens ou plombiers (pour Jawed, Émeline, Hassan, Grace), travaillent dans la restauration (pour Selen, Matushan, Kayla et Lana), ou dans la maintenance (pour Kevin et Lila). Chez les femmes, sur les 19 mères de l'échantillon, onze sont femmes de ménage (pour Kevin, Ibrahim et Matushan), travaillent dans la restauration et l'hôtellerie (pour Selen, Awa et Jonathan), ou dans la santé et le soin, le plus souvent comme aides-soignantes et auxiliaires (pour Grace, Hassan, Lana et Kayla, Sarah et Asma). Les onze femmes concernées ne sont pas nécessairement les compagnes ou ex-compagnes des hommes précédemment cités. Les compagnes de trois d'entre eux sont femmes au foyer. Les trois femmes n'étant pas en couple avec l'un des hommes cités sont mères célibataires.

La prépondérance de ce type d'emplois chez les parents des adolescent·e·s interrogé·e·s vient expliquer la difficile représentation pour eux des loisirs de leurs parents. En revanche, les usages du temps libre, chez des adultes occupant tous et toutes des emplois fatigants, sont très différenciés selon le sexe, ce qui témoigne d'une modèle d'organisation familial traditionnel très fréquent dans les classes populaires, où « l'identité conjugale repose […] sur la transmission de normes familiales et sociales » (Le Pape, 2006). Un grand nombre des pères concernés travaillent en heures décalées et sont donc peu présents au sein de la sphère familiale, ou lorsqu'ils le sont, sont évoqués comme se reposant ou dormant, comme c'est le cas pour le père d'Ibrahim cité plus haut, ou de Asma (13 ans) dont le père « aime bien dormir […] parce qu'il travaille de nuit ». La plupart des mères concernées ont souvent également des horaires décalés mais ce sont plutôt leurs activités domestiques lorsqu'elles sont présentes au foyer qui sont mises en avant, comme la mère d'Lana (16 ans) qui, lorsqu'elle rentre du travail, « fait le ménage » et « commence à faire la cuisine », ou celle de Jawed (14 ans) qui déclare que « du coup, on n'a pas beaucoup le temps et quand on a le temps, ben elle est fatiguée, soit elle se repose, soit on fait le ménage ensemble », ou encore de Selen (13 ans) :

Enquêtrice : Et tu dirais que c'est quoi les loisirs de tes parents ? Tout à l'heure, tu m'as parlé de la musique. Mais qu'est-ce qu'ils aiment faire eux sur leur temps libre ?
Selen : Ben, ils en ont pas beaucoup, ma mère surtout. Ben mon frère, sur ses loisirs normalement, il finit déjà de préparer le lycée, après 18 heures et ma mère, elle travaille tout le temps, elle travaille jusqu'au samedi. Et le dimanche, elle est à la maison
Enquêtrice : Elle n'a que le dimanche ?
Selen : Oui.
Enquêtrice : Du coup, elle écoute de la musique, elle regarde la télé ?
Selen : Oui, surtout quand elle cuisine par exemple, quand elle fait le ménage, elle écoute de la musique.

Les propos tenus par Selen indiquent les difficultés rencontrées par sa mère pour trouver du temps à consacrer à ses loisirs, mais également la part importante d'activités domestiques qui composent ses journées, ainsi que la superposition entre loisirs et activités domestiques. Ici, l'écoute de la musique n'est pas une pratique autonome, mais vient accompagner les tâches ménagères. C'est d'ailleurs sans doute

parce que l'écoute de la musique permet à la mère de Selen, ainsi qu'à d'autres mères de l'échantillon, de se superposer à ses activités domestiques qu'il s'agit d'un loisir facilement praticable pour elle.

Chez ces « femmes respectables », pour qui l'implication forte dans les activités domestiques permet l'élaboration d'un « soi dévoué », particulièrement valorisé dans les classes populaires (Skeggs, 2015), le travail domestique et maternel rend difficile la conduite de nombreux loisirs – d'autant plus lorsque ces dernières occupent un emploi chronophage aux conditions difficiles – et quasi-impossible la conduite de loisirs incompatibles avec l'environnement familial. Au-delà d'une question de temps, c'est également une « disponibilité subjective pour intégrer ces notions de "décrochage", de relâchement et de bien-être, fondamentales pour qualifier les expériences de loisirs », qui leur fait défaut (Vieille Marchiset, Tatu-Colasseau, 2012). Les activités tournées autour de sociabilités avec la famille élargie, qui seront évoquées plus bas, sont particulièrement compatibles avec les activités menées dans la sphère domestique, notamment parce qu'elles n'excluent pas les activités domestiques ou familiales (comme cuisiner, s'occuper des enfants, etc.).

✓ De rares loisirs parentaux dominés par la télévision et les sociabilités

Les réponses des adolescent·e·s au sujet des loisirs de leurs parents oscillent ainsi entre deux pôles. Dans l'ensemble, il semble que les pratiques de loisirs des parents sont peu diversifiées. Elles se dirigent majoritairement vers la télévision, et les sorties entre amis et avec la famille éloignée.

La télévision semble en effet au cœur des pratiques de loisir familiales, en ce qui concerne les parents du moins, puisqu'elle est a perdu du terrain chez les adolescent·e·s, au profit des plateformes de vidéo à la demande, notamment. La télévision est, à l'échelle des parents de nos enquêté·e·s, la pratique culturelle privilégiée par les publics des classes populaires (Hoggart, 1970 ; Siblot *et al.,* 2015), elle est le « loisir par défaut » des « exclus de la "haute culture" » (Coulangeon, 2010), et également un « substitut économique au grand écran » (Siblot *et. al.*, 2015). Nassim (18 ans) évoque les loisirs de ses parents, divorcés, pour qui regarder la télévision s'impose comme le loisir dominant – comme chez la majorité des parents des adolescent·e·s interrogé·e·s –:

> Enquêtrice : Tes parents, ils aiment bien faire quoi en fait comme loisirs ?
> Nassim : [Bruit de bouche qui semble indiquer le néant.]
> Enquêtrice : Ils écoutent quoi comme musique, qu'est-ce qu'ils regardent comme films ?
> Nassim : Ben, ils sont pas trop loisirs, hein ! En tout cas, si ils font des loisirs, je les vois pas trop les faire.
> Enquêtrice : Par exemple, ta mère elle fait quoi le soir ?
> Nassim : Télé.
> Enquêtrice : C'est un loisir.
> Nassim : Bah ouais, y'a que ça.
> Enquêtrice : Elle regarde quoi à la télé par exemple ?
> Nassim : *TPMP*, *Touche pas à mon poste*, après, elle va regarder un petit film, après elle va se coucher.
> Enquêtrice : OK ! et ton père ?
> Nassim : Pareil.
> Enquêtrice : Il regarde aussi *Touche pas à mon poste* ?
> Nassim : Il regarde aussi *Touche pas à mon poste*, tout ça, ouais.

Loisir privilégié, le visionnage de la télévision se concentre par ailleurs, dans les classes populaires, sur un nombre restreint de thématiques : « le travail et les conditions économiques et sociales, la famille, les questions « d'insécurité », le sport ou les potins sur les vedettes qui permettent de se situer dans le monde,

les grands événements qui entraînent une rupture dans le cours ordinaire de la vie » (Goulet, 2015). Si l'ouvrage de Vincent Goulet se concentre sur le visionnage des informations, les sujets privilégiés ici peuvent être étendus aux émissions de divertissement grand public telles que *Touche pas à mon poste*, fréquemment citée par les adolescent·e·s lorsqu'ils évoquent les émissions que regardent leurs parents, ou encore les émissions de télé-réalité qu'ils déclarent eux-mêmes regarder, ce qui contribue à montrer l'effet exercé par le comportement culturel des parents sur celui des enfants (Octobre, Jauneau, 2008). Le sport et l'actualité (et notamment l'actualité du pays d'origine, à laquelle les familles accèdent *via* des chaînes internationales) sont également des thématiques centrales. On retrouve d'ailleurs cet intérêt pour les informations locales dans les pratiques d'adolescents qui s'informent, *via* leur smartphone, et notamment les réseaux sociaux, de ce qui se passe dans leur quartier, à l'instar de Ethan (13 ans) :

> Enquêtrice : Pour toi, c'est important de se tenir au courant des informations, de l'actualité ?
> Ethan : Oui.
> Enquêtrice : Tu fais comment ?
> Ethan : Je regarde des fois sur Snap, par exemple : « Attention, violeur à Villejuif… »
> Enquêtrice : Ça arrive des fois ?
> Ethan : Oui. C'est déjà arrivé à plein de personnes.
> Enquêtrice : Où est-ce que tu as eu cette information ? Sur Snap ?
> Ethan : Oui.

On observe donc un resserrement des intérêts des parents, non seulement sur quelques pratiques, mais également sur un petit nombre de thématiques, ce dont on peut facilement voir la transposition dans les pratiques des adolescent·e·s.

La seconde partie des pratiques de loisirs des parents s'organise autour de sociabilités le plus souvent familiales avec des membres de la famille élargie. La plupart des adolescent·e·s évoquent des sociabilités aux sein de groupes de même sexe, à l'instar d'Awa (15 ans) :

> Awa : Mon père préfère plutôt les sorties avec mes oncles. Comme mes oncles habitent un peu loin, il va aller chez eux pour sortir et boire un café. Et ma mère, elle aime bien sortir avec nous, avec moi et mes sœurs. Tout le monde vient chez moi, et on parle, on rigole. On va chez mes sœurs, je l'accompagne chez ma tante, etc.

Peu d'enquêté·e·s font état de cercles amicaux mixtes chez leurs parents. Même lorsqu'il s'agit de la famille, il semble que les pères passent plus de temps avec les autres hommes de la famille ou avec leurs amis masculins, comme le père de Kayla (16 ans), qui « aimait bien sortir le soir aussi, enfin, beaucoup, beaucoup », qui « aime beaucoup ses amis » et qui, « chaque fois qu'il y [a] quelque chose avec ses amis, […] va y aller ». En parallèle, les mères sont prises dans des activités avec l'ensemble des femmes de la famille (souvent au domicile des unes et des autres) et avec les enfants, filles et garçons confondus. Si les adolescent·e·s semblent – quel que soit leur genre – avoir un réseau amical très dense et tendant vers la mixité, nous émettons ici l'hypothèse que la mise en couple aurait une incidence – chez les filles – sur la conduite des loisirs, qui se manifesterait dans le resserrement du réseau amical autour de sociabilités féminines, tout en réduisant même le nombre d'amies fréquentées. Olivia (17 ans) indique notamment ne plus voir ses amies de la même manière depuis qu'elle est en couple, et ne plus fréquenter les garçons qui composaient auparavant son réseau amical.

Rares sont celles et ceux qui, à l'instar de Ethan (13 ans), Asma (13 ans) et Lana (16 ans), évoquent lorsqu'ils parlent des loisirs de leurs parents, des sorties culturelles. Lorsque c'est le cas, il s'agit des pratiques des

mères et le plus souvent de sorties à Paris, tournées principalement vers la visite de monuments et la fréquentation de restaurants, et parfois de musées (et dans ce cas seul le musée du Louvre est cité de façon explicite). Les mères concernées cherchent alors à partager ces sorties avec leurs enfants, comme Asma (13 ans) et sa mère qui visitent des monuments et vont « manger au restaurant ou alors dans les magasins » ou encore Lana (16 ans), qui évoque ses sorties avec sa mère dans Paris : « Des fois, on va rue Mouffetard manger au restaurant. Après, on se promène. Et puis on rentre. » À l'instar des visites familiales précédemment évoquées qui incluent l'ensemble des enfants et pas seulement les filles, cette volonté des mères de faires des sorties avec leurs enfants peut également concerner les garçons, lorsqu'ils sont encore assez jeunes pour ne pas chercher à s'en affranchir :

> Enquêtrice : Quels sont les loisirs de ta mère ?
> Ethan : Ma mère, elle aime bien sortir avec moi, faire des sorties.
> Enquêtrice : Qu'est-ce que vous faites ensemble comme sorties ? Tu m'as parlé des parcs d'attractions…
> Ethan : Jardin d'acclimatation, et tout. Un jour, on est partis au musée du Louvre, et après, des voyages.

Paradoxalement, lorsqu'elles peuvent développer des pratiques de loisirs plus diverses, les mères – qui comme nous l'avons montré sont particulièrement tournées vers la sphère domestique– en présentent des formes plus ouvertes sur l'extérieur du quartier que celle des hommes, le même phénomène s'observant chez les adolescent·e·s, ce qui sera évoqué par la suite.

✓ Des activités partagées

Qu'il s'agisse d'écouter de la musique, de jouer aux jeux vidéo, de sortir ou encore de faire du sport, la grande majorité des pratiques de loisirs des adolescent·e·s se déroulent en dehors du cercle familial, ou du moins – lorsqu'elles ont lieu au sein du foyer –, à l'écart des parents. Peu d'activités en effets sont pratiquées en famille, et lorsqu'elles le sont, il s'agit dans la majorité des cas des mêmes loisirs. En premier lieu, c'est la télévision qui rassemble les familles au salon, en faisant donc la principale activité de loisir se déroulant en dehors de leur chambre. À la télévision, comme évoqué plus haut, ce sont les informations, le sport et les émissions de divertissement passant sur les chaines télévisées qui sont les plus regardées, avec, dans une moindre mesure quelques films et séries.

> Enquêtrice : Qu'est-ce que tu regardes ?
> Hassan (16 ans) : En fait je regarde pas trop la télé parce que c'est plutôt mes parents qui regardent. Donc, je regarde avec eux le journal.
> Enquêtrice : Tu regardes pas la télévision de toi-même ? C'est plus quand quelqu'un l'a allumée que tu la regardes ?
> Hassan : Oui, voilà c'est ça.

Les informations et le sport sont souvent regardées par les pères, et les émissions de divertissement et les séries par les mères, et si la majorité des adolescent·e·s interrogé·e·s déclarent regarder de temps à autre la télévision avec leurs parents, ce sont plus souvent les garçons qui déclarent regarder les informations et le sport, les filles privilégiant les émissions de divertissement et les séries en famille, (regardées également par les garçons). Par ailleurs, il s'agit la plupart du temps de pratiques ponctuelles, et non nécessairement d'une habitude inscrite dans le quotidien, comme c'est le cas pour certain·e·s sur le cas desquel·le·s nous reviendrons plus loin.

La sortie au restaurant – parfois complétée par la visite plus rare de parcs d'attraction – est la seconde activité familiale qui ressort des pratiques déclarées. En effet, la quasi-totalité des adolescent·e·s

interrogé·e·s – à l'exception de ceux dont les parents ont le moins de temps disponible, comme Ibrahim (13 ans) dont les parents sont souvent absents ou Sarah (16 ans) dont la mère est mère célibataire – déclarent aller en famille au restaurant, et ce même lorsqu'ils font très peu, ou n'ont pas d'appétence particulièrement pour les sorties en famille, comme c'est le cas de Jonathan (14 ans) qui n'aime « pas trop » sortir avec sa famille mais à qui il arrive d'aller « chez Flunch ». Les propos des adolescent·e·s à cet égard indiquent en effet que les lieux fréquentés sont souvent les mêmes, et que ces sorties sont ancrées dans des habitudes familiales et non l'objet de découvertes de nouveaux endroits ou de nouvelles formes de gastronomie. Comme c'est le cas pour la télévision, dans les pratiques des adolescent·e·s se lit bien souvent une transposition de celles des parents : les sorties des jeunes sont en effet souvent articulées également autour de l'alimentation, et se déroulent fréquemment dans les mêmes lieux, qui présentent généralement peu de diversité dans le type de restauration proposée (fast food, principalement).

Certain·e·s (rares) adolescent·e·s évoquent d'autres activités ou sorties, et c'est dans ce cas la marque de formes de sociabilités familiales plus denses – on observe à cet égard que les membres de la famille reviennent très fréquemment dans les propos des adolescent·e·s concerné·e·s et qu'ils jouent un rôle fort dans leurs choix et leur rapport à l'autorité en général – ainsi que, bien souvent, d'une plus grande aisance (économique ou temporelle), parce que les deux parents sont employés plutôt qu'ouvriers, qu'ils ont eux-mêmes plus de pratiques culturelles et de loisirs, qu'ils s'inscrivent dans des stratégies d'élévation sociale, et bien souvent, parce que les enfants sont plus grands (la place dans la fratrie peut en effet avoir une incidence sur la socialisation des enfants, sur leur quotidien – et comme Stéphane Beaud le montre lorsqu'il étudie les parcours des enfants de la famille Belhoumi (2018) – sur leurs trajectoires).

C'est le cas de Ethan (13 ans, parents gérant de restaurant et décoratrice), Lila (14 ans, parents fonctionnaires) et Émeline (14 ans, parents plombier et animatrice, qui sont par ailleurs les seuls propriétaires de l'échantillon), dont les parents ont les situations les moins précaires. Ethan est notamment un des seul·e·s enquêté·e·s à voyager à l'étranger avec sa famille, ailleurs que dans le pays d'origine de ses parents, Émeline déclare de nombreuses sorties en famille, et notamment au cinéma, et Lila évoque l'habitude de soirées télé avec ses parents qui se distinguent des pratiques de visionnage de la télévision précédemment évoquées sur plusieurs points :

> Lila : Ben en fait moi j'aime bien, par exemple, même en semaine quand j'ai fini mes leçons, avec mes parents, on se programme un film devant la télé. On est tous dans le canapé. On prévoit tout, des couvertures et tout, et on est tous cosy.
> Enquêtrice : Tu es proche de tes parents ?
> Lila : Oui. Très proche.
> Enquêtrice : Ils sont cools ?
> Lila : Oui.
> Enquêtrice : C'est quel jour que vous faites ça ?
> Lila : Dès que je suis libre.
> Enquêtrice : Donc souvent en fait.
> Lila : Oui. On le fait souvent.
> Enquêtrice : Donc, quand tu as fini tes devoirs, même la semaine, vous choisissez un film ?
> Lila : Si je commence pas tôt le lendemain. Ça j'adore.
> Enquêtrice : Donc, c'est un de tes loisirs préférés.
> Lila : Ouais.
> Enquêtrice : Et vous regardez quoi comme genre de films ?

Lila : Heu d'action, de comédie, de fantastique. Toutes sortes de choses !
Enquêtrice : Qui choisit ?
Lila : Mon père [rires].
Enquêtrice : Pourquoi ?
Lila : Parce que, je sais pas. En fait, c'est comme ça. C'est plus lui parce qu'il rentre plus tôt. Donc il a le temps de voir les programmes et de faire à manger. Donc on lui laisse le loisir de choisir le programme.
Enquêtrice : Mais, il choisit des choses en fonction de vos goûts.
Lila : Ah oui ! Si on veut pas regarder le film on lui dit non.

Ce récit de soirées ordinaires dans le quotidien de Lila se distingue fortement des autres pratiques relevées, autant dans le type de pratique culturelle (regarder des films, et en famille) que dans l'anticipation de la pratique (ne pas regarder ce qui « passe à la télévision » mais prévoir en amont un film à regarder, c'est-à-dire regarder un film et non pas « le film », comme le dit Lana [16 ans]), ou dans la variété des genres cinématographiques privilégiés (qui sous-entendent des formes d'omnivorisme culturel chez les parents de Lila [Peterson, 2004]), ou encore dans l'investissement culturel du père de Lila, rare voire inexistant, comme nous allons le voir, chez les autres pères des familles appartenant aux classes populaires.

✓ Des pères absents, des mères omniprésentes

Les pères des adolescent·e·s interrogé·e·s sont en effet remarquablement invisibles (en comparaison des mères) dans les discours tenus par leurs enfants lorsqu'il s'agit d'évoquer la participation à la vie quotidienne ou aux pratiques culturelles et de loisirs. Il ne s'agit pas de dire que les pères sont absents (la plupart des adolescent·e·s se réfèrent fréquemment à l'entité des « parents » et évoquent leurs pères en entretien), mais que, aux yeux des jeunes par qui nous avons accès à ces données, ils prennent part à l'éducation des enfants d'une manière extrêmement moins forte que les mères, qui sont omniprésentes dans les discours, à commencer par tout ce qui a trait à la discipline.

Lorsqu'ils sont interrogés sur ce qu'ils ont ou non le droit de faire, les adolescent·e·s se réfèrent systématiquement à leurs mères. Que ces dernières soient à l'origine des règles de conduite à suivre ou qu'elles soient uniquement les garantes de leur application, elles sont néanmoins systématiquement associées par les jeunes aux contraintes disciplinaires auxquelles ils et elles sont soumis. La vigilance des mères peut alors s'exercer sur tout ce qui a trait à la vie scolaire (principalement sous l'angle des notes), aux horaires de sorties (la plupart des collégien·ne·s interrogé·e·s devant rentrer directement après l'école), ou encore aux types d'activités autorisées et leurs modalités, certaines adolescent·e·s, comme Grace (18 ans) évoquant un contrôle inquiet de la part de sa mère à l'idée qu'elle « traine » en bas, ou qu'elle fréquente des garçons, ou encore Selen (13 ans), Sofia (13 ans) et Lana (16 ans) qui n'ont « pas le droit de sortir le soir », Kayla (16 ans) qui ne peut pas aller trop souvent dormir chez des amies, Awa (15 ans), dont la mère ne veut pas qu'elle se fasse faire un piercing au nez, ou plusieurs garçons, comme Kevin (16 ans) et Nassim (18 ans), dont les parents n'aiment pas qu'ils sortent le soir.

Ce rôle prépondérant des mères dans l'éducation des enfants se lit aussi dans des incitations (plus ou moins fortes selon les foyers) à aller vers la culture légitime. Ethan (13 ans) évoque les tentatives de sa mère pour le faire lire :

Enquêtrice : Tu as des exemples de romans que tu as lus et que tu n'as pas aimés ?
Ethan : Le Bourgeois gentilhomme.
Enquêtrice : Tu l'as lu pour l'école ?

Ethan : Non. Ma mère me l'a acheté.
Enquêtrice : Ta mère aimerait bien que tu lises plus ?
Ethan : Oui.
Enquêtrice : Qu'est-ce qu'elle te dit ?
Ethan : Elle dit que comme ça, je connaîtrai plus de vocabulaire, plutôt que d'être toujours sur les écrans.

Plusieurs adolescent·e·s évoquent des tentatives similaires de la part de leurs parents, qui sans nécessairement aller jusqu'à leur acheter des livres, les incitent fortement à en lire. Ces incitations et sollicitations familiales fortes vers une pratique rentable scolairement ne suffisent néanmoins pas à développer ce goût de la lecture chez les adolescent·e·s ni à faire d'eux de « bons élèves » (Lahire, 2008). En effet, ces tentatives provenant de parents des classes populaires, eux-mêmes la plupart du temps non lecteurs, se heurtent à un manque d'intérêt globalement partagé par l'ensemble des enquêté·e·s pour la culture légitime dans son ensemble.

Kayla : Je voulais lire un livre et vu que j'aime bien les histoires vraies et tout, je crois que c'était inspiré de faits réels, du coup, ma mère elle m'a proposé de lire ça et j'ai commencé, mais j'ai pas fini.
Enquêtrice : Parce que ta mère, elle aimerait bien que tu lises plus ? Elle, elle lit ?
Kayla : Oui, enfin, elle lisait toujours, tous les soirs, elle lisait et maintenant, moins, elle lit moins.
Enquêtrice : Parce qu'elle fait quoi à la place ?
Kayla : Elle regarde la télé et après, bah c'est tout, en fait.

De plus, et comme on peut le lire dans l'exemple des pratiques de lecture de Kayla et sa mère, ces incitations délibérées de la part des parents ont moins de force que ne l'aurait « une fréquentation (des œuvres culturelles) précoce et insérée dans les rythmes familiers de la vie familiale » (Bourdieu et Darbel, 1966, cités dans Darmon, 2016), c'est-à-dire si, par exemple, la mère de Kayla avait une pratique plus dense de la lecture.

Certaines rares mères de l'échantillon présentant une appétence pour la visite de monuments, musées et du théâtre trouvent d'ailleurs difficilement en leurs enfants des compagnons de visite, ces derniers préférant privilégier le sport ou les activités à sensations fortes, comme évoqué plus haut. Asma (13 ans), à qui il arrive de faire ce genre de sorties avec sa mère, déclare qu'elle « n'aime pas ça » car elle « trouve ça ennuyeux ». Lila (14 ans), évoque ses stratégies pour échapper aux sollicitations maternelles :

Enquêtrice : Par exemple, elle t'emmène au musée, au théâtre, au cinéma…
Lila : Au théâtre et au musée, souvent je lui sors le discours de « j'ai besoin de faire mes leçons ».
Enquêtrice : Parce que t'aimes pas ?
Lila : Non.

Les sorties entre les adolescent·e·s et leurs mères, particulièrement le fait des adolescentes, se déroulent plus souvent sur le mode de la promenade que de la sortie culturelle, les pratiques les plus fréquemment évoquées consistant en des sorties dans Paris, autour de monuments, et associées le plus souvent à du shopping et à des sorties au restaurant, comme Asma (13 ans) le laisse entendre dans un sourire :

Enquêtrice : Vous faites quoi avec ta mère ?
Asma : Parfois on va à Paris.
Enquêtrice : Qu'est-ce que vous faites ?
Asma : On visite.
Enquêtrice : Vous visitez…

Asma : Des monuments, parfois on va au restaurant, ou alors dans les magasins.

À l'inverse de la sortie au théâtre ou au musée, il s'agit alors de pratiques menées volontairement par les filles avec leurs mères, et qui présentent par ailleurs les mêmes caractéristiques que la plupart des activités qu'elles-mêmes mènent avec leurs amies, lorsqu'elles vont à Paris notamment. Certaines adolescentes évoquent d'ailleurs des rapports de proximité très forts avec leur mère, à l'instar d'Grace (18 ans) :

Enquêtrice : Qui sont tes trois meilleures amies ? Celles avec qui tu peux partager des choses très intimes ?
Grace : Francesca, Sarah et… ma mère.

✓ Transmission de la culture d'origine

Dans la mesure où la quasi-totalité des adolescent·e·s interrogé·e·s sont – comme nous l'avons évoqué plus haut – issu·e·s de l'immigration (de première ou deuxième génération), les parents sont également les garants de la transmission de la culture d'origine, et ce qu'il s'agisse de musique, de contenus audiovisuels ou de gastronomie. Principalement originaires du Maghreb (et plus rarement du Moyen-Orient), de l'Afrique centrale et de l'Ouest et des départements et territoires d'outre-mer français, les jeunes entretiennent des rapports différenciés à leur culture d'origine.

Les adolescent·e·s originaire du Maghreb et du Moyen-Orient, qui par ailleurs sont ceux qui ont fait le plus de séjours dans leur pays d'origine (le plus souvent tous les étés) comme c'est le cas de Selen (13 ans), Asma (13 ans), Jawed (14 ans), Sofia (14 ans) et Gabriel (15 ans) – Nassim (18 ans) étant le seul originaire du Maghreb à ne pas régulièrement y passer des vacances –, entretiennent des rapports à la fois plus ténus et plus éloignés avec leur culture d'origine.

Enquêtrice : Tes parents, tu dirais qu'ils écoutent quoi comme musique ?
Selen : Des musiques turques, du raï…
Enquêtrice : Des musiques turques récentes ? Parce que j'imagine que la musique turque ça doit être très vaste.
Selen : Oui. C'est des musiques anciennes par exemple. Ça dépend beaucoup. Après, y'a des musiques, c'est des chanteurs anciens qui sont anciens. Et ma mère, elle préfère ça, des musiques de ce genre qui sont pas comme le rap… Un peu plus calmes, un peu plus doux, des choses comme ça.
Enquêtrice : Et toi, t'aimes bien ?
Selen : Pas vraiment.

Le discours de Selen (13 ans) est très représentatif de postures se retrouvant chez l'ensemble des enquêté·e·s originaires du Maghreb, chez qui on peut observer à la fois une plus grande connaissance du pays d'origine (tant du point de vue de la musique et des productions audiovisuelles que de la vie quotidienne, puisque ces dernier·e·s s'y rendent régulièrement et y sont logés dans leurs familles éloignées, ce qui ne peut être sans effet sur leur socialisation), et une distance prise vis-à-vis des productions culturelles de ce pays, sur lesquelles ils portent un regard relativement indifférent et souvent dédaigneux, lorsqu'ils le comparent aux productions américaines (pour les séries par exemple) et/ou françaises (pour le rap notamment). C'est le cas de Jawed (14 ans) qui, bien qu'il écoute parfois du raï, déconsidère le rap algérien :

Enquêtrice : Par exemple en arabe et algérien, est-ce que tu écoutes des choses ?
Jawed : Non, c'est éclaté, c'est trop nul.
Enquêtrice : Pourquoi ?
Jawed : Parce que le rap algérien, c'est trop nul.

En revanche, les adolescent·e·s de l'échantillon originaires d'Afrique de l'Ouest ou centrale semblent à la fois moins connaître le pays d'origine de leurs parents, notamment parce qu'une grande partie d'entre eux n'y sont jamais allés (plusieurs notent le prix des billets d'avion, qui n'est pas le même que pour aller au Maghreb), et entretenir des rapports plus forts avec la culture du pays, comme Grace (18 ans) :

> Grace : J'écoute que de la musique africaine.
> Enquêtrice : Quel type de musique africaine ? Il doit y avoir plein de genres différents, non ?
> Grace : Ben les musiques de mon pays, soit les instrumental afro.
> Enquêtrice : Moi, je connais pas du tout. Tu pourrais me citer des groupes ou des chansons récentes que tu écoutes plus que d'autres ?
> Grace : J'écoute Fally Ipupa, il est congolais. Du coup j'écoute beaucoup de ses musiques, j'ai toutes ses musiques, même les dernières qui sont sorties.

Nous émettons ici l'hypothèse que plus les jeunes sont éloignés de leur culture d'origine, plus celle-ci exercerait d'attrait sur eux, prenant alors une place prépondérante dans leurs loisirs dans une logique quasi-identitaire. Les adolescent·e·s originaires d'Afrique de l'Ouest et centrale y ayant déjà effectué des séjours se rapprochent en effet, dans leurs pratiques, des adolescent·e·s originaires du Maghreb, à l'instar d'Ibrahim (13 ans), ou de Jonathan (15 ans) dont les parents écoutent de la musique respectivement ivoiriennes et congolaises, sans que cela ne se transpose dans une pratique effective chez ces derniers.

Les deux adolescent·e·s originaires de départements et territoires d'outre-mer français, Sarah (16 ans) de Guadeloupe et Kevin (17 ans) de Guyane sont les seuls à avoir une écoute de musique antillaise conjuguée à une connaissance de ces territoires, Kevin y ayant passé toute sa vie et Sarah y étant allée à plusieurs reprises.

En revanche, bien que la majorité des jeunes ne déclarent pas, pour la plupart, entretenir un goût personnel pour la musique, les films et les séries de leur pays d'origine, ils évoquent fréquemment des pratiques d'écoute et de visionnage en famille. Les parents des jeunes de l'échantillon, quelles que soit leur origine, en consomment dans des proportions différentes mais systématiquement les productions musicales et audiovisuelles, ce qui fait que l'ensemble des adolescent·e·s de l'échantillon y sont à un moment ou un autre en contact (ce qui est particulièrement le cas pour la musique). Une grande partie de ces pratiques se déroule en effet en famille, comme c'est le cas pour Émeline (14 ans), dont les parents consomment (avec elle) « beaucoup de films et séries égyptiennes » (au détriment d'autres productions), ou encore de Hassan (16 ans) :

> Enquêtrice : Tu écoutes de la musique ou tu regardes des séries comoriennes ?
> Hassan : Oui. Avec ma famille, on écoute de la musique comorienne, on regarde des mariages un peu.
> Enquêtrice : Qu'on vous envoie ?
> Hassan : Non ! Sur YouTube !
> Enquêtrice : Mais c'est des familles que vous ne connaissez pas ?
> Hassan : Si, mais c'est sur YouTube. Ils montrent comment ils font à manger…
> Enquêtrice : Ça t'arrive d'écouter de la musique comorienne quand tu es seul ?
> Hassan : Non.

Même dans des contextes où les sociabilités familiales sont très denses et où les parents et enfants partagent de nombreuses pratiques de loisirs – comme c'est le cas pour ces deux adolescent·e·s – la transmission ne s'effectue pas parfaitement. Des adolescent·e·s qui connaissent alors la musique du pays d'origine de leurs parents se l'approprient néanmoins différemment de ces derniers, et différemment les uns des autres, ce qui reflète les effets de « la diversification progressive des réseaux sociaux dans lesquels s'inscrivent les migrants et leurs descendants » (Coulangeon, 2007).

En revanche, il semble que la transmission s'opère mieux dès lors qu'il s'agit de pratiques de cuisine, et ce particulièrement en ce qui concerne les filles de l'échantillon, qui déclarent souvent être prises dans un apprentissage des recettes familiales provenant du pays d'origine de leurs parents, comme Selen (13 ans) qui cuisine « des spécialités turques », Awa (15 ans) qui donne pour exemple « du riz avec une sauce spéciale de la Guinée » que sa mère lui a appris à faire ou encore Grace (18 ans), qui apprend auprès de sa mère « à cuisiner la nourriture de [son] pays », car selon cette dernière, « une fille doit apprendre à préparer » (ce qui ne l'a pas empêchée de transmettre également cet héritage culinaire à ses fils).

- ***Les frères et sœurs, entre relais de l'influence parentale et extension des sociabilités amicales***

✓ **Un rôle de contrôle et d'accompagnement de la part des frères et sœurs plus âgés**

La place dans la fratrie, comme la différence d'âge entre frères et sœurs, joue un grand rôle dans les relations que les adolescent·e·s entretiennent entre eux. Loin d'occuper une place similaire au sein du foyer, les enfants les plus âgé·e·s de la fratrie prennent bien souvent le relais des parents, qu'il s'agisse de l'aide aux devoirs, de la surveillance des plus jeunes ou encore de leur accompagnement à différentes activités. Ainsi, le rôle joué par les adolescent·e·s au sein du foyer, à moins qu'ils soient enfants uniques ou que les écarts d'âge soient faibles, diffère selon leur âge et leur position dans la fratrie. Les adolescent·e·s interrogé·e·s font donc état de différentes situations, selon qu'ils sont les grand·e·s ou les petit·e·s dans les situations évoquées.

L'aide dont bénéficient les plus jeunes peut dans un premier temps dépasser les activités du quotidien et subsister une fois les plus grand·e·s parti·e·s. C'est notamment le cas pour Awa (15 ans), qui peut toujours compter sur ses frères et sœurs lorsqu'elle a besoin de quelque chose, et notamment d'argent :

> Awa : Chez moi, comme je suis la plus petite, on m'a toujours acheté les choses. C'est pas que j'ai tout ce que je veux, mais si je demande quelque chose, mon frère ou ma sœur va me l'acheter. Pour le prix, je sais pas trop, parce que quand je veux quelque chose, je vais demander à mes frères et sœurs. J'ai jamais trop demandé quelque chose à ma mère, parce que j'ai beaucoup de frères et sœurs. […]
>
> Enquêtrice : C'est parce que tu n'as pas envie de la déranger ?
>
> Awa : Non. Comme j'ai beaucoup de frères et sœurs, je me dis qu'il vaut mieux leur demander à eux qu'à elle.
>
> Enquêtrice : Tu penses que tu es plus proche de tes frères et sœurs que de ta mère, de tes parents ?
>
> Awa : Non. Je suis plus proche de mes parents. Ça m'arrive de leur demander, mais je vais moins leur demander de l'argent qu'à mes frères et sœurs.

Dans ce contexte, les frères et sœurs achèvent de se faire le relais des parents, puisque les adolescent·e·s les identifient comme des adultes à même de les aider et de pourvoir à leurs besoins (les rapprochant alors du statut d'oncles ou de tantes). Nous émettons ici l'hypothèse que ces membres de la fratrie, ayant peut-être « manqué » de moyens pendant l'adolescence, s'assurent une fois parti·e·s que ce n'est pas le cas des plus jeunes.

Lorsqu'ils vivent toujours au sein du même foyer, les grands frères et grandes sœurs jouent tout d'abord un rôle dans l'aide aux devoirs, ainsi que dans l'accompagnement à diverses activités. Jawed (14 ans) évoque notamment l'aide dont il bénéficie de la part de sa grande sœur (âgée de 18 ans et qui suit un BTS en management) pour ses devoirs, qui les « vérifie à la fin, obligatoirement ». C'est d'autant plus significatif que les parents n'ont pas été cités au cours des entretiens comme aidant aux devoirs ; on peut émettre l'hypothèse que, quasiment tous et toutes issu·e·s de l'immigration (de première génération), les parents des jeunes interrogé·e·s ne sont pas ou ne se sentent pas à même d'encadrer ce type d'activités,

alors que les frères et sœurs auraient à la fois la compétence, et au sein de leur famille la responsabilité, de le faire. Ces derniers participent également à aller chercher, ou à accompagner les plus jeunes à l'école ou à différents lieux où se déroulent leurs activités dans la ville. Ethan (13 ans), pourtant un des plus jeunes de l'échantillon, joue ce rôle auprès de sa petite sœur sans que cette tâche soit associée à quelque chose de négatif :

> Enquêtrice : Est-ce que tu t'occupes un peu de ta petite sœur ?
> Ethan : Oui. Je vais des fois la chercher à l'école.
> Enquêtrice : Elle est où à l'école ?
> Ethan : À Karl Marx, mais au primaire.
> Enquêtrice : Du coup, tu t'occupes des fois un peu d'elle. C'est quelque chose que tu aimes bien ?
> Ethan : Oui, c'est drôle.
> Enquêtrice : Pourquoi ?
> Ethan : Comme si j'étais papa.

Ces différentes responsabilités s'accompagnent également (sans pour autant que ce rôle d'autorité ait été nécessairement dévolu aux grands frères ou grandes sœurs par les parents) d'une prise d'autorité sur les activités des plus jeunes, que cette autorité soit plus ou moins acceptée par ces derniers (et qu'elle ait ou non une incidence sur leurs sorties). Jawed (14 ans) évoque à nouveau le rôle joué par sa grande sœur dans son éducation :

> Jawed : Au début, mes parents, surtout ma grande sœur, puisqu'elle s'occupe de nous, au début elle voulait pas me laisser. [...] En fait, j'avais trois de mes potes, mes amis, ils ont fait un groupe et ça s'appelait le *Gérard des Meufs*. Mais c'était la plus grosse bêtise de ma vie, mais vous savez pas à quel point, et ma sœur elle m'a dit, « toi je vais checker ton téléphone », elle a regardé. Elle va sur Instagram et après elle me fait « Waa ! », c'est terrible, elle m'a enlevé Instagram.
> Enquêtrice : Donc, ta sœur elle est quand même très présente, elle te dit beaucoup de trucs à faire ou à ne pas faire, elle fait attention à toi.
> Jawed : Oui, oui.

Si l'exemple de Jawed montre que les grandes sœurs peuvent se substituer aux parents lorsqu'il s'agit de contrôler le comportement des plus jeunes de la fratrie, ce type de contrôle évoqué par les adolescent·e·s est particulièrement le fait de grands frères sur leurs petites sœurs, et peut aussi bien concerner leurs usages des réseaux sociaux que le type de musique qu'elles écoutent ou encore leur vie sentimentale. Sofia (13 ans), évoque l'influence que son frère a eue sur son usage de Snapchat (dans un contexte où l'ensemble des jeunes de l'échantillon affirment utiliser ce réseau social) :

> Enquêtrice : Tu n'utilises qu'Instagram comme réseau social ?
> Sofia : Oui.
> Enquêtrice : Tu n'utilises pas Snapchat. Pourquoi ?
> Sofia : Mon frère, il veut pas.
> Enquêtrice : Pourquoi ?
> Sofia : Il dit que Snap, c'est plus la même qu'avant.
> Enquêtrice : Comment c'est maintenant ?
> Sofia : Que les filles de mon âge, elles envoient des photos dénudées.
> Enquêtrice : Il a peur que tu fasses la même chose ?
> Sofia : Oui.
> Enquêtrice : Et toi, tu regrettes de ne pas être sur Snapchat. Tu aimerais y être ?
> Sofia : Avant, je le voulais. Mais maintenant, je m'en fous.

Cette inquiétude des grands frères pour leurs petites sœurs est très répandue et témoigne de rapports de genre impliquant un plus grand contrôle sur les filles, leurs sociabilités et leur sexualité. Le grand frère de Selen (13 ans) – qui partage avec elle un certain nombre de points communs, comme l'écoute de rap, le fait de beaucoup sortir en bas des immeubles, de faire de la boxe ou de s'habiller en « streetwear » – voit d'un mauvais œil le fait qu'elle écoute certains morceaux (que lui écoute) :

> « Oui, lui, il veut pas que j'écoute du rap, mais ça, c'est par rapport à autre chose parce qu'il veut pas que je dise des gros mots, des choses comme ça. Ça dépend de certains raps. Par exemple, ceux qui insultent tout le temps, il veut pas que j'écoute ça. »

Porteur de représentations tranchées sur les codes de féminité, le frère de Selen déplore également parfois sa tenue – pas assez féminine à son goût – et l'incite à porter des robes. Cette dernière trouve une alliée en sa mère qui la soutient dans l'affirmation de ses goûts vestimentaires, ce qui tend à montrer que les frères et sœurs peuvent parfois être plus conservateurs que les parents dans les normes que leur encadrement (comme dit précédemment, non nécessairement demandé par les parents) des plus jeunes laisse à voir. Olivia (17 ans), qui est en couple et par ailleurs très proche de ses frères (des triplés de 24 ans), leur cache sa relation amoureuse :

> Olivia : En fait, j'ai toujours été très proche avec mes frères, toujours ils me taquinent et tout, mais par rapport à mon copain, je leur dis pas.
>
> Enquêtrice : Pourquoi tu leur dis pas ?
>
> Olivia : Parce que, je sais pas, c'est compliqué, en fait, genre ils veulent pas que j'aie des petits copains, genre, pour eux, je suis encore trop petite. Si je les écoute, je dois être… J'aurai le droit d'avoir un copain qu'à 30 ans. Donc, euh…!

Bien que toutes deux parfaitement conscientes de ce qui est attendu d'elles, ces tentatives de contrôle de la part de leurs frères semblent avoir finalement peu d'influence sur les activités des deux adolescentes, qui continuent pour la première à écouter du rap et s'habiller en "streetwear", et pour la seconde à avoir un petit ami, mais jouent sans doute un rôle dans l'intériorisation par ces dernières de normes de genre. En effet, bien que ne changeant pas leurs pratiques, ces dernières n'agissent pas de plein droit, les propos de la première montrant bien qu'elle a conscience de ne pas avoir une posture des plus féminines parmi son entourage, et se mettant progressivement de plus en plus à porter des tenues féminines, et la seconde, cachant sa relation à ses frères alors même qu'elle est proche d'eux et côtoie leurs petites amies (plus âgées).

Enfin, l'accompagnement par les plus âgé·e·s des plus jeunes à leurs différentes activités n'est pas sans incidence sur leurs propres pratiques. En effet, si certains équipements culturels semblent majoritairement utilisés par les enfants et progressivement délaissés lors de l'entrée dans l'adolescence, le prétexte d'accompagner les plus petit·e·s peut en amener certain·e·s à développer ou maintenir des pratiques de loisirs. Cette dynamique amène Ibrahim (13 ans) à se rendre au théâtre, où sa petite sœur suit des cours, Grace (18 ans) à aller au parc et à la piscine (équipement que les adolescentes ne fréquentent pas), et Gabriel (15 ans) à se rendre à la médiathèque de Villejuif :

> Gabriel : Quand ma petite sœur me demande, quelques fois j'y vais, quelques fois je suis fatigué.
>
> Enquêtrice : Mais quand tu vas à la médiathèque, c'est parce que ta petite sœur te demande, après tu regardes pour toi ?
>
> Gabriel : Oui, je regarde les mangas.
>
> Enquêtrice : Il n'y a que les mangas que tu empruntes là-bas ?
>
> Gabriel : Oui.

Si Gabriel est déjà lecteur occasionnel de mangas, nous pouvons estimer que le fait d'emmener sa petite sœur à la médiathèque participe à entretenir une pratique de loisirs qui aurait toutes les chances de diminuer en intensité autrement.

✓ Découverte et partage d'activités

Situé·e·s dans un entre-deux entre espace familial et univers juvénile, et par le biais d'une socialisation à la fois verticale et horizontale, les frères et sœurs jouent également un rôle de passeurs de goût (Octobre, Berthomier, 2011). En effet, les sociabilités entre frères et sœurs sont également l'occasion de découvrir de nouvelles pratiques et références, notamment auprès des frères et sœurs plus âgé·e·s, qui incarnent souvent la possibilité d'avoir « accès à des biens culturels qui ne circulent pas dans le réseau des pairs […] mais aussi souvent [à] une garantie d'expertise, de connaissance, qui justifie la confiance » (Legon, 2014). Si la grande majorité des jeunes interrogé·e·s déclarent avoir des goûts très proches de ceux de leurs frères et sœurs – ce qui montre également l'homogénéité du moins apparente des pratiques des adolescent·e·s – ces dernier·e·s sont néanmoins des accompagnants des pratiques de loisirs, ce qui vient nécessairement les renouveler, ne serait-ce que parce qu'ils évoluent dans d'autres cercles relationnels qui, bien que proches, diversifient les goûts et les modalités avec lesquelles se déroulent les pratiques de loisirs.

Plusieurs activités ressortent particulièrement des entretiens comme étant l'objet de transmissions et socialisations familiales mettant en jeu les frères et sœurs. À l'instar de Martine Court et Gaële Henri-Panabière (2012), qui constatent chez les familles les plus dotées culturellement une socialisation à des pratiques et à des goûts légitimes et rentables scolairement et, chez les familles plus populaires, un goût pour des biens liés à la culture juvénile, nous observons que les transmissions entre frères et sœurs chez les jeunes de notre échantillon se mobilisent particulièrement autour des séries, de la musique, du sport et des jeux vidéo.

Les émissions de divertissement et les séries sont en effet particulièrement l'objet de visionnages collectifs au foyer, et à plus forte raison entre frères et sœurs.

> Enquêtrice : Qu'est-ce que tu regardes ?
> Selen : *Les Anges*, *Les Marseillais*, des choses comme ça.
> Enquêtrice : Tu regardes avec qui ?
> Selen : Avec mon frère.
> Enquêtrice : Avec ton frère aussi. Et c'est lui qui t'a montré ?
> Selen : Oui, c'est lui parce que quand il regarde, moi aussi du coup je regarde.

Selen (13 ans) laisse entrevoir ici la manière dont de nombreux contenus se diffusent au sein de la fratrie. En effet, ces transmissions ne passent pas nécessairement par le conseil direct d'une référence, mais bien souvent, dans la logique d'une socialisation par identification (Court, Panabière, 2012), par le temps passé séparément au sein d'un même espace, qui conduit les uns à s'associer momentanément aux pratiques des autres, et *vice versa*. De la même façon, Hassan (16 ans), non amateur de séries, en regarde lorsque « [ses] sœurs en regardent », ce qui l'a conduit à découvrir *The Walking Dead* et *La Casa de Papel*, qu'il n'aurait pas regardées de lui-même. Gabriel (15 ans), a découvert la série *Once upon a time* en s'asseyant avec sa mère et sa sœur qui la regardaient, avant de faire découvrir à sa sœur la série *Flash*, sur le mode de la recommandation cette fois, suite à une découverte faite dans le cadre de son groupe d'amis. De la même façon, Lana (16 ans) regarde la série *Riverdale* avec sa sœur, qui l'a découverte sur Netflix.

La socialisation à la pratique du jeu vidéo est encore plus fortement observable au sein des foyers, les frères en étant particulièrement, voire systématiquement, à l'origine, que leur influence s'exerce sur des filles ou des garçons. Ce loisir a ceci de particulier qu'il suppose la possession d'une console de jeu, ce dont ne disposent pas les foyers si aucun des enfants n'y joue déjà (bien qu'on puisse faire l'hypothèse d'un changement à venir à ce sujet, les premières générations de joueurs qui vieillissent sans abandonner la pratique devenant adultes et donc étant à même de devenir des parents joueurs).

Plusieurs filles de l'échantillon : Sofia (13 ans), Selen (13 ans), Lila (14 ans), Émeline (14 ans), Awa (15 ans) et Grace (18 ans), ont une pratique du jeu vidéo. Chez la quasi-totalité de ces adolescentes, quelle que soit l'intensité de leur pratique, ce loisir découle d'une transmission par leur frère, le plus souvent accompagnée de la mise à disposition temporaire ou permanente d'une console au sein de leur foyer (qu'ils laissent bien souvent derrière eux lorsqu'ils déménagent) :

> Enquêtrice : C'est sur quoi ? Une PlayStation ?
>
> Awa : Oui, sur la PS4.
>
> Enquêtrice : C'est la tienne ?
>
> Awa : Oui. C'était celle à mon frère, mais quand il est parti, il me l'a laissée. […]
>
> Enquêtrice : Tu m'as dit que tu jouais aux jeux vidéo, à FIFA et à GTA. Comment tu as découvert ces jeux ?
>
> Awa : La PlayStation était à mon frère. Il jouait tout le temps à ces jeux, et il me proposait de jouer à FIFA avec lui. Et pour GTA, il me l'a laissé. Quand il a déménagé, il m'a laissé la PlayStation et ses jeux, et ensuite, j'ai testé GTA et j'ai bien aimé.

Ce constat va dans le sens des données produites dans l'enquête Ludespace, qui indique que les adolescentes sont beaucoup plus fréquemment initiées aux jeux vidéo (50 % d'entre elles) par leurs frères et sœurs que les adolescents (34 %) [Coavoux, 2019]. Sofia (13 ans) joue notamment à FIFA à la suite de son grand-frère de 16 ans qui l'a initiée, bien qu'elle joue peu avec lui. Lila (14 ans) joue sur la console de son frère lorsque ce dernier la laisse chez leurs parents (par périodes). Émeline (14 ans) ne joue que sur son smartphone au jeu *Clash royal* avec son frère (qui l'y a initiée), et enfin Grace (18 ans), tout comme Awa citée plus haut, joue fréquemment à la Playstation avec son frère. Selen (13 ans) est la seule exception à cette transmission par les frères puisqu'elle est à l'initiative de sa pratique et de l'acquisition d'une console – ce qui ne l'empêche pas de jouer avec son frère (rappelons qu'elle est également l'adolescente présentant les formes de loisirs et de goûts les plus traditionnellement associées aux garçons : elle joue aux jeux vidéo, s'habille en « streetwear », « traine » en bas, écoute le même rap que son frère, fait de la boxe, etc.).

Tous les garçons de l'échantillon jouent aux jeux vidéo, et tous possèdent une console qu'ils partagent avec le reste de la fratrie, ce qui s'accompagne la plupart du temps de parties avec leurs frères et sœurs.

Le sport – qu'il soit pratiqué ou regardé – suit la même logique que la transmission du jeu vidéo. Le football étant, comme nous l'avons évoqué plus haut, le sport qui domine les pratiques des adolescent·e·s du quartier, il est logique qu'il soit également un des loisirs les plus cités parmi les loisirs pour lesquels les frères (à nouveau) sont des passeurs, et ce notamment pour les filles, puisque la pratique du football est déjà partagée par l'ensemble des garçons interrogés (de façon tellement marquée qu'il semble impossible de démêler le jeu d'influence qui a conduit à cette hégémonie du football sur les pratiques). Néanmoins, la transmission est nettement moins opérante à cet égard que pour le jeu vidéo. Dans l'ensemble, on observe que de nombreux loisirs des frères et sœurs peuvent inciter les autres membres de la fratrie à développer une pratique, même temporairement, ou à diversifier les livres consultés dans le cas de pratiques déjà

existantes. La présence d'un livre au sein du foyer, laissé par l'un des enfants, peut être la trace d'une lecture antérieure de ses frères et sœurs, comme c'est le cas de Asma (13 ans), qui a lu un manga de la série *Dragon ball* suite à cette opportunité.

L'écoute de musique par les frères et sœurs se prête également particulièrement à des découvertes, les uns et les autres ne pouvant pas ne pas entendre ce qui est joué dans la chambre d'à côté, voire même dans leur propre chambre, lorsqu'elle est partagée. Le fait que les pièces et le matériel électronique soient souvent partagés renforce l'influence mutuelle entre frères et sœurs, qui la plupart du temps coopèrent pour avoir des usages individuels ou collectifs des mêmes espaces ou supports. Bien que la « culture de la chambre » et avec elle « l'appropriation d'un espace propre à chacun » (Glevarec, 2009) soit répandue, les discours des enquêté·e·s à cet égard laissent entendre qu'ils sont plutôt ouverts à un usage collectif des différents médias et supports de leurs loisirs.

> Gabriel : Ma sœur et mon petit frère, ils passent dans ma chambre, ils viennent me parler. On regarde ensemble des trucs sur la télé, des trucs comme ça. […]
>
> Enquêtrice : Tout à l'heure ,tu me disais que tu jouais aux jeux vidéo, parce que tu as une console dans ta chambre, et que tu y jouais aussi avec ton frère et ta sœur.
>
> Gabriel : Oui, c'est surtout YouTube, mais des fois ils aiment bien me voir jouer, ou eux peuvent jouer aussi.
>
> Enquêtrice : Vous jouez ensemble à certains jeux ?
>
> Gabriel : Oui.
>
> Enquêtrice : Lesquels ?
>
> Gabriel : Avant, j'ai déjà fait des jeux… en fait, ils y jouent rarement avec moi. Souvent je leur passe la console, ils jouent et moi aussi. Mais le seul jeu qu'on ait joué ensemble, en même temps, c'est le dernier Pokémon.
>
> Enquêtrice : Sinon, ils viennent d'habitude dans ta chambre et te regardent jouer ?
>
> Gabriel : Oui, sinon ils regardent YouTube.
>
> Enquêtrice : Tu fais quoi pendant ce temps ? Pendant qu'ils regardent les vidéos sur YouTube ?
>
> Gabriel : Je regarde avec eux, sinon je regarde mon téléphone.

L'exemple d'Gabriel est particulièrement saillant en ce qu'il met en scène des frères et sœurs d'âges éloignés, partageant le même espace avec des usages différenciés, mais on observe la même dynamique dans l'ensemble des discours des adolescent·e·s interrogé·e·s, qui, à moins de n'entretenir que peu de liens avec l'ensemble de leur famille, comme c'est le cas de Sarah (16 ans), partagent tous des activités avec leurs frères et sœurs, les amenant alors à quelques découvertes et nouvelles pratiques (ou à l'entretien de pratiques qui autrement pourraient ne pas se maintenir).

Le groupe de pairs, au cœur des pratiques de loisirs des adolescent·e·s

Si l'ensemble des adolescent·e·s interrogé·e·s témoignent d'une grande proximité avec leurs familles, ces dernières exerçant une influence considérable sur le développement de leurs pratiques de loisirs, c'est bien le groupe de pairs qui concentre toute leur attention dès lors qu'il s'agit de partager ces pratiques et de développer leurs goûts. Les ami·e·s se situent ainsi au cœur de la quasi-totalité des pratiques évoquées, qu'il s'agisse de les mener collectivement ou d'échanger activement autour de pratiques individuelles.

✓ « En ligne » ou « en bas », des ami·e·s toujours accessibles

L'omniprésence du groupe de pairs dans les pratiques des adolescent·e·s se joue tout d'abord dans la nouvelle « autonomie relationnelle » dont ces dernier·e·s bénéficient, qui se manifeste dans le fait de

« pouvoir fréquenter leurs amis ou de pouvoir communiquer avec eux à tout moment hors du contrôle parental » (Galland, 2006), notamment grâce à de nouveaux modes de communication (*via* les réseaux sociaux et leurs smartphones) et à la possibilité de les retrouver facilement dans le quartier, puisque nombre de sociabilités se déroulent en bas des immeubles.

Les jeunes sont en effet à la fois plus investis dans les pratiques numériques ainsi que dans une « culture de sortie » (Octobre, 2013) qui, si elle ne se traduit que peu à l'extérieur du quartier et sous des formes peu variées, se joue toujours autour du groupe de pairs, et s'entremêle avec ces pratiques numériques (la plupart de leurs amis virtuels étant également des amis « hors ligne ») [Octobre, 2013]. On voit bien dans les propos tenus par Ethan (13 ans) la manière dont les sociabilités virtuelles prennent le relai de sociabilités déjà existantes dans la vie des jeunes :

> Enquêtrice : D'accord, et tu regardes beaucoup de choses sur YouTube ?
> Ethan : Non. Je suis un peu plus sur Snap.
> Enquêtrice : D'accord. C'est pas du tout pareil. Quels comptes Snap tu suis ?
> Ethan : Tous mes amis. Presque toutes les personnes de mon école ont un compte.
> Enquêtrice : Tu ne suis pas des gens que tu ne connais pas ? Je sais que sur Snap, certaines personnes suivent par exemple des artistes.
> Ethan : Si.
> Enquêtrice : Qu'est-ce qui te plait sur Snapchat ?
> Ethan : Déjà, c'est drôle de parler de notre vie privée à tous les amis.
> Enquêtrice : Sur Snapchat, tu parles de choses dont tu ne parlerais pas dans la vraie vie, en vrai ?
> Ethan : Non. Je parle de secrets ou de ce qu'on doit faire le lendemain.

La grande majorité des adolescent·e·s interrogés indiquent en effet être en contact constant avec leurs ami·e·s, par message ou sur les réseaux sociaux. Plus qu'utiliser ces derniers pour découvrir de nouvelles choses, suivre des artistes – ce qu'ils font également par ailleurs –, la majorité des jeunes indiquent, à l'instar de Émeline (14 ans), qu'ils les utilisent « pour réussir à communiquer avec [leurs] amis ». L'appétence des jeunes pour les technologies numériques ainsi que la grande importance donnée à leurs sociabilités expliquent le statut particulier des sociabilités numériques dans la vie des adolescent·e·s (Octobre, 2014). Extension des sociabilités ordinaires, les échanges en ligne permettent également d'organiser la vie sociale ; Sarah (16 ans) évoque la façon dont les activités s'y décident en amont :

> Enquêtrice : Quand tu veux passer du temps avec tes amis, comment tu fais ? Tu les contactes par téléphone ou tu descends en bas pour voir qui est là ?
> Sarah : On s'envoie des messages. Le matin, on demande « tu fais quoi aujourd'hui ». Et ensuite chacune, elle répond. Et si elles font rien, on se dit « venez on trouve quelque chose à faire », on réfléchit chacune de notre côté. Au début la plupart du temps on dit « je sais pas », après chacune propose. Et si on est d'accord, ben on le fait.

En revanche, si ces échanges prennent souvent le relai de sociabilités ordinaires et servent également à les structurer, ils ne s'y substituent pas, et la présence systématique d'une partie du groupe de pairs en bas des immeubles du quartier suffit à en organiser les formes. L'enquête menée à Caen par Claire Bidard sur les sociabilités des jeunes indique en effet l'existence d'une forme de sociabilité « floue », fondée sur « des habitudes de fréquentation de certains lieux à certaines heures, et sur la reconnaissance progressive d'autres habitués » (Bidart, 2013), c'est-à-dire sur le fait que les jeunes savent qu'ils trouveront à certains endroits et à tout moment d'autres jeunes. La plupart des adolescent·e·s interrogé·e·s (à l'exception des quelques rares filles de l'échantillon scolarisées dans le

privé qui se disent trop occupées par leurs devoirs) évoquent d'ailleurs la fréquence de sorties non anticipées avec d'autres adolescent·e·s en bas de chez eux, ou parfois dans la cité d'« à côté », comme Selen (13 ans) :

> Enquêtrice : Tout à l'heure, tu m'as dit : « c'est là que mon frère, il traine, c'est là aussi que j'aime bien trainer », quand est-ce que tu vas là-bas et avec qui ?
>
> Selen : Ben avec des copains, avec des copains, copines. On va à la cité, ben on va là-bas. Et normal, des fois, j'y vais avec mon frère. Et on discute. On discute avec les potes à mon frère.
>
> Enquêtrice : Tu fais ça quoi ? Après le collège ?
>
> Selen : Oui, après le collège.
>
> Enquêtrice : En fait, c'est quoi ? Tu sais qu'il y a toujours du monde là-bas donc tu y vas et tu n'as pas besoin d'appeler avant ?
>
> Selen : Oui parce qu'il y a tout le temps des gens là-bas. Ben comme je les connais tous parce que j'y ai habité un long moment là-bas. Du coup, je les connais tous et ils me connaissent tous. Du coup, j'ai pas besoin de prévenir parce qu'ils sont tous les jours là-bas.

Le groupe de pairs est donc constamment présent auprès des adolescent·e·s interrogé·e·s : que les sociabilités se déroulent à l'école, dans le quartier ou une fois rentrés chez eux par le biais de ces nouvelles technologies, elles sont en soi un loisir des jeunes et encadrent, par leur automatisme, l'ensemble des autres pratiques culturelles et de loisir.

- ✓ **Une forte proximité des goûts et pratiques qui laisse place à quelques écarts**

En contact permanent les un·e·s avec les autres, les adolescent·e·s du quartier évoquent des goûts et des pratiques très semblables, ce que nous pouvons relever d'une part dans les références et pratiques de loisir citées (voir plus haut) et d'autre part dans leurs propos lorsqu'ils déclarent massivement avoir les mêmes goûts que leurs amis. Kayla (16 ans) évoque notamment la forte proximité en goûts et en pratiques qu'elle constate entre elle et ses ami·e·s, et ce quels que soient les contextes dans lesquels elle les fréquente :

> Enquêtrice : Est-ce que tu as l'impression que tu as les mêmes goûts et les mêmes loisirs que la plupart de ton entourage ?
>
> Kayla : Oui.
>
> Enquêtrice : Est-ce qu'il y a des gens auxquels tu penses, là dans ton entourage, pour lesquels c'est pas le cas ?
>
> Kayla : Bah, mes amis, déjà on fait souvent la même chose, quoi. Et sinon, même les gens, on va dire des connaissances qui sont dans ma classe, mais qui sont pas mes amis et tout, franchement, oui, on fait tous pareil, quoi. Soit on va chez des amis, soit on mange ou voilà, quoi.

En effet, que les autres adolescent·e·s qu'elle fréquente constituent des liens forts (Granovetter, 1973) ou qu'il s'agisse de tiers qu'elle côtoie en classe, elle ne note pas de différences majeures entre elle et les différentes personnes de son âge avec qui elle peut être amenée à échanger. Ce constat rejoint nos observations quant à la majorité des adolescent·e·s interrogé·e·s, comme Sofia (13 ans) qui en parlant de ses lectures sur Wattpad affirme qu'elle et ses amies lisent « les mêmes choses », Awa (15 ans) qui dit qu'elles « écoute[nt] vraiment le même genre de musique et les mêmes artistes » et qu'elles « s'habille[nt] toutes un peu de la même façon », ou encore Matushan (14 ans) qui affirme que ses amis « ont le même style que [lui].

On note donc un certain conformisme dans les pratiques des adolescent·e·s, vis-à-vis des pratiques du groupe de pairs, et non plus vis-à-vis des parents et de la famille, comme c'était le cas pour les générations précédentes (Pasquier, 2005). Les jeunes interrogé·e·s peuvent en effet porter un regard

négatif sur des pratiques différentes de celles qu'ils privilégient, ou du moins éprouver des difficultés à nouer des liens avec des personnes aux goûts différents, comme Selen (13 ans) :

> Enquêtrice : Est-ce que tu as l'impression d'avoir les mêmes loisirs, d'aimer les mêmes choses que la plupart de tes amis ?
>
> Selen : Oui. Si par exemple, je traine avec l'inverse de moi, on va pas s'entendre. Si moi j'aime le foot et la boxe et qu'elle, elle aime la danse et de la gymnastique, quand on va parler de nos loisirs, ça va pas… Ça va pas coller.

Même chez les adolescent·e·s de l'échantillon ayant des activités plus rares, les pratiques semblent partagées avec un petit groupe d'amis. Ainsi, Gabriel (15 ans) et Matushan (14 ans), qui sont par ailleurs deux des seul·e·s enquêté·e·s à avoir comme pratiques des activités manuelles et à vouloir en faire leur métier (Matushan souhaite devenir ingénieur en bâtiment et réalise des structures en spaghetti, et Gabriel aimerait devenir game designer, dessine et est lecteur de mangas) évoquent des échanges avec des amis au sujet de ce goût et ces pratiques.

> Enquêtrice : Autour de toi, tu as des potes qui créent des choses ? Qui dessinent, qui prennent des photos, qui font de la musique ?
>
> Gabriel : J'ai un pote qui a les mêmes trucs que moi, mais lui veut devenir développeur de jeux vidéo par contre. Il a le même truc que moi, il aime bien faire des montages, regarder des *mèmes*, à peu près les mêmes réseaux sociaux.
>
> Enquêtrice : C'est un ami proche ?
>
> Gabriel : Oui, on est assez proche.
>
> Enquêtrice : Quand vous faites des trucs, vous vous les montrez ?
>
> Gabriel : Pas tout le temps, mais, oui.

Matushan, quant à lui, affirme être inspiré par ses amis et partager avec eux les vidéos de construction qu'il regarde sur YouTube, ces derniers souhaitant devenir ingénieurs comme lui. Les sociabilités sont alors pour Matushan l'occasion de travailler avec ses amis sur des « projets » qui, bien qu'exceptionnels en termes de fréquence dans les pratiques recueillies chez les jeunes interrogé·e·s, sont néanmoins comme pour tous les autres adolescent·e·s, partagé·e·s avec des amis.

La grande proximité de goûts entre les adolescent·e·s est l'occasion pour ces dernier·e·s de confronter leurs points de vue au sujet des émissions, séries, titres de chanson, etc. qu'ils et elles consomment. Ainsi, les sociabilités encadrent directement la réception des œuvres et produits culturels, dans le sens où peu de consommations se font sans être évoquées par la suite avec le groupe de pairs, au sein duquel des points de vue sur les artistes, paroles, personnages vont être échangés.

Par ailleurs, la grande homogénéité de pratiques et de goûts entre les adolescent·e·s laisse place à quelques écarts, qui restent dans le domaine de « l'acceptable » car il s'agit toujours d'artistes et d'œuvres qui appartiennent aux registres globalement acceptés par le groupe de pairs, mais sans y faire l'unanimité. Ainsi, Sofia (13 ans) évoque l'écoute du rappeur Jul, que ses amies n'aiment pas (à l'exception d'une seule d'entre elles) et à propos duquel elles « disent qu'il y a trop d'Auto-tune, des trucs comme ça », sans pour autant que ça ne l'empêche d'apprécier cet artiste, ou même de l'écouter avec ses ami·e·s parmi l'ensemble des musiques écoutées par le groupe. De la même manière, des goûts vestimentaires légèrement différents ne mettent pas en péril la pratique collective du shopping, particulièrement prisée par les adolescent·e·s. Ainsi, Grace (18 ans) déclare notamment faire avec ses amies toutes les boutiques qui les intéressent individuellement, une à une, lorsqu'elles font du shopping ensemble.

Les quelques désaccords déclarés ne viennent en effet jamais remettre en question la reconnaissance d'une forte proximité des goûts et ont plutôt le statut d'« arrangements » avec un goût dominant, collectif mais individuellement partagé. Il semblerait également que les quelques élèves de l'échantillon étant scolarisées dans le privé, et ayant donc des pratiques de sociabilités s'extrayant plus fréquemment du cadre du quartier (rappelons que l'ensemble des adolescent·e·s interrogé·e·s sont pour la plupart scolarisé·e·s dans les mêmes établissements scolaires), indiquent généralement plus de divergences de goûts au sein de leurs cercles amicaux, ces dernières ne venant pas mettre en péril leurs relations amicales. Lila (14 ans), notamment, évoquent le goût pour la K-pop de certain·e·s de ses ami·e·s, ajoutant que « c'est pas forcément les mêmes goûts qu'on a ensemble, mais on s'aime bien ». Bien qu'un plus grand échantillon, prenant en compte une plus grande hétérogénéité sociale, serait nécessaire pour le vérifier, on peut émettre l'hypothèse que dans les classes populaires, les liens sociaux se fondent sur une plus grande proximité des pratiques et des goûts, avec un ensemble moins varié de tiers, ce qui ne permet pas aussi fréquemment qu'à d'autres niveaux de l'échelle sociale le développement de nouveaux centres d'intérêt, et donc la diversification des pratiques de loisirs des jeunes. Les sociabilités des adolescent·e·s de classes populaires seraient majoritairement articulées autour de liens forts, permettant moins de dynamique de renouvellement et/ou d'évolution culturelle que les liens faibles (Legon, 2011).

✓ Être ensemble, l'objectif de toutes les pratiques

Les adolescent·e·s interrogé·e·s – lorsqu'ils évoquent leurs pratiques culturelles et de loisirs – le font rarement sans évoquer les ami·e·s avec lesquel·le·s ces pratiques se déroulent. Si les jeunes privilégient dans l'ensemble les activités se déroulant à plusieurs et ne les excluant donc pas (même temporairement) du groupe de pairs, il semblerait que le « être avec » précéderait le « faire avec », c'est à dire que, « l'adolescence étant avant tout relationnelle », les jeunes choisiraient les pratiques de loisirs en fonction des relations, et non l'inverse (Galland, 2006). Ainsi, les activités qui pourraient intéresser les jeunes mais ne permettent pas au groupe d'accompagner la pratique (soit parce qu'il s'agit d'activités solitaires, soit parce qu'elles ne rencontrent pas les goûts dominants du groupe), sont rarement menées. Hassan (16 ans) évoque notamment la visite au musée, pratique découverte dans le cadre de sorties scolaires, mais pour laquelle il ne trouve pas d'accompagnant parmi son groupe d'amis, ce qui freine sa pratique :

> Enquêtrice : Tu aimerais refaire une visite du musée ?
> Hassan : Oui.
> Enquêtrice : Tu penses que tu pourrais le faire avec tes amis ?
> Hassan : Non.
> Enquêtrice : Pourquoi ?
> Hassan : Je crois pas qu'ils s'intéressent à ça.

À l'inverse, l'écoute de musique collective, les sorties au centre commercial ou dans des fast foods, ou encore le fait de « trainer » en bas des immeubles sont des pratiques privilégié·e·s, parce qu'elles permettent aux adolescent·e·s de maintenir un contact permanent avec leur réseau amical.

> Enquêtrice : J'aimerais bien savoir ce que tu fais de ton temps libre quand tu n'es pas en cours, quand tu es seule ou quand tu es avec des amis.
> Grace : Ben moi sur mon temps libre, je sors, avec des amis, je vais faire du shopping, je vais au cinéma.
> Enquêtrice : Est-ce qu'il y a des loisirs que tu fais seule ?
> Grace : Pas vraiment. C'est plutôt entre potes.

Des déclinaisons des propos d'Grace (18 ans) se retrouvent dans la grande majorité des entretiens, comme lorsque Sarah (16 ans) indique « sortir, sortir avec ses copines, pas forcément pour aller quelque part » et être « toujours avec [s]les copines ». Voir ses ami·e·s est donc envisagé comme une activité en soi et pour soi, et les adolescent·e·s sont nombreux·ses à indiquer « s'ennuyer ensemble » (Détrez, 2014), comme Lana, 16 ans :

> Enquêtrice : En règle générale, qu'est-ce que vous faites avec tes amies quand vous passez du temps ensemble ?
> Lana : Je vais chez elles, mais on s'ennuie. Quand on a de l'argent, on sort, on va manger ou je vais m'acheter des vêtements.
> Enquêtrice : Quand vous sortez, vous allez où ?
> Lana : Si on n'a vraiment rien à faire, on marche jusqu'à ce qu'on en ait marre et on rentre.

Des activités qui sont traditionnellement menées en intérieur et donc au sein de la sphère privée, comme la pratique du jeu vidéo, s'ouvrent sur l'extérieur à la fois lorsque les adolescent·e·s se déplacent les un·e·s chez les autres, mais également grâce à la possibilité de jouer en réseau (en discutant avec des tiers grâce à une oreillette et un micro), voire parfois lorsque les jeunes font preuve de créativité pour partager leur pratique, à l'instar de Jonathan (14 ans) :

> Enquêtrice : Est-ce que tu joues en ligne ?
> Jonathan : Oui. Et des fois, on joue dehors.
> Enquêtrice : Comment ça ?
> Jonathan : Ben on met la Play dehors.
> Enquêtrice : C'est-à-dire ? Tu sors une télévision dehors et vous jouez, c'est ça ?
> Jonathan : Oui.
> Enquêtrice : Ça doit prendre du temps à installer. Vous la branchez où ? Il y a des prises dehors ?
> Jonathan : Non. Des fois y'a des prises dans les bâtiments et on ramène des rallonges.
> Enquêtrice : Et vous vous asseyez où ?
> Jonathan : On ramène des chaises.

Le groupe de pairs est donc pour un ensemble de raisons – parce qu'il est toujours accessible, que les jeunes du quartier présentent dans l'ensemble les mêmes centres d'intérêts et goûts et que le partage des activités avec les ami·e·s est le moteur de la plupart des pratiques – à l'origine de nombreuses découvertes chez les adolescent·e·s interrogé·e·s.

✓ **Le groupe de pairs à l'origine de découvertes, limitées au domaine du « familier »**

Les recherches menées sur les pratiques culturelles juvéniles tendent à pointer la force de la transmission horizontale entre pairs, qui prendrait le relais de la transmission verticale de la famille ou de l'école vers les adolescent·e·s (voire en neutraliserait les effets) [Pasquier, 2005]. Les adolescent·e·s interrogé·e·s évoquent en effet la place prépondérante de leur réseau amical dans leurs découvertes, qu'il s'agisse de découvertes culturelles et de loisirs ou d'un accès à l'information. Le groupe de pairs semble en effet être le vecteur privilégié d'informations en tous genres, au détriment des enseignant·e·s ou des médias, comme les propos tenus par Sarah (16 ans) le laissent entrevoir :

> Enquêtrice : Est-ce que tu te tiens au courant de ce qui se passe, des informations ?
> Sarah : Oui, mais pas par la télé. Plus par les gens.
> Enquêtrice : Comment ça par les gens ?
> Sarah : Par mes copines ou par les profs. Des fois, ils parlent de l'actualité.

> Enquêtrice : Par exemple, quand tu vois tes copines, elles parlent des informations, s'il s'est passé quelque chose ?
> Sarah : Non. Par exemple, elles vont dire « vous avez vu ce qui s'est passé à Notre Dame ? »

Lorsqu'ils sont interrogé·e·s sur les lieux ou les personnes auprès desquelles ils découvrent des choses, les jeunes évoquent pour la plupart les discussions avec leurs ami·e·s, bien souvent en parlant non pas des découvertes culturelles et de loisirs, mais bien de la circulation de connaissances et d'informations, comme Awa (15 ans) qui répond qu'il lui « arrive d'apprendre des choses en discutant avec les autres », Sofia (13 ans) qui déclare « apprend[re] tous les jours » car « même quand [elle] sort, [elle] apprend », ou encore Hassan (16 ans) qui lorsqu'il passe du temps avec ses amis, « parle d'actualité », entendant par-là l'évocation « des matchs passés, de ce qui s'est passé à Villejuif et aux alentours ». Le groupe de pairs ressort ainsi dans un premier temps de l'enquête menée à Villejuif comme une fenêtre sur le monde, les adolescent·e·s semblant accorder une très grande importance aux échanges effectués dans ce cadre et aux découvertes qui en découlent.

Les pratiques de loisirs des jeunes s'insèrent également fortement dans les sociabilités amicales, le groupe de pairs fournissant à la fois le cadre dans lequel se déroulent les pratiques (en accompagnant les activités), et celui dans lequel se font les découvertes culturelles (Octobre, Berthomier, 2011). En effet, les sociabilités particulièrement soutenues des 12-25 ans (en opposition aux autres tranches d'âge), font du groupe de pairs le principal réseau d'échange de biens culturels et de loisirs : selon Fabienne Gire, Dominique Pasquier et Fabien Granjon (2007), « seuls 6 % d'entre eux n'échangent aucun bien culturel, alors que c'est le cas de 32 % des plus de 60 ans », et ces échanges se font majoritairement (toujours chez les jeunes) au sein du réseau amical.

Malgré la faible densité des pratiques de lecture des adolescent·e·s du quartier, les filles de l'échantillon déclarent toutes lire (lorsqu'elles sont encore au collège) ou avoir lu quand elles étaient plus jeunes des chroniques littéraires sur l'application Wattpad. Cette pratique s'insère particulièrement dans leur réseau amical, puisque c'est généralement le groupe de pairs qui est à l'origine de la pratique, et puisque les lectures sont discutées collectivement. Asma (13 ans) évoque notamment son besoin d'inciter ses amies à partager cette pratique avec elle :

> Enquêtrice : Tu parles beaucoup de ce que tu lis avec tes amis ?
> Asma : Oui, par exemple, y'a pas longtemps, on est partis en séjour avec les gens d'ici. J'ai fait découvrir... Ça se dit ?
> Enquêtrice : Oui.
> Asma : J'ai fait découvrir ça à Selen et à d'autres personnes.
> Enquêtrice : Pourquoi ? Tu t'es dit : « tiens, je vais leur en parler » ?
> Asma : En fait, je sais pas, j'ai envie d'en parler. Vu que j'étais beaucoup dessus, elles l'ont remarqué, et du coup elles m'ont demandé ce que je faisais et après, elles l'ont téléchargé.
> Enquêtrice : D'accord, et maintenant, quand tu lis une histoire en particulier, tu leur dis laquelle c'est ? Vous lisez la même ?
> Asma : Oui.

Bien que les adolescentes déclarent rarement finir la lecture de ces chroniques, on voit bien comment le groupe de pairs vient motiver une pratique culturelle *a priori* peu probable – en raison d'une très faible appétence pour la lecture – dans l'ensemble des activités des jeunes. D'Awa (15 ans) qui y a lu un témoignage parce qu'« une de [ses] copines [lui] avait conseillé » à Sarah (16 ans) qui a voulu « aller voir »

car « à chaque fois que des gens en parlaient, ils disaient que c'était très bien », en passant par Émeline (14 ans) qui, alors qu'« une amie lisait la chronique », a « regardé un peu ce qu'elle lisait », ou encore par Selen (13 ans) qui évoque les conditions concrètes dans lesquelles la pratique de lecture sur Wattpad ainsi que le choix des chroniques s'effectuent, on voit bien comment la pratique est encadrée par les sociabilités amicales :

> Selen : Une fois on était posées ici. Les filles elles lisaient des livres et elles m'ont dit de télécharger. Du coup, j'ai téléchargé. D'abord, j'ai lu deux ou trois livres, j'ai pas aimé. Après, j'ai continué à lire des livres et en continuant et en continuant, ben j'ai bien aimé. […]
>
> Enquêtrice : Et alors, les livres que tu lis sur Wattpad, est-ce que tes copines lisent les mêmes ?
>
> Selen : La plupart du temps, on lit les mêmes.
>
> Enquêtrice : Comment ça se passe en fait ? S'il y en a une qui lit un truc qu'elle aime bien, qu'est-ce qu'elle fait ?
>
> Selen : On partage avec les autres. Par exemple, quand moi je lis un livre, je le dis aux filles et les filles aussi le lisent, et puis après on se dit ce qu'on a aimé dans le livre. Par exemple, quand je lis par exemple un livre, je le conseille à mes copines et elles le lisent. Et après, ben c'est la même chose, quand elles lisent un livre, moi, la même, je le lis aussi, et voilà.
>
> Enquêtrice : Et est-ce que ça t'arrive par exemple d'avoir lu un livre que t'as bien aimé, de le conseiller aux autres et qu'elles, elles n'aiment pas ?
>
> Selen : Ben oui.
>
> Enquêtrice : Alors qu'est-ce qu'il se passe à ce moment ?
>
> Selen : Elles me disent leur avis, après on n'est pas d'accord, mais c'est pas pour ça qu'on va s'embrouiller.

Le contexte des relations amicales est en effet propice aux échanges au sujet des différents loisirs, et est le cadre de discussions s'accompagnant de conseils et d'incitations, comme c'est le cas chez les lecteurs de mangas, (Détrez, Vanhée, 2012) et notamment chez Gabriel (15 ans), un des seuls lecteurs de mangas de l'échantillon, à qui il peut arriver d'emprunter des livres à des amis lecteurs de manga également, qui sont parfois à l'origine de découvertes. Les échanges permettent en effet également un accès facilité aux biens symboliques, grâce à leur circulation privée (Evans, 2011).

Si le constat d'une circulation des objets culturels est particulièrement vrai pour les objets « matériels » tels que le livre, la mise à disposition temporaire (comme l'écoute collective de musique sur l'appareil d'une personne) ou semi-permanente (comme la mise à disposition d'un compte personnel sur une plateforme de distribution numérique) indiquent que cette circulation des produits culturels est grandement facilitée par le réseau amical. Les jeunes évoquent en effet massivement des découvertes *via* leur groupe d'ami·e·s lorsqu'il s'agit de musiques, de jeux vidéo ou de séries télévisées. L'écoute musicale, le jeu et le visionnage de films et séries sont des pratiques pouvant être menées collectivement, ce qui renforce la circulation de nouveaux titres parmi les groupes d'adolescents, qui semblent à cet égard plongés en permanence dans un bain où se diffusent constamment de nouvelles références. C'est le cas de Nassim (18 ans) qui a découvert le jeu *Fortnite* (auquel jouent l'ensemble des garçons interrogés) en y jouant avec des amis :

> « On me dit "Télécharge-le, il est gratuit, viens jouer avec moi", je le télécharge, je le teste, j'aime bien donc j'y ai joué. FIFA, ben depuis tout petit, NBA pareil depuis tout petit, ça va des jeux comme ça, mais souvent on me dit "Joue à ce jeu-là, joue à ce jeu-là", donc je le prends et puis j'y joue, hein ! »

On trouve les mêmes incitations par l'écoute collective ainsi que par des conseils directs au sujet de la musique. Sarah (16 ans) découvre la musique qu'elle écoute « plus par les gens, autour d'[elle] » et déclare utiliser l'application Shazam (qui permet d'obtenir le titre et l'interprète d'un morceau), puisque lorsque ses copines « viennent chez [elle], elles mettent de la musique ». Grace (18 ans) déclare à ce

sujet que « les musiques africaines, c'est plus [sa] mère […], et les trucs de rap et tout, c'est plus [ses] amis qui [le lui] font découvrir ». Lila (14 ans) évoque des incitations plus directes lorsqu'elle parle d'une amie partageant auprès d'elle de nouvelles musiques qu'elle « trouve », ce qui donne suite ou non (selon que Lila les apprécie ou non) à des téléchargements de ces titres.

C'est cette alternance entre des incitations directes, par le biais de conseils, et de moments plus ou moins spontanés d'écoute et de visionnage collectifs, qui conditionne la réception des objets culturels et leur circulation parmi les adolescent·e·s interrogé·e·s, comme en témoigne Sarah (16 ans) lorsqu'elle indique à la fois que plusieurs amies lui conseillent des séries espagnoles (conduisant à un visionnage de sa part) et que c'est parfois le fait qu'elle rejoigne une même amie regardant un programme en sa compagnie qui en conditionne le visionnage ultérieur.

L'importance du groupe de pairs dans les découvertes culturelles des adolescent·e·s est particulièrement visible lorsqu'on se penche sur la trajectoire de Kevin (17 ans). Ce dernier a grandi en Guyane, où il écoutait principalement de la musique créole et du *dancehall*. Quand il est venu vivre à Villejuif, deux ans avant l'enquête, il a été ainsi « obligé » de se mettre au rap qu'il apprécie maintenant et qu'il a découvert grâce à ses nouveaux copains, comme il le décrit lui-même :

> Enquêtrice : C'est grâce aux gens que tu as rencontrés ici ?
> Kevin : Ici.
> Enquêtrice : Tes potes du lycée par exemple ?
> Kevin : Voilà.
> Enquêtrice : Est-ce que tu arrives à te rappeler quand tu t'es rendu compte qu'ici les gens n'écoutaient pas la même musique ?
> Kevin : Depuis que je suis arrivé.
> Enquêtrice : Qu'est-ce que tu en as pensé en fait ?
> Kevin : Moi, pour moi, au début c'était nul, ils écoutaient pas les mêmes choses que nous, après au fur et à mesure du temps, en fait, je me suis dit « c'est cool, en fait ».

Des sociabilités nourries ont conduit Kevin à vivre une conversion musicale, ce qui indique d'une part l'influence jouée par le groupe de pairs sur les pratiques et les goûts des adolescent·e·s, mais également l'importance de partager des références communes pour s'y intégrer.

En revanche, si la force du groupe de pairs est indéniable, il est difficile d'identifier des « leaders d'opinions » (Katz, Lazarsfeld, 1955), c'est-à-dire des adolescent·e·s mieux renseigné·e·s que les autres, plus exposé·e·s aux médias et exerçant plus d'influence que les autres au sein de leur groupe de pairs.

D'autre part, les adolescent·e·s interrogé·e·s partagent tous des conditions d'existence relativement similaires et semblent majoritairement avoir bénéficié d'une socialisation primaire comparable, rendant possible l'existence chez eux de dispositions similaires permettant une appréhension des loisirs commune. Ainsi, si l'adolescence semble être « le temps des copains » (Octobre *et. al.,* 2010), l'influence de la famille se fait aussi sentir, bien que les pratiques des jeunes tendent à lui échapper progressivement, en raison du contexte dans lequel elles se jouent.

Enfin, on peut observer un effet d'écho (Guittet, 2018) entre les prescriptions médiatiques – notamment sur les réseaux sociaux où les jeunes sont abonnés à des comptes d'artistes et découvrent de nouvelles références proposées par les plateformes suite à leurs consommations antérieures – et les recommandations amicales au sein des groupes d'adolescents. Les adolescent·e·s sont en effet pris

entre des incitations similaires venant à la fois des médias et des groupes de pairs. Cet effet d'écho, s'il renforce les effets de la prescription – les jeunes écoutent et regardent ainsi ensemble les mêmes choses, qu'ils découvrent à la fois et en même temps sur les réseaux sociaux et plateformes et *via* leurs ami·e·s – tend dans le même temps à diminuer l'influence du groupe de pairs, qui se fait le relais des industries culturelles.

L'école, une institution omniprésente à l'influence très relative

Les adolescent·e·s interrogé·e·s à Villejuif manifestent dans leur grande majorité de profondes réticences vis-à-vis de l'institution scolaire. Une partie d'entre eux, en difficulté scolaire et/ou présentant des problèmes d'intégration à l'institution, peinent à entrer dans le cadre scolaire ; une autre partie, bien que montrent une certaine bonne volonté face à la nécessité d'aller en cours, de les suivre et de faire leurs devoirs, semblent se désintéresser de ce qui s'y déroule et envisager le temps scolaire comme une « obligation nécessaire ».

L'école, en tant qu'instance traditionnelle de socialisation, peine à atteindre les adolescent·e·s du quartier, et ce d'autant plus lorsqu'il s'agit de jouer son rôle dans la transmission de pratiques culturelles légitimes (Bourdieu, Passeron, 1970).

✓ De grandes difficultés à intéresser les élèves à la lecture

Les lectures imposées incarnent particulièrement bien la manière dont la transmission culturelle par l'école s'effectue. Les adolescent·e·s, face à des livres dont on leur ordonne la lecture, sont un certain nombre à mettre en place des stratégies d'évitement. De ceux qui, à l'instar de Sofia (13 ans) ne lisent pas les livres – bien que ça lui « pose problème à l'école » – à ceux qui, comme Ibrahim (13 ans), les lisent mais sans y accorder d'intérêt, en passant par les élèves, comme Lana (16 ans), qui les lisent mais pas en entier (cette dernière affirmant que le dernier livre qu'elle a lu dans le cadre de l'école était au collège), les jeunes semblent relativement peu se saisir de l'opportunité de découvrir des textes littéraires par le biais de l'école.

Dans leur grande majorité, les adolescent·e·s ne se sentent pas concerné·e·s par les lectures imposées, et il semblerait que les attentes de l'école ne rencontrent pas de dispositions favorables chez ces derniers (Bourdieu, 1979). Selon l'enquête menée par Sylvie Octobre, Christine Détrez, Pierre Mercklé et Valérie Berthomier (2010), 5,5% des enfants de 11 ans qui lisent ont découvert le dernier livre lu par l'intermédiaire d'un professeur, ce qui montre bien qu'en matière de développement du goût pour la lecture, tout se joue avant et en dehors de l'école. Les parents des adolescent·e·s de l'échantillon ne lisant pas (selon ces derniers), les jeunes n'ont pas ou peu rencontré les pratiques de lecture en amont de leur scolarisation. L'univers familial, comme lieu de la formation des premiers goûts et des premières habitudes culturelles, ne leur a pas offert les « pré-requis nécessaires à la compréhension des exigences scolaires », ce qui entrave leurs appropriations des enseignements scolaires (Millet, Thin, 2005, dans Renard, 2013).

Il arrive que certains adolescent·e·s – malgré un entourage familial non-lecteur et peu d'incitations familiales à la lecture – parviennent à apprécier les lectures imposées à l'école, comme c'est le cas d'Awa (15 ans), qui évoque ici sa lecture du roman *Eldorado*, de Laurent Gaudé :

> Enquêtrice : Tu en as pensé quoi ?
> Awa : J'ai bien aimé.
> Enquêtrice : Qu'est-ce que tu as bien aimé ?

> Awa : L'histoire. Au début, il a tout, et à la fin, il rencontre quelqu'un qui n'a rien. C'est comme s'il changeait de vie. La personne qui n'a rien prend sa vie. Elle a tout, et lui échoue et n'a plus rien. C'est la morale de l'histoire.
> Enquêtrice : Du coup, ça arrive qu'en cours de français, tu aimes bien certains livres ?
> Awa : Oui. Quand on doit lire un livre pour un devoir, je le lis, mais que pour l'école.
> Enquêtrice : Le fait de bien aimer ce livre, ça ne t'a pas donné envie d'en lire d'autres du même genre ?
> Awa : Ça m'arrive sur le moment même, mais après, je veux pas y aller…

L'exemple d'Awa montre bien comment, même lorsque l'institution scolaire parvient à intéresser des élèves *a priori* plus éloignés de la culture légitime, cet intérêt est trop faible – en contrepoids d'une socialisation primaire défavorable au développement de la lecture comme pratique ainsi que des multiples autres sollicitations auxquelles les jeunes sont soumis, notamment par le biais des sociabilités – pour se transformer en pratiques effectives.

Chez les adolescent·e·s de l'échantillon qui présentent une certaine docilité scolaire, en parallèle de pratiques plus légitimes que l'ensemble des enquêté·e·s, comme Gabriel (15 ans), qui lit des mangas et souhaite devenir *game designer* ou Lila (14 ans), scolarisée dans le privé et par ailleurs la seule enquêtée déclarant lire « beaucoup », les lectures imposées dans le cadre scolaire sont rejetées non pas parce qu'il s'agit de lire, mais parce que ces dernières ne correspondent pas à leurs goûts.

> Gabriel : Le dernier livre que j'ai lu, c'est sur un homme qui vivait dans un camp. *La Nuit* de Élie Wiesel, j'ai pas du tout aimé.
> Enquêtrice : Et pourquoi ?
> Gabriel : Ça m'a pas intéressé du tout. La prof elle nous a dit « vous allez avoir des sentiments » et tout, mais moi… Déjà, le personnage, il évite de mettre tout sentiment dedans, et ça déjà j'aime pas du tout. Moi j'ai envie qu'il y ait du sentiment, pas à l'eau de rose, mais qu'il y ait du caractère dans l'œuvre, et que c'est pas tout pâle ou des trucs comme ça. En plus, l'histoire parle que de mort, moi j'aime bien les aventures, le fantastique, les trucs comme ça.

> Lila : En fait souvent, j'ai beaucoup de livres, enfin beaucoup de romans qui sont donnés par l'école, et on nous dit de les lire…
> Enquêtrice : Donc ça, t'aimes pas trop ?
> Lila : Pas du tout. C'est horrible.
> Enquêtrice : Pourquoi ?
> Lila : En fait, genre, moi j'aime bien choisir les livres que je vais lire. En fait… Le thème, c'est moi qui dois le choisir, pas les profs. Parce qu'après je peux tomber sur un livre que j'aime pas du tout, et ça je supporte pas.

Que les adolescent·e·s interrogé·e·s présentent des réticences face à l'école ou non, qu'ils refusent les lectures imposées parce que leurs dispositions ne les préparent pas aux enseignements scolaires, ainsi qu'à la réception de la culture légitime, ou parce que ces dernières ne correspondent pas à leurs préférences déjà établies (et le plus souvent fondées sur des lectures de divertissement, mobilisant particulièrement les émotions), on voit que l'école peine à transmettre une culture littéraire légitime auprès des adolescent·e·s du quartier.

✓ Des sorties scolaires peu influentes sur les pratiques des jeunes

Les sorties scolaires encadrées par l'école sont généralement l'occasion pour les jeunes interrogé·e·s de découvrir pour la première fois des pratiques légitimes telles que la sortie au théâtre ou la visite du musée. Si cette influence de l'école est particulièrement visible chez les enfants des classes populaires, puisque ces derniers ne se trouvent que rarement en contact avec ces institutions culturelles (Octobre

et. al., 2010), le rôle joué par l'école dans la démocratisation culturelle ne vient pas se transformer, chez les adolescent·e·s du quartier, en des pratiques effectives.

Les adolescent·e·s interrogé·e·s dans le cadre de cette enquête, issu·e·s de milieux populaires, n'ont, à l'instar des adolescent·e·s évoqué·e·s par Dominique Pasquier, Valérie Beaudouin et Tomas Legon et (2014) quant à leur réception cinématographique, « pas eu l'occasion de développer une croyance en l'excellence artistique » ou « l'idée d'accorder du crédit à quelques rares individus ». Si les auteur·e·s mentionnent ici les critiques de cinéma en opposition à la critique profane, le même constat peut s'appliquer à la perte d'influence de l'école au profit des groupes de pairs, qui restent les plus fortement influenceurs dans la vie des jeunes.

Ainsi, lorsque les sorties scolaires sont associées à des souvenirs positifs par les adolescent·e·s, c'est parce que le groupe de pairs y est activement présent et que la sortie devient une pratique mettant en jeu les sociabilités amicales. D'ailleurs, la plupart des enquêté·e·s, lorsqu'ils sont interrogé·e·s au sujet de ces sorties, évoquent l'amusement créé par les interactions avec le groupe d'ami·e·s, et beaucoup plus rarement, voire jamais, un intérêt pour la visite ou la sortie en elle-même, à l'instar de Selen (13 ans) :

> Enquêtrice : Est-ce qu'il y a des trucs que tu as faits à l'école et que tu n'as pas aimés par exemple des sorties ?
> Selen : Dans les sorties, on s'amuse tout le temps parce que j'ai toujours une bonne classe. Même si c'était pas amusant, on rigolait par exemple dans le car ou dans les musées comme on faisait n'importe quoi, du coup c'était amusant quand même.

L'influence des pairs, dont les modalités ont été évoquées plus haut, s'exerce également dans le contexte scolaire : les pairs ne cessent de minimiser le rôle de l'école dans la transmission culturelle.

4. Le quartier, un terrain familier qui encadre les pratiques de loisirs

- ***Des perceptions ambivalentes du quartier par les adolescent·e·s***

Interrogé·e·s sur leur quartier, les adolescent·e·s tiennent un discours majoritairement positif sur la qualité de la vie qu'ils y mènent. Si un certain nombre de critiques ressortent des entretiens, la plupart d'entre eux s'y disent attachés et ne pas trouver nécessaire que des changements significatifs y soient apportés. Ibrahim (13 ans) affiche une satisfaction à toute épreuve face aux questions qui lui sont posées :

> Enquêtrice : Comment tu te sens dans ton quartier ?
> Ibrahim : Je me sens grave bien (il tchipe).
> Enquêtrice : Tu changerais quelque chose si tu le pouvais ?
> Ibrahim : Non.
> Enquêtrice : Par exemple, un espace pour jouer au football dans Duclos, ça t'intéresserait pas ?
> Ibrahim : Non.
> Enquêtrice : Plusieurs jeunes qui habitent dans le quartier m'ont dit que ça manquait.
> Ibrahim : Non.
> Enquêtrice : Tu voudrais rester à Villejuif plus tard ?
> Ibrahim : Ouais.
> Enquêtrice : Il n'y a pas d'autres endroits où tu aimerais aller ?
> Ibrahim : Ici c'est bien.

Si l'on peut se demander dans quelle mesure la défense du quartier face à une enquêtrice lui étant extérieure lui fait survaloriser le quartier, un discours semblable se retrouve dans l'ensemble de l'échantillon – comme chez Selen (13 ans), lorsqu'elle indique que le quartier, « c'est comme un peu une deuxième famille » –, et même lorsque les enquêté·e·s évoquent des aspects de la vie au quartier qui pourraient être améliorés.

Le premier sujet sur lequel les adolescent·e·s concèdent l'existence de problèmes est celui de l'insécurité ressentie et/ou objective. Tout d'abord, nombre d'entre eux évoquent les mises en garde et surveillances parentales à cet égard, qu'il s'agisse de les protéger de violences éventuelles ou les empêcher de trainer dehors, où l'on peut émettre l'hypothèse qu'ils seraient trop livrés à eux-mêmes. Ainsi, les parents tentent d'empêcher les enfants de trop sortir – comme la mère d'Grace (18 ans) : « Elle aime pas trop quand je suis dehors, elle me dispute des fois, en fait, elle aimerait que je reste que à la maison ») –, ou de les surveiller lorsqu'ils sont dehors, en les encourageant à jouer en bas des immeubles (d'où ils peuvent les voir par les fenêtres) plutôt qu'au stade, ou encore de leur interdire de sortir, comme les parents de Nishan (14 ans) :

Enquêtrice : Est-ce que tu vas à Vitry, au Kremlin-Bicêtre ou à Paris, avec tes amis ?
Nishan : Non, je reste chez moi. C'est pour éviter les terroristes, les attentats.
Enquêtrice : C'est tes parents qui ne veulent pas que tu y ailles ?
Nishan : C'est mes parents.

L'attention portée sur les loisirs des adolescent·e·s au sein du quartier se manifeste par un contrôle permanent ressenti par ces derniers et impliquant d'autres adultes du quartier, notamment la famille éloignée, comme en fait état Jawed (14 ans) :

Enquêtrice : D'accord. Ils s'inquiètent, et ils surveillent un peu.
Jawed : Oui. Un peu beaucoup trop.
Enquêtrice : Tu en as marre ?
Jawed : Partout où je pars, on dirait que je suis encerclé. Je peux rien faire. Un jour, j'étais petit, je sortais du foot, et j'avais trouvé cinquante centimes. Je regarde à droite, à gauche, et je vais au chinois. Genre une épicerie, c'est des Chinois donc on l'appelle le Chinois. Là, il y a ma tata juste en face. Je me dis mince, mais vas-y comment elle sait ? Après, quand je suis rentré chez moi, et j'ai passé un sale quart d'heure. Mes parents sont très protecteurs.

L'insécurité relative au quartier et ses alentours est perçue par les adolescent·e·s et prise en compte à la fois dans leurs modes de déplacement et leur manière d'appréhender le quartier. Ethan (13 ans) se tient ainsi au courant des actualités liées à la sécurité, et en informe alors les autres jeunes qu'il côtoie :

Enquêtrice : D'accord. Pour toi, c'est important de se tenir au courant des informations, de l'actualité ?
Ethan : Oui.
Enquêtrice : Tu fais comment ?
Ethan : Je regarde des fois sur Snap, par exemple : « Attention, violeur à Villejuif… »
Enquêtrice : Ça arrive des fois ?
Ethan : Oui. C'est déjà arrivé à plein de personnes.
Enquêtrice : Où est-ce que tu as eu cette information ? Sur Snap ?
Ethan : Oui.
Enquêtrice : C'est des personnes extérieures ?
Ethan : Non, pas extérieures, mais qui sont dans Villejuif.

Certaines filles, comme Olivia (17 ans), s'inquiètent de leurs déplacements suite à des expériences de harcèlement de rue (« depuis ce jour-là, j'aime pas trop rester tard le soir dehors »), et se font raccompagner par leurs parents en voiture lorsqu'elles rentrent tard, ou anticipent du moins cette donnée dans leurs sorties.

Un autre problème qui ressort des entretiens concerne l'insuffisance d'infrastructures ou d'espaces accessibles aux jeunes pour leurs loisirs. De nombreux garçons se plaignent de l'absence d'un city stade dans la cité Duclos, ce qui les oblige à se rendre soit au stade soit dans les autres cités pour pouvoir jouer au foot (qui, comme nous l'avons évoqué, est l'activité numéro un menée par les garçons et par quelques filles). Jonathan (14 ans) évoque les difficultés rencontrées quant à l'organisation de la pratique du foot au sein du quartier en l'absence d'équipements appropriés :

> Enquêtrice : Et vous faites quoi ?
> Jonathan : Des fois, on joue au foot mais c'est difficile, des fois.
> Enquêtrice : Pourquoi c'est difficile ?
> Jonathan : De se réunir entre gens du quartier pour jouer au foot.
> Enquêtrice : Pourquoi ?
> Jonathan : Parce que le maire, il veut pas nous construire de city stade.
> Enquêtrice : Du coup, vous allez jouer où ?
> Jonathan : On joue dans de mauvaises… conditions.

Suivant la même logique, plusieurs adolescent·e·s, à l'instar d'Grace (18 ans) regrettent la suppression des espaces qui permettaient de se retrouver, en bas des immeubles :

> Enquêtrice : Est-ce qu'il y a des choses que tu aimerais changer ?
> Grace : Dans le quartier ? Ben changer tous les parkings qu'ils ont mis.
> Enquêtrice : Et des choses que tu trouves injustes ?
> Grace : Oui. Je comprends pas en fait pourquoi ils ont mis des parkings. Et nous alors ?

Une tension ressort de la volonté publique de limiter les espaces où les jeunes peuvent « traîner » ensemble, alors que ces espaces correspondent à un véritable besoin chez ces dernier·e·s. En effet, les sociabilités très nourries des adolescent·e·s rendent nécessaire l'existence de lieux pour se retrouver.

- ***Le trafic de drogue, omniprésent et invisible***

Au fil de l'enquête, la question du trafic de drogue est régulièrement apparue sur le terrain, qu'elle soit clairement évoquée par les adolescent·e·s ou non. Qu'il s'agisse d'approcher les jeunes (et particulièrement les garçons de plus de 15 ans), ou d'appréhender leurs pratiques culturelles et de loisirs (par leur intermédiaire ou évoqué par leurs sœurs ou amies notamment), l'implication d'une grande partie des garçons (non vérifiable formellement mais rendue quasiment indiscutable par les propos recueillis) dans des réseaux de trafic est venue compliquer l'enquête.

En effet, il a été très délicat de rencontrer des garçons de plus de 15 ans, et lorsque ça a été le cas, ces derniers présentaient des profils peu représentatifs de la population masculine du quartier située dans cette tranche d'âge (les adolescents rencontrés étant souvent plutôt bons élèves et présentant une certaine bonne volonté culturelle). Il a donc été impossible de rencontrer des adolescents menant une activité liée au trafic de drogue, alors même que ces activités sont extrêmement nourries au sein du quartier : la ville de Villejuif est connue pour une être une plaque tournante du trafic en Île-de-France, certains endroits des cités ont été désignés à l'enquêtrice par différents interlocuteurs comme des

espaces de trafic où il ne fallait pas aller mener l'enquête, et un certain nombre de filles interrogées ont évoqué la question plus ou moins clairement en entretiens.

Les entretiens menés avec des adolescentes de plus de 15 ans sont en effet très riches d'information à ce sujet, puisque ces dernières évoquent le problème, nous permettant d'en deviner l'ampleur.

> Enquêtrice : Est-ce que tu trouves qu'il y a des choses injustes dans le quartier ?
> Selen : Oui.
> Enquêtrice : Comme quoi ?
> Selen : Des fois, y'a des choses qui se font et ça se fait pas. Par exemple, des jeunes qui par exemple rentrent dans des choses qui sont pas bien.
> Enquêtrice : Comme quoi ?
> Selen : Par exemple, des choses illégales comme de la vente de drogue, des choses comme ça.
> Enquêtrice : Tu connais des gens qui font ça par exemple ?
> Selen : Oui.
> Enquêtrice : Et ça tu trouves…
> Selen : Ben comme c'était des amis proches, du coup, ça me touche un peu. Après quand tu habites dans un quartier, c'est des choses qui… Qui sont tout le temps comme ça.
> Enquêtrice : Parce que du coup, qu'est-ce qu'il se passe après quand ils font ça ?
> Selen : Ben ils peuvent aller en prison, des choses comme ça.
> Enquêtrice : Oui, mais même sans aller jusque-là, est-ce que tu as l'impression que vous êtes moins proches ?
> Selen : Oui… Parce que la plupart du temps, ça va à ça, y'a des livraisons à faire, des trucs comme ça. Et surtout que quand tu rentres dans des choses comme ça, tu es beaucoup en danger, dans des choses comme ça. Je connais beaucoup ça. J'ai passé la moitié de mon temps dans des cités, enfin toute ma vie presque je l'ai passée dans une cité jusqu'à mes 13 ans.

Si le trafic est invisible pour un œil extérieur, les propos tenus par Selen (13 ans) – et par plusieurs adolescentes – montrent bien la manière dont le trafic structure les rapports entre les jeunes, les jeunes filles pouvant alors se trouver éloignées de leurs frères ou anciens amis, ou portant tout simplement un regard négatif sur la conduite de cette activité, comme Kayla (16 ans) :

> « Mes amis, par exemple, on va dire, on appelle ça des grands, genre parce qu'ils ont, on va dire 19 et 30 ans, mais je sais pas ce qu'ils font là à 30 ans, au lieu d'avoir un métier et de s'occuper de leurs enfants, ils traînent là en bas des bâtiments à faire je sais pas quoi, et ben au lieu de vendre de la drogue ou je sais pas quoi, ben trouvez-vous un métier, faites des études, je sais pas… »

L'activité lié au trafic de drogue a par ailleurs des répercussions sur la vie dans le quartier, puisqu'elle attire l'attention des forces de l'ordre, donnant alors l'impression (justifiée ou non) aux autres jeunes que des libertés leur sont alors retirées. C'est d'ailleurs ce qui se lit dans les propos d'Grace (18 ans), précédemment évoquée, lorsqu'elle déplore que les espaces où les adolescent·e·s pouvaient avant se retrouver aient été remplacés par des parking, rendant impossible pour eux le fait de « traîner » à cet endroit :

> Enquêtrice : Qu'est-ce qui s'est passé ?
> Grace : Il y a eu du trafic de drogue.
> Enquêtrice : C'est un quartier où tu aimerais rester plus tard ?
> Grace : Ben, si leur trafic il continue, non.
> Enquêtrice : Le trafic, c'est gênant pour toi au quotidien ?
> Grace : Oui. Maintenant, ils veulent tout sécuriser.
> Enquêtrice : Le trafic fait qu'il y a des changements dont tu vas pâtir, qui vont être désagréables pour toi, c'est ça ?
> Grace : Voilà.

D'autre part, il nous semble logique (bien que ne pouvant pas vérifier cette hypothèse) que les activités liées au trafic de drogue par les jeunes aient des répercussions sur leurs pratiques culturelles et de loisirs. Ces dernières se déroulant sur leur temps libre, et donc leur temps disponible en marge des obligations scolaires et familiales, la conduite d'une activité telle que celle-ci – qui bien qu'illégale s'apparente à un travail, s'accompagne de contraintes et est chronophage – a de fortes chances d'exercer une influence forte sur la gestion de ce temps libre.

- ***Un quartier dense en sociabilités et replié sur lui-même***

Au sein du quartier, ce sont les sociabilités qui structurent l'espace pour les adolescent·e·s. En effet, comme évoqué plus haut, ces dernier·e·s orientent l'ensemble de leurs pratiques de loisirs vers le groupe de pairs, les autres jeunes accompagnant et influençant la conduite de la plupart des activités.

Au sein des classes populaires, l'entre-soi et l'ancrage local sont valorisés (Siblot *et. al.,* 2015). Chez les adolescent·e·s, cela se traduit par des sorties rares en dehors du quartier ou avec des personnes extérieures au quartier, qui concentre la grande majorité des pratiques de loisirs, sauf lorsque ces dernières n'y trouvent pas de lieu d'expression. C'est le cas du shopping, puisque le quartier ne compte pas de boutiques et encore moins de centre commercial, rendant alors nécessaire la fréquentation par les adolescent·e·s de centres plus éloignés. Néanmoins, l'ensemble des jeunes interrogé·e·s déclarent privilégier le centre commercial Belle Épine à Thiais, ce qui en fait alors une extension directe du quartier, tant sa fréquentation est automatique chez les jeunes interrogé·e·s, et donc familière.

S'il est possible de remarquer l'existence de plusieurs formes d'ancrage résidentiel, entre notamment des adolescent·e·s occupant de façon « visible et continue » l'espace public de résidence et des adolescentes alternant sociabilités exclusivement féminines et présence intermittente dans l'espace public (Oppenchaim, 2011), les jeunes interrogé·e·s présentent un certain repli sur le quartier, qui se caractérise par la fréquentation quasi exclusive de ses différents espaces (le pied des immeubles, le stade, le parvis de la médiathèque, les parcs, et le domicile des amies, pour les adolescentes).

> Enquêtrice : Tu m'as dit quand vous vous voyez, c'est plus pour faire du sport ?
>
> Nassim : Ben, ça dépend avec qui. Quand je suis avec mes potes qui datent d'y a longtemps après, on va sortir, tout ça, après quand j'suis avec… on va rester dans l'quartier, voilà.
>
> Enquêtrice : Quand tu dis « On va sortir ou on va rester dans le quartier. » vous vous posez quelque part ?
>
> Nassim : Ouais. Dans le quartier sur des bancs.

La fréquentation assidue du quartier comporte en effet un certain nombre d'avantages, tels que la certitude d'y voir les autres adolescent·e·s, le faible investissement dans les sorties (qui nécessitent plus d'organisation lorsqu'elles se déroulent en dehors du quartier, et également plus de motivation puisqu'elles nécessitent de se déplacer), et enfin (ce qui est particulièrement le cas pour les plus jeunes), le fait de sortir dans des limites acceptées par les parents, lorsque ces derniers exercent un contrôle strict sur les activités de leurs enfants :

> Enquêtrice : Tu vas à quel parc ?
>
> Lila : Je vais au… comment ça s'appelle. Celui à côté du stade là !
>
> Enquêtrice : Pourquoi tu vas à celui-là ?
>
> Lila : Parce qu'il est tout proche. Et j'ai plein d'amies qui sont autour. Du coup, on peut y aller ensemble sans que ça pose problème en fait.
>
> Enquêtrice : Qu'est-ce qui pourrait poser problème ?

> Lila : Par exemple, dire aux parents « Oui y'a des gens, j'ai des amies qui sont carrément de l'autre bout de la ville et on aimerait aller au parc », je peux pas demander ça, en fait, c'est beaucoup trop loin et j'ai beaucoup de choses à faire en fait, donc autant que ce soit plus proche et je reviens à la maison directement.

Le quartier de résidence structure la majorité des relations, il est autant le support des sociabilités juvéniles que des sociabilités parentales avec le voisinage (Hoggart, 1970). Mais ce sont également les sociabilités qui structurent le quartier, les adolescent·e·s ayant des ami·e·s vivant dans les villes voisines, parce qu'ils sont scolarisés ailleurs par exemple, ou parce qu'ils ont déménagé, ayant tendance à plus souvent prendre les transports et mener des activités en marge du quartier.

Des différences genrées ressortent par ailleurs de l'enquête au sujet de la fréquentation exclusive de ces espaces enclavés, plusieurs filles interrogées portant un regard négatif sur ce qu'elles perçoivent comme un manque de dynamisme, de renouveau et d'ouverture des pratiques de loisirs des garçons, à l'instar d'Lana (16 ans) :

> Enquêtrice : T'as l'air de dire que globalement, il y a vraiment de grosses différences entre les garçons et les filles au niveau des sorties.
>
> Kayla : Oui.
>
> Enquêtrice : Et du coup, comment tu l'expliques, ça ?
>
> Kayla : Ben, peu importe pour moi, je sais pas du tout parce que en fait, eux ils aiment plus rester dans leur cité ou je sais pas pourquoi, enfin parce que y'a pas grand-chose à faire, quoi. Si on va, je vais rester deux heures, trois, deux heures et demie, même pas avec eux, après, quoi, enfin ça m'énerve, quoi, y'a rien à faire quand ils sortent, ils sont toujours à la cité ou sinon quand il fait beau, ils vont jouer au foot, ça ok ! Parce que y'a un stade, du coup, ils vont jouer au foot, mais sinon ils font pas grand-chose.

Ces différences entre filles et garçons (mises en avant par les filles et qui se remarquent à partir du lycée) conditionnent la conduite d'autres activités, comme, notamment, les sorties à Paris, dont les adolescentes parlent plus, puisque les garçons ont tendance à être plus « centrés sur le quartier et les espaces proches » (Blanchard, Hancock, 2017).

- ***Des sorties à Paris régulières et homogènes***

Les sorties à Paris sont régulièrement citées par les adolescent·e·s qui y trouvent le plus souvent une manière de varier leurs activités et d'échapper à l'ennui qui semble caractériser les pratiques d'un certain nombre d'entre eux (et notamment les filles). Ces sorties se structurent autour de trois pôles : les « visites » (qui d'ailleurs n'en sont pas) de monuments, le shopping et les sorties impliquant promenade et alimentation.

Les adolescent·e·s déclarent majoritairement aller voir des monuments, au pied desquels ils « se posent », ce qui n'est pas sans rappeler leurs activités au sein du quartier. Selen (13 ans) resitue néanmoins ces sorties dans une volonté de changement :

> Enquêtrice : Sinon, est-ce que tu vas à Paris, des fois ?
>
> Selen : Des fois oui, on va à l'Arc de Triomphe, par exemple des choses comme ça.
>
> Enquêtrice : Avec qui ?
>
> Selen : Avec des copains, des copines, de la nouvelle cité.
>
> Enquêtrice : Pourquoi, qu'est-ce qui vous… C'est souvent ou c'est une sortie…
>
> Selen : Non, c'est des fois c'est par exemple quand on veut aller loin des cités et quand on veut faire d'autres choses que d'être tout le temps à la cité.
>
> Enquêtrice : Pour changer ?
>
> Selen : Oui, voilà.

Enquêtrice : Donc vous allez à l'Arc de Triomphe, vous faites quoi, vous vous baladez, vous le regardez ?
Selen : Oui, voilà. On regarde. Sinon, on reste là-bas, on va dans des parcs dans Paris.

Les jeunes concerné·e·s associent bien souvent ce type de sorties à leur groupe d'ami·e·s, avec lesquel·le·s ils prennent de nombreuses photos (notamment des selfies) et vidéos, au pied des monuments. On peut émettre l'hypothèse que le monument en question n'est pas tant le sujet de l'activité que les sociabilités auxquelles la sortie donne lieu, le monument contribuant à la joie du moment par le cadre différent qu'il leur fournit. En revanche, il s'agit beaucoup plus rarement de visiter ces monuments, qui servent avant tout de décor et de prétexte à une sortie entre ami·e·s. Ainsi, très peu des adolescent·e·s interrogé·e·s sont montés dans la Tour Eiffel, pourtant l'un de leurs lieux de prédilection lorsqu'ils se rendent à Paris, comme le dit Kevin (17 ans) : « En fait si, je veux, mais on me le propose jamais, j'irai, mais de moi-même, je vais pas dire "Hé, je veux monter absolument.", si je monte pas c'est pas grave non plus. »

En second lieu, les adolescent·e·s déclarent faire du shopping à Paris, et ce notamment lorsqu'ils ne trouvent pas une offre suffisante au centre commercial Belle Epine[15], ou lorsqu'ils ont besoin d'acheter des produits qu'ils ne peuvent pas se procurer dans leur quartier. C'est particulièrement le cas pour les filles originaires d'Afrique de l'Ouest et centrale, qui se rendent à Paris pour s'acheter des mèches.

Enquêtrice : Comment ça se passe quand tu vas à Paris ?
Sarah : On décide de faire une activité… Par contre Paris, on prévoit à l'avance.
Enquêtrice : Tu y vas avec qui ?
Sarah : Avec mes copines. Des fois, je les rejoins pour acheter des choses.
Enquêtrice : Ça arrive souvent ?
Sarah : On va dire tous les mois. Parce qu'on va acheter des mèches. Avec Awa. Sinon, on va se promener dans les parcs.

Le shopping à Paris est alors le prétexte de la sortie, cet achat se transformant alors en promenade, le plus souvent entre filles (mais pas exclusivement). En dehors de la « visite » de monuments et du shopping, les sorties à Paris trouvent leur motivation dans l'alimentation – il s'agit de « manger une petite glace ou une crêpe » (Awa, 15 ans), par exemple –, ou dans le changement d'air que représente une telle sortie – il s'agit alors de « se promener dans les parcs », de « marche[r] genre partout », parfois même, de « bien s'habiller » (Lana, 16 ans), puis de rentrer au quartier.

Paradoxalement, la sortie à Paris - pensée pour rompre la monotonie des activités menées au quotidien - se structure autour d'activités qui font déjà partie de l'horizon des jeunes : les sociabilités, l'alimentation, le fait de se prendre en photo ou de se « poser » dans les parcs, et parfois même, de jouer au football :

Enquêtrice : Quand vous sortez du métro, qu'est-ce que vous cherchez ? Des parcs, des bancs, des endroits où manger ?
Ibrahim (13 ans) : Des endroits où manger, des endroits où jouer au foot.
Enquêtrice : Qu'est-ce qui est intéressant dans le fait de jouer au foot à Paris par rapport à jouer au foot à Villejuif ?
Ibrahim : Je sais pas.
Enquêtrice : Pourquoi vous faites ça ?
Ibrahim : Ben c'est quand on s'ennuie de rien faire, on joue au foot. On peut jouer au foot partout, hein !

[15] Ce dernier étant le 5e centre commercial le plus fréquenté de France.

Conclusion

L'analyse des influences s'exerçant – au sein de l'entourage des adolescent·e·s vivant dans le quartier des Lozaits sud – sur leurs pratiques culturelles et de loisirs tend à fortement indiquer que l'idée d'une jeunesse sous « triple contrainte » (familiale, par les pairs et scolaire), voire sous quadruple contrainte (si l'on prend en compte les industries culturelles) [Lahire, 2006], ne fonctionne pas aussi bien pour ces jeunes aux pratiques très conditionnées par leurs conditions d'existence que pour les jeunes de classes moyennes et supérieures.

Si l'omniprésence des ami·e·s dans la conduite des loisirs et les découvertes culturelles nous indique qu'il s'agit là d'une influence majeure, il ne s'agit pas pour autant de minimiser le rôle du contexte familial dans la conduite des activités de loisirs. En effet la plupart des pratiques parentales se retrouvent facilement transposées dans celles de leurs enfants, d'une part, et la majorité des adolescent·e·s ont des contextes familiaux relativement comparables, qui ne viennent donc pas remettre en cause leurs valeurs ou la hiérarchie de leurs pratiques, ce qui rend la socialisation par les pairs particulièrement à même de renouveler plutôt que de diversifier les formes de pratiques culturelles propres aux classes populaires, d'autre part.

C'est plutôt l'école, en tant qu'instance de socialisation et de transmission culturelle, qui peine à jouer pleinement son rôle, face à des adolescent·e·s inégalement investi·e·s dans leur destin scolaire, et relativement peu intéressé·e·s par les sorties culturelles proposées par l'institution, ce qui se lit également dans leur manque quasi total d'appétence pour les pratiques culturelles légitimes (théâtre, musée, musiques cultivées, etc.).

Les adolescent·e·s vivant dans le quartier des Lozaits sud de Villejuif ont des pratiques culturelles et de loisirs plus diversifiées que l'on pourrait le penser face à une telle cohésion du groupe de pairs, mais néanmoins peu diversifiées. La vie au sein du quartier, structurée autour des sociabilités, offre peu d'activités différentes, ce qu'attestent les nombreuses déclarations plus ou moins claires sur l'ennui que ces jeunes éprouvent, se déplaçant de façon routinière dans les différentes espaces du quartier. Les sorties à Paris, fréquentes mais non régulières, leur sont l'occasion de « changer d'air » tout en ne bouleversant pas leurs habitudes, puisqu'ils structurent leurs activités parisiennes autour des mêmes pôles que leurs activités au sein du quartier : les sociabilités, l'alimentation, la promenade dans la ville ou encore la sortie au parc.

TABLEAU RÉCAPITULATIF DES ENQUÊTÉ·E·S

Enquêté·e·s 1/3	Sexe	Âge	Établissement scolaire	Classe	Pays de naissance	Pays de naissance du père	Pays de naissance de la mère	Métier père	Métier mère	Nombre de frères et sœurs
Selen	F	13	Karl Marx (Villejuif)	4e	France	Turquie	Turquie	Cuisinier	Cuisinière	1
Asma	F	13	Saint Vincent de Paul (Paris 13e)	4e	France	Maroc	Maroc	Chauffeur Poids lourd	Auxiliaire de vie	2
Ethan	H	13	Karl Marx (Villejuif)	5e	France	États-Unis	Côte d'Ivoire	Gérant de restaurant	Décoratrice	3
Ibrahim	H	13	Eugène Chevreuil (L'Haÿ-les-Roses)	5e	Côte d'Ivoire	Côte d'Ivoire	Côte d'Ivoire	Pompier, puis inconnu	Femme de ménage	4
Jawed	H	14	Karl Marx (Villejuif)	3e	France	Algérie	France (origine algérienne)	Plombier	Femme au foyer	3
Matushan	H	14	Karl Marx (Villejuif)	3e	France	Sri Lanka	Sri Lanka	Cuisinier	Femme de ménage	2
Lila	F	14	Institut-Notre-Dame (Bourg la Reine)	3e	France	France (Réunion)	France	Maintenance mairie	Assainissement municipal (bureau)	2
Émeline	F	14	Sainte Thérèse (Maisons Alfort)	3e	France	Égypte	Égypte	Plombier	Animatrice (école primaire)	2
Sofia	F	14	Antoine de Saint Exupéry (Fresnes)	4e	France	Maroc	Maroc	Chauffeur VTC	Femme au foyer	4
Jonathan	H	14	Guy Moquet (Villejuif)	4e	France	Congo	Congo	Chef de chantier	Hôtellerie (maintenance, ménage)	4
Adam	H	15	Guy Moquet (Villejuif)	3e	Tunisie	Tunisie	Tunisie	Chauffeur VTC	Femme au foyer	2
Awa	F	15	Darius Milhaud (Le Kremlin-Bicêtre)	2nde gen.	France	Guinée	Guinée	Gendarme retraité	Restauration (caisse, cuisine, service, etc.)	5
Sarah	F	16	Pierre Brossolette (Le Kremlin-Bicêtre)	2nde pro	France	France (Guadeloupe)	France (Guadeloupe)	Non renseigné	Aide-soignante	2
Kayla	F	16	Darius Milhaud (Le Kremlin-Bicêtre)	1re pro ASSP	France	France (origine sénégalaise)	France	Serveur, chef de rang	Auxiliaire de puériculture, éducatrice de jeunes enfants	1
Lana	F	16	Pierre Brossolette (Le Kremlin-Bicêtre)	1re pro ASSP	France	France (origine sénégalaise)	France	Serveur, chef de rang	Auxiliaire de puériculture, éducatrice de jeunes enfants	1
Hassan	H	16	Karl Marx (Villejuif)	3e	France	Comores	Comores	Électricien	Auxiliaire de vie	4
Olivia	F	17	Pierre Brossolette (Le Kremlin-Bicêtre)	1re pro ASSP	France	France (kabyle)	France (origine italienne)	Agent responsable RATP	Cadre dans l'édition	3

Kevin	H	17	Chérioux (Vitry sur Seine)	1re pro MELEC	France (Guyane)	Père : France (Guyane)	Mère : France (Guyane)	Père : immobilier	Mère : secrétaire	0
						Élevé par ses grands-parents				
						Grand-Père : France (Guyane)	Grand-mère : France (Guyane)	Grand-père : Entretien mairie	Grand-mère : femme de ménage	
Grace	F	18	Darius Milhaud (Le Kremlin-Bicêtre)	CAP	France	Congo	Congo	Plombier	Aide-soignante	4
Nassim	H	18	Chérioux (Vitry sur Seine)	Tale gen.	France	France ou Algérie	France ou Algérie	Jardinier municipal	Secrétaire	2

Partie 3.Dammarie-les-Lys

Chantal Dahan et Clémence Perronnet[1]

1. De la description du quartier au dispositif méthodologique

Définir les contours historiques et statistiques d'un quartier populaire : Dammarie-les-Lys

- ***Les données historiques : du village rural à la « banlieue verte » aux confins de l'agglomération parisienne***

✓ **Un ilot rural, industriel et populaire depuis le XIXe siècle**

Dammarie-les-Lys est un ancien village qui s'est beaucoup développé grâce à l'industrie à la fin du XIXe siècle, même s'il était à l'origine un bourg de villégiature nobiliaire qui possédait trois châteaux et une centaine de fermes. **Son développement va de pair avec le développement industriel et l'accroissement de la population ouvrière, notamment d'origine étrangère**. Des logements sociaux ont été construits au XXe siècle de manière relativement anarchique faisant se côtoyer cités ouvrières et bidonvilles au lieu-dit « la pièce du lys », « vaste espace libre entre le centre ancien et les bords de seine » (actuellement quartier politique de la ville de la Plaine de lys) au fur et à mesure de l'implantation des usines (Piettre, 2006, p. 103-104). L'implantation de la population ouvrière et étrangère est ainsi assez ancienne à l'image de celle de « la banlieue rouge » autour de Paris, Dammarie-les-Lys a été elle-même dirigée par la gauche dès 1935 jusqu'en 1983. Le déclin de l'industrie depuis la fin des années 1970 a profondément transformé la vie des habitants confrontés aux fermetures d'usines et au chômage structurel. La baisse de la catégorie « ouvriers » en est un signe, en passe d'être remplacés aujourd'hui par « employés » non qualifiés.

✓ **Un sas d'accueil pour les vagues migratoires successives**

La présence de la population ouvrière dans la pièce du Lys était momentanée : En effet, la nouvelle population ouvrière ne se contenta pas de rester cantonnée dans les espaces étroits que leur réservaient les entreprises. Ceux-ci fonctionnèrent comme un espace d'accueil pour les populations primo-arrivantes et comme un sas pour une installation définitive à Dammarie, et ce notamment pour les populations d'origine étrangère » (Piettre, 2006, p. 110). Ce qu'on peut toujours observer aujourd'hui. Dès que leurs conditions économiques le permettent les habitants de la Plaine du Lys déménagent dans les quartiers environnants.

✓ **Les derniers plans de rénovation urbaine n'empêchent pas des émeutes sporadiques**

Depuis, plusieurs plans de rénovation urbaine se sont succédé dans ce quartier. Le dernier, de grande envergure, l'a profondément transformé en détruisant notamment des grandes tours et en construisant à la place des petits immeubles et des espaces verts, et en modifiant tout le mode de circulation dans

[1] Interwiews réalisées par Chantal Dahan et Louis Jésu.

le quartier. **Le quartier a connu des émeutes importantes à la fin des années 1990**, lors de la mort de deux jeunes du quartier suite à des contacts avec la police[2]. Aujourd'hui, bien que des trafics de tous genres aient lieu et que la police y intervienne régulièrement, et pratique notamment des contrôles d'identités fréquents dont nos enquêtés nous ont fait part.

- ***Les données sociodémographiques***

✓ **Un département moins défavorisé que d'autres en matière de quartiers prioritaires de la ville**

Le département de Seine-et-Marne où se situe ce quartier comprend 24 quartiers prioritaires de la politique de la ville (QPV). Ce chiffre est assez bas par rapport aux autres départements d'Ile-de-France : avec 39 QPV pour l'Essonne, 42 pour le Val-de-Marne ou 63 pour la Seine-Saint-Denis, selon le dernier rapport en 2018 de l'observatoire de la politique de la ville. Nous sommes donc en Seine-et-Marne où les poches de grande pauvreté existent, bien que moins nombreuses que dans les autres départements d'Ile-de-France.

✓ **Localisation, proportion des habitants la ville dans le QPV et répartition par âge**

Le QPV de « La Plaine de Lys – Bernard de Poret » (que nous appellerons « La Plaine de Lys » pour plus de facilité) se situe dans Dammarie-les-Lys qui est une ville à la lisière du rural. La population de la ville est de presque 22 000 habitants selon l'INSEE. Le quartier de la Plaine de lys compte plus de 9 000 habitants dont **presque le quart a moins de 25 ans**. Environ 40 % de la population de Dammarie-les-Lys habite dans le QPV alors que ce quartier n'occupe que 2 % du territoire.

✓ **Une situation économique, éducative et professionnelle défavorable, mais des atouts**

On y retrouve la même concentration de différentes formes de précarité que dans les autres QPV. Presque 35 % des habitants de la Plaine de Lys vit sous le taux de pauvreté[3] contre 20 % dans la commune, la part des ménages imposés est de 32,2 % dans le quartier contre 56,9 % dans la commune. Concernant le niveau de la formation dans le quartier, on remarque que plus d'un tiers de la population ne possède aucun diplôme et que le nombre d'étrangers est élevé (20,5 % contre 14,4 % dans la commune)[4].

Ces quelques chiffres pour indiquer la situation socio- économique des habitants du quartier de la Plaine de lys, lequel s'inscrit dans une ville dont la situation économique, elle, est plus favorable, sans être non plus ce qu'on peut appeler une ville « riche ».

La mise en place de l'enquête

- ***Collège, Espace jeunes, SEGPA, lycée pro : les lieux de recrutement des jeunes***

Pour réaliser cette étude nous avons d'abord diffusé les objectifs de notre enquête auprès de la ville de Dammarie-les-Lys (directrice générale adjointe des services, en charge des équipements jeunesse et

[2] www.liberation.fr/societe/2002/05/25/chute-mortelle-dans-la-course-poursuite_404718

[3] Le taux de pauvreté correspond à la proportion d'individus (ou de ménages) dont le niveau de vie est inférieur pour une année donnée à un seuil, dénommé seuil de pauvreté (exprimé en euros). L'INSEE, comme Eurostat et les autres pays européens, mesure la pauvreté monétaire de manière relative alors que d'autres pays (comme les États-Unis ou l'Australie) ont une approche absolue. Dans l'approche en termes relatifs, le seuil de pauvreté est déterminé par rapport à la distribution des niveaux de vie de l'ensemble de la population. On privilégie en Europe le seuil de 60 % du niveau de vie médian (INSEE).

[4] Chiffres INSEE Démographie et Insertion profesionnelle, QP La Plaine De Lys – Bernard De Poret

culture), auprès des établissements scolaires et associations accueillant des jeunes dans ou proches du territoire étudié et dans nos tranches d'âge, soit de 13 à 18 ans.

Nous avons repéré : un collège comportant des sections d'enseignement général et professionnel adapté (SEGPA) [Robert Doisneau] et un n'en comportant pas (Georges Politzer), un lycée comportant des filières générales et professionnelles (Juliot-Curie), un centre de formation des apprentis (CFA) proposant des bacs professionnels en apprentissage dans le domaine de l'électricité (CFAI77), ainsi que la principale association fréquentée par les jeunes habitant le quartier prioritaire de la Plaine du Lys (« Espace jeunes », structure municipale). Nous avons mené cinq entretiens collectifs dans chacun de ces lieux et rencontré 30 jeunes à ces occasions. Nous les avons choisis parce que les SEGPA, les classes de lycée en filière professionnelle et les CFA sont majoritairement fréquentés par les jeunes issus des classes populaires (Palheta, 2011 ; voir Pasquali, 2014). Par ailleurs, une des spécificités de ces établissements est de drainer des jeunes dans un périmètre géographique assez large jusque dans les bourgs et villages environnants, ce qui va impliquer des effets de mixité sur lesquels nous reviendrons.

- ***Présentation de l'enquête et conditions de la prise de contact avec les adolescents***

Nous expliquions au préalable à tous les jeunes interrogés le sens de notre étude et le contenu des entretiens. Nous avons eu de nombreux refus qui semblaient inspirés d'une méfiance envers des observateurs extérieurs venant dans une cité étudier des « spécimens ». Mais dans l'ensemble nous avons trouvé nos enquêtés grâce à une présence quasi quotidienne pendant les vacances, où les jeunes étaient disponibles (juin, juillet) ; grâce aussi à une excellente relation avec l'Espace jeunes et les professionnels qui nous ont grandement facilité les rencontres, enfin par l'intermédiaire des jeunes déjà enquêtés. Nous avons ainsi pu mener à bien les 20 entretiens que nous nous étions fixés comme objectif. Tous les jeunes interrogés ne proviennent pas spécifiquement du quartier prioritaire, certains viennent des quartiers environnants et sont issus des mêmes catégories socioprofessionnelles.

- ***Le choix d'une focale sur les jeunes de milieux populaires***

Notre méthodologie faisait le choix de ne pas interroger de jeunes issus d'autres classes sociales. D'une part parce que ces catégories sont surreprésentées dans les analyses des sociologues s'intéressant aux pratiques culturelles (voir introduction) ; d'autre part parce que ceux-ci ne subissent pas des situations de tensions socioculturelles accrues comme les jeunes majoritairement issus de l'immigration auxquels nous avons eu affaire. Les seuls jeunes issus des classes moyennes et supérieures que nous avons interrogés sont ceux que nous avons rencontrés lors d'un entretien collectif en section générale du lycée Joliot-Curie (n=5). Leurs propos permettent de dresser les contours d'univers culturels qui servent de point de comparaison avec les univers culturels que nous voulions étudier.

- ***Le déroulement des entretiens : privilégier un échange décontracté***

Les entretiens collectifs et individuels semi-directifs ont été effectués par les deux chercheurs composant l'équipe de « la région parisienne » (Chantal Dahan et Louis Jesu) sur la base d'un guide d'entretien commun. Les entretiens et leur enregistrement se sont déroulés en majorité à l'extérieur, dans un parc ou un city stade proche des lieux de rencontres des jeunes, mais aussi au sein de l'Espace jeunes ou dans les lieux scolaires. Il nous a semblé que le fait d'insister fortement sur l'aspect non « personnel » ou intime de l'entretien et sur l'anonymisation des noms lors de l'analyse a participé à

favoriser l'accord des jeunes. Une présence sur le terrain de plus de deux mois a également facilité les échanges et une meilleure connaissance de la vie du quartier.

Le choix d'une répartition égale sur le plan du genre

Compte tenu de nos objectifs, nous avons choisi d'interroger de façon aléatoire des filles et des garçons volontaires sur le territoire de la Plaine-du-Lys. Nous avons veillé à respecter un nombre égal de filles et de garçons, la dimension genrée des univers culturels constituant un axe important de nos hypothèses de recherche. La recherche d'enquêtées filles a été plus difficile que celle des garçons. En effet nous nous sommes aperçus que celles-ci occupent très différemment l'espace public, qu'elles ont tendance à le déserter pour des rencontres dans des lieux privés ou en dehors du quartier, comme cela a été documenté dans de nombreux travaux portant sur les quartiers populaires ou l'espace urbain en général (Maruéjouls, 2011 ; Mauger, 2006 ; Mohammed, 2011).

Les entretiens collectifs

Nous avons choisi de travailler uniquement sur les entretiens individuels. Les entretiens collectifs ont été précieux pour réaliser le guide d'entretien individuel en gardant des questions dont nous avions expérimenté la pertinence dans ce cadre très défini. Le choix de ne pas exploiter ces données vient du fait que le cadre du groupe est enclin à provoquer des effets grégaires et de censure, qui sont moins sensibles dans les entretiens individuels.

Enfin, nous livrons les fruits d'un travail à partir d'entretiens réalisés qui ont exposé des situations particulières et qui n'ont pas de valeur de généralisation, mais qui sont néanmoins représentatifs de la réalité locale que vivent ces jeunes. Nos entretiens n'excluent pas l'existence d'autres situations, possiblement même contradictoires.

TABLEAU RÉCAPITULATIF DES CARACTÉRISTIQUES DES ENQUÊTÉ·E·S DE DAMMARIE-LES-LYS

Prénom	Sexe	Âge	Classe	Pays de naissance	Pays de naissance des parents (père ; mère)	Professions des parents (père ; mère)
Ylies	Garçon	16	1re pro	France	France ; Algérie	ouvrier du bâtiment ; au foyer
Aziz	Garçon	16	1re techno	Côte d'Ivoire	Côte d'Ivoire	gérant de commerce ; aide-ménagère hospitalière
Anthony	Garçon	17	1re générale	France	France	éboueur ; employée de la restauration scolaire (chômage)
Iman	Fille	13	4e	France	Algérie ; France	chauffeur de taxi ; assistante maternelle
Helena	Fille	18	BTS	France	France ; Portugal	ouvrier du bâtiment ; employée de la restauration
Medhi	Garçon	13	4e	France	Algérie ; France	employé de bureau ; au foyer
Anis	Garçon	14	4e	France	France	ouvrier qualifié ; ouvrière qualifiée
Amare	Garçon	13	4e	Rwanda	Rwanda	NC ; puéricultrice
Bilal	Garçon	16	1re générale	France	Algérie ; Maroc	livreur ; employée de la restauration
Sofiane	Garçon	18	Terminale générale	Italie	Tunisie ; Italie	ouvrier en usine ; au foyer
Karim	Garçon	17	2nde pro	France	Tunisie ; Italie	ouvrier en usine ; au foyer
Priya	Fille	18	1re techno	Inde	Inde	employé de la restauration ; ouvrière qualifiée
Lilas	Fille	16	1re générale	France	Algérie ; France	ouvrier qualifié ; employée de la fonction publique
Sandro	Garçon	17	Terminale générale	Portugal	Portugal	chauffeur poids lourds ; femme de ménage
Gloria	Fille	16	1re techno	Congo	Congo	agent d'entretien ; ouvrière non qualifiée
Khalil	Garçon	16	1re pro	France	Maroc	agent de sécurité ; assistante maternelle
Lucilla	Fille	14	3e	France	France ; Algérie	chauffeur de poids lourds ; assistante maternelle
Cécile	Fille	16	1re techno	France	France	agents RATP
Safia	Fille	16	1re générale	France	Zaïre	ouvrier ; au foyer
Amélia	Fille	17	1re techno	Portugal	Portugal	ouvrier du bâtiment ; aide-soignante

2. Les univers culturels des jeunes de Dammarie-les-Lys[5]

Pratique sportive

À en croire les adolescent·e·s rencontrés à Dammarie-les-Lys, tout le monde fait du sport ! Seuls deux des 20 jeunes interviewés (Sandro, 17 ans et Gloria, 16 ans) disent qu'ils n'aiment et ne pratiquent aucune forme d'activité sportive. Les autres déclarent faire du football (pour 10 d'entre eux), de la course à pied (6), de la musculation (5), du basket (2) ou encore du judo (1) et du yoga (1). Ces activités sont pratiquées 2 à 3 fois par semaine, et parfois quotidiennement pour le football et la course à pied.

- ***Faire du sport pour prendre de soin de soi : des rapports au corps en mutation***

Les entretiens montrent à quel point la pratique sportive relève de la norme pour les adolescent·e·s : il est admis qu'il est *bon* de faire du sport, et qu'il *faut* être sportif pour être en bonne santé. Cela apparaît chez Priya (18 ans) et Lilas (16 ans), deux bonnes amies qui essayent de s'encourager mutuellement à faire plus d'activité physique :

> Lilas : Chaque vacances, on a une bonne résolution : faire du sport. Et à la fin de chaque vacances, on l'a pas fait !
> Priya : Tu l'as pas fait ! Moi je le fais chez moi ! [*Elle fait du yoga*].
> Lilas : On l'a pas fait ensemble, donc ça compte pas !

Les jeunes qui se disent non-sportifs ne manquent pas de souligner leur écart à la norme : « [Je me sens éloigné] du sport… Je pense que ça se voit. », dit ainsi Sandro (17 ans) en renvoyant au stigmate physique du surpoids. Cette remarque autodépréciative souligne en creux à quel point la pratique sportive s'accompagne de la valorisation d'une bonne hygiène de vie. On peut y voir une forme de « reconquête du corps » des classes populaires (Vieille Marchiset, Gasparini, 2010). Pour les jeunes rencontrés, le corps n'est uniquement un « corps-outil » (Loux, 1979) auquel on a un rapport instrumental, mais aussi un corps dont on prend soin – pas uniquement pour développer de la force physique, mais pour « rester en forme » (Bilal, 16 ans). La pratique masculine de la musculation va dans ce sens. Les six garçons qui l'évoquent sont loin de réduire cette activité à une valorisation outrancière de la force, comme pouvaient le faire les adolescents des années 1990 (Lepoutre, 1997). Ils parlent plutôt de « cardio », de « gainage » et de travail d'endurance – autant de façons de prendre soin d'eux-mêmes.

En définitive, on retrouve chez les jeunes rencontrés les deux motivations essentielles qui conduisent à la pratique physique identifiées par Patrick Mignon et Guy Truchot (2002) : la recherche du bien-être et l'affirmation de liens amicaux et familiaux. Nécessaire pour rester en bonne santé, le sport est aussi pratiqué entre amis et en famille, « pour le plaisir et pour se défouler » (Ylies, 16 ans). L'exemple du football est à cet égard probant.

- ***L'indétrônable football, au cœur des réseaux de sociabilité***

Le football est l'activité mentionnée le plus souvent pendant les entretiens, confirmant l'importance et la pérennité de ce sport dans la sociabilité juvénile des quartiers populaires (Lepoutre, 1997; Octobre, 2004). Il demeure aussi une pratique essentiellement masculine : 9 des 11 garçons rencontrés disent y jouer tous les jours ou presque, entre amis sur les bords Seine ou dans un des stades de la ville. Ce sport

[5] Cette partie est rédigée par Clémence Perronnet.

est adossé aux sorties entre pairs qui entretiennent le réseau de sociabilité (*cf. infra*) et constitue toujours « un support central d'apprentissage de la masculinité » (Zotian, 2010, p. 1) pour les garçons.

La présente enquête suggère cependant que si le football est bien un marqueur identitaire masculin (Burgess *et al.*, 2003), les filles n'en sont plus si entièrement exclues que par le passé. Les adolescentes rencontrées disent en effet s'y intéresser, voir se « passionner » pour le foot (Lilas, 16 ans). Gloria (16 ans) pratique ainsi quotidiennement ce sport ; Iman (13 ans) a été inscrite dans un club quand elle était plus jeune et maintient désormais une pratique informelle hebdomadaire avec ses frères et leurs amis. Celles qui déclarent malgré tout ne pas aimer le foot ont le sentiment d'être en minorité, tant il leur semble que les temps ont changé en faveur d'une pratique et d'un goût féminins :

> Lucilla (14 ans) : Les garçons [..] je leur dis « Lâchez votre Playstation un p'tit peu, et le foot ! ». Mais mes copines elles aiment trop le foot, *beaucoup trop* le foot ! Mais moi j'aime pas le foot.
>
> Sofia (16 ans) : En ce moment, genre, c'est un peu confondu. Avant y avait les garçons qui aimaient le foot, et maintenant genre même les filles elles aiment le foot.

- ***Pratique en club, dans la rue ou au lycée : sports et rapports à l'institution***

Les jeunes rencontrés à Dammarie-les-Lys pratiquent surtout le sport de façon informelle, en dehors des clubs, fédérations, salles ou autres institutions sportives. Au moment des entretiens, un quart d'entre eux seulement – et uniquement des garçons – sont inscrits dans un club (de football pour Amare et Anis, de basket pour Ylies, de judo pour Aziz et de musculation pour Anthony). Leurs usages suivent en cela la tendance à la désinstitutionalisation des pratiques sportives qu'on observe depuis les années 2000 ; ils correspondent aussi à l'inégale répartition sexuelle des activités physiques et sportives à l'échelle nationale (Duret, 2012). À l'échelle de l'échantillon rencontré, c'est l'âge qui – avec le sexe – rend le mieux compte des différents degrés d'institutionnalisation des pratiques : les collégiens fréquentent davantage les clubs que les lycéens. Chez les garçons, seuls Amare et Anis, tous deux en 4e à 13 et 14 ans, sont encore actifs dans les clubs de foot que certains de leurs ainés ont fréquentés par le passé. On peut supposer qu'une fois mis de côté le rêve d'une carrière de footballeur professionnel, la fréquentation du club devient superflue. Les aménagements urbains suffisent à la pratique quotidienne de ce sport qu'on peut faire, selon Amare, « un peu partout » : « sur les bords de Seine, par exemple. Dans les city [stades urbains], aussi. Dans notre quartier, aussi : même s'il n'y a pas de terrain de foot, on joue tout le temps ». Aziz confirme :

> Aziz : Avant, quand j'étais en 6e, je faisais du foot dans le club de Dammarie-les-Lys. Ensuite, j'ai arrêté jusqu'en 2de et j'ai repris. Là, de temps en temps, vu que c'est les vacances, on fait un foot avec les copains.
>
> Enquêtrice : Pourquoi tu as arrêté le club ?
>
> Aziz : Parce que j'ai découvert le judo.
>
> Enquêtrice : Et fini, fini, le foot ?
>
> Aziz : Non, je jouais dans la rue. Le judo, vu qu'on peut pas en faire en rue, je me suis dit : « Je vais faire le judo en club et le foot en rue ». Il y a des terrains à peu près partout à Dammarie.

Du fait de leur dimension informelle, les pratiques sportives des jeunes reposent beaucoup sur l'usage les espaces urbains aménagés : football, course à pied et musculation ont lieu dans les deux stades municipaux, les trois *city stades* (des terrains de jeux de ballons clôturés installés en centre-ville), la zone de « *Street Work Out* » (des modules de fitness et musculation en plein air), les bords de Seine ou encore la forêt de Fontainebleau. Ces équipements sportifs rencontrent un franc succès auprès des jeunes, qui en sont demandeurs :

> Enquêtrice : Pour toi, qu'est-ce qu'il faudrait changer en France, ou dans le monde, pour que ça aille mieux ?

> Anis (14 ans) : Mettre plus de *city* [stades urbains.] ! [*rires*]. Coubertin, c'est assez éloigné, ça serait bien de mettre en place davantage de petits terrains. Par exemple, y'en a beaucoup à Melun. Ça serait possible de mettre davantage d'équipements de musculation, à d'autres endroits : quand t'es à l'autre bout de La Plaine, il faut venir jusqu'ici. Certains n'ont pas le matériel chez eux, aussi. Il faudrait qu'ils rajoutent ça. J'ai trouvé que c'était une bonne idée de rajouter ça : j'étais content.

Si les garçons demeurent plus autonomes et mobiles dans les espaces urbains que les filles (Authier *et al.*, 2014), ces dernières ne sont pas entièrement exclues des terrains sportifs et fréquentent elles aussi les bords de Seine, la forêt de Fontainebleau et les *city stades*.

Le succès des aménagements urbains auprès des jeunes issus des classes populaires s'explique aussi par leur gratuité. Plusieurs adolescents mentionnent en effet la difficulté qu'ils rencontrent à financer l'inscription à un club ou à une salle de sport. L'obstacle financier impose parfois de renoncer à une activité appréciée. Khalil (16 ans) regrette ainsi que la salle où il voudrait faire de la musculation soit « un peu chère » et se contente pour l'instant de fréquenter le « *Street Work Out* » municipal ou de s'entraîner chez lui. Karim (17 ans) voudrait pour sa part faire de la boxe, mais n'ose pas demander de l'argent à ses parents et attend d'être autonome financièrement : « J'aimerais bien faire de la boxe, je trouve ça intéressant mais je n'ai pas envie de déranger mes parents et de leur demander : "Payez-moi ci, payez-moi ça" ».

À l'inverse des équipements sportifs municipaux, les structures scolaires sont peu investies par les jeunes rencontrés à Dammarie-les-Lys : un seul d'entre eux fait de la musculation avec le club du lycée (Anthony, 17 ans). Les entretiens font aussi état d'un rejet de la pratique sportive scolaire, surtout chez les filles : quatre d'entre elles insistent sur leur détestation, y compris quand elles se déclarent sportives par ailleurs. Les garçons expriment moins ce dégoût, sans pour autant valoriser l'éducation physique et sportive (EPS).

Goûts musicaux

Les entretiens réalisés à Dammarie-les-Lys confirment la centralité de la musique dans les univers culturels juvéniles : l'écoute de musique, fréquente pour tous les jeunes rencontrés, « réunit tout le monde » (Bilal, 16 ans). Les contenus, les préférences et les modalités d'écoute sont néanmoins variés.

- ***Le rap : genre consensuel***

L'enquête de *L'enfance des loisirs* sur les pratiques culturelles pendant l'enfance et l'adolescence a bien montré comment la musique prend « une place croissante dans les agendas culturels avec l'avancée en âge » et le passage du collège au lycée (Octobre *et al.*, 2010, p. 43). Entre 11 et 17 ans, l'écoute de musique se généralise et s'intensifie au point de devenir un marqueur identitaire central : à un certain conformisme des collégien·ne·s (« J'écoute tout ce qui est à la mode et que les autres écoutent aussi ») succède la singularisation et la structuration des goûts des lycéen·ne·s qui maîtrisent mieux les catégorisations musicales (« Je préfère tel ou tel artiste, tel ou tel genre »). Ce processus opère dans notre échantillon : les plus jeunes disent écouter « de tout » (Amare, 13 ans et Anis, 14 ans) et « ce que tout le monde écoute » (Iman, 13 ans), alors que leurs aîné·e·s affichent des préférences plus marquées. Indépendamment de l'âge, les goûts sont clairement structurés autour d'un genre incontournable : le rap.

Le rap est le genre musical préféré des trois quarts des jeunes rencontrés, quel que soit leur sexe. Seuls deux d'entre eux (Sandro et Helena) disent ne pas du tout aimer ce genre et ne jamais en écouter ; trois autres (Anthony, Priya, Lilas) en écoutent tout en privilégiant d'autres genres (rock, pop, variété internationale). Cette préférence pour le rap – et plus spécifiquement pour le rap français – s'incarne dans les artistes que les

adolescent·e·s mentionnent en entretien. Tous les chanteurs cités plus de deux fois sont des rappeurs français (Damso, Booba, Jul, PNL, Niska, Big Flo & Oli, Djadja & Dinaz, Negrito, MHD, 4keus, Lacrim) à l'exception de Lil Pump (rappeur américain), de The Chainsmoker (électro, américain) et de Rihanna (pop, R'n'B, américain) – voir ci-dessous la Figure 1. Comme le résume bien Ylies, 16 ans, « on partage tous la même chose. Peut-être qu'on n'est pas d'accord sur quelques rappeurs, mais on est tous dans le rap, le hip-hop, la trap ». Iman, 13 ans, confirme l'existence du consensus autour du rap – y compris chez les filles qui citent les mêmes artistes que les garçons : « Booba, Jul, tout le tralala. […] C'est un peu du même style, c'est des rappeurs qu'on connaît un peu tous, comme Sofiane, Booba… c'est ce que pratiquement tout le monde écoute. »

Les artistes cités illustrent aussi le phénomène de *dispersion des goûts musicaux* juvéniles déjà mis en évidence dans *L'enfance des loisirs* (2010), et plus récemment dans une enquête sur les univers musicaux des 15-25 ans (Azam *et al.*, 2018). Les noms les plus mentionnés sont ceux des succès du moment et témoignent de l'existence d'un fonds musical générationnel commun à tous les jeunes (Damso, Booba, Jul, Niska, PNL – bref « tous les grands rappeurs des temps modernes » selon Ylies) – mais ils ne représentent finalement qu'une petite partie des réponses. Au-delà de cette « zone de consensualité » (Azam *et al.*, 2018, p. 347) composée de rap français, les goûts musicaux sont dispersés autour d'artistes moins populaires et de genres plus variés : la comédie musicale (Notre Dame de Paris), le rock (Linkin Park, Paramore), la K-pop (BTS), la chanson française (Johnny Hallyday, Louane) ou encore le jazz (Franck Sinatra)… Cela dit **toute la pluralité des goûts des jeunes des classes populaires**, loin d'un conformisme qui suivrait docilement les prescriptions de l'industrie musicale. Comme on le verra à la section « Jeunesses cosmopolites », les adolescent·e·s consomment aussi beaucoup de musique internationale, et parfois confidentielle : pop coréenne, rap italien, électro algérienne…

- ***Goûts musicaux, contextes, différenciation et distinction***

Marqueur générationnel, la musique est aussi un marqueur de sexe et de classe, et les entretiens réalisés avec les jeunes de Dammarie-les-Lys nous disent beaucoup sur les liens entre goûts musicaux et structures sociales.

FIGURE 1. ARTISTES CITÉS PAR LES ADOLESCENT·E·S PENDANT LES ENTRETIENS



La taille du nom des artistes reflète la fréquence de citation en entretien : la plupart ont été cités une fois ; Damso est cité 9 fois ; Booba 8 fois ; Jul et Niska 6 fois ; PNL, Big Flo & Oli et MHD 4 fois ; Negrito, The Chainsmokers, Djadja & Dinaz et Lil Pump 3 fois, etc.

✓ Musique de baffles ou musique de casque : à chaque contexte son univers musical

Les entretiens informent d'abord sur la variation des univers musicaux en fonction des contextes sociaux : les adolescent·e·s assignent aux différents genres musicaux différents moments et différentes fonctions. L'une des fonctions centrales du rap est ainsi de soutenir des moments partagés entre amis, et Ylies (16 ans) distingue les rappeurs qu'ils écoutent « sur une baffle quand je serai avec des amis » de ceux qu'il passe lorsqu'il est seul, souvent au casque. Les premiers (LilPump, Damso), permettent de « danser un peu » et de « rapper » en chœur – ce sont des musiques « ambiançantes » (Iman, 13 ans et Sofia, 16 ans). Aziz (16 ans) confirme cet usage festif de la musique passée dans les baffles et entre copains : « Damso, Booba, XXXTentacion, Lil Pump, 6ix9ine […] je pense que c'est plus pour l'ambiance ce genre de rap là. Pour se décontracter. »

À l'inverse, un autre univers musical relève de la pratique personnelle et intime. Ce sont les chansons qui « font réfléchir » et que l'enquêtrice décrit comme du « rap politique », du « rap conscient » ou encore « du rap à textes » pendant les entretiens. Sans utiliser eux-mêmes ces termes, les jeunes y associent des artistes ou des titres : Ylies (16 ans) mentionne les rappeurs Kery James et Médine (qu'il « n'aime pas forcément beaucoup » et n'écoute que rarement) ou encore « certains sons de Damso où il raconte sa vie ». « [Ces chansons-là] tu les mets ton casque et tu les écoutes quand tu prends le bus pour aller en cours. Je les écoute en solo », explique le jeune homme. Comme on va le voir plus loin, ce genre de rap est aussi support de distinction.

Enfin, les entretiens manifestent l'existence d'univers musicaux spécifiquement assignés à une activité. Il y a par exemple les titres qu'on passe pour faire du sport : Sofiane (18 ans), Ylies et Bilal (16 ans) et Karim (17 ans) écoutent ainsi des bandes sons de séries et d'*animes* – des *openings* (musique de générique), « *AMV* » (*anime music video*, vidéo clip musical d'*animes*) et « *OST* » (*originals sound tracks,* bandes originales) – quand ils vont courir ou faire de la musculation. Ces musiques relèvent le plus souvent de la pop et du rock, sans être forcément identifiée comme telles :

> Ylies : J'aime bien les *openings*. Quand je cours, par exemple quand je fais mon footing, je mets des *openings* et des *AMV* dans mes écouteurs.
>
> Enquêtrice : Souvent, c'est un peu rock, non ?
>
> Ylies : Je ne sais pas. Pour moi, ça ne fait partie d'aucun type. Je les écoute, c'est tout. Je ne comprends pas ce qu'il dit, mais ça me donne un truc : j'ai envie de faire du sport, de courir, de taper dans un ballon.

Il y a aussi les chansons qui permettent de se concentrer pour travailler : Lilas et Priya composent ainsi des listes de lecture de « musiques tristes » de pop et de variété française et internationale qu'elles écoutent pour réviser.

Ce dernier usage révèle par ailleurs des critères de goûts genrés. Plusieurs filles (Lucilla, Priya, Lilas et Helena) disent écouter des « musiques tristes » qu'elles estiment que les garçons n'aiment pas — ce que certains confirment. Aziz (16 ans) dit par exemple détester « les musiques du style "lover" […] quand un chanteur, il chante et il est plus tranquille, il y a beaucoup de trucs d'amour » : « moi, j'aime pas trop, parce que ça m'endort vite ». Medhi (13 ans) va jusqu'à qualifier de « musiques de bouffon » qui « l'énervent » des artistes de pop ou de chanson française comme Louane, Zazie ou M. Pokora. Si ces distinctions genrées apparaissent bien en entretien, goûts féminins et masculins sont loin d'être homogènes : plusieurs filles sont tout aussi critiques que les garçons à l'égard de ces musiques qui appellent une écoute cathartique : « Franchement, j'aime pas trop ces trucs-là : c'est un peu triste, ça veut faire déprimer », explique Iman (13 ans).

✓ Des univers musicaux et des rapports à la musique socialement situés

Support de distinction genré, la musique demeure aussi un support de distinction sociale. Si tous les ados se retrouvent autour d'un fond musical générationnel commun – le rap – les entretiens réalisés à Dammarie-les-Lys confirment les résultats de la récente enquête de Martine Azam, Michel Grossetti, Laurent Laffont et Benoît Tudoux (2018) sur la structuration sociale des univers musicaux (choix, modes de découverte et contextes d'écoute) des 15-25 ans. On retrouve en effet chez ces jeunes deux des six univers musicaux identifiés par l'équipe toulousaine : la classe « relation romantique à la musique » et la classe « relation sélective à la musique ».

L'univers musical de la majorité des adolescent·e·s de notre échantillon relève d'une « relation romantique à la musique » et s'organise autour du rap, des artistes les plus populaires et de l'accès à la musique *via* les réseaux numériques. Les jeunes de cet univers musical – plus souvent des garçons – sont attachés à quelques artistes phares et aux textes en français qui permettent identification et projection (*cf. infra*) ; ils appartiennent davantage aux classes populaires. Ce profil décrit bien les rapports à la musique de jeunes comme Sofiane, Khalil, Amare, Karim, Anis, Ylies, Aziz, Medhi, Gloria, Amélia, Iman, Lucilla, Sofia et Cécile, qui ont en commun d'avoir des parents ouvriers ou inactifs et sont presque tous issus d'une récente immigration magrébine ou africaine.

En contraste, un autre groupe d'adolescent·e·s (Priya, Lilas, Helena, Anthony, Sandro et Bilal) manifeste plutôt une « relation sélective à la musique » : ils écoutent principalement du rock, de la pop, de l'électro et du rap tout en se distinguant par leurs goûts « plus divers et rares pour [leur] génération » (Azam *et al.,* 2018, p. 351) : ils consomment également de la k-pop, du métal, du folk, de la musique classique… Les filles et les jeunes issus des catégories sociales favorisées bien dotées en capitaux économiques et culturels sont surreprésentés dans cet univers musical, et ce n'est pas un hasard si on y retrouve les jeunes les moins défavorisés du groupe interrogé. Il s'agit de ceux et celles dont la mère est diplômée et employé·e (Anthony, Helena, Lilas, Bilal) et/ou de ceux et celles dont la famille n'est pas issue d'une récente immigration magrébine (Priya, Sandro, Anthony, Helena). Cette dernière caractéristique peut limiter les effets de la ségrégation sociale et économique que connaissent les familles immigrées du Maghreb et de l'Afrique et favoriser le développement de capitaux culturels et économiques (Beauchemin *et al.*, 2016).

✓ Rap français, rap américain, afro-trap, freestyle, rap hardore… : des distinctions intra-genre

Si les genres musicaux (rap, rock, pop…) constituent des lignes de partage fondamentales pour comprendre la structuration sociale des univers musicaux adolescents, ils ne sont pas la seule échelle pertinente. Les goûts et pratiques des jeunes interrogés sont aussi caractérisés par l'existence de distinctions intra-genre : tout le monde (ou presque) écoute du rap, mais *pas le même rap*, et tous les raps ne se valent pas sur l'échelle des légitimités musicales.

En entretien, les adolescent·e·s rencontré·e·s distinguent clairement plusieurs types de rap. Ils identifient d'abord un rap dit « grossier », « violent » ou « hardcore » : « Le rap français, le rap américain [comme] Damso, Booba, XXXTentacion, LilPump, 6ix9ine… c'est un rap souvent grossier », explique par exemple Aziz (16 ans). « [Le rap que j'aime bien] il est un peu hardcore », confirme Ylies (16 ans). Cette catégorie rassemble les artistes les plus en vogue, notamment Booba, Damso, Jul et Niska. À l'inverse, d'autres rappeurs sont jugés « moins violents » : il s'agit principalement d'Orelsan et de Big Flo & Oli, qui constituent pour certains un autre extrême : le rap « Bisounours ». « *B*ig Flo & Oli ils ont leur flow à eux,

on ne peut pas leur en vouloir », explique ainsi Ylies (16 ans), « certaines personnes n'aiment pas, et disent que c'est des bisounours, qu'ils rappent pour dire : "la vie est belle, la vie est rose" ».

Cette opposition au sein du genre rap entre « hardcore » et « non violent » structure les goûts et les pratiques des adolescent·e·s rencontré·e·s. Elle donne notamment lieu à des distinctions genrées, plusieurs filles associant le rap « violent » à un goût masculin bien éloigné du leur. C'est le cas d'Helena (18 ans), qui n'aime pas du tout le rap et n'en écoute jamais parce qu'elle n'« aime pas les gros mots ou la façon comment ils parlent des filles », ou encore de Lucilla :

> Lucilla (14 ans) : Moi j'aime bien le rap, mais pas le même que les garçons, parce que les garçons ils aiment bien le rap un peu vulgaire des fois. J'aime pas trop le rap lourd. J'écoute pas des trucs comme eux ils écoutent. […] Des chanteurs comme Koba LaD, c'est pas trop mon style… il dit des bêtises dans ses musiques, mais les garçons ils aiment bien.

Lilas et Priya ont pour leur part trouvé une alternative au rap français et américain « violent » dans la K-pop – genre féminin par excellence :

> « La K-pop c'est une sorte d'univers à part où il y a plein de genres mélangés… Quelques fois ils font du rap ! C'est violent le rap où il y a plein de gros-mots et tout et tout et j'aime pas ça ! Alors que dans le rap coréen c'est plus mélodieux… C'est bien tourné les phrases : donc j'aime bien ! » (Lilas, 16 ans).

Les entretiens contredisent cependant l'hypothèse d'une nette opposition entre un goût masculin pour le rap « hardcore » et un goût féminin pour le rap « doux » : la grande majorité des garçons rencontrés rejettent eux-aussi un rap qu'ils jugent excessivement violent. Anis (14 ans) dit par exemple ne pas aimer le rap « trop sombre », « pas très propre » et avec « trop de gros mots » d'un artiste comme Gradur ; il privilégie « des chansons qu'on peut écouter aussi en public ». Khalil et Bilal (16 ans) disent aux aussi préférer un rap « pas trop violent », à l'image de Sofiane et Karim :

> Sofiane (18 ans) : J'aime surtout le rap. Mais pas le rap hardcore, celui avec plein de gros mots, j'apprécie pas trop. [J'aime] surtout l'afro trap, tout ce qui a un peu de mouvement et tout. […] [Le rap hardcore] je m'y retrouve pas. C'est pas trop mon style, ça ne me correspond pas. Y'a trop de vulgarité, j'aime pas. Le seul qui est un peu vulgaire mais que j'aime bien c'est Damso – et encore seulement quelques musiques.
>
> Karim (17 ans) : J'aime bien le rap mais quand y'a trop de gros mots ou que c'est trop répétitif et que c'est tout le temps la même chose, j'aime pas. Y'a beaucoup de chansons où ils répètent tout le temps la même chose et franchement ça n'a aucun sens… Ce que j'aime bien dans le rap, c'est quand il y a beaucoup de sens derrière.

Le rap qui « a du sens » est aussi celui qui plaît à Anthony (17 ans), qui distingue « les raps qui sont bien » (Big Flo & Oli, Orelsan) des « les raps qui sont nuls » (Booba, Karis, Gradur). Si les premiers lui semblent avoir des textes intéressants, il juge les seconds « un peu redondants, tout le temps les mêmes thèmes » : « leurs textes n'ont même pas de sens, en fait ».

Certains amateurs de rap « violent » reconnaissent d'ailleurs que les textes y ont peu d'importance : pour eux, le rap a avant tout une fonction socialisatrice et festive (*cf. supra).* Contrairement au rap « calme » et aux « musiques tristes » il permet de s'« ambiancer » et de se retrouver entre pairs du même âge. C'est ce qu'explique Ylies, qui estime néanmoins que les textes peuvent être porteurs de sens :

> Ylies (16 ans) : [Le rap qu'on écoute] il nous décrit, là, maintenant, il décrit notre génération… avec quelques insultes, quelques stéréotypes comme la drogue, les armes, les gangs. […] Aujourd'hui, personne n'écoute les paroles. Faut pas chercher midi à quatorze heures : personne n'est en train de se dire que ce sont des poètes. Écoute Damso : peut-être que c'est réel, ce qu'il dit, mais il ne parle que de filles, de prostituées, de drogue, d'alcool, d'armes, de cocaïne… il ne parle pas de Bisounours. Les gens qui l'écoutent, soit ils l'aiment – ils l'écoutent parce que tout le monde l'écoute –, soit ils se reconnaissent dans sa musique. Je fais partie de ceux qui l'écoutent parce que tout le monde l'écoute.

Aziz appartient pour sa part à la seconde catégorie. Originaire de Côte d'Ivoire et arrivé en France à 9 ans, il trouve dans le rap de Booba, Damso ou Niska des textes dans lesquels il se reconnaît et qui font écho à son vécu :

> Aziz (16 ans) : [Les rappeurs] souvent, ils racontent leurs histoires avec des choses qu'ils ont vécues eux-mêmes. Par exemple 21 Savage [un rappeur britannique] il raconte son histoire, parce qu'il a vécu dans un endroit où c'était difficile. Du coup, il emploie des gros mots pour décrire des choses, parce que c'est un peu de la haine qu'il ressent. Je pense que presque pour tous les rappeurs, c'est à peu près pareil. […]
>
> Enquêtrice : Toi, les paroles que tu aimes bien, ce sont plutôt des choses qui font réfléchir, c'est ça ?
>
> Aziz : Oui.
>
> Enquêtrice : Et est-ce que ça fait écho à toi, à des choses que tu as vécues ?
>
> Aziz : Oui, souvent, je pense à des choses futures. Je pense notamment à Damso. Souvent, beaucoup de ses chansons, ça fait réfléchir. Par exemple, [la chanson] *B. #QuedusaalVie* [voir un extrait en encadré]. Je suis venu en France à l'âge de 9 ans et ça me rappelle ce que j'ai vécu avant de venir en France.

Damso – B. #QuedusaalVie

« J'fais que du sale
Demande pas d'où vient le pognon
Argent propre et sale nous prenons
Africains sans vrai gouvernement
Nous pleurons, nous pleurons, nous saignons
Ils me connaissent depuis qu'on est gamins
Quand financièrement j'allais très bien
Quand toit au-d'ssus d'moi y'avait plus rien
J'ai vu aucun d'ces fils de putain
La bourgeoisie, j'y ai goûté
7 000 euros maman touchait
La pauvreté, j'y ai goûté
700 euros maman touchait
Ils s'demandent pourquoi j'fais le sale nègre
Comme si j'avais l'choix de faire autre chose
Soit business illégaux tu proposes
Soit tu fermes ta gueule à tout jamais »

Lens Dupuy / William Kalubi © Universal Music, 2017.

De façon similaire, Khalil (16 ans) recherche dans le rap une représentation de la « réalité », quitte à ce qu'elle soit grossière : « Par exemple, il y a un rappeur qui dit que sa mère, elle est morte, qu'il a prévenu son petit frère. Il lui a demandé de s'asseoir. C'est ça que j'aime bien. Ce n'est pas forcément violent, pas obligé, pas forcément, mais… […] Quand ils disent que la police, elle vient chez eux le matin, tôt… ». Cécile et Sofia (16 ans) confirment elles-aussi l'importance des textes chez leurs rappeurs favoris, et notamment Damso : « Il est beau, il a du charisme, il parle hyper bien – c'est un peu trash j'adore ! – et il passe beaucoup de messages ! »

Ces distinctions infra-rap montrent à quel point les logiques qui dictent goûts et dégoûts se déplacent et se recomposent dans les pratiques adolescentes, et comment les socialisations genrées et socialement situées se rejouent au sein même du genre musical dominant. Les adolescent·e·s les mieux doté·es en capitaux culturels et scolaires (Anthony, Sandro, Priya, Lilas…) entretiennent un rapport sélectif et distinctif à la musique qui s'exprime dans leur goût pour Orelsan, Big Flo & Oli ou le rap coréen et dans un rejet des textes du rap « *hardcore* » qui leur semble dénués de sens. Au contraire, les jeunes les moins favorisés (Aziz, Medhi, Khalil, Cécile, Sofia…), s'ils sont loin d'adhérer de façon inconditionnelle au rap « grossier » et

en rejettent les formes les plus outrées[6], entretiennent avec cette musique un rapport éthico-pratique fortement identificatoire.

Lecture

Si la musique qui « réunit tout le monde » a donné lieu à de longues discussions avec les adolescent·e·s rencontré·e·s en entretien, on ne peut pas en dire autant de la lecture. Questionné·e·s sur leurs pratiques, la majorité des jeunes expriment d'abord une certaine distance aux livres et imprimés : Khalil (16 ans) « n'aime pas trop lire », Ylies (16 ans) n'est « pas trop dans la lecture », Karim (17 ans) ne lit « pas tant que ça », Gloria (16 ans) « pas trop ». Medhi (13 ans) et Amélia (17 ans) affichent clairement leur dégoût : « j'aime pas ça, lire » ; « j'aime pas lire, je trouve ça ennuyant ». Mis en regard des études statistiques, ce résultat n'est guère étonnant : la lecture de livres est en recul à l'échelle nationale depuis les années 1970, et les classes populaires, comme les jeunes, sont particulièrement concernées[7].

Le détail des entretiens invite cependant à nuancer ces premières déclarations. En définitive, et selon leurs propres déclarations, on compte parmi les 20 jeunes interviewé·e·s à Dammarie-les-Lys une majorité de lecteurs et lectrices aux pratiques occasionnelles et fréquentes, c'est-à-dire des jeunes qui lisent au moins tous les mois ou toutes les semaines – voir ci-dessous le Tableau 1 .

TABLEAU 2. FRÉQUENCE ET MODALITÉS DE LECTURE DES ADOLESCENT·E·S DE DAMMARIE-LES-LYS

Fréquence de lecture	Rapport à la lecture	Effectif	Jeunes concernés
rare (non lecteur)	ne lit « *jamais* » n'aime pas lire	1	Medhi (16 ans)
occasionnelle (lecture mensuelle)	lisent « *de temps en temps* » ou « *parfois* » sont peu attaché·es à leurs lectures rejet des lectures scolaires	8	Amélia (17 ans), Iman (13 ans) Cécile (16 ans), Sofia (16 ans) Gloria (16 ans), Khalil (16 ans) Ylies (16 ans), Karim (17 ans)
fréquente (lecture hebdomadaire)	lisent « *souvent* » discutent des lectures entre pairs pas de rejet des lectures scolaires	7	Amare (13 ans), Anis (14 ans) Aziz (16 ans), Sofiane (18 ans) Priya (18 ans), Lucilla (14 ans) Sandro (17 ans)
quotidienne (grand·e·s lecteur·trice·s)	lisent « beaucoup », tous les jours se disent passionné·e·s par leurs lectures	4	Bilal (16 ans), Lilas (16 ans) Anthony (17 ans), Helena (18 ans)

Source : déclarations des adolescent·e·s interviewé·e·s à Dammarie-les-Lys.

Au-delà de ces indications sur la fréquence de lecture qui contredisent l'image des jeunes des classes populaires non-lecteurs, les entretiens avec les adolescent·e·s de Dammarie-les-Lys mettent en évidence la grande diversité des genres de textes lus et des supports de lecture.

[6] Sur le rejet du rap « grossier » et « violent » comme expression d'une masculinité excessive, voir Perronnet, 2017.

[7] Depuis les années 1970, la proportion de non-lecteurs est stable à l'échelle nationale (environ 30 % des Français·e·s n'ont lu aucun livre dans l'année), mais a augmenté d'entre 10 et 14 points pour les catégories « employés », « ouvriers qualifiés et non qualifiés » et « 15-24 ans ». 22 % des 15-24 ans n'ont lu aucun livre dans l'année en 2008, contre 12 % en 1973. Source : enquêtes « Pratiques culturelles des Français », DEPS – Ministère de la culture et de la communication, 2009.

- ***Mangas, romans jeunesse, grands classiques ou romance : que lisent les ados de Dammarie-les-Lys ?***

Les jeunes rencontré·e·s déclarent lire principalement quatre genres de textes : des mangas, des romans de science-fiction ou de fantasy à destination d'un public adolescent/jeune adulte, des romances et des livres « scolaires », c'est-à-dire le plus souvent des romans relevant de la littérature classique. La Figure 2 présentée ci-dessous» illustre la diversité des genres de textes lus.

✓ Le règne du manga

Le genre le plus lu est résolument le manga. Onze des 20 jeunes rencontré·e·s déclarent en lire régulièrement, et parmi eux 9 des 11 garçons. Cette pratique est centrale dans l'économie des loisirs de la grande majorité des garçons, qui se disent fans de la « culture japonaise » qu'ils fréquentent non seulement *via* les mangas, mais aussi en regardant des *animes* – les dessins animés qui en sont adaptés – et pour certains en fréquentant des salons événementiels dédiés comme la « Japon Expo ».

FIGURE 2. TITRES D'OUVRAGES CITÉS PAR LES ADOLESCENT·E·S PENDANT LES ENTRETIENS



La taille des titres reflète la fréquence de citation en entretien : la plupart ont été cités une fois ; *One Piece* est cité 4 fois ; *Dragon Ball et Harry Potter* 3 fois ; *Naruto* et *Nos Étoiles contraires* 2 fois.

La couleur indique le genre du titre : les mangas sont en orange, les romans à destination d'un public adolescent ou jeune adulte sont en bleu, les lectures scolaires sont en vert.

Ces lectures ont la particularité d'avoir pour support non des ouvrages imprimés, mais des écrans : les adolescent·e·s lisent les mangas sur Internet via les *scans*, des images numérisées des volumes papier disponibles gratuitement sur des sites spécialisés. La lecture par *scans*, gratuite en dehors du coût d'acquisition de l'équipement numérique (téléphone, tablette, ordinateur) et de la connexion Internet, permet une lecture intensive que n'autorisent pas l'achat ou l'emprunt des volumes papier. Bilal (16 ans) estime ainsi lire plus de 40 tomes par semaine – ce qui représente près de 280 € et 6 kg de mangas[8]. Du fait de la gratuité et de l'accessibilité des *scans*, les adolescent·e·s ne lisent que rarement des mangas imprimés. Il leur arrive cependant d'emprunter ceux de la bibliothèque de Melun, les rayons de la bibliothèque municipale de Dammarie-les-Lys étant unanimement jugés trop pauvres en la matière.

[8] Chaque tome coûte environ 7 euros et pèse 150 g.

La lecture de mangas, conjuguée à l'intérêt pour la culture populaire japonaise et les *animes*, est au centre de plusieurs groupes de sociabilité. Elle occasionne nombre d'échanges, de discussions et de sorties entre ami·e·s, par exemple dans la « bande » constituée par Lilas (16 ans), Priya (18 ans) et 5 ou 6 de leurs camarades. « Les mangas, j'ai commencé grâce à la bande, en fait », explique Lilas. « Parce qu'avant je ne lisais pas de mangas, je ne lisais pratiquement pas du tout, et après on a commencé à en parler, et j'ai commencé à en lire… ». La proportion de lecteurs et lectrices de mangas parmi les jeunes rencontré·e·s à Dammarie-les-Lys semble très élevée au regard de ce que montrent d'autres enquêtes sur des tranches d'âges et milieux sociaux similaires. Une récente étude sur les pratiques de lectures de jeunes âgé·e·s de 16 à 19 ans établit par exemple que seuls 9 % des 55 jeunes issu·e·s des classes populaires interrogé·e·s par questionnaires déclarent lire des bandes dessinées plus d'une fois par mois, et les mangas n'y sont presque pas mentionnés (Perronnet, 2018). Certains jeunes de Dammarie-les-Lys suggèrent d'ailleurs que l'Espace jeunes local joue un rôle dans la diffusion accrue de la culture japonaise auprès des adolescent·e·s du quartier :

> Enquêtrice : J'ai vu plusieurs jeunes de votre bande à Dammarie et même d'autres qui sont assez branchés « culture japonaise »… Est-ce que tu as l'impression que parmi les gens de ton âge, que tu fréquentes au lycée, etc., c'est quelque chose d'assez répandu ?
>
> Anthony (17 ans) : Ça dépend. Dans mon lycée, il n'y en a presque pas qui aiment ça, qui sont branchés vraiment culture japonaise. Mais ici il y en a beaucoup, à Dammarie, surtout quand on va à l'Espace jeunes. Tu vas dans l'espace informatique, quand c'est rempli, tu dois pouvoir avoir la moitié qui peuvent te donner 10 noms de mangas comme ça, alors que dans mon lycée – si je prends l'exemple de ma classe où on est 26 – je suis seul..

Lecture de manga et construction sociale de soi à l'adolescence

Comme l'ont bien montré Christine Détrez et Olivier Vanhée dans leur enquête *Les mangados : lire et écrire des mangas à l'adolescence* (2012), la lecture de mangas est aussi une façon de se situer socialement. Bien choisir le type de mangas qu'on lit et qu'on partage avec ses pairs garantit d'« avoir la classe et [d'] avoir bon genre » (Détrez, 2016) : ces lectures participent de la construction de soi au sein de l'espace social et comme fille ou comme garçon. À l'image de ce qu'on observe pour l'écoute de musique rap, ces processus de distinction et de positionnement de soi passent par les choix réalisés au sein du genre, c'est-à-dire par la lecture sélective de certaines catégories de mangas. La littérature manga est caractérisée par une production clairement segmentée selon le genre et l'âge en plusieurs catégories : les *shonen* (mangas pour jeunes garçons), les *shojos* (pour jeunes filles), les *seinen* (pour jeunes hommes), les *josei* (pour jeunes femmes), etc. À Dammarie-les-Lys, les catégories les plus lues sont les *shonen* : *One Piece*, *Naruto* et *Dragon Ball Z* arrivent en tête des titres les plus cités. Cela confirme les résultats de l'enquête des *Mangados*, qui montre qu'à ces catégories éditoriales correspondent des modèles de masculinité qui varient selon l'appartenance sociale et l'âge. Les héros des *shonen*, catégorie privilégiée des garçons, des collégiens et des lecteurs d'origine populaire, illustrent des valeurs de virilité « traditionnelles » en valorisant la force physique et les ressources corporelles (Connell, 2014 ; Lizé, 2004).

La présente enquête suggère néanmoins que les effets de l'appartenance sociale sont plus fins qu'il n'y paraît, et que le classique découpage tripartite de la société en « classes favorisées/classes moyennes/classes populaires » ne permet pas toujours de saisir la diversité des pratiques. Le travail de Christine Détrez (2011) a bien montré que si aucun garçon lecteur de mangas ne dédaigne les bandes dessinées d'action que sont les *shonen*, une diversité des modèles de masculinité liée à l'origine sociale apparaît chez les lecteurs avec l'avancée en âge. À la fin du lycée, les garçons issus des milieux moyens et favorisés prennent leurs distances d'avec les valeurs de la virilité traditionnelle que transmettent les

mangas « de baston ». Ils privilégient alors des *seinen* et valorisent la complexité et l'intelligence des personnages et des intrigues. Or les entretiens avec les jeunes de Dammarie-les-Lys montrent que l'on retrouve cette pratique distinctive du manga dans les classes populaires. C'est tout particulièrement le cas chez Anthony (17 ans), qui explique à l'enquêtrice la différence entre *shonen* et *seinen*, et sa préférence pour les seconds :

> Anthony (17 ans) : Dans les trois genres de manga, il y a le *shonen* de type *Dragon Ball*, le *seinen* qui vise un public un peu plus adulte avec des thèmes un peu plus sérieux et les *shojo* qui visent les jeunes filles. Moi je suis plus sur le genre *seinen*.
>
> Enquêtrice : Donc plus adulte. Est-ce que tu peux expliquer la différence entre les *seinen* et les deux autres catégories ? En quoi c'est plus adulte ?
>
> Anthony : Le *shojo*, c'est plus des histoires romantiques à l'eau de rose et tout ça. Le *shonen*, ça va être un personnage charismatique qui progresse avec des bagarres et tout ça. Et le *seinen*, ça peut être totalement différent. Par exemple, si je prends un manga qui est complètement différent et qui s'appelle *Parasite*, c'est une forme de vie *alien* qui arrive sur Terre et qui prend possession des corps des humains et qui mangent les humains, donc c'est pas du tout la même chose. Et on peut avoir des personnages qui ne sont pas charismatiques du tout.
>
> Enquêtrice : Donc il n'y a pas forcément l'identification à un personnage charismatique du tout, quoi ?
>
> Anthony : Pas du tout. [...] Il y a même des mangas qui traitent des voyages dans le temps.
>
> Enquêtrice : En fait, c'est ce qui ressemble le plus à de la littérature classique non ?
>
> Anthony : Oui. Mais c'est quand même différent.

Dans cet extrait, l'enquêtrice souligne d'ailleurs le rapprochement qu'opère l'adolescent entre littérature manga et littérature « classique », et la tentative de légitimation des usages du manga qu'est la lecture de *seinen*.

La présence chez Anthony de ces pratiques de lectures distinctives des mangas atteste de la grande hétérogénéité sociale des classes populaires. Loin d'être un groupe social unifié, ces dernières se composent de différentes fractions : en fonction du type d'emploi (ouvrier, employé, fonction publique…), de la structure familiale (couple, parent isolé…), du lieu de vie (urbain, rural…) ou encore de la situation à l'égard de l'immigration, les variations des capitaux culturels, économiques et sociaux induisent des pratiques fortement diversifiées (Cayouette-Remblière, 2015; Schwartz, 2011). En tant qu'éboueur et qu'ancienne employée de la restauration scolaire au chômage pour invalidité, les parents de Anthony ne sont objectivement pas des membres des classes moyennes. Néanmoins, le discours et les pratiques de Anthony suggèrent que la famille est relativement mieux dotée en capitaux culturels que celles des autres jeunes rencontrés – Anthony souligne par exemple le goût de sa mère pour la photographie d'art. Cela peut expliquer le fait que, contrairement à ses camarades, le jeune homme n'a pas poursuivi ses études au lycée local de Dammarie-les-Lys mais a rejoint la prestigieuse section européenne d'un lycée de Fontainebleau. Il présente très clairement ce parcours comme un cheminement vers des classes sociales supérieures : « [Au lycée de Dammarie] c'est une population qu'on peut classer comme populaire. Mon lycée à Fontainebleau, ce sera plus de la classe moyenne avec quelques personnes de classe élevée, ce n'est pas la même population du tout. » Ce positionnement scolaire et social mixte produit chez Anthony des pratiques proches de celles des classes moyennes et favorisées et une recherche de légitimation qui passe aussi par l'affichage de goûts lectoraux bien spécifiques.

✓ Les livres « normaux » des ados

Plus grand lecteur du groupe rencontré en entretien, Anthony est aussi prolixe sur ses lectures en dehors du genre manga. Il oppose aux bandes dessinées japonaises à la légitimité toujours fragile une littérature « normale » :

> Anthony (17 ans) : Je passe beaucoup de temps chez moi, je suis assez à fond dans la culture japonaise, donc je lis beaucoup de mangas, je lis aussi beaucoup de livres de littérature normale, mais ce sont généralement des romans qui sont récents. […]
>
> Enquêtrice : Tout à l'heure tu m'as dit que tu lisais aussi des livres « normaux ». Alors c'est quoi des livres « normaux » ?
>
> Anthony : Bah je lis des livres comme *Harry Potter*. Ce que j'adore faire dans les dissertations de français, c'est que je mets tout le temps *Harry Potter*, quel que soit le sujet, y compris au bac, et c'est drôle. J'ai lu les *Eragon*, j'ai lu les *16 lunes*, c'est pas mal. J'ai lu *Cherub*, d'autres trucs mais ça ne me vient pas en tête comme ça. […] [De la] science-fiction mais je n'ai pas lu que ça, j'ai lu *Le Journal d'Anne Franck* aussi sur mon temps libre.

Les livres « normaux » sont donc des romans à la fois « récents » – c'est-à-dire publiés depuis les années 1990-2000 – et relevant de la littérature jeunesse à destination des adolescent·e·s et des jeunes adultes. Ce sont aussi des ouvrages plus légitimes que les mangas, notamment dans le champ scolaire : on peut par exemple se permettre de citer *Harry Potter* en cours de français. Anthony fait néanmoins figure d'exception au sein du groupe interrogé, puisqu'il est l'un des 6 jeunes (sur 20) à lire ce type de littérature, et le seul garçon. Les autres garçons – et même les grands lecteurs de mangas, comme Bilal – ne lisent pas ces ouvrages qui leur semblent pourtant attirants :

> Enquêtrice : Et qu'est-ce que tu lis à part les mangas ?
>
> Bilal (16 ans) : Je ne lis pas trop de livres, mais j'ai essayé des fois, mais il y a toujours un truc qui m'a arrêté.
>
> Enquêtrice : Des livres pour l'école ?
>
> Bilal : Non, souvent des livres d'aventure. Je me dis que ça peut être sympa de le lire. À chaque fois je me dis que je vais le lire et puis il y a quelque chose qui arrive et je ne le lis pas.

Les romans jeunesse sont donc loin d'être accessibles à tous, et les jeunes des classes populaires manifestent plutôt une posture de retrait vis-à-vis de cette littérature.

Conformément à la tendance globale qui veut que les filles lisent davantage que les garçons (Octobre *et al.*, 2010), la lecture de romans d'aventure, de *fantasy* ou de science-fiction pour public adolescent est plutôt féminine dans notre échantillon. Cinq des 9 filles rencontrées lisent ces romans, pour deux d'entre elles au sein d'un club lecture animé par la médiathèque de Dammarie-les-Lys (Lilas, 16 ans et Priya, 18 ans). Ces lectures féminines sont caractérisées par le succès de titres très populaires, souvent adaptés en films ou en séries, comme *Nos étoiles contraires*, roman sorti en français en 2013 et produit pour le cinéma en 2014. Elles se singularisent aussi par la place centrale qu'y occupe un genre en particulier : la romance.

✓ De la littérature à l'eau de rose… mais avec une bonne dose de piment

Amélia, Helena, Cécile, Priya et Lilas sont toutes de grandes amatrices de « tout ce qui est romantique » (Helena, 18 ans) en matière de lecture. Elles apprécient donc les mangas de type *shojo*, mais aussi les romans d'amour et les chroniques sentimentales diffusées en ligne sur la plateforme Wattpad (voir *infra*). Parmi ces dernières, on remarque le succès des « *Thug love* », chroniques qui mettent en scène des histoires d'amour entre jeunes « des cités » et issus de l'immigration (voir à ce sujet le récent travail de Garcia et Fraysse, 2019). Tous ces textes ont pour point commun de légitimer la domination masculine et l'asymétrie des positions sociales des hommes et des femmes.

Il serait cependant trompeur de voir dans ces lectures une conformation des jeunes lectrices populaires aux schémas traditionnels du couple, de la sexualité ou de la vie conjugale. En effet, les jeunes filles rencontrées manifestent toutes une certaine distance à ces contenus sentimentaux. Qu'il s'agisse de la romance « classique » ou des « *Thug love* », avec les histoires à l'eau de rose, « trop c'est trop ! » :

> Lilas (16 ans) : Les histoires trop comme ça, *trop* amour c'est…
>
> Priya (18 ans) : Trop « amour », trop « machin »… C'est mignon les histoires d'amour, mais trop, c'est trop !
>
> Lilas : À chaque fois, on arrive à prédire l'histoire avec le premier chapitre. Du coup ça m'énerve : alors j'arrête de lire !
>
> Priya : C'est mignon les histoires d'amour à l'eau de rose mais… Non ! Y'a une limite !
>
> Lilas : Généralement c'est [autour du thème] « *bad boy* ». C'est intéressant mais… On se dit : « Pourquoi c'est le *bad boy*, pourquoi ce n'est pas une *bad girl* ? ».
>
> Enquêtrice : C'est stéréotypé tu veux dire ?
>
> Lilas : C'est trop ça, ouais. Et puis ça n'est pas intéressant…

Les jeunes filles se disent lassées tant de l'aspect répétitif et prédictif des romances que des stéréotypes genrés qu'elles transmettent. Ces consommatrices cherchent alors activement l'histoire qui les tiendra en haleine et apportera du sang neuf au schéma traditionnel du « *bad boy* » repenti et des noces finales qui caractérise le roman sentimental-type (Damian-Gaillard, 2011) :

> Helena (18 ans) : À force de lire les histoires qui sont presque pareilles, ça lasse, on connaît tous la fin, le mec il va l'aimer, il va faire un peu le bâtard, après il va la quitter, après il va faire tout pour venir, ils vont finir heureux… Alors rajouter un peu de fiction là-dedans, que le mec il soit un vampire, un loup-garou, ou une espèce créée par les médecins, un peu de tout, ça rajoute du piment ! Parce qu'on ne sait pas comment ça va se finir, en fait.

L'enquête pionnière de Janice Radway, *Reading the Romance: Women, Patriarchy, and Popular Literature* (1984), a montré dès les années 1980 que la littérature « à l'eau de rose » n'est pas le genre conservateur qu'il paraît, et qu'on ne peut confondre la signification du texte lu et celle des pratiques de lecture. À l'image des femmes des classes populaires interrogées par Radway, nos jeunes lectrices font des usages complexes de ces textes, qui leur permettent de questionner les valeurs des groupes sociaux dominants et de développer une « activité de protestation douce » (Radway, 2000, p. 67). Il semble même que ces adolescentes aillent plus loin que leurs aînées dans la remise en cause de l'ordre établi. Les romans sentimentaux de fantasy qui mettent en scène des vampires, loups-garous et autres créatures de l'ombre sont un bon indicateur du tournant subversif – et pimenté ! – que peut prendre la romance. L'exemple le plus probant est néanmoins celui des « *omegaverses* », cité par Lilas et Priya. Ce terme désigne un genre d'histoires sentimentales et érotiques qui se déroulent dans un univers où la différence sexuée entre hommes et femmes a disparu au profit de trois genres ou castes – les Alphas, les Betas et les Omegas – qui présentent des combinaisons d'organes génitaux mâles et femelles et entretiennent des relations sentimentales et sexuelles selon des règles biologiques et sociales bien définies. En combinant un intense discours essentialiste à un bouleversement radical de l'ordre de genre hétérosexuel[9], cet univers a de quoi produire des appropriations complexes chez les jeunes lectrices.

[9] L'« *omegaverse* » est un sous-genre du « *Boy's love* » et du « *Yaoi* », récits écrits le plus souvent par des femmes pour un public féminin et qui mettent en scène des protagonistes homosexuels (voir à ce sujet François, 2010).

- ***La presse et les chroniques littéraires à travers l'écran : des pratiques de lecture 2.0.***

Comme on l'a vu avec les mangas, la lecture à l'ère du numérique n'implique plus la fréquentation d'imprimés mais repose principalement sur l'usage d'écrans. Les jeunes de Dammarie-les-Lys lisent davantage de contenus sur leurs téléphones, leurs tablettes et leurs ordinateurs que sur des supports papier. Si les livres sont encore présents, ce n'est pas le cas des périodiques. À l'image d'Ylies (16 ans), qui a lu un magazine « peut-être une fois dans [sa] vie » et « pour rigoler », sans s'y « intéresse[r] vraiment », les adolescent·e·s rencontré·e·s vérifient la tendance à la baisse générale de la lecture de presse constatée dans les enquêtes statistiques nationales[10].

✓ **Quand les téléphones imposent actualité, faits divers et histoires courtes**

L'enquête montre cependant que ce désamour pour la presse vient moins d'un désintérêt pour les contenus que d'une inadéquation des supports papiers aux modes de lectures adolescents. Comme l'explique Karim (17 ans), pourquoi s'encombrer d'un journal – même gratuit – quand on reçoit les actualités directement sur son téléphone ? :

> Enquêtrice : Est-ce que tu lis par exemple un journal sportif ou le journal de la ville, des journaux gratuits ?
>
> Karim : Non, parce que ça ne m'intéresse pas tant que ça mais si ça m'intéresserait bah… y'a mon téléphone qui m'informe des actualités.
>
> Enquêtrice : Tu vas sur quel site pour voir les actualités ?
>
> Karim : C'est pas un site, ça m'arrive l'info, j'ai une notification. D'ailleurs je sais pas comment ça se fait, j'ai même pas téléchargé d'application par rapport à ça, je crois que c'est déjà dans mon téléphone. Du coup, j'ai allumé mon téléphone et bah ça me fait les trucs alors… de temps en temps, je lis ce qu'y se passe.

Comme Karim, plus de la moitié des jeunes rencontré·e·s disent lire régulièrement les actualités sur leur téléphone ou tablette. L'extrait présenté ci-dessus donne aussi à voir la dimension subie et non choisie de ces lectures et le faible investissement des adolescent·e·s dans la pratique. Les actualités – mais aussi des faits divers ou de courts textes fictifs – se présentent en effet sur leur téléphone sous la forme de notifications sans qu'ils en aient fait la demande. De ce fait, ces lectures peuvent être intenses sur de courtes périodes avant de disparaître complètement, au gré des téléchargements, des notifications et de la gestion du support numérique :

> Enquêtrice : Et de l'information en ligne ? Tu ne vas pas sur des journaux en ligne ?
>
> Bilal (16 ans) : J'allais sur Read It [application qui envoie à l'utilisateur des histoires fictionnelles courtes en format message.] à une époque et puis après j'y suis plus allé. Je l'avais téléchargé sans faire exprès et je savais pas c'était quoi, et après j'ai vu c'était quoi, et après j'y allais tous les jours. Ça m'envoyait des informations, des notifications tous les jours. Mais après mon téléphone, il avait plus de place et je l'ai enlevé.

[10] 55 % des Français·e·s lisaient la presse payante quotidiennement en 1973 ; ils n'étaient plus que 29 % à le faire en 2008, et cette proportion tombe à 10 % pour les jeunes (15-24 ans). Source : Enquêtes « Pratiques culturelles des Français », DEPS – Ministère de la culture et de la communication, 2009.

✓ Le phénomène Wattpad

L'enquête menée à Dammarie-les-Lys confirme enfin le succès de la plateforme d'autopublication Wattpad, qui permet de se connecter depuis son téléphone, sa tablette ou son ordinateur pour lire, publier et commenter des histoires sérialisées. Six des neuf filles et un des garçons de l'échantillon déclarent utiliser cette plateforme régulièrement, notamment pour y lire des fanfictions et des romances (*cf. supra*). Les effets de Wattpad pour les modèles éditoriaux ou la lecture et l'écriture féminines commencent à être analysés – surtout Outre-Manche et Outre-Atlantique (Davies, 2017 ; François, 2017 ; Ramdarshan Bold, 2016), mais on ignore encore presque tout des usages qu'en font les jeunes, notamment dans les classes populaires. Cette enquête suggère pourtant que la plateforme occupe une place importante dans leurs pratiques de lecture et d'écriture.

La plateforme Wattpad

Créée en 2006 :

- 65 millions d'utilisateur·trice·s (2019)
- Plus de 565 millions d'histoires (2019)
- 53 % des auteur·trice·s rédigent depuis leur téléphone (2014)
- 90 % des lecteur·trice·s utilisent la version mobile (téléphone, tablette)
- 70 % des utilisateur·trice·s sont des femmes
- 45 % ont entre 13 et 18 ans (2016)

Source : en.wikipedia.org/wiki/WattPad#Statistics et Ramdarshan Bold, 2016.

Médias audiovisuels

La démocratisation des supports numériques rend de plus en plus difficile le recueil des pratiques culturelles audiovisuelles et constitue un véritable défi pour les sociologues : il n'y a plus grand sens à mesurer des usages par *supports* (télévision, cinéma, ordinateur…) quand les consommateur·trice·s peuvent accéder à des vidéos n'importe où et n'importe quand depuis leur téléphone ou leur tablette (Donnat, 2008 ; Octobre, 2014).

Dans ce contexte, les entretiens avec les ados de Dammarie-les-Lys donnent d'abord un aperçu des effets du basculement numérique pour les jeunes des classes populaires, en montrant comme l'avènement des médias sociaux, des plateformes de vidéos à la demande, du téléchargement et du *streaming* [lecture en flux continu.] ont chamboulé la place de la télévision dans les foyers modestes. L'enquête nous informe aussi sur les contenus consommés, c'est-à-dire sur les formats (films, séries, vidéos en ligne…) et les genres (action, romance, horreur, documentaire…) que privilégient les ados, et ce que ces préférences disent du positionnement de soi dans le monde social. Enfin, elle permet de comprendre la place spécifique qu'occupent les jeux vidéo dans les réseaux de sociabilité des jeunes en milieu semi-rural.

▪ *La fin de la « télévision du pauvre » ?*

L'écoute collective et intergénérationnelle de la télévision, « fée du foyer », est centrale dans les milieux modestes depuis la deuxième moitié du XX^e^ siècle (Hoggart, 1970 ; Macé, 1993). « Loisir de prédilection des classes populaires » (Siblot *et al.*, 2015, p. 182), la télé semble pourtant perdre progressivement la place de choix qu'elle occupait. La grande majorité des jeunes rencontrés disent qu'ils ne la regardent presque jamais et lui préfèrent de loin les contenus disponibles en ligne et sur les plateformes de vidéo à la demande. Ils rejoignent en cela la tendance nationale : en 2016, 95 % des 15-24 ans consommaient de la vidéo sur ordinateur mobile ou tablette au moins une fois par mois, et 64 % tous les jours ou presque[11]. Comme le

[11] IAB France, Médiamétrie, « La vidéo en France en 2016 Pratiques et enjeux », mai 2016.

résume Lilas (16 ans), « la télé, c'est rare qu'on regarde : YouTube c'est très bien ! ». Le média social YouTube occupe en effet une place croissante dans les usages juvéniles (Balleys, 2017) et la totalité des jeunes rencontré·e·s y consultent des vidéos au moins une fois par semaine. L'écoute de la télévision est aussi largement concurrencée par le téléchargement ou le *streaming* de vidéos et par les plateformes de vidéos à la demande comme Netflix, Amazon Prime ou Orange Cinéma Séries. La moitié des jeunes ont accès à un abonnement payant à une de ces plateformes, et les frais – 14 euros par mois pour un abonnement Netflix accessible sur quatre supports – sont assumés collectivement en famille ou entre amis :

> Ylies (16 ans) : L'abonnement Netflix c'est entre amis. Mon grand frère a acheté Netflix, et l'abonnement peut être diffusé sur quatre écrans. Il y a un compte pour moi, un pour mon grand frère, un pour mon meilleur ami et un pour le meilleur ami de mon grand frère. Il a payé pour nous quatre.
>
> Bilal (16 ans) : [Orange Cinéma Séries (OCS) et Netflix] c'est la famille : il y a quatre comptes Netflix, tout le monde prend son compte. OCS c'est sur la télé du coup quand on veut se mettre un truc on se met sur OCS. […] Après, la télé, c'est que pour mes parents. Moi, j'ai Netflix sur mon téléphone, ma sœur sur son ordinateur, et mon frère sur son ordi. Moi quand je regarde du Netflix c'est sur mon téléphone.

Ce déclin de la télévision chez les jeunes des classes populaires doit cependant être nuancé, et la multiplication des supports audiovisuels dans les foyers n'empêche pas la télévision du salon de conserver une place centrale dans les habitudes familiales. Comme le suggère l'extrait de l'entretien avec Bilal ci-dessus, les parents des jeunes rencontrés regardent encore beaucoup le petit écran, et les ados les rejoignent à l'occasion. Ces usages collectifs semblent être surtout le fait des familles les plus récemment arrivées en France : les deux ados qui disent regarder souvent la télévision avec leurs parents (Gloria, 16 ans et Amare, 13 ans) ont en commun de venir de familles africaines qui ont immigré après leur naissance.

- ***Du côté des contenus : que regardent les ados de Dammarie-les-Lys ?***

Les usages audiovisuels des ados rencontré·e·s sont donc caractérisés par un certain choix : contrairement à la télévision, qui peut rester allumée toute la journée et diffuser des programmes qu'on regarde du coin de l'œil, YouTube et Netflix ne lancent que les vidéos demandées – bien que leurs algorithmes se chargent de faire des suggestions insistantes[12]. Que choisissent donc de regarder les ados des classes populaires ? Du point de vue des formats, leurs pratiques audiovisuelles ne diffèrent guère de celles de la population globale. Comme tous les Français, ils regardent désormais davantage de séries que de films[13] et n'échappent pas aux grands succès internationaux : les programmes qu'ils citent le plus, *La Casa de Papel* et *13 Reasons Why,* sont aussi les deux séries les plus regardées dans le monde en 2018 (voir ci-dessous la Figure 3). Cette tendance se confirme pour les vidéos en ligne et les films : les chaînes YouTube préférées sont celles qui affichent le plus grand nombre d'abonnés à l'échelle nationale[14] (Figure 4) et la quasi-totalité des films cités sont d'immenses succès du box-office (Figure 5). Ces *blockbusters* occasionnent d'ailleurs les rares fréquentations du cinéma par les jeunes de Dammarie-les-Lys : la sortie des derniers opus *Avenger, Taxi* ou *Conjuring* ont ainsi occasionné bon nombre de sorties entre amis.

Les titres de séries, chaînes YouTube et films les plus cités en entretien nous renseignent aussi sur le genre des contenus que les ados privilégient. Côté séries, les *anime* (dessins animés adaptés de mangas) rencontrent un franc succès dans notre échantillon où les fans de culture japonaise sont bien

[12] Voir à ce sujet l'article « À quoi rêvent les algorithmes ? Nos vies à l'heure des *big data* » de Dominique Cardon (2015).

[13] IAB France, Médiamétrie, La vidéo en France en 2016 Pratiques et enjeux, mai 2016.

[14] Cyprien, Norman et Squeezie sont les youtubeurs français ayant le plus d'abonnés en 2018 et 2019 ; Le Rire Jaune et Tibo InShape figurent dans le top 10, Amixen, IbraTV et Mc Fly & Carlito dans le top 20.

représentés (*cf. supra*). Les séries d'action (*La Casa de Papel, The Flash, Prison Break, The Walking Dead…*) et fantastiques (*Teen Wolf, The Originals, The Vampire Diaries, Riverdale…*) rencontrent aussi un certain succès. Ce goût de l'action se retrouve bien dans la consommation de films (*Avengers, Taxi 5, Rampage, Black Panther…*) et témoigne de l'emprise des univers cinématographiques de super-héros Marvel et DC (*Avengers, Black Panther, Daredevil, Gotham, The Flash, Arrow…*) sur les consommations audiovisuelles adolescentes. Les genres dramatiques, romantiques et l'horreur sont davantage consommés sous forme de films que *via* des séries, alors que les vidéos YouTube les plus regardées mettent l'humour à l'honneur : à chaque genre son format de prédilection.

FIGURE 3. TITRES DE SÉRIES CITÉS PAR LES ADOLESCENT·E·S EN ENTRETIEN



La taille des titres reflète la fréquence de citation en entretien : *La Casa De Papel* est citée 6 fois ; *13 Reasons Why* 4 fois ; *Dragon Ball Z, Teen Wolf* et *The Flash* 3 fois…

La couleur indique le genre de la série : *anime* (orange), action (bleu foncé) ; comédie (vert) ; fantastique (bleu turquoise), séries dramatiques et romances (jaunes) ; télé-réalité (gris).

FIGURE 4. CHAINES YOUTUBE REGARDÉES PAR LES ADOLESCENT·E·S DE DAMMARIE-LES-LYS



La taille des titres reflète la fréquence de citation en entretien : la plupart ont été cités une fois ; Cyprien, Le Rire Jaune, Squeezie et Ibra TV sont cités 3 fois ; Junior TV, Norman et Enjoy Pheonix 2 fois.

La couleur indique le genre de vidéos majoritaire sur la chaînes : humour (orange) ; jeux vidéo et culture japonaise (jaune) ; sport (vert) ; vulgarisation scientifique (bleu foncé), beauté, *lifestyle*, tutoriels (bleu turquoise).

FIGURE 5. TITRES DE FILMS CITÉS PAR LES ADOLESCENT·E·S EN ENTRETIEN



La taille des titres reflète la fréquence de citation en entretien : *Avengers* est cité 3 fois ; *Paranoïa*, *Love, Simon*, *Taxi 5*, *50 nuances de Grey*, *Annabelle* et *Conjuring* sont cités 2 fois. Les films d'une même franchise ont été réunis (*Avengers 2* et *Avengers 3* ; *Conjuring* et *Conjuring 2*).

La couleur indique le genre des films : action (orange) ; comédie (jaune) ; horreur (bleu foncé) ; films dramatiques et romances (bleu turquoise).

YouTube a aussi la particularité de produire chez certain·e·s le visionnage de contenus documentaires (*Dr Nozman*, *National Geographic Channel*, *Dans Ton Corps…*), ce qui confirme la place d'Internet comme source d'apprentissage tout au long de la vie dans les classes populaires (Pasquier, 2018).

Interrogé·e·s sur leurs goûts en matière audiovisuelle, les adolescent·e·s ne formulent cependant que rarement ces distinctions par genre (humour, romance, action…), et affichent plutôt un goût éclectique « aléatoire » (Sandro, 17 ans) pour des contenus très diversifiés qui n'ont « rien à voir » les uns avec les autres :

> Enquêtrice : Déjà sur toutes les séries que tu viens me citer, c'est quoi comme type de séries ? Ou donner un nom à ce type de séries ?
>
> Bilal (16 ans) : En fait, on n'en a aucune qui est en rapport avec l'autre. Il y en a une c'est une zombie [*I Zombie*], il y en a une autre c'est un truc avec des super-héros, des super-vilains dans une ville avec la pègre et tout [*Gotham*], il y en a une autre c'est une série très comique [*Santa Clarita Diet*], il y en a une autre c'est une série anglaise avec une histoire avec un informaticien [*The IT Crowd*]… – il n'y a vraiment rien à voir.

Ces positionnements alimentent une interprétation sociologique des pratiques culturelles en termes de diversité culturelle (Glevarec, Pinet, 2013) sans pour autant rendre caduc le modèle de la distinction : en dépit de l'omnivorisme affiché, les goûts audiovisuels demeurent classants, notamment du point de vue du genre.

✓ Filles et garçons face aux écrans

Si quelques contenus réunissent filles comme garçons – et notamment les séries et films d'action tirés des univers Marvel et DC et les chaînes YouTube humoristiques – les consommations audiovisuelles des jeunes sont fortement différenciées selon le sexe : des genres de contenus masculins et féminins se dessinent clairement. Les garçons ont ainsi un quasi-monopole sur les *anime*, qu'une seule fille dit regarder. En contraste, les filles manifestent un goût propre pour (1) les séries fantastiques qui mettent en scène des vampires, loups-garous et autres créatures magiques (*Teen Wolf*, *The Vampire Diaries*, *The Originals*, *Merlin…*), (2) les programmes de télé-réalité (*Moundir et les apprentis aventuriers, Les Anges, Les Marseillais…*) et (3) les films d'horreur (*Annabelle, Conjuring, Paranoïa…*).

Ces préférences sont bien éloignées des stéréotypes sur le goût féminin pour la romance et les *soap opera à* l'eau de rose. En effet, si elles consomment aussi plus de contenus audiovisuels romantiques et sentimentaux que les garçons (*50 nuances de Grey, Love, Simon, The Kissing Booth…*), ce ne sont pas ces films que les filles mettent en avant au moment d'afficher leurs préférences, bien au contraire. Lilas (16 ans), fan de séries romantiques coréennes (*Descendants of the Sun*, *Goodness*), n'en explique pas moins privilégier les « séries avec des gens qui se font exploser ! » parce qu'elle « aime quand y'a du sang et une dimension historique ». De la même façon, Cécile (16 ans), affiche sa préférence pour « les films d'horreur et d'action, pas tous les films d'amour, pas quand c'est gnangnan ». Les spectatrices ne présentent d'ailleurs jamais les programmes de télé-réalité qu'elles consomment comme des contenus typiquement féminins ou sentimentaux, valorisant au contraire leur dimension « sportive » (Amélia, 17 ans) et le fait qu'il y a « des embrouilles » entre les participant·e·s (Cécile, 16 ans). Une autre spectatrice confirme qu'elle apprécie la télé-réalité sans pour autant prendre leurs contenus au premier degré :

> Sofia (16 ans) : Avant je regardais *Les Anges*, mais j'aime plus trop ça. J'aime bien aussi les embrouilles, mais c'est des *fake*. On sait très bien que c'est la production qui leur demande de jouer comme ça, et ça me saoule.

Cette mise à distance des programmes les plus populaires et des « goûts de fille » – qu'on retrouve aussi chez Iman, 13 ans (« Je suis un peu "garçon", j'aime pas trop les trucs de fille ») – rappelle le rejet des mangas *shojos* que Christine Détrez a observé chez les jeunes filles des classes favorisées (Détrez, 2011) et suggère que le stigmate qui pèse sur une féminité perçue comme outrée et stéréotypée se fait aussi sentir dans les classes populaires. Le goût marqué des adolescentes pour l'horreur est par ailleurs intriguant. Il n'est pas surprenant à l'égard des statistiques nationales, puisque 16 % des femmes de 15-30 ans disent que l'horreur est leur genre préféré, contre 9 % des hommes du même âge, et que la préférence pour ce genre est surreprésentée chez les lycéen·ne·s et les étudiant·e·s comme chez les ouvriers et inactifs[15]. Elle demeure cependant inexpliquée : les jeunes femmes des classes populaires sont-elles finalement les plus grandes amatrices de films d'horreur ? Et si oui, pourquoi ?

- ***Le jeu vidéo : un réseau social***

Le sexe est aussi un critère déterminant d'une activité audiovisuelle bien spécifique : le jeu vidéo. La totalité des garçons rencontrés déclarent y jouer, le plus souvent depuis chez eux et en réseau avec des amis, mais aussi à l'Espace jeunes de Dammarie dont l'« espace cyber » permet de jouer au populaire *League of Legends*. Pour la majorité de ces jeunes, le jeu vidéo est même un loisir central : on y joue « depuis toujours » (Anthony, 17 ans), quotidiennement (Karim, Anis, Amare, Bilal, Karim), et pour certains entre 3 et 5 heures par jour (Ylies, Anthony, Sofiane).

[15] Source : Enquêtes « Pratiques culturelles des Français », DEPS – Ministère de la Culture et de la Communication, 2009.

En contraste, la question de la pratique vidéoludique n'a été abordée qu'avec 5 des 9 filles rencontrées en entretien, et aucune ne se décrit comme une joueuse ; 3 d'entre elles soulignent d'ailleurs que c'est une activité éminemment masculine. Cela ne signifie pas que les filles ne jouent pas aux jeux vidéo, mais plutôt qu'elles ne s'identifient pas à la pratique. Si Iman (13 ans), joue bien à *Fifa* et à *Fortnite*, elle précise néanmoins qu'elle « n'aime pas trop » ça, et Lilas (16 ans) distingue bien la pratique des garçons de la sienne, qui lui paraît tant féminine qu'illégitime : « Tous les garçons de ma classe, ils font des jeux vidéo ! Nous, non. Le seul truc de jeux vidéo que j'ai chez moi – qu'on peut appeler jeux vidéo – c'est la DS ! » Dans sa thèse consacrée aux jeux vidéo, Marion Coville a bien montré que les consoles de type « DS » sont les appareils qu'utilisent ceux et celles qui se définissent comme des « non-joueurs » et « non-joueuses » – principalement des femmes et des parents–, là où les hommes qui se présentent comme des « *gamers* » utilisent des ordinateurs ou des consoles (Coville, 2016).

Fortnite

Créé en 2017, *Fortnite* est actuellement l'un des jeux vidéo les plus populaires au monde avec 250 millions de joueurs (mars 2019).

C'est un jeu de type *Battle Royal* : au début de chaque partie, 100 joueuses et joueurs connecté·e·s en réseau sont mis en concurrence et doivent se battre jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un·e.

Le jeu est gratuit mais propose des achats intégrés de décorations, d'outils et de tenues ou accessoires pour personnaliser les joueurs. Ces achats permettent par exemple de changer le sexe de l'avatar, attribué aléatoirement au début du jeu. 70 % des utilisateurs ont fait ce type d'achat, pour une dépense moyenne de 85 $.

Disponible sur PC et console, *Fortnite* est principalement joué sur mobile, via des applications dédiées.

72 % des joueurs sont des hommes.

Fortnite touche un public jeune, sans qu'on ait la mesure précise de la proportion de très jeunes joueurs. Au moins 21 % des joueurs auraient entre 13 et 17 ans (SuperData Research, 2018).

Source : « Fortnite Usage and Revenue Statistics (2018) », Mansoor Iqbal,www.businessofapps.com.

Chez les garçons, la pratique vidéoludique a la particularité d'être fondamentale sociable. Loin de l'image du *gamer* solitaire face à son ordinateur ou sa console, les adolescents utilisent les jeux comme une façon de retrouver leurs amis en ligne sur ce qui est un véritable *réseau social* : on se connecte pour faire des parties ensemble et pour discuter avec les copains. Cet usage est particulièrement clair pour le jeu le plus populaire du moment, *Fortnite* (voir l'encadré ci-contre), qui permet l'entretien des réseaux amicaux en ligne, mais se fait aussi support de sociabilités dans la « vraie vie » :

> Enquêtrice : Imaginons que, tout de suite, tu puisses te faire le week-end idéal, sans limite d'argent ou de distance. Tu as un week-end, de vendredi à dimanche soir : que fais-tu ?
>
> Ylies (16 ans) : Une énorme soirée *Fortnite* chez moi.
>
> Enquêtrice : Avec du monde, ou tout seul ?
>
> Ylies : Avec du monde. Une sorte de grande pièce, avec plein d'écrans, en plus d'une bonne connexion. Tout le monde en mode clavier-souris, ou manette, comme chacun souhaite. Puis on fait des tournois entre amis, pour le plaisir, avec – bien sûr – à manger et à boire et autant de V-Bucks qu'on veut, pour s'acheter tous les skins que l'on veut [Les V-Bucks sont la monnaie virtuelle du jeu et les skins des customisations de l'avatar].

Fortnite constitue ainsi pour les ados un « espace social, comme Facebook et les skate-parks ont pu l'être[16] ». Le « cyber espace » de l'Espace jeunes de Dammarie-les-Lys encourage aussi cette dimension sociable du jeu vidéo, qui mériterait une exploration détaillée. Quel genre de relations amicales se lient

[16] « Fortnite is a Social Space Like Facebook and Skateparks Once Were », Aisha Hassan, *Qwartzy*, 2018. En ligne : https://bit.ly/2RjaACq

via les discussions en ligne pendant les parties ? Le jeu vidéo/réseau social permet-il de recréer des formes de collectif et de compenser la forte dégradation du lien social qu'ont connue les classes populaires contemporaines (Siblot *et al.*, 2015) ?

Par ailleurs, *Fortnite* est souvent présenté comme un jeu révolutionnaire en matière d'égalité entre les sexes et d'inclusion, notamment parce que les joueurs et joueuses ne peuvent pas y choisir le sexe ou la couleur de peau de leurs avatars : toutes ces caractéristiques sont assignées au hasard[17]. Néanmoins, en dépit de l'intention inclusive des contenus, la sociabilité *via Fortnite* repose d'abord sur un entre-soi masculin. Aucune des filles rencontrées ne décrit un usage social du jeu, et Medhi (13 ans) confirme qu'il ne joue « jamais » en réseau avec des filles. La plateforme n'est d'ailleurs pas étrangère aux phénomènes de harcèlement sexuel qui caractérisent le monde vidéoludique[18]. Dans ce contexte, *Fortnite* et les autres jeux vidéo sociaux pourraient bien constituer un terrain de reconfiguration des normes et des rapports de genre dans les classes populaires digne d'investigation[19].

Pratiques artistiques et créatives

En matière d'activités artistiques, les enquêtes sur les pratiques culturelles distinguent les pratiques dites « traditionnelles » - musique, écriture, peinture, artisanat d'art, théâtre et danse – des pratiques « numériques » de la photographie et de la vidéo (Donnat, 2008; Octobre *et al.*, 2010). Ces études établissent aussi que dès l'enfance, les pratiques artistiques sont fortement déterminées par le sexe et l'origine sociale. Avant 13 ans, la différenciation genrée prédomine puisque les filles ont davantage d'activités de création que les garçons, mais l'origine sociale devient plus déterminante avec l'avancée en âge, et les pratiques des jeunes les plus défavorisé·e·s décrochent entre 13 et 17 ans[20]. Devenus adultes, les ouvriers et employés ont moins de pratiques artistiques que les cadres, qu'elles soient « traditionnelles » ou « numériques »[21]. Pendant les entretiens, les adolescent·e··s de Dammarie-les-Lys ont été interrogé·e·s sur leurs « activités de création » à la fois « traditionnelles » et « numériques » : les questions portaient sur la création musicale – avec instrument ou sur ordinateur –, les arts visuels et plastiques (photo, vidéo, dessin, graphisme… numérique ou non) la création artisanale et l'écriture. Notre enquête aboutit à des résultats ambivalents : bien qu'ils aient de nombreuses activités créatives – notamment numériques – les jeunes des classes populaires se tiennent à distance des pratiques artistiques les plus légitimes.

---

[17] « Fortnite Rewrites the Playbook on Gaming and Gender », Christine Song, *www.rga.com*, 2018. En ligne : https://bit.ly/2MSM78z

[18] « Despite Inclusive Design, Fortnite Gamers Victim to Gendered Harassment », Molly Callahan, News@Northeastern, 2018. En ligne : https://bit.ly/2IpAZf6

[19] Sur ce que le jeu vidéo fait au genre, voir notamment le chapitre de l'ouvrage *Genre et jeux vidéo,* « Jouer et dégenrer », de Vanina Mozzicanacci (2015).

[20] À 11 ans 7,5 % des filles et 4,5 % des garçons d'ouvriers pratiquent une activité artistique « traditionnelle » quotidiennement, alors que c'est le cas de 8,5 % des filles et de 6,5 % des garçons enfants de cadres. À 17 ans, 10 % des filles et 5,5 % des garçons enfants d'ouvriers ont une activité artistique quotidienne, contre 14 % des filles et 15,5 % des garçons enfants de cadres (Octobre *et al.*, 2010, p. 101, voir aussi la représentation des effets propres du sexe et de l'origine sociale sur les pratiques artistiques p. 117).

[21] En 2008, 24 % des ouvriers et employés ont pratiqué une activité artistique en amateur dans l'année, contre 36 % des cadres et professions libérales. 23 % des ouvriers et employés ont retouché des photos sur leur ordinateur et 11,5 % ont monté ou retouché des vidéos, contre 39 % (photo) et 26 % (vidéo) des cadres et professions intellectuelles supérieures. Source : Enquête « Pratiques culturelles des Français », DEPS – Ministère de la culture et de la communication, 2009.

- ***Des loisirs créatifs bien présents, surtout chez les filles***

Tous les jeunes rencontrés à Dammarie-les-Lys ont au moins une activité artistique passée, et la moitié d'entre eux en pratiquent toujours une au moment de l'entretien. Ces loisirs créatifs reposent beaucoup sur des supports numériques. Cinq des onze garçons interviewés se sont ainsi essayés à la création de vidéos pour YouTube et sept des neuf filles utilisent un site web ou une application mobile pour créer des contenus : Helena rédige des comptes rendus de lecture qu'elle poste sur Facebook ; Lilas écrit des chroniques sur la plateforme Wattpad (voir *supra)* ; Amélia, Gloria et Sofia se filment en train de danser et postent les vidéos sur l'application Triller ; Iman, Priya, Sofia, Amélia et Lilas prennent et retouchent des photos pour Instagram et Snapchat…

Conformément à la tendance nationale, les filles ont des pratiques artistiques plus nombreuses et plus diversifiées que les garçons. En plus de la création numérique (écriture, vidéo, photo…), elles dessinent ou peignent (Cécile, Helena, Priya, Lucilla), chantent et dansent (Lucilla, Amélia, Sofia) et pratiquent des arts textiles et des travaux manuels : Lucilla (13 ans) customise ses vêtements et fait du dessin de mode et Gloria (16 ans) coud et crée des bijoux fantaisie. Par contraste, seuls 2 des 11 garçons ont une activité artistique régulière au moment de l'entretien : Anis (14 ans), qui publie des vidéos de football sur la plateforme YouTube, et Sandro (17 ans) fan de radio, théâtre et chant, qui constitue un cas particulier dans l'échantillon – voir le mini-portrait qui lui est consacré (*infra*, p. 164).

Pour les deux sexes, l'ensemble de ces loisirs sont pratiqués en dehors des institutions culturelles et artistiques : à l'exception de Sandro, aucun·e adolescent·e n'est inscrit dans un club ou un cours d'art au moment de l'entretien. Une majorité a néanmoins fréquenté ces institutions par le passé, souvent pendant les années d'école primaire, pour des cours de théâtre avec l'école (Khalil, Lucilla), des cours de dessin à la médiathèque (Helena), et le plus souvent des cours de musique (Amare, Ylies, Anthony, Aziz, Gloria). Ces expériences témoignent d'un rapport complexe aux pratiques artistiques traditionnelles et institutionnelles et révèlent les mécanismes d'exclusion qui tiennent toujours les classes populaires à distance des activités culturelles les plus légitimes.

- ***Une pratique artistique traditionnelle et institutionnelle toujours excluante***

Les jeunes rencontré·e·s à Dammarie-les-Lys manifestent une attirance certaine pour la pratique de la musique, et plusieurs d'entre eux ont essayé d'apprendre à jouer d'un instrument, notamment grâce aux ressources locales que sont l'Espace jeunes et le Centre des musiques Didier Lockwood (CMDL). Quelques adolescent·e·s semblent avoir bénéficié pendant leur scolarité primaire d'une politique culturelle locale incitatrice : Aziz comme Ylies (16 ans) ont ainsi suivi pendant leur année de CM2 des cours de saxophone au CMDL, offerts ou partiellement financés par la mairie.

Cependant, si les ados de Dammarie ont le goût de la création musicale, ils n'ont que rarement les moyens de poursuivre ce loisir. Comme ils l'expliquent, le premier obstacle est le prix de la formation musicale au CMDL. Anthony (17 ans), a pu faire un an de batterie avec un animateur de l'Espace jeunes mais a dû abandonner cette pratique quand ce dernier est parti : « Je me suis dit que j'allais prendre des cours à Didier Lockwood, mais au final ça coûte beaucoup trop cher ». Helena (18 ans) a dû renoncer à apprendre le piano pour la même raison : « Ma mère n'a pas pu me payer les cours à cause du prix. C'est bien, c'est un instrument de musique… mais le prix, il n'est quand même pas gratuit. [À Didier-Lockwood] ça coûte une blinde ». Au-delà des contraintes économiques, la pratique musicale des jeunes de notre enquête rencontre aussi des obstacles de nature symbolique. La création musicale ne fait pas partie du quotidien

des classes populaires[22] et, à mesure que les agendas de loisirs se remplissent, elle est très concurrencée par le sport, surtout chez les garçons. Ylies (16 ans), explique bien ce qui l'a conduit à abandonner les cours de saxophone :

> Ylies : J'ai fait deux ans de musique ici au centre Didier Lockwood. J'ai fait du saxophone alto, mais j'ai arrêté. J'aimais bien, mais, je sais pas… j'ai toujours été matrixé [« endoctriné » ou « rendu fou »] par mon grand frère… Il me disait que c'était pas bien. Quand j'étais petit j'avais aussi fait un an de violon et j'étais passé à la télé dans le reportage de France 2. Toute ma famille avait regardé, et ils étaient contents. Mais, au fond de moi, c'est pas ce que je voulais faire. Je venais, je travaillais, je faisais les choses bien, mais… une fois que je rentrais chez moi, c'était terminé. Je me disais pas que j'avais envie d'en faire. Ça me manquait jamais. Alors que le basket, quand je finis un entraînement, deux ou trois heures, après j'ai envie de shooter. C'est ce petit truc qui me manquait. […] Après, ouais, mes grands frères ils m'ont dit : « Fais un sport ». Y'a beaucoup de sportifs dans ma famille et ils m'ont dit de faire un vrai sport. Par exemple, un de mes oncles il a été champion de France de boxe, et on m'a dit de faire de la boxe. J'ai un bon gabarit. On m'a aussi dit d'essayer plusieurs sports, jusqu'à trouver un sport que j'aime.
>
> Enquêtrice : Et ça t'a conduit à arrêter la musique ?
>
> Ylies : Voilà. D'un côté, je ne pouvais pas faire les deux, parce que c'est cher, déjà. L'année de musique, c'était 400 euros. Il faut prendre l'instrument, il faut payer les cours de solfège : c'est cher. Mes parents m'ont dit qu'il fallait choisir entre ces deux choses. Donc j'ai choisi de faire du sport, et j'ai préféré le basket. Si j'avais préféré la musique, j'aurais fait de la musique. Aujourd'hui, j'ai aucun regret.

Ylies exprime bien tant le prestige de la pratique musicale pour les familles populaires (« Toute ma famille avait regardé, et ils étaient contents. ») que la difficulté qu'il y a à poursuivre une activité inaccoutumée face à la pression du groupe du pairs et au sentiment de non-adéquation que transmettent les représentations de soi (« [Mon frère] me disait que c'était pas bien »). Pour les jeunes de Dammarie-les-Lys, le sport « c'est nous » (« Y'a beaucoup de sportifs dans ma famille » ; « j'ai un bon gabarit »), mais pas la musique (« Au fond de moi, c'est pas ce que je voulais faire »).

Cette non-identification à la musique – et plus généralement aux activités artistiques traditionnelles – est présente chez la majorité des ados rencontré·e·s, et surtout chez les garçons. Ces derniers évoquent presque toujours les loisirs créatifs sur le mode de l'autodépréciation, et en se présentant comme incompétents. « Le dessin j'ai essayé mais j'étais nul donc j'ai arrêté… ou j'imaginais une histoire genre un scénario de manga, et puis je voyais que j'y arrivais pas, donc j'ai laissé tomber », explique Sofiane (18 ans). « Je suis nul en dessin […] et la musique, même si j'essaye franchement je sais que ça va pas marcher. J'ai pas trop l'inspiration. », juge pour sa part Karim (17 ans). « Je ne sais pas du tout écrire ! » statue enfin Anthony (17 ans), qui a essayé de publier une chronique sur Wattpad et a été déçu de ne susciter aucune vue. Cette mauvaise opinion de soi et de ses capacités ne s'applique pas qu'aux arts traditionnels (musique, écriture, beaux-arts), mais concerne aussi les activités créatives moins légitimes et les pratiques numériques. « J'aimerais bien savoir raper […] j'en faisais du rap quand j'étais petit mais je disais n'importe quoi, j'étais bête », estime par exemple Medhi (13 ans) ; « Je regarde des vidéos de slime [pâte gluante et malléable à réaliser soi-même en mélangeant des ingrédients] mais à chaque fois j'y arrive pas ! Je regarde comment on fait mais j'y arrive pas ! », déplore Iman (13 ans). De la même façon, plusieurs garçons renoncent à publier des vidéos sur YouTube parce qu'ils n'osent pas ou ne parviennent pas à utiliser les logiciels de montage. Comme l'explique Sofiane (18 ans), « parfois, je me dis que ce serait bien [de faire des

[22] En 2008, 18 % des ouvriers et employés savaient jouer d'un instrument, contre 39 % des cadres. Source : Enquête « Pratiques culturelles des Français », DEPS – Ministère de la culture et de la communication, 2009.

vidéos] mais ça me prendrait trop de temps, parce que je sais que les montages à faire ils sont durs, moi quand je fais une activité pendant trop longtemps, ça me gave, ça me saoule et donc je ne le fais pas [...] ».

Au bout du compte, les ados de Dammarie-les-Lys perçoivent massivement la pratique artistique comme difficile, chronophage, trop coûteuse et au-delà de leur capacités – et ce, alors même qu'ils (et surtout elles) ont de nombreuses activités créatives. Ces représentations des loisirs créatifs reposent par ailleurs sur une conception naturalisante du talent artistique. Savoir écrire, dessiner, danser ou chanter semble être un don inné qu'on possède ou non : « Moi je ne sais pas trop écrire, par contre on a une artiste née dans le groupe, c'est Rebecca », explique par exemple Priya (18 ans). « Ce qu'il s'est passé avec les arts plastiques, c'est que j'ai mon frère qui dessine très bien, et il a volé tout le talent et donc du coup je dessine très mal », renchérit Anthony (17 ans). Cette perception essentialisante renforce l'idée largement partagée d'une incompatibilité fondamentale entre soi et les arts.

La meilleure illustration de la distance qui sépare encore les jeunes des classes populaires des activités artistiques traditionnelles et légitimes est paradoxalement Sandro, le seul ado fortement investi dans ce type de loisir et l'exception qui confirme la règle. Son mini-portrait, présenté ci-dessous, montre à quel point sa passion pour la radio, le théâtre, la comédie musicale et le chant repose sur une socialisation scolaire englobante et une mise à distance des pratiques familiales et du groupe de pairs.

Portrait : Sandro, un artiste au profil dissonant

Lycéen en terminale ES au lycée Joliot-Curie de Dammarie-les-Lys, Sandro se présente lui-même comme quelqu'un de « très particulier » qui se distingue de ses camarades de classe par des goûts singuliers. Le jeune homme est en effet passionné par la radio et les arts du spectacle – au point de poursuivre ses études supérieures en école de radio afin de devenir animateur ou technicien-réalisateur. Pendant son année de terminale, Sandro est à la fois meneur du projet radio de son lycée et membre de deux troupes artistiques : le club de théâtre lycéen et une compagnie locale qui monte des spectacles de comédie musicale. Ses activités artistiques (écriture de textes radiophoniques, musique, régie, théâtre, chant, etc.) sont donc presque quotidiennes. La création est centrale dans la vie de Sandro : « Moi j'aime créer mes activités. Le fait de consommer, juste d'écouter la radio… non. Moi je crée les activités, histoire de pouvoir adapter un peu l'activité ». Comment comprendre cette trajectoire singulière au sein de notre échantillon ?

Le jeune homme explique que ce goût pour l'art ne lui vient pas de sa famille, qu'il juge être « très dans le cliché de la famille portugaise ». Lui-même né au Portugal, Sandro est arrivé en France à 13 ans, en 2014. Sa mère est femme de ménage et son père travaille dans le bâtiment. « Ma sœur veut devenir coiffeuse et mon petit frère, il dit qu'il veut devenir soit voleur soit policier, il ne sait pas encore », poursuit Sandro pour justifier en quoi sa famille lui semble « cliché », et l'on voit à quel point la catégorie socioprofessionnelle de ses proches lui paraît stigmatisante. Il explique aussi que sa famille a un rapport ambivalent à ses activités artistiques, puisqu'il essuie beaucoup de moqueries quand il chante ou répète ses textes chez lui, mais il pense néanmoins que ses proches reconnaissent aussi la légitimité culturelle de ses loisirs : « Ils n'arrêtent pas de se moquer de moi mais je sais qu'au fond – bien au fond – ils sont fiers, mais ils osent pas trop le dire. » L'investissement artistique constitue donc pour Sandro une forme de mobilité sociale qui l'extrait de ses origines sociales et nationales. « J'ai un peu honte de le dire, mais j'évite un peu les autres Portugais », confesse-t-il.

De fait, ce n'est pas au sein du cercle familial mais à l'école que Sandro a développé son goût pour la radio, le théâtre et la comédie musicale. Ses activités artistiques sont le produit d'une socialisation scolaire englobante, puisque le jeune homme passe le plus clair de son temps libre au lycée pour animer le projet radio ou participer au club théâtre. C'est aussi *via* l'établissement scolaire qu'il a rejoint la compagnie de comédie musicale qu'il fréquente tous les week-ends : le directeur de cette association est le proviseur du lycée. « Je suis quelqu'un de très impliqué

dans la vie du lycée, jusqu'à la fille de la proviseure adjointe ! », plaisante le jeune homme, confirmant l'intensité de ses liens tant culturels que personnels avec l'institution scolaire.

Sandro explique aussi qu'il fréquente un « cercle très fermé » d'ami·e·s qui appartiennent aux mêmes clubs que lui et partagent tous et toutes sa passion pour les activités artistiques. Ce cercle exclut clairement la majorité des jeunes de son quartier, sur lesquels Sandro porte un regard très réprobateur. Invité par l'enquêtrice à comparer ses goûts avec ceux des autres « jeunes de son âge » qu'il côtoie au lycée, l'adolescent ironise : « Le sport et brûler des voitures, ça ne j'aime pas non plus, j'ai jamais essayé [rires]. Les sorties entre amis où on débarque à cinquante, je n'aime pas ça, ceux qui bloquent les rues juste pour être tous ensemble... Non ». Ici, c'est bien la représentation stigmatisante des jeunes de banlieue qui est mise à distance.

Au bout du compte, l'exemple de Sandro montre qu'il est possible pour un jeune issu des classes populaires de Dammarie-les-Lys d'embrasser pleinement les activités artistiques… à condition de rompre en partie avec son milieu d'origine.

Sorties culturelles

Afin d'établir les modalités des sorties culturelles des jeunes des classes populaires, cette recherche a adopté la définition de référence de l'enquête « Pratiques culturelles des Français » et investigué la « fréquentation des équipements culturels », c'est-à-dire les sorties dans des lieux de spectacles vivants (concerts, théâtre, danse…) et dans des lieux d'exposition et de patrimoine (galeries, musées, monuments historiques…). Néanmoins, les entretiens montrent à quel point les jeunes de Dammarie-les-Lys ont une conception différente des « sorties ».

- ***De sorties de loisirs plutôt que des sorties culturelles***

Pour les ados, « sortir », c'est avant tout « traîner » avec ses copains et se retrouver autour d'un repas : « On marche, on parle, ou on part s'acheter à manger. On s'assoit, on mange un petit truc et on fait passer le temps », explique Bilal (16 ans). « Manger avec des potes dehors » est aussi la sortie favorite de Sofiane (18 ans), « parce que manger, déjà, c'est agréable, et que souvent on rigole, on s'embête avec tous les copains, c'est drôle, j'aime bien ». La plupart des jeunes rencontré·e·s fréquentent donc assidument le Food H, un restaurant de *fast-food* situé tout près du collège Georges Pulitzer. Ces sorties entre amis se déroulent aussi pour beaucoup à La Cartonnerie, le complexe de loisirs de Dammarie-les-Lys qui regroupe une patinoire, un cinéma, un bowling/billard, un karting, sept restaurants et la salle de spectacle Pierre Bachelet. La majorité des ados fréquentent régulièrement La Cartonnerie, mais tous les équipements disponibles dans le centre ne rencontrent pas le même succès et ne suscitent pas les mêmes usages. Les jeunes fréquentent l'espace de loisirs avec leur famille pour jouer au bowling et au billard, mais ils s'y rendent plutôt avec leurs amis pour manger, « traîner », et plus rarement aller à la patinoire et au cinéma. Comme l'explique bien Bilal, La Cartonnerie permet avant tout de se retrouver dans un espace protégé et connecté à Internet : « [On y va] soit pour un ciné – mais ça c'est pas tout le temps – sinon c'est pour juste se poser, il y a la wifi. Souvent en hiver on y va le soir : il fait froid, et à la Cartonnerie il fait chaud et il y a la wifi, c'est bien ». Bien qu'intégrée à La Cartonnerie, la salle de spectacle Pierre Bachelet ne fait pas partie des lieux fréquentés par les ados : seul Sandro, l'artiste du groupe (voir *supra*) connaît bien l'endroit pour y avoir joué des spectacles avec ses troupes de théâtre et de comédie musicale.

L'exemple de la Cartonnerie montre bien à quel point les sorties de loisirs (patinoire, restaurant, bowling, billard, parc, etc.) supplantent les sorties culturelles (théâtre, danse, musées, patrimoine, etc.) dans les classes

populaires. « Je ne fais jamais de sorties », explique ainsi Karim (17 ans), quand il comprend que les questions de l'enquêtrice portent sur « tout ce qui est culturel ». Son camarade Khalil est dans la même situation :

> Enquêtrice : Les lieux culturels, jamais. Pourquoi tu ne vas jamais dans les lieux culturels ?
>
> Khalil (16 ans) : Je ne pense pas à y aller.
>
> Enquêtrice : Tu ne penses pas à y aller parce que tu ne connais pas la programmation ? Parce que ça ne t'intéresse pas ? Parce que quoi ? Ou tu as l'impression que c'est trop loin de toi, comme on a dit tout à l'heure ?
>
> Khalil : Je n'ai pas l'envie, forcément.

Comme Khalil, la plupart des jeunes – à l'exception de Sandro – se disent peu intéressés par les lieux culturels.

- ***La fréquentation des équipements culturels : une culture scolaire non assimilée***

Bien qu'il se sentent éloignés des équipements culturels, tous les jeunes sont allés au moins une fois voir un spectacle de théâtre ou un concert avec leur classe dans les salles locales, pour beaucoup pendant les années d'école primaire. « La salle Nino Ferrer j'y vais avec l'école parfois, mais c'est très rare depuis que je suis entrée au collège, on ne va plus là-bas. Sinon je n'y vais pas », résume Iman (13 ans). Tous ont également visité au moins un musée pendant leur scolarité.

Les ados manifestent globalement une bonne volonté vis-à-vis de ces sorties culturelles scolaires (« Même si ça ne va pas trop me plaire, ça va me plaire d'un côté, parce que je vais toujours apprendre quelque chose de nouveau », dit par exemple Karim, 17 ans), sans pour autant se les approprier. Les expressions « c'est pas mon truc » et « ça ne m'attire pas » reviennent très souvent dans les descriptions juvéniles des musées, du théâtre, des spectacles de danse et – de façon plus inattendue – des concerts. Bien qu'amateur·trice·s de musique, les ados ne sont pas friands de représentations en direct (*live)* qui ne correspondent pas à leurs usages :

> Ylies (16 ans) : Les concerts, c'est pas trop mon plaisir. Pour moi, y'a trop de gens, ça fait trop de bruit, ça donne mal à la tête. Ce serait quelque chose de formidable, j'irais. Mais si c'est un rappeur qui a fait 2 000 ou 3 000 vues sur YouTube, on peut regarder ce qu'il a fait sur Snapchat : c'est pas la peine de se casser la tête.
>
> Sofiane (18 ans) : [La salle de concerts], ça m'intéresse pas non plus. Je préfère écouter ma musique tout seul.
>
> Enquêtrice : Tu disais que tu ne vas pas à des concerts parce que c'est cher, mais si tu avais plein d'argent, t'irais à des concerts ?
>
> Sofiane : Non, même si j'avais de l'argent, je pense que j'irais pas. Je préfère faire autre chose.

Quand l'occasion s'est présentée et qu'une amie leur a offert une place, Amélia (17 ans) et Iman (13 ans) ont cependant assisté au concert « Évasion Life » organisé par la mairie et la radio locale à La Cartonnerie.

À l'image de ce qui se produit pour la pratique d'un instrument de musique (*cf. supra*), l'école et les pouvoir publics font donc fréquenter les équipements culturels aux jeunes des classes populaires sans parvenir à produire le goût et l'attachement nécessaires à des pratiques autonomes en dehors du contexte institutionnel. Il se peut même que ces fréquentations scolaires des théâtres et salles de spectacles renforcent le sentiment de distance entre les jeunes et la culture légitime : « Quelqu'un qui est riche va préférer aller au théâtre, ou aller voir des choses qui sont peu communes pour moi », estime ainsi Ylies (16 ans). Chez certains, comme Medhi (13 ans), cela produit même un dégoût du « goût des autres » et des stratégies de résistance : « [Dans les salles de spectacle] j'y vais que avec l'école. Mais ça m'ennuie, je m'endors. C'est du théâtre. C'est ennuyeux. […] Maintenant, quand j'y vais, je dors avec du PNL [groupe de rap] dans les oreilles. » Plusieurs jeunes expriment d'ailleurs le souhait de voir les

contenus et les artistes qu'ils aiment être davantage représentés dans la programmation des salles de spectacles. Iman (13 ans) comme Aziz (16 ans) jugent ainsi que les ados fréquenteraient les espaces Pierre Bachelet et Nino Ferrer si ces salles accueillaient de jeunes comédiens (« parce qu'on aime bien rire »), des rappeurs célèbres ou encore des spectacles de danse hip-hop participatifs « où on s'enjaille tous, où on danse trop bien. Un spectacle de danse qui fait rire. Pas la danse classique où tu veux dormir », explique Iman.

L'écart entre sorties de loisirs et sorties culturelles qui apparaît dans les entretiens montre bien à quel point les études sur les pratiques culturelles peinent encore à rendre compte des usages propres aux jeunes et aux classes populaires – autrement dit des usages les plus distants de la culture légitime. Alors qu'ils sont des supports majeurs des sociabilités pour ces catégories, les équipements de loisirs comme le bowling, le billard, la patinoire ou les restaurants de *fast-food* ne font presque jamais l'objet d'investigations sociologiques.

- ***La bibliothèque : un lieu de sociabilité, de travail et d'emprunt***

Au moins un tiers des ados de Dammarie utilisent les bibliothèques et médiathèques locales. Sur les 14 jeunes interrogé·e·s en entretien sur leur usages de ces lieux, quatre disent ne jamais y aller (ou seulement pour « se poser » devant le bâtiment), trois s'y rendre exclusivement pour réaliser leur travail scolaire à l'aide des ordinateurs et imprimantes mis à dispositions, et sept les fréquenter régulièrement pour faire leurs devoirs et y emprunter des livres – principalement des mangas. Priya (18 ans) et Lilas (16 ans), qui participent à un club lecture et à des séances de « brain gym » (entrainement mental pour la concentration) à la bibliothèque municipale, décrivent même une grande proximité tant avec le lieu qu'avec ses employées : « On connaît les bibliothécaires, elles nous connaissent… […] [donc] elles ne vont rien dire [si on fait des] petites batailles d'eau [sur le parvis] ».

3. La mobilité des ados, dans le quartier et au-delà[23]

Comme nous l'avons vu, le quartier est habité par une population jeune assez nombreuse. Nous avons voulu étudier dans ce quartier ségrégué le rôle socialisant des mobilités de l'adolescence (Oppenchaim, 2017). En effet, « la mobilité dans la ville participe ainsi au processus de socialisation des adolescents et à leur construction identitaire, notamment parce qu'elle est le support du passage progressif du monde familier au domaine public urbain » (Breviglieri, 2007, paragr. 9).

La façon dont les adolescents nous décrivent leur cheminement dans leur quartier et à l'extérieur ne semble pas au premier abord très différente des mobilités des autres ados. En effet, leurs déplacements sont conditionnés d'abord par le besoin de sociabilité juvénile et de se retrouver entre pairs. Ces déplacements se font généralement en groupe (au moins deux) et par genre.

Le territoire des ados : le quartier et un peu plus loin

- ***Les facteurs des modes d'appropriation du quartier***

Les adolescents ne restent pas exclusivement enfermés dans leur quartier, mais ils ne s'en éloignent pas beaucoup non plus. Ils occupent majoritairement des lieux mis à leur disposition (*city stade*, Espace

[23] Cette pertie est rédigée par Chantal Dahan.

jeunes), ou qu'ils s'attribuent en se choisissant des lieux de rencontre « gratuits » dans l'espace public . On peut s'étonner par exemple que Melun, la « grande » ville la plus proche, facile d'accès, ne soit ni très fréquentée, ni un point de ralliement.

Nous avons insisté sur leur mode de déplacement pour voir comment se construit leur rapport à l'espace interne et externe au quartier. Il semble évident que la nature même de l'exploration de leur environnement est largement conditionnée notamment par leur origine sociale et leur condition financière (voir sorties culturelles), mais aussi comme nous le verrons, leur genre. Ils ne fréquentent ni les deux théâtres, ni les musées, ni le conservatoire qui sont sur le territoire de Dammarie-les-Lys, lieux qu'ils ont découverts par ailleurs avec l'école. Par contre, étonnamment, ils fréquentent la médiathèque, placée au centre de leur quartier. Une discussion avec la directrice des lieux nous a confirmé qu'un grand nombre des jeunes du quartier, dont les 13-18 ans, fréquentaient effectivement la médiathèque suite notamment à un travail spécifique réalisé par l'équipe autour de l'accueil de ces adolescents au comportement souvent difficile. Nos entretiens avec les adolescents font d'ailleurs ressortir une bonne appropriation de ce lieu, une familiarité qu'ils n'ont avec aucun autre lieu représentant la culture légitime ou « l'institution ».

- ***À l'intérieur du quartier***

Même si on est dans un contexte de ségrégation spatiale, et qu'il ne faut pas « accorder une trop grande autonomie explicative à la notion de territoire » Avene, leur fort attachement à leur quartier dénote bien le mode de socialisation spécifique des adolescents habitant dans des cités populaires. On remarque en effet que les adolescents s'approprient les lieux publics « où se déploie une sociabilité intensive, dominée par la convivialité et le sentiment de solidarité » (*ibid.* p. 126).

Les adolescents interrogés expriment des sentiments positifs envers leur quartier, bien qu'à plusieurs reprises ils mentionnent les conduites illegitimes qui s'y déroulent, essentiellement le trafic de drogue et la présence de délinquants dont ils se mettent à distance, mais aussi les contrôles d'identités répétés des policiers. Cette ambivalence n'empêche pas un fort sentiment d'appartenance qui peut aussi expliquer leur mobilité relativement faible. Ce manque de mobilité entre un lieu familier où règne une forte interconnaissance et un lieu « étranger » peut aussi être attribué à la difficulté d'affronter des endroits et des regards de gens inconnus. Ceux-ci peuvent avoir des comportements dont ils n'ont pas nécessairement les codes sociaux, comme s'ils devenaient dans les territoires inconnus des étrangers en territoire étranger. Leur quartier peut se présenter alors comme une protection mais aussi comme un enfermement.

Dans les entretiens, les lieux particulièrement occupés par les adolescents dans leur quartier sont : pour les garçons, les *city stade* et le stade de Coubertin ; pour les filles et les garçons, un kebab grec, Food H, « parce que c'est bon et que c'est pas cher ». La médiathèque, seul lieu culturel existant dans le quartier, se tient au centre et est majoritairement occupée par les filles. Sur les dix-neuf jeunes enquêtés, il est important de noter qu'une petite moitié fréquente la médiathèque, soit pour faire leur devoir, réviser, jouer, soit pour « se poser ». Il y a également les visites des uns chez les autres pour jouer ensemble à la play station pour les garçons ou pour se voir pour les filles.

Les garçons « traînent » dans la rue ou jouent chez eux :

> « Traîner avec des amis, écouter de la musique de temps en temps. Traîner c'est global : on peut rester dehors à parler de tout et de rien, on peut aller faire du sport, on peut aller manger dehors. S'il n'y a rien à faire, on va rentrer jouer à la play par exemple. » (Ylies)

Les filles s'approprient beaucoup moins l'espace public du quartier, elles sont peu visibles. En général elles s'invitent les unes chez les autres, ou sortent plus facilement hors du quartier pour être à l'abri des regards du contrôle social informel – ceux des garçons et des frères. Les filles, plus que les garçons, veulent échapper au quartier où tout le monde se connaît. Nous avons ainsi pu vérifier que s'il « est manifeste que les filles, dans leur grande majorité, restent à l'écart de la "rue" et de ses activités, leur présence y est beaucoup plus furtive que celle des garçons. Leur rapport à cet espace met en valeur l'ambivalence du lien au quartier. Forme indirecte d'un contrôle parental souvent plus serré autour des filles (Schwartz, 1990), la plupart d'entre elles ont intégré l'idée qu'elles sont en danger et restreignent elles-mêmes leurs sorties » (Deville, 2007, p. 45). Nous voyons ainsi comment « la logique du genre éclaire la construction du rapport à l'espace » (*ibid.,* p. 41).

Néanmoins, comme nous le verrons dans les témoignages des filles que nous avons rencontrées, elles ne se restreignent pas à sortir peu et seulement dans leur quartier. Elles se rendent plus facilement dans les plus grandes villes, dont Melun et Paris : être entourées d'anonymes ne leur semble pas constituer un danger, ni même un obstacle à leur mobilité : au contraire, cela leur permet en effet de desserrer, d'échapper au contrôle familial et social dont elles sont l'objet.

Explorer les quartiers voisins

L'exploration hors du quartier se fait à pied ou en bus, ou les deux. Non loin du quartier, deux lieux sont cités par l'ensemble des adolescents. D'abord un terrain de foot, situé dans un espace aménagé en bord de Seine, où se déroulent fréquemment des barbecues en plein air et la Cartonnerie qui est leur zone de loisirs « soit pour un ciné, mais ça c'est pas tout le temps, sinon c'est juste pour se poser, il y a la wifi » (voir les sorties culturelles). Cet espace de loisirs qui est une ancienne usine de cartons contient un bowling, une patinoire, des cinémas, un circuit de karting et des restaurants.

Le deuxième lieu, seulement cité par la majorité des jeunes, est l'Espace jeunes, un lieu aussi situé hors du quartier qui dépend de la ville et qui accueille les 10-25 ans. Il est majoritairement fréquenté par les jeunes du quartier de la Plaine de Lys, et plus régulièrement par les plus jeunes. Cet Espace jeunes a été volontairement aménagé hors de leur quartier par les responsables de la ville afin que les jeunes aillent vers le reste de la ville.

Cet espace leur permet d'avoir à disposition du matériel informatique rassemblé dans une salle, généralement pour jouer seul ou en réseau, ils peuvent aussi jouer à des jeux collectifs dans une autre salle ou dans la cour. Il y a aussi une salle de danse, un bar où ils peuvent écouter et jouer de la musique, mais ils peuvent aussi ne rien faire du tout. Cet espace propose des déplacements pendant les vacances de deux à trois jours que les jeunes apprécient particulièrement. Les différents animateurs présents tout au long de l'année les connaissent bien et entretiennent avec eux des rapports de proximité. Nous avons pu observer que cet espace est aussi un point de ralliement important pour les jeunes qui ont la possibilité d'y rentrer et d'en sortir à leur guise.

Près de l'Espace jeunes, il y a un grand parc dont les jeunes profitent aux beaux jours qui est assez étendu. Près de Dammarie-les-Lys, ville à la frontière du rural, se trouve la forêt de Fontainebleau. Certains jeunes y pratiquent la course sur un circuit aménagé de 4 à 5 km.

Ces différents lieux évitent un confinement fort des jeunes dans leur quartier et sont des lieux avec lesquels ils ont un rapport familier (terrain de foot, parc de l'Abbaye, bords de seine, Cartonnerie, Espace jeunes). Par contre, comme nous l'avons déjà dit, ils ne vont jamais dans les lieux tels que les deux théâtres existant dans la commune ou le conservatoire, à une exception notable près, lors du récent concert gratuit d'un musicien qu'ils affectionnent qui s'est tenu dans le théâtre près de la Cartonnerie. Cette exception est intéressante car elle conjugue deux éléments qui motivent les jeunes des milieux populaires à se rendre dans un théâtre : la familiarité avec l'artiste alliée à la gratuité du spectacle.

La question de la gratuité est essentielle bien que non suffisante pour motiver les jeunes à se déplacer dans les lieux culturels, comme nous l'avons vu. La question de l'argent revient toujours dans les entretiens, car leurs moyens sont extrêmement faibles. Ils disent ne pas pouvoir aller souvent au cinéma, alors que la place est à 4 euros et préfèrent télécharger des films sur leur ordinateur, quitte à partager le prix de l'abonnement à Netflix à plusieurs pour pouvoir en bénéficier.

La question aussi de l'apparence, des vêtements, de la mode est importante pour les adolescents et vouloir consommer les confronte sans cesse à leur manque de moyens :

> Enquêtrice : « Fais-tu d'autres activités, par exemple aller dans des centres commerciaux ?
>
> Ylies : Faire du shopping ? c'est rare. Ça m'est arrivé deux ou trois fois. Avec des amis, on avait de l'argent : on avait économisé pendant un ou deux mois et on est partis acheter des jeans et des pulls. On a acheté des choses que tout le monde aime : du Kenzo, du Gucci. Gucci ça coûte un peu cher. J'ai économisé pour acheter un seul pull, et c'était un Gucci.

L'argent est un obstacle important et omniprésent même s'il ne peut pas tout expliquer. En effet, ils bénéficient de prix modestes et même de la gratuité dans certains théâtres et musées, sans les fréquenter pour autant.

La difficulté de se déplacer des villes de proximité jusqu'à Paris

Parler de mobilité revient aussi à parler des moyens dont ils disposent. La plupart de possèdent pas de pass navigo considéré comme trop onéreux par les parents. Ceux qui en disposent se déplacent beaucoup plus facilement que les autres. Les déplacements dans des villes proches (Fontainebleau, Le Mée, Châtelet en Brie, Savigny le Temple, Corbeil-Essonnes…) se font souvent en voiture avec leurs parents et sont principalement liés aux visites à la famille, parfois pour pratiquer des activités ou assister à des évènements, essentiellement sportifs ou pour faire les courses avec leurs parents (chez Leclerc ou au Carrefour Villiers).

En autonomie, ils vont visiter leurs copains en bus, quand ils n'habitent pas trop loin comme à Melun, ou même en train. Ils nous signalent la difficulté qu'ils ont à voir leurs amis dans les petites villes rurales environnantes qui sont mal desservies. Une des sorties régulières des garçons et des filles (rarement ensemble) est de se rendre dans les centres commerciaux (le plus cité est le Carré Sénart) où on « traîne avec ses potes ». Ce sont des lieux de promenade, de rencontres, quelquefois de shoping, mais assez rarement au vu de leurs possibilités financières.

C'est peut-être avec les déplacements à Paris, de manière autonome, qu'on peut évaluer plus précisément une certaine timidité des adolescents, principalement des garçons, à se confronter à des espaces moins familiers. Alors que se rendre à Paris est relativement aisé, le train de Melun y conduit régulièrement en 30 minutes, avec un coût du transport non négligeable, il y n'y a que 8 jeunes qui s'y

sont rendus. Les jeunes ne montrent pas une réelle curiosité pour la capitale. Quatre garçons et quatre filles y sont allés. Les quatre garçons avaient un objectif précis : trois pour visiter la « Japan expo », un pour voir un tournoi de basket, qu'il pratique par ailleurs. Les quatre filles qui y sont allées l'ont fait toujours accompagnées par une copine ou par la fratrie (des sœurs, des cousines) pour aller se balader et voir aussi des magasins. Leurs visites ne sont pas motivées par un but précis mais par le plaisir de se promener, elles semblent faire comme les garçons qui « trainent » dans le quartier mais elles préfèrent le faire dans un lieu anonyme, mais prestigieux, où elles s'abritent des regards familiers.

Enquêteur : Et tu vas à Paris, parfois ?

Iman : Oui, je vais à Paris

Enquêteur : Tu y vas avec qui ?

Iman : J'y vais encore avec ma cousine

Enquêteur : Qu'est-ce que vous allez faire de beau à Paris ?

Iman : On prend des glaces, on prend des milkshakes à McDo, et on se poser dans le parc de la Tour Eiffel, on prend des photos.

[…]

Enquêtrice : Alors maintenant tu me disais que tu allais à Paris, donc Paris avec qui tu y vas et qu'est-ce que tu fais ?

Lucilla : J'y vais avec ma sœur, on se promène, on voit la Tour Eiffel, on va manger là-bas, on fait les magasins, on visite, j'aime beaucoup Paris

Enquêtrice : Et tu y vas régulièrement ?

Lucilla : Oui, franchement oui, quand j'ai du temps de libre et que l'on est toutes les deux et que l'on ne sait pas quoi faire, on se dit « Bah, tiens, allons à Paris ».

4. Jeunesses cosmopolites[24]

Jeunes d'ici et d'ailleurs

La jeunesse populaire de Dammarie-les-Lys est fortement façonnée par l'immigration. Plus d'un tiers des ados rencontrés (8/20) sont des immigrés nés à l'étranger – en Afrique (Amare, Gloria, Aziz), en Europe du sud (Amélia, Sandro, Sofiane et Karim) ou en Inde (Priya). Près de la moitié (9/20) sont nés en France d'au moins un parent immigré du Maghreb (Khalil, Lucilla, Ylies, Iman, Medhi, Lilas et Bilal), d'Europe du sud (Helena) ou d'Afrique (Sofia). Seules les familles de Anthony et Cécile n'ont pas connu d'immigration récente, les parents d'Anis étant des immigrés algériens et tchèques de la deuxième génération. « On est tous étrangers par rapport à la France », résume Aziz pour décrire ses amis et ses camarades de classe.

- ***Un plurilinguisme massif***

En conséquence, les ados de Dammarie-les-Lys sont pour la plupart plurilingues. Tous les jeunes nés à l'étranger ont une autre langue maternelle que le français – l'italien, le peul, le portugais, le lingala, le luganda ou l'anglais. Ceux et celles qui sont né·e·s en France de parents immigrés entendent aussi au quotidien d'autres langues, mais déclarent cependant peu parler eux-mêmes la langue parentale. On observe une différence marquée entre les ados nés à l'étrangers et immigrés, qui parlent, lisent et écrivent très régulièrement leur langue maternelle, et les jeunes nés en France, descendants d'immigrés, qui manifestent une certaine distance par rapport à la langue du pays d'origine. Les ados issus de l'immigration maghrébine disent ainsi tous parler « un peu » arabe, sans pour autant comprendre

[24] Cette partie est rédigée par Chantal Dahan et Clémence Perronnet.

aisément des conversations rapides ou des émissions télévisées. Plusieurs expliquent d'ailleurs que leurs parents parlent toujours arabe entre eux, mais que le français a au fil des années pris de plus en plus de place dans la communication familiale.

- ***Être immigré ou descendant d'immigré à Dammarie-les-Lys, entre « melting-pot » et ségrégation***

Interrogés sur leurs rapports à leurs propres origines migratoires et à celles de leurs camarades, les jeunes présentent majoritairement leur entourage comme un « *melting-pot* », autrement dit comme une société ou les différences ethnoraciales et culturelles sont harmonieusement homogénéisées et finissent par ne plus se faire sentir. Comme l'expliquent bien les ados, en amitié, peu importent « les origines », ce qui compte, c'est le « *feeling* » et le partage de goûts communs :

> Enquêtrice : Est-ce que tes amis sont de la même origine que toi ?
> Amélia (17 ans) : Ben non ! Je vais pas demander à un pote « Tu es de quelle origine ? » avant d'être son pote, s'il y a un *feeling*, je vais vers elle, et voilà

> Enquêtrice : Est-ce que tes amis ont les mêmes origines que toi ? Toi tu es d'origine algérienne. Est-ce que tes amis sont algériens ou c'est mélangé ?
> Lucilla (14 ans) : Mélangés. J'ai une copine qui est Martiniquaise, ma meilleure amie elle est Pakistanaise, mon autre meilleure amie elle est Kurde, ma cousine elle est Algérienne. J'ai des potes garçons ils sont Congolais.
> […]
> Karim (17 ans) : Ici, à Dammarie, les Arabes, il y en a beaucoup de toute façon – voilà. C'est pas parce que c'est des Arabes que je suis devenu pote avec eux, moi, ça m'intéresse pas. Tu peux être Brésilien, je peux être ton pote, si on a les mêmes goûts. Voilà ! Ce n'est pas les origines qui sont derrière l'amitié !

Si les discours prônent sans ambiguïté le « mélange » des cultures et des origines, les entretiens avec les ados suggèrent néanmoins que leurs relations sociales se nouent sous la contrainte d'une double ségrégation ethnoraciale.

La première ségrégation est celle qui sépare les immigrés et descendants d'immigré de la population majoritaire[25], et qui s'est grandement accrue ces dernières décennies (Pan Ké Shon, 2009; Safi, 2013). Les jeunes rencontré·e·s distinguent en effet clairement ceux et celles qui sont « étrangers par rapport à la France » des « Français » et des « Blancs ». Dans l'extrait qui suit, on voit par exemple comment Aziz assimile les immigrés et descendants d'immigrés d'Afrique du Nord et du Sud, tout en les distinguant des jeunes nés en France de parents français, qu'il n'a pas l'occasion de fréquenter parce qu'ils ne vivent pas dans la même commune :

> Enquêtrice : Tu m'as dit que tu étais d'origine ivoirienne. Tes amis, ils sont des mêmes origines ?
> Aziz (16 ans) : Oui, des Algériens.
> Enquêtrice : Ce ne sont pas les mêmes origines.
> Aziz : Des Marocains, des Tunisiens, des Italiens… On est tous étrangers par rapport à la France.
> Enquêtrice : Tu veux dire tous de parents immigrés ?
> Aziz : Oui.
> Enquêtrice : Il n'y en a pas de parents français, nés en France ?
> Aziz : Si, mais c'est à l'école et je ne les vois pas tout le temps parce qu'ils habitent à Ponthierry.

[25] On reprend ici les désignations de l'enquête Trajectoires et origines de l'INED qui distingue « immigrés », « descendants d'immigrés » et « population majoritaire » (Beauchemin *et al.*, 2016).

Lui-même issu de la population majoritaire, Anthony confirme l'existence de cette ségrégation en remarquant que le lycée de Fontainebleau où il est scolarisé est bien plus « blanc » que le lycée local de Dammarie-les-Lys :

> Enquêtrice : J'ai l'impression que dans votre groupe, il y a des gens d'origines très différentes, je veux dire dans les pays d'immigration des parents. Toi, dans tes amis, tu as l'impression qu'il y a des spécificités ?
>
> Anthony (17 ans) : C'est varié. Rien que si on regarde au niveau des origines des gens du collège, il y a de tout. D'ailleurs, ça, je n'ai pas pensé à le dire, mais je pense qu'à Joliot-Curie [le lycée de Dammarie] il y a beaucoup de variétés. Dans mon lycée [à Fontainebleau], c'est beaucoup de personnes à peau blanche.
>
> Enquêtrice : Ah ouais, c'est plus « blanc » ?
>
> Anthony : J'ai l'impression qu'il y a vraiment une séparation parce qu'ils doivent être une vingtaine à être de couleur.

Anthony et Cécile, les deux seuls jeunes de notre échantillon à ne pas être issus d'une immigration récente, sont aussi ceux qui n'ont pas rejoint le lycée local Joliot-Curie après la 3e, et qui sont scolarisés en dehors de la commune, à Fontainebleau et Corbeil-Essonnes.

Les réseaux de sociabilités des jeunes de Dammarie-les-Lys sont aussi concernés par un second phénomène de ségrégation qui repose sur des distinctions au sein des populations d'origine immigrée. S'il existe bien des groupes d'ami·e·s mixtes au regard des origines – par exemple celui de Lilas et Priya –, les amitiés se lient prioritairement entre jeunes issu·e·s des mêmes zones géographiques. Bilal (16 ans) reconnaît par exemple que la plupart de ses amis sont, comme lui, d'origine maghrébine. Helena, qui est d'origine portugaise, fréquente pour sa part davantage des jeunes originaires d'Europe du sud – et bien plus rarement des ados d'origine africaine ou magrébine dont elle juge qu'ils « préfèrent rester entre eux » :

> Enquêtrice : Et je me demandais si toi tu as beaucoup d'amis d'origine portugaise comme toi ?
>
> Helena (18 ans) : Non, juste quelques-uns mais c'est plus varié – genre Français ou Italiens ou Espagnols.
>
> Enquêtrice : Plus Européens ?
>
> Helena : Voilà.
>
> Enquêtrice : Moins d'origine africaine ou maghrébine ?
>
> Helena : Africains, c'est très rare, parce qu'ils préfèrent rester entre eux en fait. Dans le lycée où j'étais, ils n'aimaient pas trop se mélanger avec d'autres religions, enfin pays.
>
> Enquêtrice : Et les maghrébins pareils ?
>
> Helena : Un peu avec les Japonais
>
> Enquêtrice : Donc toi tes amis c'est plutôt...
>
> Helena : Varié.
>
> Enquêtrice : C'est plutôt d'origine européenne. C'est que des Blancs en fait ?
>
> Helena : Voilà.
>
> Enquêtrice : Parce que, dans le lycée, c'était un peu organisé comme ça ?
>
> Helena : Voilà.

En définitive, on voit que le « mélange » des origines et des cultures au sein de la jeunesse populaire est loin d'être homogène, mais respecte des principes de distinctions ethnoraciaux bien précis.

Cultures immigrées et cultures globalisées

La situation particulière au regard de la migration des jeunes de Dammarie-les-Lys rend d'autant plus intéressante l'investigation de leurs pratiques culturelles au prisme du cosmopolitisme. Quel rapport les jeunes entretiennent-ils avec les cultures familiales, alors même qu'ils ont accès à une offre culturelle globalisée ?

▪ *Immigration et pratiques culturelles*

Les adolescent·e·s les plus proches de la langue et des objets culturels de leur pays d'origine sont ceux et celles qui y sont né·e·s et qui y ont vécu avant de venir en France. Amélia (17 ans, née au Portugal) lit de nombreux romans et regarde des films en portugais ; Gloria (16 ans, née en République du Congo) regarde des films nigériens de Nollywood et écoute de la musique congolaise et martiniquaise ; Amare (13 ans, né au Rwanda) regarde des vidéos en anglais et en luganda, comme il le faisait avant d'arriver en France, etc. Le poids des langues et cultures d'origine se fait bien moins sentir chez les ados nés en France descendants d'immigrés, et la grande majorité de ce que ces jeunes connaissent et consomment du pays d'origine vient des pratiques parentales. Ce ne sont donc pas ces ados eux-mêmes mais leurs parents – souvent les mères – qui regardent les journaux télévisés algériens ou italiens, écoutent de la musique arabe ou portugaise et regardent des films et des séries produites dans le pays d'origine.

Cette différence entre jeunes immigrés et descendants d'immigrés suggère que la distance à la langue et aux objets culturels du pays d'origine se creuse avec le temps, à l'échelle d'une génération. Comme l'explique Bilal, les ados se rejoignent au bout du compte dans une communauté de goûts juvéniles indépendamment de leurs origines :

> Bilal (16 ans) : Il n'y a pas une grande différence [d'un jeune à l'autre]. Par exemple, quelqu'un qui est maghrébin truc et tout, il va regarder des mangas et écouter du rock, même des histoires d'amour et tout. Par exemple, quelqu'un qui est d'origine européenne, il va écouter du rap, il va même écouter des trucs de musique arabe et je ne sais pas quoi pour déconner, il n'y a pas de différences, c'est chacun ses goûts.
>
> Enquêtrice : C'est intéressant que ça s'homogénéise un peu, on va dire.

▪ *Les cultures juvéniles populaires à l'heure de la globalisation*

Le récent travail de Vincenzo Cicchelli et Sylvie Octobre (2017) sur les cultures juvéniles à l'ère de la globalisation a bien montré l'émergence d'une forme de « cosmopolitisme esthético-culturel » chez les 18-29 ans, c'est-à-dire la consommation accrue d'œuvres et de contenus internationaux. Leur enquête a également établi que ce cosmopolitisme n'est en rien homogène, mais se décline suivant cinq configurations, elles-mêmes stratifiées socialement[26]. Qu'en est-il du rapport aux produits culturels globalisés chez les jeunes des classes populaires de Dammarie-les-Lys ? Quels profils de consommateur·trice·s cosmopolites observe-t-on dans notre échantillon ?

Les ados de Dammarie-les-Lys n'échappent pas à l'internationalisation des répertoires de consommations et des imaginaires culturels juvéniles[27]. Comme on l'a vu, nombre d'entre eux sont passionnés de culture japonaise – certaines, comme Lilas et Priya sont aussi fans des séries romantiques coréennes et chinoises – et tous suivent assidument les séries, films et artistes anglo-saxons. Si le mode de consommation culturelle le plus fréquent chez les jeunes passe le plus souvent par la langue française, les pratiques culturelles des ados sont aussi polyglottes : Anthony et Karim regardent toutes leurs séries et *anime* en version originale anglaise ou japonaise sous-titrée ; Sandro regarde ses séries anglaises sous-titrées en portugais ; Bilal lit des mangas en anglais lorsqu'il en a marre d'attendre la sortir de la version française… Le

[26] Les cinq configurations sont les suivantes : (1) le cosmopolitisme involontaire/consommation de la production culturelle *mainstream* ; (2) le cosmopolitisme sectoriel ou l'ouverture par la lecture ; (3) le cosmopolitisme principiel ou l'ouverture *a priori* ; (4) la préférence culturelle nationale ou le rejet de la globalisation culturelle (5) l'impossible cosmopolitisme/le retrait culturel.

[27] L'enquête de V. Cicchelli et S. Octobre (2017) a montré que 54 % des séries, 52 % des films et 37 % de la musique enregistrée consommées par les 18-29 sont étrangères.

cosmopolitisme s'affiche aussi sur le plan des valeurs et des représentations du monde, puisque la majorité des jeunes rencontré·e·s déclarent des envies de voyage et de découverte. Visiter un pays lointain et découvrir la culture locale est un désir largement partagé, et le Japon arrive en tête des destinations rêvées des fans de mangas et *anime*. Vacances, voyages et exotisme culturels sont perçus comme une façon de s'évader du quotidien. Comme l'explique Helena, « Quand on est en vacances, on est libres ! » :

> Enquêtrice : Et si tu imagines que tu peux faire un weekend idéal, qu'est-ce que tu ferais ? Tu fais ce que tu veux avec qui tu veux, paf !
>
> Helena : Dubaï, j'irai à Dubaï. C'est l'endroit où on a envie d'aller parce qu'on peut faire des choses comme nager avec les dauphins, voir les requins de tout près, une culture ! On est libres quand on est à Dubaï ! On n'est pas forcés de faire du ménage, de s'occuper des frères et sœurs ou des animaux. Quand on y va là-bas, c'est les vacances !

Ces observations nous amènent à un premier constat : entre 13 et 18 ans, les jeunes des quartiers populaires et semi-ruraux de Dammarie-les-Lys ne sont en rien exclus de la « norme inclusive de bon goût générationnel » qu'est le cosmopolitisme (Cicchelli, Octobre, 2017). Comme leurs camarades urbains et de classe sociales plus favorisés, ils lisent, écoutent et regardent des œuvres internationales dans plusieurs langues. Aucun des ados rencontrés ne correspond aux profils « préférence culturelles nationale et rejet de la globalisation culturelle » et « impossible cosmopolitisme : le retrait culturel » de faible internationalisation des consommations et préférences que Cicchelli et Octobre ont observés chez les 18-29 ans. La majorité des jeunes rencontré·e·s relèvent en effet du profil « cosmopolitisme involontaire : dans le flux de la globalisation », caractérisé par une forte consommation de musique, séries et films étrangers – en version française pour ces derniers –, mais peu de lectures en langues étrangères. Cela est cohérent avec la structuration sociale de ce profil, qui regroupe des jeunes peu diplômés et habitants de petites et moyennes villes. Néanmoins, on observe aussi dans l'échantillon de Dammarie-les-Lys des pratiques d'engagement actif dans le cosmopolitisme culturel que l'enquête de Cicchelli et Octobre ont plutôt identifiées chez les jeunes urbains, diplômés et socialement favorisés. Certains des jeunes rencontrés à Dammarie-les-Lys relèvent ainsi des profils « cosmopolitisme sectoriel : ouverture par la lecture » et « cosmopolitisme principiel : ouverture a priori ». C'est notamment cas de Amélia (17 ans), qui lit de nombreux romans portugais, de Bilal (16 ans) qui consomme des mangas en anglais, ou encore de Anthony (17 ans), qui a « horreur des VF » et regarde toujours films, séries et *anime* en version originale.

Ces résultats et la comparaison de notre enquête à celle de *L'amateur cosmopolite* soulèvent plusieurs questions. Les jeunes des classes populaires (et surtout les garçons) ont-ils des pratiques cosmopolites avant 18 ans, qui disparaitraient avec l'entrée précoce sur le marché du travail – ce qui expliquerait les postures de retrait observées par l'enquête de Cicchelli et Octobre ? Les jeunes générations (13-18 ans en 2019) ont-elles davantage de pratiques cosmopolites que leurs aînés (18-29 ans en 2015) ?

5. Les instances de socialisation[28]

L'étude des différentes instances de socialisation[29] dans lesquelles naviguent les adolescents enquêtés nous a semblé déterminante pour mieux saisir les différentes influences auxquelles ils sont soumis et

[28] Cette partie est rédigée par Chantal Dahan.

[29] « Les instances de socialisation principales dans les sociétés contemporaines sont la famille, le groupe de pairs, l'école et le travail. C'est à travers ces instances et en particulier à travers leurs relations réciproques que les différents principes d'organisation de la société s'imposent à la perception des sujets» (Bernstein, 1975, p. 229).

qui, d'une manière ou d'une autre, construisent leurs pratiques culturelles et leur rapport au monde. En effet, il n'était pas question de s'attacher uniquement à leurs goûts comme si ceux-ci étaient indépendants de leur environnement : « En ramenant l'"identité culturelle" adolescente au modèle de la consommation culturelle fondée sur le "goût", on fait comme si les individus étaient réductibles à leur être-comme-membre-de-leur-classe-d'âge, de même que l'on considère, ailleurs, les enquêtés-adultes exclusivement du point de vue de leurs goûts ou de leurs préférences et comme de simples représentants de leur classe sociale ou de leur fraction de classe. Or il faut replacer ces individus – enfants, adolescents ou adultes – trop abstraits dans le réseau concret et influant de leurs liens d'interdépendance (scolaires, familiaux, amicaux, etc.) pour se donner une image un peu plus juste de ce que sont les consommations et activités culturelles. » (Lahire, 2005, p. 132.)

Les questions posées dans le guide d'entretien concernant les relations à la famille en général, aux amis et à l'école nous ont permis d'approcher plus finement les différentes influences culturelles des enquêté·e·s.

Les parents

Si les jeunes parlent et repèrent facilement l'influence de la fratrie et des amis comme donnant accès à de nouvelles ressources culturelles, l'influence de leurs parents sur leur goût, même si elle n'est pratiquement jamais évoquée par les enquêtés et semble être quasi « invisible », est en fait très présente.

- ***Des relations chaleureuses***

Les relations des jeunes avec leurs parents apparaissent chaleureuses, On peut lire dans les entretiens un fort sentiment d'attachement et de solidarité qui lient les jeunes à leur famille, sans doute générée aussi par les difficultés socioéconomiques dans lesquelles ils vivent. Cet attachement s'exprime de façon plus explicite chez les filles qui semblent encore plus proches de leurs parents, sœurs, frères mais aussi de la famille élargie : cousine, tante, etc. « On va dire que mes amis c'est bien, ils partent, ils reviennent, ils ne savent pas vraiment ce qu'ils veulent en fait. Ils me parlent, ils me reparlent pas, ils me disent comme quoi je suis moche…enfin…pff, c'est des gens ! Je suis plus famille parce que je sais très bien qu'avec eux, je peux être moi, je peux leur montrer ce que j'aime sans qu'ils rigolent, sans qu'ils se moquent de moi » explique par exemple Helena.

- ***Les influences parentales***

L'influence des parents se lit notamment dans les activités favorisées et dans les interdits. Concernant les interdits, le sentiment général des jeunes, filles ou garçons, est que leurs parents les laissent assez libres de faire ce qu'ils veulent, Néanmoins des interdits explicites existent. Ils portent principalement sur les fréquentations des jeunes (garçons ou filles) que la plupart des parents surveillent étroitement, les lieux fréquentés, l'heure de rentrer le soir à la maison, et sur le fait de fumer et de boire.

Derrière cette surveillance, une peur récurrente des parents que les jeunes « tournent mal », c'est-à-dire se laissent entraîner par des mauvaises fréquentations, à l'image de ceux qui vivent dans le quartier et qui sont habitués à des faits de délinquance ou/et qui trafiquent de la drogue. Les jeunes acceptent dans leur ensemble de se soumettre à cette vigilance, ils semblent avoir bien intériorisé ces interdits.

> Enquêteur : [Tes parents] contrôlent un peu les sorties ? Tu m'as dit que non, pas trop ? Ils ne font pas attention aux fréquentations ?
>
> Sofiane : Si, si, ça ils font beaucoup.
>
> Enquêteur : Ils le font comment ?

> Sofiane : Bah par exemple, quand j'invite des amis chez moi, ils voient comment ils se comportent et, du coup, là, ils peuvent juger si c'est des bonnes personnes ou pas ».
>
> […]
>
> Karim : Mes parents aussi ils m'ont dit « Faut pas traîner avec ces gens-là », donc du coup je les écoute. »
>
> […]
>
> Ylies : Ça commence très jeune : quand il s'agit d'un gamin de 13 ou 14 ans, il faut faire attention de savoir avec qui il traîne, il faut pas le laisser avec des grands du quartier ou des gens bizarres. Depuis que je suis petit, mes parents m'ont toujours surveillé, ils ont toujours fait attention à savoir avec qui j'étais. Ils savent très bien que c'est pour mon avenir, pour ma santé, pour moi. S'ils ne m'avaient pas surveillé, j'aurais pu connaître une personne du quartier, de la cité, qui m'aurait dit qu'en vendant telle ou telle chose, je pourrais me faire beaucoup d'argent.

Les filles aussi disent bénéficier d'une grande liberté, mais en y regardant de plus près, on s'aperçoit des restrictions qui portent, en plus de celles des garçons, sur les sorties le soir plus étroitement surveillées. Il n'y a qu'Amélia à qui les sorties, le soir, seule, sont complètement interdites, sauf en présence de sa sœur ainée. Une discussion avec elle a révélé que la même sœur ainée était tombée enceinte très tôt et avait été obligée de se marier. Les surveillances accrues des parents envers les filles sont bien une manière de surveiller leur vie sexuelle. Les autres, quant à elles, peuvent sortir le soir à condition que les parents connaissent très bien la personne qui les accompagne et le lieu de sortie, et sous réserve de ne rentrer ni tard, ni seule. Les filles intériorisent parfaitement cet état de fait et en jouent parfois. Quand elles sortent en bande, elles ne disent pas toujours à leurs parents que des garçons en font partie, elles leur disent progressivement pour les habituer et en rient beaucoup.

Les activités favorisées par les parents sont en majorité le sport qui est souvent exercé par les jeunes (voir le chapitre 2). Par contre peu évoquent la question de l'école comme faisant partie des préoccupations parentales, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'existe pas. En ce qui concerne les interdits parentaux, effectivement, « on rencontre alors peu de règles régentant chaque moment de la vie de l'enfant, que ce soit lorsqu'il est à la maison ou lorsqu'il est dehors, mais des limites à ne pas dépasser (des limites territoriales, d'horaires ou d'acceptabilité » (Thin, 2009, p. 73). Règles à laquelle il faut ajouter une surveillance active des fréquentations qui traduit, outre l'inquiétude de l'avenir de leur enfant, ce qu'ils considèrent être leur domaine propre d'intervention.

- ***Les loisirs des parents***

Quand nous avons demandé aux jeunes de nous décrire les loisirs de leurs parents, généralement, ils ont été surpris par la question, qui visiblement leur semblait saugrenue, et peu d'entre eux ont été capable d'en citer beaucoup. Les parents semblent ainsi avoir peu de loisirs : ils regardent la télé, en général des séries, les informations et des émissions de divertissement. Ils écoutent des musiques issues de leur pays d'origine ou du temps de leur jeunesse, ils sortent avec leurs copains pour leurs pères et leurs copines pour leur mères, mais beaucoup moins souvent. On remarque une présence plus forte des mères au foyer (3 mères sont déclarées au foyer et 2 sans emploi, ce qui représente le quart des mères) qui sont chargées du travail domestique à la maison.

> Enquêtrice : Quels sont les loisirs de tes parents ?
>
> Ylies : Je ne connais pas les loisirs de ma mère
>
> Enquêtrice : Tu as dit que, parfois, elle regardait des séries
>
> Ylies : Oui elle n'a pas de séries particulières : elle allume la télé au moment du repas. Elle aime bien sortir avec ses copines de temps en temps. Par exemple elle sort avec mon petit frère et ma petite sœur pour qu'ils se défoulent dehors. C'est tout. Elle n'est pas très portée sur les sorties. Elle a déjà beaucoup de travail à la maison. Déjà elle fait le ménage tous les jours dans ma chambre avec moi…

> Enquêtrice : Combien êtes-vous à la maison ?
>
> Ylies : Nous sommes trois : mon petit frère, ma petite sœur et moi. Tout ce qu'elle a à faire à la maison, c'est déjà suffisant. Elle n'a pas de temps pour elle à consacrer à une activité.

Le peu de loisirs est lié à la condition économique mais aussi au rythme et à la pénibilité du travail des parents. En horaires décalés, ils disposent de peu de temps libre à consacrer à des loisirs. Comme le père d'Anthony, éboueur (« Mon père travaille de 4h à 13h en général l'après-midi il dort. Il n'a pas tellement de loisirs »), ou la mère de Bilal qui est aide-hôtelière – en fait, elle fait le ménage dans un hôtel :

> Enquêteur : Et tes parents en termes de loisirs, tu m'as dit qu'ils regardaient un peu la télé, ton père un peu les mangas et qu'est-ce qu'ils aiment faire sinon ?
>
> Bilal (16 ans) : Rien
>
> Enquêteur : Ils ne font rien ?
>
> Bilal : Non, non, vraiment, ils travaillent énormément
>
> Enquêteur : Ils font quoi ?
>
> Bilal : Mon père il est livreur donc du coup souvent il rentre à 21 h, 21 h 30. Ma mère elle part à 4 h et elle rentre à 17 h, du coup elle est crevée, elle se met dans son canapé et du coup elle ne fait rien.

- ***Activités communes et transmission des goûts***

Le manque d'argent, le manque de temps libre et la différence d'agenda entre les jeunes et leurs parents jouent un grand rôle dans le partage des activités qui sont souvent réduites : à la maison, elles consistent à partager le diner, regarder la télé ou les séries en famille, souvent à écouter de la musique ensemble. À l'extérieur de la maison, ces activités consistent à faire régulièrement les courses ; à partager parfois les loisirs des enfants à la Cartonnerie, notamment au bowling ; des fois à visiter des monuments et des musées et aller à Paris et de temps en temps ; à manger au restaurant ou dans la famille si elle n'habite pas loin. Enfin, ils vont ensemble en vacances (quand ils y vont), en général à l'étranger dans la famille des parents, régulièrement quand ce n'est pas très loin. Ainsi Gloria, dont les parents sont nés au Congo, ne s'y rend pas régulièrement parce que cela coûterait trop cher. On s'aperçoit clairement de l'importance accordée à l'accompagnement des parents pendant les temps de loisirs. Surtout quand cela concerne les visites de musée, de monuments, ou de sortie à Paris. Cette présence donne beaucoup plus d'attractivité à ces activités qu'à celles (les mêmes) initiées au sein de l'école. « Les musées j'aime bien, si j'y vais en famille et que ma famille aime, je vais aimer aussi, si je vais à l'école, non, parce que je suis obligée de le faire » explique notamment Amélia (17 ans). Dans d'autres exemples on peut voir clairement que Bilal et Helena, qui lisent beaucoup, y ont été initiés par leur mère :

> Helena : Ma mère, à mon plus jeune âge, elle m'a mis un livre entre les mains et elle m'a dit que je devais commencer au livre. Alors j'ai lu pas très passionnée parce que j'ai mis un mois à le lire le livre, mais quand on trouve ce qu'on aime dans les livres, ce qui nous attire, on ne peut plus s'en défaire, c'est mort ! On relit un livre. Ce qui nous attire, c'est l'histoire, l'histoire elle est différente, ça nous attire, c'est quelque chose qui nous donne, c'est encore plus de le lire et d'en trouver d'autres, pareil.

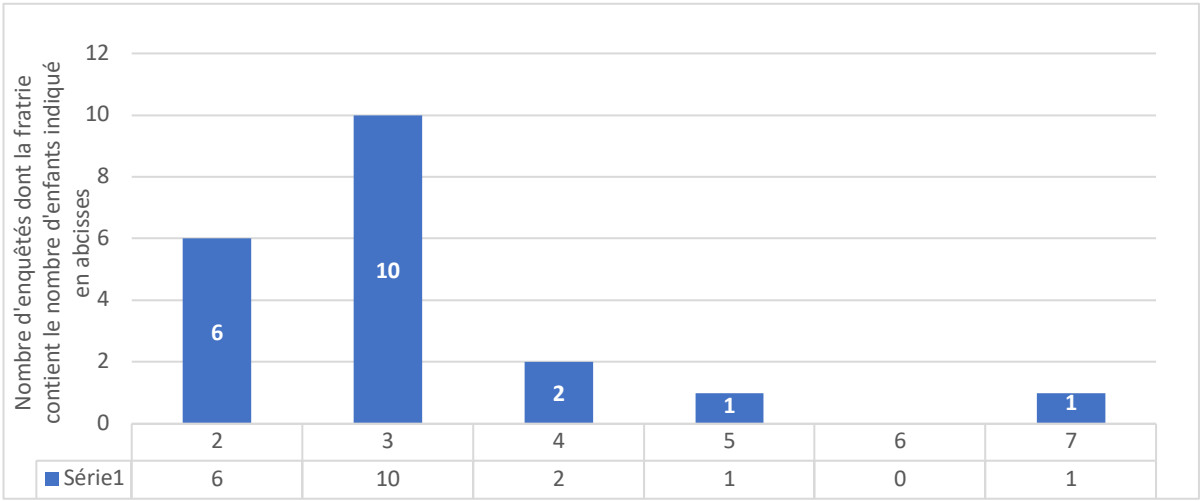
Les jeunes ne lisent pas les mêmes livres que leurs parents, Bilal, passionné de mangas et qui sous l'influence de sa mère lit d'autres livres qu'il aime bien, ne sait même pas ce que lit sa mère, il la voit juste lire souvent. Pour Helena c'est plus précis, elle sait que sa mère lit des livres « romantiques ». On devine que les livres lus par les mères ou par leurs enfants ne sont pas de la « littérature légitime », et en l'occurrence peu importe. La lecture est un loisir qu'ils aiment, une entrée privilégiée pour ouvrir et nourrir leur imaginaire et enrichir leur connaissance des autres et du monde, et on s'aperçoit bien, notamment avec Héléna, que c'est réussi.

Le rôle des parents dans la constitution des goûts des jeunes apparaît dans ces entretiens de différentes manières. Ce qui rend légitimes les pratiques c'est un assentiment des parents comme pour les musées et monuments dans le témoignage d'Amélia. C'est aussi clairement une transmission des parents Ainsi, les jeunes reproduisent-ils les habitudes et loisirs familiaux même si ce n'est pas à l'identique (ils n'écoutent pas la même musique, ils ne regardent pas les mêmes séries, etc.). Mais ils reproduisent aussi ce que leurs parents ne font pas : ils ont très peu de pratiques légitimes. On voit bien comment il y a un réel attachement à la famille, dans les milieux populaires et que cette dernière est loin de jouer un rôle négligeable dans les choix des loisirs des jeunes.

La fratrie, les cousins, les amis

La nécessité pour les adolescents de se constituer des repères : des goûts, une identité, des valeurs et un monde hors des parents, des adultes et des institutions se trouve parfaitement illustrée dans les entretiens. Ainsi la construction à la fois de leurs goûts, de leurs habitudes et de leur lecture du monde, se fait notamment grâce à la découverte des objets culturels : musique, lecture, jeux, vidéos, séries, films, qui se fait grâce à la fratrie, des amis ou des réseaux sociaux. « Comment tu les as connus ? Par les copines, internet, les copains de l'école, les frères et les sœurs ». C'est donc autour des jeunes du même âge que se nouent à la fois des liens et des transmissions de ressources culturelles nouvelles qui soudent le groupe.

GRAPHIQUE 1. TAILLE DE LA FRATRIE D'APPARTENANCE DES ADOLESCENT·E·S DE DAMMARIE-LES-LYS



Comme on peut le voir dans le graphique ci-dessus, la majorité des jeunes vivent dans des familles composées d'au moins deux frères et sœurs. Les entretiens qualitatifs ont permis de mieux saisir l'importance de la fratrie dans la construction des goûts et des pratiques culturelles. En effet, c'est souvent par l'intermédiaire de l'observation des grands frères ou grandes sœurs, mais aussi des cousins et cousines, dans l'enfance, que les goûts se construisent

> Ylies : Je voyais mes grands frères regarder *Dragon Ball*, et les amis de mes grands frères regardaient *Naruto*. Quand on est petit on regarde ça et on s'habitue à les regarder. Peut-être qu'au début je n'aimais pas ça, mais c'est comme ça que j'ai appris à les aimer. Je ne sais pas comment c'est venu. J'ai l'impression que j'ai grandi avec.
>
> [...]
>
> Karim : Avec mon frère on a les mêmes goûts quasiment. On traîne tout le temps ensemble, c'est comme si on était des jumeaux ou des meilleurs potes, c'est bizarre, on est tout le temps ensemble.

Dans ces familles où les emplois des parents les amènent à être absents souvent le midi ou le soir, la place de l'aîné est particulière. Garçon ou fille, l'aîné·e doit s'occuper des plus jeunes, leur faire à manger à midi, les surveiller, les sortir. Il devient ainsi un référent important pour les plus jeunes. La fratrie joue ainsi un rôle essentiel dans la découverte et constitution des goûts, mais la place dans la fratrie aussi. Vous apprenez des frères et sœurs si vous êtes plus jeune qu'eux : les goûts se forment grâce à eux, et quand vous êtes plus vieux, les jeunes vous permettent de rester au courant de toutes les nouveautés

Les cousins du même âge peuvent jouer le même rôle que les frères et sœurs. La proximité familiale qui a été notée plus haut, plus forte encore chez les filles, donne vraiment l'impression que la famille ou la famille élargie (avec les cousins les tantes, etc.) est un lieu qui encore une fois établit des légitimités culturelles de façon très forte. La passion des musées et des tableaux dont Khalil nous a longuement parlé vient de sa tante qui est guide de musée.

- ***Les amis***

Bien sûr il y a aussi les amis qui souvent partagent les mêmes goûts. Les goûts permettent de cimenter le groupe de pairs si important à cet âge et de produire des identifications communes. C'est pourquoi pour les filles, comme pour les garçons, le fait de partager leurs goûts collectivement avec leurs amis leur semble très important : « Si on n'avait pas les mêmes goûts, peut-être ce serait pas mes amis, je ne sais pas »(Sofia 16 ans) ; « Avec mes amis on a quasi les mêmes goûts, on est une dizaine » (Karim 17 ans). Mais cette homogénéité des goûts ne conditionne pas tout le temps l'amitié. Des amis, des groupes peuvent aussi avoir des goûts différents et s'initier entre eux à des découvertes :

> Bilal : Mon entourage n'aime pas la même musique que moi, chacun a son propre style. Après, on va se critiquer le style de l'autre. On se montre nos musiques, on se dit que c'est sympa, truc et tout, mais ce n'est pas le même style. Par exemple, mon meilleur ami il est vraiment à fond dans tout le rap américain, tous les rappeurs, alors que moi pas trop. Mais j'écoute ses musiques quand même, je les connais.

Pourtant ces propos contradictoires sont tenus par des jeunes qui ont à peu près le même âge. Les groupes de jeunes n'ont donc pas obligatoirement les mêmes goûts. Anthony qui a un parcours plus « classique » que les autres, qui est en première ES dans un lycée à Fontainebleau et, selon ses dires, « moins populaire », décrit bien ce passage entre le collège et le lycée et la possibilité de se singulariser :

> Anthony (17 ans) : J'ai l'impression qu'entre le lycée et le collège, il y a deux mondes totalement distincts, c'est beaucoup plus ouvert au lycée.
>
> Enquêtrice : Ça veut dire quoi plus ouvert ?
>
> Anthony : Ouvert d'esprit.
>
> Enquêtrice : C'est à dire que c'est plus facile d'avoir des goûts différents ?
>
> Anthony : C'est beaucoup plus simple.
>
> Enquêtrice : Alors qu'au collège ?
>
> Anthony : Au collège, il y a un moule et faut être dans le moule.
>
> Enquêtrice : Et c'était quoi le moule ? C'était il y a deux ans, tu t'en souviens ?
>
> Anthony : Il y a le droit d'être un moule un peu raté mais en général faut pas trop en sortir, je ne sais pas trop comment le décrire.

Une étude plus fine demanderait à mieux analyser ce qui amène les enquêtés à découvrir et à affirmer un goût plus légitime. Un premier constat est que quand les jeunes sont amenés à nouer des liens faibles dans des environnements mixtes en matière d'origine sociale (comme certains établissements scolaires,

voir pour Anthony), ils s'ouvrent plus facilement à des esthétiques variées. Mais, pour les enquêtés, ce sont les liens forts (Les parents, la fratrie, les amis) qui constituent une condition préalable à l'appropriation de ressources culturelles, de connaissances comme on le verra aussi pour l'école.

Cela dit, on voit bien avec l'exemple ci-dessous combien la passion d'Ylies pour la musique grâce aux possibilités que lui offre le numérique l'amène déjà à avoir des pratiques diversifiées et assez savantes. En effet, il découvre des raps très hétéroclites issus de pays différents.

Extrait d'entretien

« J'aime bien le rap français, mais je préfère le rap US. Par exemple, j'écoute XXX Tentacion, Lil Wayne, Lil Uzi Vert. Ce que je préfère, c'est ce qu'ils sortent là, ces derniers temps, comme tout le monde. Ce qui nous décrit, là, maintenant, ce qui décrit notre génération, avec quelques insultes, quelques stéréotypes comme la drogue, les armes, les gangs.

J'aime bien écouter du Booba, du Djoul, PNL, ce que tout le monde écoute. Je me suis mis à l'écouter, moi aussi. Damso, aussi. Tous les grands rappeurs des temps modernes. Je n'ai pas de type précis. Par exemple, je peux écouter du Hamza : c'est un rappeur belge, qui fait plutôt de la Trap Soul – c'est comme de la RnB hip-hop –, ou PNL, qui fait une espèce de salsa bizarre, ou du Booba, où il ne fait que rapper hardcore. J'aime tout en fait, je n'ai pas de type particulier.

Je ne sais pas si c'est du rap, mais je n'aime pas le rock. Je n'aime pas tout ce qui est classique, comme le violon et les choses comme ça. J'écoute un peu de tout en rap. J'aime bien Bigflo et Oli. C'est leur flow à eux : on ne peut pas leur en vouloir. Certaines personnes n'aiment pas, et disent que c'est des bisounours, qu'ils rappent pour dire : « la vie est belle, la vie est rose », mais moi, j'aime bien. Orelsan, je l'ai peut-être écouté une fois ou deux. Je l'ai connu, je crois, à la télé, où il y avait Les Casseurs flowteurs. Je ne me suis pas attaché à son type de musique. J'écoute, je trouve que c'est bien, mais je ne vais pas réécouter. Je ne m'intéresse pas beaucoup à ce qu'il fait. Pour autant, il rappe bien, j'aime bien. Je n'aime pas forcément beaucoup Kery James. Je vais écouter, par exemple, Médine, Kery James et tous les rappeurs de la sorte. Je vais les écouter une fois, deux fois, mais ce n'est pas le genre de son que je vais mettre sur un baffle quand je serai avec des amis. Je vais davantage l'écouter sur YouTube, quand je me dis que cela fait longtemps que je ne l'ai pas écouté. C'est bien de temps en temps, mais je n'en abuse pas. Avec mes amis c'est plutôt du Lil Pump, des sons où tu danses un peu.

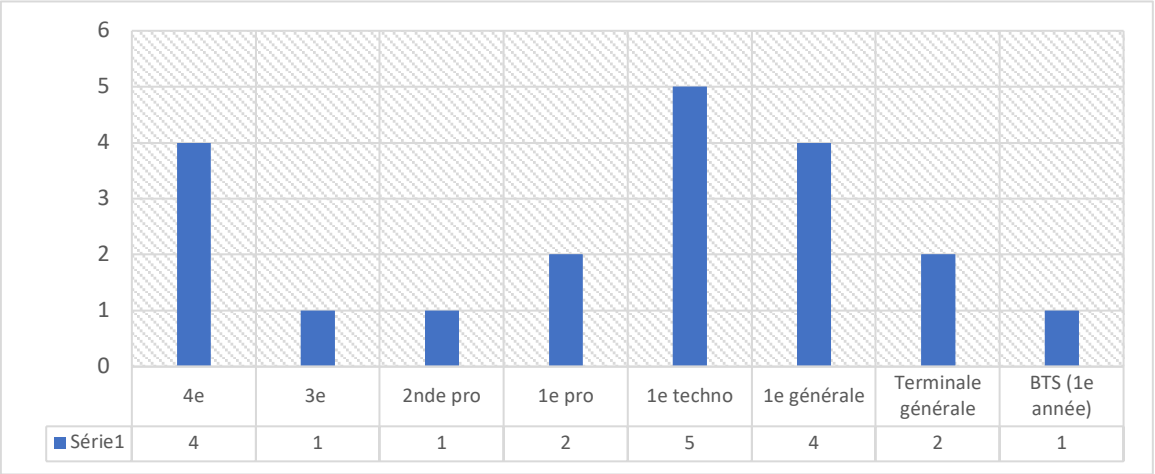
Il y a des sons de Damso que je mettrais – comme Macarena ou Qui es-tu ? –, mais les sons où il parle de sa vie, non. Ceux-là, tu mets ton casque et tu les écoutes quand tu prends le bus pour aller en cours. Je les écoute en solo.

Je découvre la plupart avec les réseaux. Par exemple, sur Snapchat : sur la story de quelqu'un, il est indiqué de nouvelles choses. Tu galères un peu, tu vas dessus, tu regardes, tu aimes bien. Sinon, sur YouTube : comme tu es abonné à des Youtubeurs, alors il y a des musiques qui sont conseillées. Par exemple, je suis tombé sur une musique qui s'appelle Antidote de Travis Scott. J'ai kiffé, alors que je ne connaissais même pas le rappeur. J'en avais déjà entendu parler, mais je ne m'étais pas attardé sur ce rappeur. Il y a une chaîne – dont j'ai oublié le nom – où ils remixent plein de musiques. Il arrive que j'aime bien la musique remixée, mais que je n'aime pas l'original. »

Source : Entretien avec Ylies, 16 ans, né en France, d'un père français, ouvrier du bâtiment à la retraite, et d'une mère algérienne au foyer (les questions ont été retirées).

L'école : de l'aversion à la passion

GRAPHIQUE 2. RÉPARTITION DES ENQUÊTÉS DU CORPUS PAR FILIÈRE ET PAR NIVEAU



Les enquêtés vont majoritairement au lycée, quatorze sont en seconde, première ou terminale. Ils sont pour la moitié dans des filières technologiques ou professionnelles. Ce que confirment les statistiques sur les quartiers politique de la ville : les jeunes y font plus que la moyenne des français des études courtes débouchant sur un métier. Cette tendance est expliquée par le fait qu'ils « préfèrent » travailler rapidement pour aider leurs parents, mais aussi par une sorte d'autocensure concernant les études longues qui ne sont pas faites pour eux. Parmi les enquêtés, on retrouve les mêmes motivations, mais plusieurs d'entre eux ne sont pas satisfaits de leur orientation qui est subie plutôt que choisie.

- ***Une aversion générale***

Dans les entretiens, les jeunes expriment une aversion quasi générale pour l'école qui est majoritairement décrite comme une contrainte et dont le seul intérêt apparent est qu'on y retrouve ses amis. Ce qui est reproché à l'école c'est le temps et la liberté qu'elle prend. Par exemple Anthony ne supporte pas de réviser ses devoirs de sciences pour l'école, mais est passionné de vidéos scientifiques qu'il regarde souvent sur youTube : « Oui mais quand je regarde les vidéos scientifiques je peux choisir le sujet qui m'intéresse alors qu'en cours, ce n'est pas forcément des choses qui m'intéressent, c'est juste je n'ai pas envie ». Les mêmes arguments sont avancés à propos du sport à l'école par des jeunes filles ou garçons qui par ailleurs pratiquent régulièrement et avec plaisir le sport durant leur temps libre.

> Amélia (17 ans) : J'aime pas le sport à l'école
> Enquêtrice : Et à l'extérieur ?
> Amélia : Ça j'aime trop bien, à l'extérieur on fait ce qu'on a envie, à l'école on doit faire tel sport, dehors on choisit.

Cette opposition est à mettre en relation avec l'âge des enquêtés que l'adolescence rend rétifs à toute autorité ou imposition :

> « À l'école je suis obligée de lire, d'écrire, de faire du sport, de chanter en musique. Bah à la maison je ne suis pas obligée mais je le fais quand même… Je déteste quand on me dit "fais ça" ! Quand je fais les choses, j'aime bien les faire de mon plein gré » (Lucilla.)

L'aversion pour l'école ne semble donc pas être liée à l'apprentissage du savoir et à la difficulté que cela représente pour les jeunes, puisqu'ils font volontiers la même chose à l'extérieur, avec plaisir, car sans

contrainte. Mais, malgré cette vive aversion, à aucun moment l'école en tant que telle n'est remise en question, tout le monde va à l'école et trouve cela normal. Il est donc important de constater que l'école apparaît comme un passage obligé, désagréable certes, mais nécessaire et accepté.

Nous n'avons hélas pas abordé les jeunes ayant quitté l'école avant ou après 16 ans, qui représentent une fraction significative des jeunes dans les quartiers prioritaires, ce qui nous aurait certainement permis d'approcher les raisons de ceux qui ont rompu le lien. Ceux que nous avons enquêtés sont ceux qui continuent d'aller à l'école, quelle que soit leur orientation, donc qui ont effectivement accepté le « jeu ». Même si ce ne sont pas tous des « bons élèves », ils comptent sur leur scolarité pour avoir un métier et s'insérer dans la société.

- ***La passion du savoir : « l'école ça dépend des profs »***

Dès lors qu'on aborde les matières préférées par les jeunes à l'école, l'aversion se tempère clairement, des appétits de connaissance se révèlent, des passions d'apprendre. En opposition donc à cette aversion et de manière quasi générale les jeunes sont passionnés par certaines matières à condition que l'enseignant soit « passionnant ». On s'aperçoit que l'accès au savoir est ouvert par l'enseignant, à condition qu'un lien fort se soit noué avec lui. Si ce phénomène est assez récurrent parmi tous les élèves en général, ici c'est le fait que cela soit systématique qui interroge. Ce lien avec l'enseignant est nécessaire pour avoir accès au savoir enseigné. La passion du savoir est ainsi étroitement liée à la nature de la relation avec l'enseignant : quand celle-ci est positive, la matière enseignée devient alors passionnante :

> Colome : Cette année la matière que j'ai beaucoup aimée, c'est surtout grâce à la prof, c'est le français, alors qu'avant je détestais vraiment le français. Elle était vraiment super et j'ai vraiment aimé le français.
>
> Iman : En 6e j'aimais les maths, j'avais une très bonne moyenne. Et là cette année, le professeur n'explique rien et on ne comprend rien. J'espère que je ne l'aurai pas l'année prochaine.
>
> Lilas : J'aimais les maths, mais avec mon prof de cette année, je n'aimais pas sa manière d'enseigner…
>
> Bilal : [Mes matières préférées] ça dépend des profs. L'année dernière c'était anglais parce que j'avais un super prof. Ma prof cette année j'étais pas fan d'elle, du coup, je m'ennuyais un peu.
>
> Sandro : J'ai eu pas mal de problèmes avec les profs cette année, c'est-à-dire que tous les mauvais profs de ce lycée sont tombés sur ma classe cette année.

La transmission du savoir est orchestrée presque unanimement pas une relation forte à l'enseignant qui rend le savoir légitime de la même manière que les parents légitiment les pratiques culturelles par leur présence. Il y a cependant une matière qui échappe en partie à cette loi, c'est l'histoire, citée par 7 jeunes comme étant leur matière préférée. Pour Aziz, 16 ans, cette passion qui dure jusqu'à aujourd'hui, a eu deux facteurs déclenchants : une enseignante et la possibilité qu'il a eue d'aller voir dans la réalité les lieux où les évènements se sont déroulés :

> Aziz : Quand j'étais en primaire avec Madame X, c'était ma prof de primaire, on avait travaillé beaucoup sur la Première Guerre mondiale et la Deuxième Guerre mondiale. Au début je ne m'y intéressais pas, mais après, avec l'histoire, on avait fait une classe découverte en Normandie et là, j'ai appris beaucoup de choses et ça a commencé à m'intéresser, encore plus au lycée parce que j'ai appris sur le Moyen Âge, tout ça.
>
> Enquêtrice : Qu'est-ce qui t'intéresse là-dedans ?
>
> Aziz : Je ne sais pas comment dire, je suis curieux, du coup, tout ce que je ne connais pas, j'ai envie d'apprendre.

Les autres n'évoquent pas l'enseignant mais uniquement la matière qu'ils aiment parce que « c'est passionnant » ; « on apprend tout ce qui s'est passé et après comment c'est maintenant en fonction de ces choses ». Ils ont une grande envie de comprendre le monde dans lequel ils vivent, d'où il vient, ce qui s'est passé, ce qui se passe ; l'histoire a le statut de récit et d'un récit du collectif. Cet appétit pour l'histoire, cette

curiosité manifestée pour le monde dans lequel ils vivent, leur permet de pouvoir s'approprier des connaissances en le mettant à distance, d'en faire un objet de réflexion et d'exercer leur pensée.

> Enquêteur : Pourquoi tu aimes bien l'histoire ?
>
> Karim (17 ans) : Parce que c'est raconté, j'aime bien. Après je trouve que c'est intéressant parce que l'on discute de comment était le monde il y a des années, et ça nous permet aussi de ne pas faire les mêmes erreurs que nos ancêtres ont fait, comme Hitler d'ailleurs. Il a fait un génocide… pour je ne sais quelles raisons… ils disent que c'est mauvais de faire un génocide, bah après tout, faut pas énormément de connaissances pour savoir que c'est mauvais mais voilà. Sinon aussi, j'aime bien l'histoire, mais d'un autre côté j'aime pas parce que genre où tu vas aller ça va dépendre parce que tu as des points de vue qui changent. On ne sait jamais ce qui s'est passé dans la réalité. En fait, il y a une citation, je ne sais plus c'est laquelle, en gros c'est les gagnants qui écrivent l'histoire et bah j'aimais bien cette citation parce que si l'on regarde bien globalement c'est vrai ! Parce que c'est toujours les gagnants qui ont pu écrire ce qu'il s'est passé et en gros qui décident comment l'histoire va être écrite en fait. Voilà.

Ici c'est le désir de comprendre le monde qui est moteur dans l'acquisition des connaissances, L'histoire permet sans doute de mieux exercer ce désir que d'autres matières plus abstraites.

On remarque aussi que lorsque les jeunes lisent la littérature classique, ils l'aiment, Même s'ils disent ne pas aimer lire, quand ils doivent lire les livres proposés par les enseignants et quand ils le font, ils avouent que c'était bien ! Le rôle de l'école n'est pas négligeable dans leur acculturation, par exemple ils découvrent des livres dont ils ne « connaissaient même pas l'existence ». En ce sens, l'école arrive encore à jouer son rôle pour une partie des jeunes.

Mais si l'école réussit à faire découvrir à certains de nos enquêtés les classiques de la littérature ou les récits historiques, elle peine réellement à leur donner le goût du théâtre, des concerts, des musées, des expositions. Tous les jeunes enquêtés sont pourtant allés avec l'école dans ces différents lieux mais aucun d'entre eux ne s'est approprié cette pratique. À la question de savoir pourquoi, ils répondent en général « c'est pas mon truc »., « c'est pas pour moi », ces domaines restant très éloignés d'eux. Enfin, on peut néanmoins remarquer que les deux seuls jeunes qui aiment le théâtre l'ont pratiqué étant jeune dans un club et à l'école.

Conclusion

Il est difficile de conclure sur les différentes influences qui construisent le goût de nos jeunes enquêtés et leur rapport au monde. Une étude plus approfondie de tous les questionnaires est nécessaire pour pouvoir en tirer tous les enseignements.

On peut simplement essayer de dégager des pistes qui se dessinent :

- Le rôle important de la transmission des parents et de la famille
- L'importance essentielle de la fratrie
- L'importance des amis
- L'importance du « bon prof »

Toutes ces pistes nous conduisent à souligner que la curiosité, le désir de connaissances, les découvertes, se font par l'intermédiaire quasi exclusive de liens forts.

Cette idée vient un peu en contradiction avec Dominique Pasquier (2005) ou (Octobre *et al*. 2010) qui témoignent des influences amicales et du « déclin historique des institutions familiales et scolaires ». Si

les entretiens nous permettent d'adhérer à l'importance des influences amicales et à nuancer un peu le déclin de l'institution scolaire, on a vu combien la famille est le lieu de référence des jeunes. On peut le voir notamment dans l''appropriation par les garçons et les filles des interdits familiaux, dans l'acceptation des règles non écrites, le lien très fort à la famille auxquels contribuent, particulièrement les ainés, mais aussi dans la répétition du modèle culturel.

Par ailleurs, nous avons vu comment les migrations encore récentes influencent les identités culturelles des jeunes qui baignent dans une culture mondialisée. Chacun va « négocier » ce qu'on peut appeler une hybridation culturelle, une double, voire multiple, identité culturelle.

> « Moi et mon frère on est Italiens tunisiens, après il y a Marocains espagnols, il y a Algériens jordaniens, après il y a Français aussi. Il y a aussi des Algériens portugais, enfin il y en a ! C'est assez mélangé en fait. » (Sofiane.)

Ces jeunes se trouvent ainsi au carrefour de différentes cultures et de différentes langues : leur langue natale (qui peut être double arabe et italien par exemple) et le français, les langues apprises à l'école (anglais, italien, espagnol…) et celles qu'ils acquièrent grâce à des passions comme les mangas, qui les amènent à se familiariser avec le japonais pour les mangas ou le coréen pour la K pop.

Ces différentes cultures se transmettent par l'intermédiaire des pairs dans les groupes qu'ils forment. Ces affinités électives provoquent un savant mélange de toutes les cultures, entre celles d'origine et celles d'élection, elles-mêmes souvent soumises à l'influence d'une culture de produits issus de la mondialisation ou d'une culture médiatique.

> « Par exemple quelqu'un qui est maghrébin truc et tout, il va regarder des mangas et écouter du rock, même des histoires d'amour et tout. Par exemple, quelqu'un qui est d'origine européenne, il va écouter du rap, il va même écouter des trucs de musique arabe et je ne sais quoi pour déconner, il n'y a pas de différences, c'est chacun ses goûts. » (Ryad.)
>
> « […] par exemple la musique indienne, j'ai commencé grâce à elle (une amie dont les parents viennent d'Inde). Et c'est comme ça que c'est venu. Après j'ai écouté de la musique arabe grâce à mes parents[…] » (Sarah(5)

Leur culture comporte de multiples références qui se conjuguent, en dehors des circuits de la culture « légitime » ; elle croise des univers mentaux, enrichit leurs représentations et produit une certaine tolérance des autres cultures. Il faudrait développer cet aspect multiculturel en relation avec l'adhésion à une « culture juvénile » qu'ils revendiquent en commun : majoritairement le rap. Malheureusement cette culture n'est pas connue ni valorisée, et peu connaissent la grande diversité que ce terme recouvre.

Partie 4. Les pratiques numériques

Tomas Legon

Dans le cadre de l'étude globale sur les goûts pratiques et usages des jeunes de milieux populaires, le but de ce chapitre est de se pencher plus spécifiquement sur leurs pratiques numériques. L'objectif du chapitre est de considérer ces pratiques numériques comme on peut analyser le reste des pratiques culturelles (pratiques de lecture, de visionnage de films, d'écoute de musique, etc.). On fait donc ici l'hypothèse qu'on peut distinguer et rendre compte des *pratiques numériques effectives* (être ou non équipé pour pouvoir se connecter à internet, être plus ou moins souvent connecté, utiliser ou non certains sites, certaines applications…), des *goûts et dégoûts pour des registres* (aimer ou non utiliser des « réseaux sociaux », par exemple, en distinguant potentiellement quels réseaux sociaux, pour quelles raisons, etc.) et qu'on peut observer des *rapports* potentiellement distincts *au numérique* (des manières de découvrir des terminaux, contenus, sites, applications, etc., des manières de les catégoriser, de les consommer et de les évaluer).

La sociologie de la culture nous permet de savoir que les classes populaires ont, par rapport aux autres groupes sociaux, certaines caractéristiques dans chacun de ces domaines. À une échelle macro-sociologique, on sait qu'ils ont tendanciellement moins de pratiques effectives dans la plupart des domaines culturels habituellement étudiés par la sociologie (Donnat 2011). Ils ont également plus tendance à développer des goûts pour des registres populaires (au sens de « largement diffusés », dans des médias massifs et/ou généralistes) et des dégoûts pour des registres considérés comme « savants » (musique classique ou jazz, littérature classique, films d'auteurs ou documentaires, etc.) Enfin les rapports éthico-pratiques, fonctionnels, à la culture ont moins de chances d'être concurrencés, chez les jeunes ayant grandi dans des milieux populaires, par des rapports plus esthétiques, formels (Eloy, 2015 ; Renard, 2011 ; Legon, 2014 ; Baudelot *et al.,* 1999 ; Lahire ,1993).

Est-ce que ces constats se retrouvent dans les pratiques numériques des adolescents de milieux populaires que nous avons rencontrés ? Nous répondrons à cette question en observant tout d'abord les pratiques effectives des adolescents (à travers leur équipement, l'accès matériel privé à internet, et les volumes d'usages et degrés d'attachement), puis en analysant plus précisément les goûts et les usages dans le cas des réseaux sociaux virtuels. Enfin, nous verrons comment des rapports spécifiquement populaires à la culture structurent le recours au numérique dans le cadre des pratiques culturelles.

LE RECRUTEMENT DES ENQUÊTÉS

L'analyse se base sur la réalisation de 15 entretiens (dont trois entretiens collectifs). Les adolescents ont été recrutés de plusieurs manières : certains ont été abordés dans ou aux abords d'un Espace jeune de leur ville (à Dammarie, par exemple), avec l'accord de l'équipe travaillant dans cet Espace. D'autres ont été recrutés devant leur établissement scolaire (devant des lycées de Maisons Alfort notamment) ou dans des espaces ouverts à l'intérieur des établissements scolaires (à Melun), avec l'accord de la direction des établissements scolaires. D'autres jeunes ont accepté de participer après avoir été abordés dans des endroits publics (parcs à Alfortville ou Villejuif) ou après une intervention en classe dans le cadre d'une médiation scientifique concernant la sociologie (à Melun).

1. Conditions sociales et matérielles d'accès au numérique en milieu populaire

Internet commence son installation au domicile des ménages français dans la seconde moitié des années 1990. À partir de cette période, alors qu'à peine quelques pourcents des français ont un accès domestique à internet, des enquêtes notent les inégalités d'équipement. Inégalités territoriales, mais également sociales : comme pour d'autres équipements culturels domestiques (téléviseurs, équipement lié à la musique enregistrée…), les catégories supérieures font figure d'avant-garde alors que les catégories populaires n'atteignent des niveaux d'équipements équivalents qu'avec beaucoup de retard. Ainsi, dès la fin des années 1990, Olivier Donnat pointe bien la « fracture numérique » qui divise les groupes sociaux. Au début des années 2010, même si le taux d'équipement global a considérablement évolué, la fracture reste : « Si ces inégalités d'accès se réduisent à mesure du développement des infrastructures et de la baisse des coûts d'équipements (Maresca, Picard & Pilorin, 2011), elles n'en restent pas moins réelles. La présence d'une connexion Internet au foyer, ainsi, varie toujours selon le milieu social, de même que la capacité d'accéder au réseau depuis un téléphone portable, par exemple (Donnat, 2009 ; Gombault, 2011). » (Coavoux 2012, p. 3.)

Au moment de l'enquête, les taux d'équipements sont globalement très élevés pour toutes les catégories sociales (ARCEP et CREDOC 2018), ce qui peut donner l'illusion d'une génération de *digital natives* pour qui l'équipement numérique (et l'accès à internet globalement) n'est pas discriminant. Pourtant, les jeunes que nous avons rencontrés sont nés entre les années 2000 et 2006. En ayant grandi dans des familles de milieux populaires, on sait donc qu'ils ont statistiquement plus de chances d'avoir été dans des foyers moins équipés et moins connectés que ceux des autres milieux sociaux. On peut donc s'associer à Pierre Mercklé et Sylvie Octobre qui parlent plus volontiers de *digital immigrants* au sujet des enfants de milieu populaire, en comparaison de leurs camardes de milieux supérieurs, en notant que « cette relative convergence des fréquences d'utilisation et des attachements à l'ordinateur n'intervient qu'à l'orée de l'âge adulte, après une traversée de l'adolescence marquée par des différences beaucoup plus importantes : pendant pratiquement toute leur adolescence, les enfants de cadres avaient eu plus de deux fois plus de chances que les enfants d'ouvriers d'utiliser quotidiennement l'ordinateur. Et la même observation vaut si l'on considère non plus l'intensité d'utilisation mais l'attachement ». Or cette distinction ne peut pas rester sans effets : elle participe à une socialisation technique distincte, « Les enfants de milieux favorisés et de milieux populaires […] n'ont pas la même maîtrise de ses usages connectés, en particulier des plus innovants. » (Mercklé, Octobre 2012.)

Ainsi, si la sociologie qui s'intéresse aux distinctions sociales dans le rapport au numérique se tourne de plus en plus vers l'observation des usages, il reste tout à fait important d'analyser la manière dont les adolescents de milieux populaires s'équipent en terminaux leur permettant d'accéder à internet. L'étude qualitative mobilisée ici permet de révéler les histoires singulières derrière les ordres de grandeur dessinés par les enquêtes statistiques.

L'accès au numérique imbriqué dans des histoires et organisations familiales

On voit ainsi que, pour les jeunes, l'équipement est toujours imbriqué dans des histoires et des organisations familiales, comme celui de la télévision (Pasquier 1999). Il faut donc replacer la pratique numérique dans des récits d'immigration, de compétences plus ou moins grandes des différentes générations, d'organisations spatiales des logements, des fratries qui peuvent ou non compter des « plus grands » qui vont faciliter l'accès pour les plus jeunes (en poussant à l'équipement, en cassant des interdits, etc.), mais aussi avec des règles d'usage, des interdits, des jugements familiaux.

Par exemple, plusieurs enquêtés évoquent le souvenir durant leur enfance de l'ordinateur familial, seul terminal connecté permettant la navigation sur internet, situé dans une pièce commune de la maison et qui devait servir à tous les membres de la famille.

> Enquêteur : Pour se connecter à la maison, c'était sur l'ordinateur alors ?
> Sarah (16 ans) : Oui.
> Enquêteur : Il était où alors, à l'époque ?
> Sarah : Dans le salon.
> Enquêteur : Et comment ça se passait ?
> Sarah : Chacun pouvait l'utiliser un moment.
> Enquêteur : C'était quoi, toi, ton moment ? Tu avais une plage horaire, quelque chose comme ça ?
> Sarah : Non. Quand personne l'utilisait plus, on pouvait y aller. Et y'avait des moments où on l'utilisait pas du tout.
> Enquêteur : Et donc, toi, jusqu'à la quatrième et ton premier smartphone, tu n'avais pas de moyen pour te connecter toute seule à Internet comme tu veux, en fait
> Sarah : Non, voilà.

Comme on le voit à la fin de l'extrait d'entretien, l'équipement personnel des enquêtés, qui permet (avec un forfait téléphonique adapté) un usage autonome, intime, voire nomade, d'internet, peut se faire relativement tard. Or c'est ce type d'équipement qui permet à la fois d'utiliser le numérique dans le cadre d'une « culture de la chambre » qui caractériserait les jeunes (Glevarec 2009), ou qui devient un outil déterminant dans l'autonomisation de la gestion des relations sociales (Pasquier 2005). C'est également le fait d'avoir son propre accès à internet qui ouvre, par exemple, l'accès aux réseaux sociaux qui correspond à l'image de sens commun d'adolescents « toujours connectés », « accros aux réseaux ».

Les histoires familiales impliquent aussi de grandir dans des familles où les parents sont plus ou moins familiers du numérique, compétents dans son utilisation et plus ou moins favorables à son usage par les plus jeunes membres de la famille. Le cas d'Elya permet d'illustrer comment l'accès aux équipements numériques dépend de ces configurations familiales. Après avoir quitté très tôt Haïti, où elle est née, elle est élevée par son grand-père en France. Ce dernier est plutôt méfiant avec internet (notamment les réseaux sociaux virtuels), mais est obligé d'avoir recours au numérique pour des questions administratives par exemple. Il a lui-même un téléphone avec lequel se connecter à internet (il a décidé il y a 3 ans de ne plus avoir de box internet dans le logement), mais il refuse pour l'instant de remplacer le *smartphone* d'Elya pour qu'elle ne soit pas tentée de passer du temps sur les réseaux sociaux. Il prête donc son *smartphone* à Elya tous les soirs en lui laissant une petite plage horaire d'utilisation.

> Elya (17 ans) : Ce soir, Il faut aussi que je checke mes mails parce que mon adresse mail, c'est pour tous les mails de toute la maison. Dès qu'il y a quelque chose ou quand on doit donner une adresse mail, c'est la mienne qu'on donne. Donc, il faut que je fasse attention si je ne reçois pas un mail de Pôle emploi ou autre…

Enquêteur : C'est depuis quand que ton mail soit le mail de la maison ?

Elya : Depuis toujours, parce que mon grand-père n'est pas trop sur les nouvelles technologies et comme je suis la dernière… je ne sais pas comment expliquer ça, mais c'est toujours à moi qu'on demandait de remplir un truc, quand ça concernait internet.

Enquêteur : Il en pense quoi ton grand-père des nouvelles technologies ? Est-ce que cela le laisse indifférent ou est-ce qu'il est plutôt contre ? Comme tu me dis qu'il n'a pas repris du Wifi…

Elya : Il aimerait bien apprendre à utiliser un ordinateur, mais le problème, c'est qu'il veut que cela soit moi qui lui apprenne et je n'ai pas la patience ; il faut répéter… Donc, je ne sais pas si je vais réussir à lui apprendre, mais il me le demande souvent, donc je pense que je vais prendre le temps de l'aider. Sinon, les réseaux sociaux, il a peur de ça. Il pense que j'ai pas de compte. Comme il voit à la télévision que des jeunes se suicident pour harcèlement sur les réseaux sociaux, le djihadisme…il en a horreur. Il n'aime vraiment pas cela.

Enquêteur : Donc, comme tu vas sur son téléphone, il faut que tu effaces après…

Elya : Oui, toutes les preuves. Il n'y a plus rien. Ni vu ni connu !

Enquêteur : Tu peux aller sur Snpachat sur son téléphone sans l'application par exemple ?

Elya : En fait, comme il ne connait pas vraiment les nouvelles technologies, je cache l'application bien loin dans le téléphone. Il ne peut pas la retrouver. Je sais qu'il ne va jamais la voir et même s'il la voit, j'inventerai un truc !

Les jeunes qui, comme Elya, n'ont pas de terminaux personnels pour se connecter peuvent bien sûr profiter d'autres types d'équipements, publics (à la médiathèque par exemple). Mais les entretiens montrent que le recours à ce type de terminaux est finalement rare, ou très ponctuel, et que pour parler des pratiques de ces jeunes, il faut principalement s'intéresser à l'accès privé au numérique.

Forfaits et terminaux : qui paye quoi, dans un environnement aux ressources limitées ?

L'accès privé passe par le fait de devoir payer pour s'offrir un terminal et un accès à un internet. Or, une des caractéristique des classes populaires est bien sur les revenus comparativement moins élevés que celui des autres groupes sociaux (Hugrée *et al.,* 2017). Un des intérêts de l'étude est donc de regarder si cette variable a un effet, à une échelle qualitative, sur la pratique effective. Les enquêtés n'ont, pour la quasi-totalité, pas l'âge de travailler pour se payer eux-mêmes leur accès à internet. C'est donc presque toujours la famille, et notamment (mais pas nécessairement) les parents qui donnent l'argent ou payent directement pour les terminaux ou les forfaits. Le fait de vivre dans un environnement aux ressources économiques contraintes peut ainsi conduire à ne pas pouvoir remplacer un téléphone cassé ou de ne pas avoir assez de « données » internet dans son forfait pour être réellement nomade dans son utilisation du numérique.

De fait, le guide d'entretien prévoyait, dans chaque entretien, une navigation sur internet (notamment les réseaux sociaux des enquêtés). Celle-ci a très souvent été impossible à cause du fait que les enquêtés n'avaient pas de crédit dans leur forfait ou pas de *smartphone* leur permettant de se connecter. Ce dernier cas de figure, ajouté aux récits de moments de plusieurs mois sans *smartphone* suite à une perte ou une dégradation, ont été évoqués dans presque tous les entretiens. En attendant de pouvoir obtenir de nouveau un téléphone, les enquêtés passent ainsi un long moment avec un accès à internet très largement amoindri.

C'était par exemple le cas de Akif, qui avait au moment de l'entretien un portable très basique, après avoir cassé le dernier *smartphone* qu'il avait. Il reconnaît que ce n'est pas très pratique mais que cela lui convient très bien. Akif a conscience que sa famille doit faire attention aux dépenses, mais insiste pour dire qu'ils n'ont jamais de « problèmes d'argent ». Cependant, il ne veut pas représenter un poids

financier trop important pour ses parents, et s'accommode donc de sa situation. De plus il estime très normal que la dépense que doivent consentir ses parents soit « méritée » de sa part, ou soit le fruit de son propre travail. On retrouve ici une forme de morale de l'effort en partie caractéristique des modes de vie populaire (Bourdieu 1979)

> Enquêteur : C'est tes parents qui t'avaient payé le premier téléphone ?
>
> Akif (17 ans) : Oui. Comme j'avais un bon bulletin, ils m'ont acheté un smartphone.
>
> Enquêteur **:** Tu as eu direct un forfait avec de l'internet dessus ?
>
> Akif : Non, c'était une puce, avec les crédits, etc.
>
> Enquêteur : Tu pouvais appeler, envoyer des textos ?
>
> Akif : Actuellement, il y a des applications où tu peux parler via Wi-Fi. C'était gratuit, donc je parlais plutôt avec ça.
>
> Enquêteur : Le dernier smartphone, le LG, c'est toi qui te l'étais payé ?
>
> Akif : Non, c'est toujours mes parents.
>
> Enquêteur : Comment ils font ? Au bout d'un moment, ils te le renouvellent ?
>
> Akif : En fait, si je mérite, ils me l'achètent, mais si je ne le mérite pas, ils ne vont pas me l'acheter. S'ils voient que le téléphone se casse et que, là, j'ai besoin d'un vrai téléphone, ce sera moi qui vais devoir m'en acheter un autre.
>
> Enquêteur : Qu'est-ce qui fait que tu mérites ?
>
> Akif : Le bulletin. La scolarité. Avoir de bonnes appréciations des profs et avoir une bonne moyenne.
>
> Enquêteur : Toi, tu n'as pas assez de sous pour te payer un téléphone de ton côté ?
>
> Akif : Je n'ose pas demander, je n'ai pas envie de demander. À chaque fois, c'est mes parents qui me paient un nouveau téléphone.
>
> Enquêteur : Pourquoi tu n'oses pas demander ?
>
> Akif : Je ne veux pas être toujours sur leur dos. Je ne sais pas comment vous expliquez ça… d'être gâté. Je préfère me débrouiller par mes propres moyens.

De même, Sarah renonce très facilement au confort de pouvoir se « connecter sans compter » (et être donc disponible en permanence *via* les réseaux sociaux) quand sa mère ne peut plus lui payer le forfait qui lui permettait de le faire :

> Sarah : J'ai un forfait où je peux appeler. Et SMS. Internet, je l'ai, mais il faut que je fasse attention. Si je dépasse… En fait, quand j'utilise Internet, cela me fait dépasser mon forfait.
>
> Enquêteur : Dès que tu utilises Internet**.**
>
> Sarah : Oui.
>
> Enquêteur : Et donc faire attention, cela veut dire quoi, en fait ? Qu'est-ce que tu fais ?
>
> Sarah : Ne pas trop utiliser, etc. Être sur Internet, les réseaux sociaux, voilà.
>
> Enquêteur : Cela a toujours été comme ça ? Tu n'as jamais eu un forfait avec plus d'Internet que ce que tu as, là, maintenant ?
>
> Sarah : Si, mais après, du coup, j'ai rechangé. En fait, j'avais un forfait où je pouvais avoir Internet dehors, avec accès illimité. Mais je l'ai rechangé, parce qu'avec les moyens de ma maman… etc.
>
> Enquêteur : C'était trop cher ? Y a un moment où elle t'a dit : « Désolée, mais je ne peux pas payer, on va devoir changer ton forfait ». C'est ça ?
>
> Sarah : Oui, c'est ça. Du coup, j'ai rechangé.
>
> Enquêteur : Tu as trouvé que c'était chiant ?
>
> Sarah : Non, je voulais bien.

À l'opposé, Romain voit bien que ses parents consentent une dépense très importante pour son téléphone, qu'il sait par ailleurs être le « meilleur » (ou en tout cas le plus cher) parmi ses copains. Mais à l'inverse d'Akif (qui est sensiblement plus âgé que Romain, et dont les parents gagnent potentiellement moins d'argent par leur travail), la lucidité sur ces ordres de grandeur ne s'accompagne du sentiment

d'être « gâté » (même si, du moins face à l'enquêteur, Romain ne tire pas non plus de fierté de la possession de son téléphone).

> Enquêteur : J'ai oublié de te demander. Quel téléphone vous avez ?
> Romain (13 ans) : Un iPhone 7.
> Kevin (13 ans) : Moi, c'est le 6S. Il y a une génération d'écart.
> Enquêteur : vous les avez achetés neufs ou c'était des téléphones d'occasion ?
> Romain : Moi, c'est neuf.
> Kevin : Pour mes frères, on prend des téléphones moins chers. Pas plus de 200.
> Enquêteur : Vous savez combien ont coûté vos téléphones ?
> Kevin : Tout à l'heure, tu m'as dit le prix !
> Romain : 726.
> Enquêteur : Ça te semblait beaucoup ?
> Romain : C'est énorme ! C'est quand même beaucoup pour un téléphone.
> Enquêteur : Pourquoi ta mère a décidé de t'offrir ce téléphone ?
> Romain : Parce que j'en avais besoin, forcément.
> Enquêteur : Tu lui avais dit que tu aimerais bien ce téléphone ?
> Romain : Oui, mais pas forcément. J'ai dit que je voulais un iPhone, peu importe lequel.
> Kevin : T'as vu le dernier Samsung pliable ? Il vaut genre 2 000 euros !
> Enquêteur: Et vous vous dites que vous aimeriez bien l'avoir ?
> Romain : Ça, non !
> Kevin : Jamais.
> Romain : C'est le salaire de mon père, donc de toute façon, c'est impossible. 700 euros, c'est encore possible à la limite. Si t'as un téléphone pliable, c'est extraordinaire, mais 2 000 euros ! C'est plus qu'un SMIC. C'est un salaire. Il faut lâcher un salaire sur un téléphone, c'est quand même abusé. Même 700 euros, je trouve que c'est beaucoup. Avec 700 euros, tu fais de bonnes courses.

Enfin, il faut noter les nombreuses situations dans lesquelles ce ne sont pas les parents qui financent l'accès au numérique de leurs enfants mais, organisations familiales spécifiques faisant, d'autres proches. Pour Jessica (17 ans) par exemple, dont la famille malgache est particulièrement unie, intégrée (il est souvent difficile de distinguer le rôle des parents de celui de grands parents ou d'oncles) et étendue, c'est alternativement une tante, l'oncle ou le père qui payent ses terminaux numériques. Quand les enquêtés ont une fratrie suffisamment grande, il est courant de voir les équipements « redescendre » de l'aîné au cadet au fur et à mesure que ces équipements vieillissent « Je ne suis pas gentille avec mes téléphones, ils tombent beaucoup sans faire exprès. Donc l'écran a été cassé, comme celui-là. Et ma grande sœur a dû faire changer l'écran pour que ma petite sœur récupère ce téléphone. Et ma première sœur a acheté un téléphone, elle l'a pas utilisé et je l'ai pris. Et maintenant, c'est mon téléphone » m'explique Alizée, 19 ans). Quand les frères ou sœurs plus âgés travaillent et gagnent de l'argent (et plus encore quand ils vivent encore au domicile familial et ne payent donc pas de loyer), ils peuvent même prendre la responsabilité de payer pour les loisirs numériques des plus jeunes. C'est le cas par exemple de Maria (17 ans), dont le grand frère, ingénieur de 25 ans, a l'habitude de payer pour ses petits frères et petites sœurs. On voit ainsi des formes de solidarités familiales qui ont d'autant plus de chances de se produire quand les membres de la famille vivent ensemble dans une « maisonnée » caractéristique de l'entraide dans les classes populaires, et nourrissent le sentiment d'interdépendance et de communauté (Déchaux 2007).

Moments et volumes d'usage : pratiques effectives et attachement

À travers l'équipement et la fait de pouvoir ou non payer pour un forfait incluant des données internet, on voit d'ores et déjà qu'il y a des conditions matérielles permettant de vivre une vie connectée, nomade, dans laquelle tous les contenus sont facilement accessibles. Mais si on mobilise le modèle théorique utilisé pour étudier les pratiques culturelles, il faut également supposer que, à possibilités égales, tous les adolescents ne vont pas développer les mêmes pratiques effectives, par choix par exemple, mais également à cause d'interdictions familiales, comme on l'a vu avec Elya[1]. De fait, si on sait statistiquement que les adolescents passent particulièrement de temps en ligne par rapport aux autres tranches d'âge, et si l'enquête n'a pas conduit à rencontrer d'adolescents qui n'avaient pas ou très peu de pratiques numériques, les pratiques effectives évoluent assez nettement entre enquêtés. Un d'eux (Pongwa, 17 ans) ne prend par exemple pas son *smartphone* avec lui pour aller au lycée, et se connecte essentiellement avec l'ordinateur familial, qui se situe dans le salon. En définitive, par rapport aux autres enquêtés, il passe relativement peu de temps sur internet, et ce pas uniquement en raison des contraintes matérielles ou économiques (contraintes qui brident les pratiques effectives de la majorité des enquêtés).

Plus encore, les entretiens permettent de faire l'hypothèse qu'on pourrait faire pour le numérique le même constat d'un écart entre *volumes d'usage* et *attachement* que pour la télévision dans les années 1990/2000 (à la différence que les jeunes passaient comparativement moins de temps devant la télévision que leurs aînés (Donnat 2011)). C'est-à-dire : des pratiques effectives importantes, mais un relativement faible attachement déclaré (Octobre *et al.,* 2010). On peut interpréter ce manque d'attachement dans les moments où les enquêtés soulignent que beaucoup de moments passé en ligne « ne servent à rien », « remplissent le vide » ou « qu'on pourrait s'en passer ». Ce type de rapport au numérique (et l'écart entre pratiques et attachement) est évidemment amplifié par le fait d'avoir un *smartphone* et un forfait qui permet d'être connecté en permanence (« Aujourd'hui, dès que l'on attend un train ou un bus, on va sur les réseaux sociaux. C'est pas nécessaire d'avoir internet sur son téléphone, mais c'est mieux » me dit Stéphanie 18 ans). Cette disponibilité permanente *via* les réseaux sociaux peut même être présentée comme une forme d'addiction, néfaste, qui peut « faire du mal » ou en tout cas empêcher de faire quelque chose de mieux de son temps. C'est le cas d'Ornella, qui estime avoir été trop « accro » aux réseaux sociaux (notamment à Instagram) et trop happée par la connectivité permanente quand elle avait 16 ans. C'est sans doute en partie parce qu'elle est maintenant un peu plus âgée – elle a 19 ans mais a dû revenir en arrière dans sa scolarité après son arrivée récente en France, depuis l'Italie – qu'elle voit comme une forme d'évolution positive d'elle-même le fait de pouvoir se détacher d'internet et des réseaux sociaux :

> « J'ai pas Internet sur mon téléphone parce que c'était mon choix. J'ai décidé, depuis l'année dernière, de m'en éloigner un petit peu. C'est tout. Je n'ai pas Internet avec moi. […] L'année dernière, je me suis dit : "Je suis grande, je suis majeure, je dois mûrir et éviter d'être tout le temps sur mon téléphone, pour être plus concentrée pour mes études". »

Le parallèle entre les écrans (celui de la télévision et celui du *smartphone*) est ainsi doublement marquant puisque, même chez des enquêtés de milieux populaires, il est très courant de retrouver le discours reprenant la panique morale concernant l'addiction à un pratique culturelle qui conduirait à la destruction du capital culturel plutôt qu'à son accumulation (Pasquier 1999). Comme pour la télévision,

[1] C'est également un constat que fait Irène Bastard dans le lycée populaire ou elle mène une enquête sur les usages de Facebook : « certains jeunes sont manifestement empêchés d'avoir un compte Facebook, par leurs parents ou des membres de leur famille, à cause de problèmes d'équipement ou d'accès, ou par le barrage de la langue aussi dans certains cas. » (Bastard 2018 p. 128.)

on observe parfois que les enquêtes, qui ont des petits frères ou des petites sœurs, posent sur eux un regard critique, voire désapprobateur, quand ils passent trop de temps sur internet (en particulier sur les réseaux sociaux virtuels). En reprenant le vocabulaire de la sociologie américaine des médias du XX^{e} siècle, on pourrait dire qu'ils craignent sur ces populations vues comme sans défenses cognitives les « effets forts » des médias sociaux (Katz, Lazerfeld, 2008).

> Akif : Mon petit frère, il a pas le droit. Il est encore jeune, il faut qu'il découvre la vie. S'il découvre les réseaux sociaux, il va s'enfermer.
>
> Enquêteur : C'est un risque ? Tu te dis ça pour toi ?
>
> Akif : Depuis que je suis sur les réseaux sociaux, j'ai remarqué que je ne sortais pas autant dehors.
>
> Enquêteur : C'est moins bien ou c'est pas grave ?
>
> Akif : C'est moins bien.
>
> Enquêteur : Tu préférerais arrêter les réseaux sociaux si tu pouvais ?
>
> C'est impossible. Dès qu'on s'y est mis, c'est comme une drogue.

On peut se demander si, à l'instar de ce que notait Dominique Pasquier sur la télévision dans les années 1990, l'origine populaire des enquêtés ne nuance pourtant pas cet avis plutôt négatif sur la trop grande connectivité qu'on trouverait avec plus de force dans les familles les plus éduquées. Un entretien collectif réunissant deux lycéennes de classes moyennes et une lycéenne de milieu populaire montre ainsi comment les deux premières (Elodie et Camille) tiennent un discours de la maitrise de soi raisonnable ou raisonnée, alors que la dernière (Stéphanie) dit, sur le ton de l'aveu, qu'elle n'arrive pas à s'empêcher d'avoir un comportement qu'elle trouve abusif ou « mauvais ».

> Stéphanie (18 ans) : Avant, j'avais un forfait avec deux heures d'appel, peu de SMS et pas d'internet du tout. Comme je suis souvent sur mon téléphone et sur internet, j'ai eu besoin de dix giga minimum. Je dépassais tout le temps mon forfait et mon père appréciait pas trop le montant des factures.
>
> Enquêteur : Et quand tu ne pouvais utiliser que le WIFI, c'était chiant ?
>
> Stéphanie : Oui, un peu. Comme j'étais souvent sur les réseaux sociaux quand j'étais chez moi, ça m'a paru naturel de sortir et d'aller sur les réseaux sociaux. Avant, quand j'avais pas internet su mon téléphone, je m'en foutais un peu. Je jouais un peu sur mon téléphone et j'envoyais des SMS. Ça m'allait bien. J'ai passé toutes années de lycée comme ça. […]
>
> Enquêteur : Quand vous n'aviez que le WIFI, ça vous arrivait de chercher d'autres endroits où vous connecter en WIFI, comme le centre commercial, la bibliothèque tout ça ?
>
> Stéphanie : On allait chez McDo, Buffalo Grill. Dans les grandes enseignes, il y a souvent le WIFI gratuit, donc on en profitait.
>
> Enquêteur : Vous alliez parfois exprès dans un endroit pour vous connecter en WIFI ?
>
> Camille (18 ans) : Non. C'est quand j'en avais l'occasion.
>
> Stéphanie : Moi, j'allais chercher sciemment un réseau quelque part. C'était avant que je n'aie les dix giga d'internet.
>
> Enquêteur : Et maintenant vous êtes connectées en permanence ou vous coupez internet quand vous utilisez pas votre téléphone ?
>
> Elodie (18 ans) : Vu que j'ai pas beaucoup de forfait internet, et j'ai tendance à le dépasser, j'essaie de le couper quand je ne l'utilise pas.
>
> Camille : Moi, je l'utilise un peu. Puis, je le coupe. Je le réutilise un peu et je recoupe. Je ne laisse jamais ma 4G ouverte.
>
> Adeline : Moi, je coupe pas forcément. Si on communique avec quelqu'un sur les réseaux sociaux, il faut rester connecté pour avoir les messages tout de suite.
>
> […]
>
> Enquêteur : Et toi, Adeline, tu sembles la plus connectée des trois.
>
> Adeline : Ouais, je pense. Même pendant les cours, je suis sur mon téléphone, ce qui est pas forcément bien.
>
> Enquêteur : Pourquoi c'est pas bien ?

Adeline : Je discute sur mon téléphone et je suis en cours. Il faudrait que je le range.

Enquêteur : Qu'est-ce qui fait que tu ne le ranges pas ?

Elodie : Les nouvelles notifications ?

Stéphanie : Oui. Pourtant, je ne suis pas chez moi autant accro qu'au lycée…Chez moi, je peux poser mon téléphone et faire autre chose, sans être à l'affût de ce qui peut se passer. Au lycée, je suis souvent dessus. Je pense que c'est parce que je m'ennuie souvent en cours. J'essaye de trouver une autre occupation.

On retrouve ici une forme de honte culturelle (Bourdieu 1979), sans doute amplifiée face à l'enquêteur et par le fait de savoir commettre une faute par rapport à son « métier d'élève » (Perrenoud 2018). On voit donc comment les outils d'analyse de la sociologie de la culture permettent d'éclairer sous un jour nouveau le rapport à la technologie d'adolescents qui peuvent être pourtant constamment connectés.

2. Réseaux sociaux virtuels : préférences, rapports à soi, rapports aux autres

Pour analyser la manière dont les préférences pour certains registres peuvent s'actualiser dans les pratiques numériques, on peut notamment prendre l'exemple des réseaux sociaux virtuels, qui sont un registre particulièrement répandu dans les pratiques des enquêtés (et des jeunes en général).

Catégoriser ce qui n'est ou n'est pas un « réseau social

Comme dans toute enquête qui veut se demander *qui* aime *quoi*, la première difficulté pour le sociologue consiste à catégoriser et nommer le contenu de ces deux termes. Dans le cadre de notre enquête, le « qui » est prédéfini (les jeunes de milieux populaires vivant en zone péri-urbaine). Pour le « quoi », on peut notamment citer Patrick Parmentier : « Les produits culturels se présentent au sociologue qui en étudie la consommation comme ils se sont auparavant (avant toute enquête) présentés au public, c'est-à-dire comme appartenant à un genre (ou à plusieurs, ou rompant avec son propre genre, mais cela ne change rien à l'affaire). Peut-il utiliser naïvement cette catégorisation ? D'ailleurs, où la prendra-t-il exactement ? Inversement, peut-il s'en passer pour utiliser un tout autre principe de classement ? […] Les problèmes que pose la catégorisation du *quoi*, des produits, des œuvres […] déterminent : 1. La forme même du constat, son protocole de prélèvement de l'information (par exemple, le type de question posée aux consommateurs interrogés) ; 2. La forme de ses résultats, la langue dans laquelle ils sont exposés (la catégorisation des œuvres et les tableaux) ; 3. Les limites des interprétations de ces constats (la nature des pratiques dont on convient de voir l'*indice* dans la citation ou la fréquentation de l'œuvre). » (Parmentier, 1986, p. 97-399)

La catégorisation des sites ou applications comme étant ou non des « réseaux sociaux » peut sembler évidente dans le sens commun. L'enquête permet de voir que, si certains cas ne posent pas du tout question, les frontières de la catégorie sont finalement assez floues. Certaines applications semblent ainsi à la limite pour une partie des enquêtés : Whatsapp, Skype, FaceTime ou Wattpad. Elles permettent effectivement de mettre des utilisateurs en contact mais ne répondent pas entièrement aux canons du genre que peuvent représenter Facebook, Twitter ou Snapchat : soit parce que la notion de « public » ou « d'audience » est inexistante (il s'agit de conversations en tête à tête) soit parce que, dans le cas de Wattpad, on n'y trouve pas nécessairement de contacts de la vie physique.

Stéphanie : Je passe beaucoup de temps sur Snapchat, Instagram et, je ne sais pas si on peut le considérer comme un réseau social, sur FaceTime.

Enquêteur : En quoi FaceTime est ou n'est pas un réseau social ?

FaceTime, c'est un peu comme les appels. Donc, on ne peut pas le considérer comme un réseau social.

Enquêteur : Quelle est, selon vous, la spécificité de ce que l'on appelle un réseau social ?

Stéphanie : On peut communiquer avec d'autres personnes. Il y a un flux d'informations comme Twitter, Instagram, Facebook.

Camille : Et ce ne sont pas forcément nos contacts. FaceTime, c'est plus avec nos contacts dans le téléphone. Je fais une distinction entre les réseaux sociaux et les contacts. Les contacts sont ceux avec qui j'ai vraiment eu un contact physique, que j'ai vraiment vus. Alors que sur les réseaux sociaux, je peux parler à Elodie mais aussi à quelqu'un que je n'ai jamais vu avec qui je m'entends très bien.

De fait, la définition des réseaux sociaux se fait plus « en pratique », par le type d'usages qui en est fait.

Des réseaux spécifiques pour des usages spécifiques

Tous les enquêtés utilisent, ne serait-ce que ponctuellement, au moins deux réseaux sociaux virtuels différents. Si les usages peuvent se recouper partiellement ou largement, les enquêtés peuvent toujours décrire à quoi servent leurs différents comptes, quels sont les intérêts spécifiques pour eux des différentes plateformes et, finalement, quels réseaux ont leur préférence.

La première distinction importante concerne le type de personnes avec qui on interagit. Ainsi, Whatsapp et Facebook sont chez nos enquêtés beaucoup plus utilisés pour les liens familiaux (notamment intergénérationnels) que Snapchat, qui est particulièrement utilisé pour les amis proches.

Aamir (17 ans) : Comme je te l'ai dit, il y a Instagram, WhatsApp occasionnellement, Snapchat et Messenger.

Enquêteur : Et « WhatsApp occasionnellement », qu'est-ce qui fait que tu peux utiliser WhatsApp ?

Aamir : Souvent, c'est la famille là-bas, en Algérie. Ils sont vraiment sur WhatsApp. Quand il faut les appeler, quand il faut parler avec eux, quand ils nous appellent, quand ils nous envoient des photos et tout, il faut avoir WhatsApp pour recevoir. […]

Enquêteur : Qui sont les personnes qui peuvent t'envoyer des Snaps le plus régulièrement ? Des potes ?

Aamir : Attends, je te montre, si le téléphone veut bien. Je crois que c'est là. Alors, regarde : « meilleurs amis ». Là, je ne te montre pas, c'est ma copine, et forcément, c'est la première. Lui, c'est un pote de classe. Lui c'est mon meilleur pote, on va dire. Même si je travaille avec lui, je le vois toujours dehors, je le vois quasiment tout le temps, on discute quand même sur Snap.

On le voit avec l'exemple d'Aamir : le lien entre Whatsapp et la famille s'explique notamment par le fait que presque tous les enquêtés ont une partie de leur famille dans un pays étranger, et que l'application non seulement permet l'échange facile d'images, de téléphoner gratuitement, etc., mais peut également être particulièrement populaire dans d'autres pays – plus que d'autres réseaux sociaux virtuels. De même, les chiffres publiés par Médiamétrie nous permettent de savoir que les usagers de Facebook sont tendanciellement plus âgés que ceux d'Instagram ou Snapchat par exemple. Il semble donc logique que les plus jeunes utilisent les plateformes sur lesquelles sont leurs oncles, tantes, etc.

Alizée (19 ans) : Facebook, c'est un mélange de Snapchat et d'Instagram. Si je parle à des gens dans Facebook, c'est ma famille, du Portugal, d'Angleterre, du Sud de la France.

Enquêteur : De toutes les générations ?

Alizée: Non, de la génération de ma mère : ses sœurs, ses tantes…

Enquêteur : Pas trop des gens de ton âge ?

Alizée: Non. Facebook, c'est de la famille, c'est ce qu'ils publient, eux.

Enquêteur : Toi, tu regardes ce qu'ils publient eux, spécifiquement ?

Alizée : Oui. Sinon, je n'y vais pas

On peut faire l'hypothèse que ces usages familiaux de certaines plateformes sont particulièrement forts chez des enquêtés issus de l'immigration et qui ont grandi dans des familles de classes populaires. En effet, les réseaux sociaux (au sens sociologique du terme) des milieux populaires comptent moins de liens faibles et montrent une centralité plus grande des liens forts familiaux que chez des individus d'autres milieux (Bidart 1997). De même l'étude faite par Dominique Pasquier sur les usages sociaux de Facebook par des individus de milieu populaire montre à quel point les interactions familiales sont nombreuses et les liens familiaux mis en valeurs dans les présentations de soi (Pasquier 2018)

Mais si les plateformes utilisées prioritairement pour les liens familiaux sont pratiques, ou même essentielles, pour les adolescents rencontrés, elles ne sont jamais leurs préférées. Les enquêtés déclarent toujours un goût plus fort pour les réseaux sociaux qui les mettent en relation avec leurs pairs. Parmi ces pairs, avant tout les liens forts (Bidart 1997 ; Bidart, 1996), ce qui peut expliquer le succès de Snapchat chez les plus jeunes puisqu'en comparaison avec d'autres plateformes populaires, ce réseau est surtout utilisé pour être en contact avec un petit nombre de personnes très proches :

Riheb, 17 ans : Je trouve qu'Instagram est sympathique. Les vidéos sont cool. Je préfère Instagram, j'aime beaucoup, sachant qu'il y a aussi le système de *stories* comme sur Snapchat. Je peux voir ce que mes amis font. […] Sur Snapchat, je ne parle en général qu'avec les personnes dont je suis vraiment proche. Instagram, c'est un peu pour tout le monde, et Snapchat, c'est plutôt pour tes amis.

Enquêteur : Combien y aurait de gens avec qui tu parles régulièrement sur Snapchat ?

Riheb, 17 ans : Six.

Pour autant, les discussions entre pairs ne suffisent pas toujours, et certaines passions prévalent parfois dans la préférence pour certaines plateformes. C'est le cas par exemple pour Sarah avec Instagram, qui lui permet de publiciser et d'archiver une activité commune avec sa meilleure amie :

Sarah : J'y allais tout le temps dans les réseaux sociaux, et tout. Du coup, maintenant, je n'ai plus de réseaux sociaux, sauf un, parce que c'est quelque chose qui me tient à cœur ; du coup je le garde.

Enquêteur : Alors, raconte-moi. Qu'est-ce que tu avais comme réseaux sociaux avant ?

Sarah : J'avais Snapchat, Instagam, WhatsApp et tout.

Enquêteur : Tu avais absolument tout ? Tu avais Facebook aussi ?

Sarah : Non, pas Facebook.

Enquêteur : Tu n'as jamais eu de compte Facebook ? D'accord. Alors, qu'est-ce que tu as enlevé et qu'est-ce tu as gardé ?

Sarah : J'ai enlevé Snapchat. J'ai WhatsApp et Instagram.

Enquêteur : Pourquoi tu avais Snapchat et pourquoi tu l'as enlevé ?

Sarah : Snapchat ne m'intéresse plus trop, en fait.

Enquêteur : Qu'est-ce qui t'intéressait avant ? Comment ça se fait que tu aies téléchargé l'appli à l'époque ?

Sarah : J'avais par exemple envie de parler avec mes amis, d'envoyer des photos, etc. Là, ça ne m'intéresse plus. Instagram, je le garde parce que c'est un compte de *dance* avec ma meilleure amie. Du coup, c'est un projet à nous deux, et du coup je le garde.

Enfin, le fait de suivre les comptes de stars ou de thèmes qu'ils aiment pousse une partie des enquêtés à préférer Instagram, qui leur semble particulièrement adapté. L'origine populaire des enquêtés se retrouve alors, comme on le verra dans la partie suivante, dans le type de stars suivies, particulièrement populaires, reliées à la culture populaire (des télé-réalités comme *Les Marseillais,* par exemple), au

capital économique (personnes riches, qui font la promotion de marques de luxe) ou dans les loisirs aimés (le foot, les sports de combats…).

La « culture des réseaux » : apprentissages des usages des plateformes

Au-delà des préférences pour des plateformes, la découverte d'un registre (ici les réseaux sociaux virtuels) s'accompagne aussi d'un apprentissage du goût pour ce registre, de ces spécificités, et voit donc se développer des usages sociaux spécifiques des différents registres. Le goût s'arme d'une culture spécifique, qui peut évoluer dans le temps.

- ***Apprendre comment poster : termes techniques et contenus adaptés***

Dans le cas des réseaux sociaux virtuels, l'enquête permet de voir des formes d'apprentissage de comment et quoi poster, par exemple, mais aussi de termes spécifiques pour désigner des pratiques, des parties spécifiques des plateformes, etc. On en voit plusieurs exemples dans le cas de Riheb et de sa carrière d'utilisatrice d'Instagram. Notamment le fait de savoir distinguer les « *stories* » et « *le feed* » pour le type de contenus à publier, mais aussi le rôle de certaines ressources informationnelles pour réguler sa visibilité publique (et donc, là encore, pour réguler le type de contenus à publier).

> Riheb : Dans les *stories*, c'est en général des choses drôles. Comme elles durent que 24 heures, on peut y poster n'importe quoi.
>
> Enquêteur : Ce sont des choses drôles qui t'arrivent vraiment, ou juste des idées ?
>
> Riheb : ça m'arrive parfois. Il arrive que ce soit des amis qui font n'importe quoi à côté de moi et que je filme. Ça peut être des choses que j'ai vues sur Instagram. Je les remets pour les montrer à ceux qui les ont pas vues. Ça peut aussi être des nouvelles. Quand il y a eu l'attentat par exemple, j'ai reposté l'information. Ça dépend des jours. Dans notre propre Instagram, il y a en général des photos de nous et de nos amis. Dans le feed, on essaye en général de faire un peu plus joli. On ne poste pas n'importe quoi.
>
> Enquêteur : Il n'y a pas les délires, les gens qui font n'importe quoi, parce que tu sais que ça reste ?
>
> Riheb : Oui. Au début, je postais n'importe quoi. Un jour, notre professeur nous a parlé d'une école qui avait remis tout ce que ses élèves avaient posté sur leurs réseaux sociaux. Cela m'a fait peur et j'ai tout supprimé.
>
> Enquêteur : C'est-à-dire ?
>
> Riheb : Il nous a raconté l'histoire d'une école, pendant un truc genre une journée porte ouverte. Tous les élèves qui seraient en première année l'année suivante étaient présents. Ils ont mis un écran avec des photos floutées de filles en boite de nuit par exemple et qui avaient posté ces photos dans leurs Instagram. Quand il a raconté ça, je suis allée tout supprimer.
>
> Enquêteur : Qu'est-ce que tu t'es dit ? Que tu voudrais pas que des gens que tu connais pas voient ça ?
>
> Riheb : Oui, car au début mon compté était en privé. Seules les personnes que j'acceptais voyaient ce que je postais. Quand je l'ai remis en public, je me suis dit que plein de monde pouvait voir mon contenu. C'est même possible de le trouver sans avoir Instagram. Suffit de taper mon nom sur Google pour le retrouver. J'ai donc supprimé.

Comme on le verra après, le fait que Riheb soit une fille n'est pas étranger à l'apprentissage de la gestion de ce qu'elle pense pouvoir montrer ou non d'elle et de comment elle doit gérer son image. On peut donc supposer que l'apprentissage de la culture des réseaux ne se fait pas de la même manière suivant le sexe.

- ***Apprendre ce qui est « beau pour soi » : un processus interactionnel***

L'apprentissage de la mise en valeur esthétique de soi, qui est un apprentissage beaucoup plus féminin que masculin, incline plus les filles à devoir réfléchir à la manière de partager des photos de soi sur les réseaux sociaux. Plusieurs enquêtées (et seulement des filles) me racontent ainsi la manière de choisir quelles photos peuvent devenir des traces « permanentes » de soi sur les réseaux (donc sur le *feed* d'Instagram plutôt que la *story*, en photo de profil sur Facebook, etc.). Cela peut être à la fois un

apprentissage technique (savoir prendre une photo, ou faire confiance à quelque qui sait prendre une photo, savoir retoucher une photo[2]), un apprentissage de la diffusion (à quelle heure poster une photo pour maximiser ses chances d'être vues ? Qu'est-ce qu'un nombre de *likes* élevé ou faible ?) et un apprentissage esthétique qui implique de savoir ce qui est « beau pour soi ». Le jugement esthétique est ainsi central dans la manière dont Jessica construit son *feed* Instagram. Celui-ci doit à la fois avoir un rendu d'ensemble qu'elle trouve harmonieux et comporter des photos d'elle choisies soigneusement :

> Jessica : En fait, j'ai deux comptes. J'ai un compte où je poste mes photos et un compte où je poste mes vidéos.
>
> Enquêteur : Pourquoi tu as fait deux comptes différents ?
>
> Jessica : Je trouve que c'est pas joli, ça mélange trop de choses à la fois et du coup, je n'arrive pas trop à suivre. Je préfère faire des choses différentes. Mais depuis que j'ai mon compte vidéo, je poste moins de photos sur mon compte de photos. J'utilise plus le compte des vidéos en ce moment.
>
> Enquêteur : Qu'est-ce qui fait que tu vas te dire : « Cette photo mérite d'aller sur Insta » par exemple ?
>
> Jessica : Si je me trouve belle dessus, je poste. Mais avant, je postais une photo tous les jours à une certaine heure, parce que c'est plutôt l'heure où tout le monde se connecte sur les réseaux sociaux, vers 19 h, 20 h. Sauf que là, j'ai arrêté, déjà parce que je ne prends plus trop de photos de moi, je n'ai pas trop de temps et il n'y a personne pour me prendre en photo [depuis qu'elle a quitté Madagascar pour la France]. Vu que je n'ai plus de photos, je n'en poste plus.
>
> Enquêteur : Avant, tu attendais d'avoir des photos de toi prises par d'autres gens plutôt que de prendre une photo de toi.
>
> Jessica : Voilà. La plupart des photos, les récentes, c'est des *selfies*, parce qu'il n'y a personne pour me prendre en photo. Sinon, les autres, c'était en me prenant en photo.
>
> Enquêteur : Comment ça se passait ? C'était vraiment dans l'idée de te dire : « L'endroit est cool, ça va faire une photo sympa pour mon Insta » ?
>
> Jessica : C'est ça.
>
> Enquêteur : L'idée était d'en mettre une par jour, mais là de ce que je vois, il n'y en a pas tant que ça là…
>
> Jessica : Non. J'ai changé de compte plusieurs fois parce que j'ai perdu le mot de passe. À chaque fois je perdais mon mot de passe, sinon, je devais en recréer un. Sinon, après, j'ai des photos qui sont archivées parce que je ne les aime plus trop. Je ne sais plus où elles sont. Voilà. J'ai des photos archivées, là [elle montre sur son téléphone].
>
> Enquêteur : Qu'est-ce qui fait que tu n'aimes plus trop ces photos-là ?
>
> Jessica : Je sais pas pourquoi. Ça colle pas avec mon profil, je trouve.
>
> Enquêteur : C'est-à-dire ? Si tu peux me prendre une ou deux photos archivées en exemple, est-ce que tu arrives à dire sur certaines : « Là, ça ne colle pas trop avec mon profil parce que… » ? Si c'est dur, tu peux me dire juste que tu ne vois pas vraiment.
>
> Jessica : Franchement, je sais pas. J'avais envie de faire un nouveau *feed,* c'est tout. J'avais envie de changer les couleurs et tout ça. Je trouvais que c'était un peu trop les mêmes couleurs sur toutes les photos et j'avais envie de faire quelque chose de différent pour une fois. Du coup, j'ai commencé à enlever tout ce que je n'aimais pas. J'ai archivé et j'ai remis seulement les photos que j'aimais bien.
>
> Enquêteur : Ce n'est pas une photo en elle-même où tu te dis qu'elle n'est pas belle, c'est le rendu d'ensemble.
>
> Jessica : Elles sont toutes belles, c'est juste que quand on arrive sur mon profil, je voulais avoir quelque chose de différent.
>
> Enquêteur : Tu voulais que l'effet du rendu d'ensemble soit différent.
>
> Jessica : C'est ça.
>
> Enquêteur : Tu postais régulièrement parce que tu te disais qu'il fallait qu'un maximum de gens puissent voir la photo que tu avais postée ?
>
> Jessica : Oui, je visais le plus grand nombre de likes.
>
> Enquêteur : OK. Quand tu faisais ça, c'était quoi un nombre satisfaisant de likes ?
>
> Jessica : 500.

[2] Jessica me dit par exemple, en parlant de son petit copain : « Il me m'envoie la photo normale, et il me demande de la modifier, de mettre des effets, des couleurs et tout ça. Je modifie et après il la poste. Parce qu'il ne sait pas le faire. »

Enquêteur : Le plancher minimum que tu avais ressemblait à quoi ?
Jessica : C'était vers les trentaines. Quand j'ai des photos qui sont likées dans les trentaines, je les archive direct.
Enquêteur : Tu te dis quoi ?
Jessica : Je me dis qu'elles ne sont pas belles, sinon on aurait liké. Du coup, j'enlève.

On voit ainsi que l'apprentissage d'une « culture des réseaux » et de la mise en valeur esthétique de soi est un processus *interactionnel*, caractéristique des analyses de l'école de Chicago (Becker, 1985). Une enquêtée comme Jessica s'appuie sur les retours d'autrui pour savoir ce qui lui va bien, ce qui est beau, ce qu'est une « bonne photo » d'elle. Les « *likes* » sont une manière d'utiliser l'interaction pour apprendre sur soi, à la manière d'un vote démocratique. On retrouve en cela sans doute une croyance caractéristique des classes populaires qui veut voir dans le choix du plus grand nombre un indicateur crédible pour s'orienter dans le choix des items culturels (on peut appeler ce phénomène la croyance en l'excellence démocratique comme échelle de mesure de la qualité des biens culturels [Pasquier *et al.,* 2014]).

Mais cette dimension n'est pas la seule. Au-delà du retour d'avis anonymes compilés dans une métrique (les *likes*), l'apprentissage interactionnel se fait aussi grâce aux les liens forts à qui l'on fait confiance pour tout montrer et tout dire de soi, en « coulisses » avant de s'afficher sur les scènes sociales virtuelles (Goffman, 1973 ; Pasquier, 2005 ; Legon, 2011), et dont on pense qu'ils sont plus à même de nous aider à choisir ce qui est beau pour nous. Pour Jessica, ces liens forts sont amicaux et, sans surprise, non mixtes :

Jessica : D'habitude je fais toujours valider par mes amies avant de poster une photo de moi. Je demande si elles aiment bien ou pas. Si elle aime bien, je la poste, si elle n'aime pas… Je préfère avoir un point de vue extérieur d'abord pour savoir si c'est bien. Si on me dit qu'il y a un truc qui ne va pas, je ne poste pas.
Enquêteur : À qui tu pourrais faire confiance pour valider par exemple ?
Jessica : À ma meilleure amie par exemple. Je lui demande à chaque fois. Elle, pareil. Avant de poster une photo, on se demande mutuellement.

Pour Stéphanie, ce sont également des femmes qui peuvent l'aider à discerner ce qu'est une bonne photo d'elle, mais elle inclut également sa mère :

Enquêteur : Est-ce une démarche que vous faites toutes ? Demander un avis ou un conseil avant de poster quelque chose pour savoir si ça le mérite de l'être?
Elodie : Beaucoup pour les photos de profil.
Enquêteur : À qui demandiez-vous conseil ?
Stéphanie : Je demande à mes copines et à ma mère.
Enquêteur : À ta mère ? Pourquoi ?
Stéphanie : Elle trouvait toujours le petit défaut que je ne voyais pas forcément.
Enquêteur : Qu'est ce qu'elle peut relever, par exemple ?
Stéphanie Elle parlait de mes sourcils. J'ai tendance, quand je fais des photos, à lever le sourcil et ma mère n'aime pas du tout cela.
Enquêteur : Ta mère est-elle plutôt « il faut que tu sois belle sur les photos de ton profil » ou « tu es belle comme tu es, mets les photos que tu veux » ?
Stéphanie : Oui, elle veut que je sois bien sur les photos, pour que les gens puissent pas dire à sa place « regardez, ça va pas ça ».

L'échantillon d'entretiens est bien sûr trop petit pour établir un constat statistique, mais le fait qu'aucun garçon ne fasse de tels récits, ou le fait que les filles apprennent essentiellement avec d'autres filles, n'est sans doute pas une coïncidence. Tout d'abord parce que, comme on va le voir, les garçons rencontrés tendent à poster beaucoup moins de photo d'eux-mêmes, mais également parce qu'on peut supposer

qu'il faut respecter l'ordre du genre (Clair, 2012)[3] et « tenir sa place » à travers les présentations de soi que l'on fait en ligne. On va le voir, il s'agit ainsi de tenir une place genrée, mais également une place sociale.

Présentation de soi à travers les réseaux sociaux virtuels : savoir « tenir sa place »

Les travaux de chercheuses comme Isabelle Clair (2012), Irène Bastard (2018) ou Claire Balleys (Balleys 2015) peuvent nous aider à comprendre comment les jeunes de milieu populaire doivent apprendre à jouer avec toutes une série spécifique de contraintes sociales, de genre et de sociabilité quand il s'agit de partager des choses sur soi (ou de participer à ce que partagent les pairs) sur les réseaux sociaux. L'étude d'Irène Bastard porte sur les usages de Facebook et la rapidité de l'évolution des plateformes et de leur succès fait qu'il aurait été difficile de conduire en 2019 la même étude (on a vu que Facebook apparaît plutôt comme un réseau social permettant d'avoir des nouvelles de la famille). Mais le constat d'ensemble proposé par la sociologue reste néanmoins valable : « L'équilibre d'un profil Facebook consiste donc à signifier sa place dans son réseau social sans s'enfermer dans une position que l'on ne peut pas tenir, s'afficher sans se faire afficher, interagir avec une juste distance. » (p. 137).

- ***Faire coïncider son sexe et son genre dans les usages des réseaux sociaux : les garçons***

Il apparaît ainsi dans l'enquête que signifier sa place implique de faire coïncider, dans les présentations de soi, son sexe et son genre. Cela peut se faire *via* deux mécanismes complémentaires : le premier est un mécanisme de socialisation. Le fait d'intérioriser des dispositions genrées conduit à « naturellement » adopter des usages des réseaux sociaux qui correspondent à son sexe, sans avoir besoin de consciemment s'interroger sur ce qu'il convient de faire. Le second est un mécanisme d'interaction. La présentation de soi sur une scène sociale conduit à s'adapter aux contextes d'interaction présents et, par exemple, à ne pas faire (ne pas dire, ne pas montrer…) ce qu'on aurait pourtant pu faire dans d'autres contextes. On va voir que les filles semblent être plus concernées que les garçons par le second mécanisme. Le fait de devoir « faire attention » ou d'« avoir conscience de sa place » étant d'ailleurs logiquement lié au respect de l'ordre du genre, notamment de la domination masculine.

Un entretien collectif réalisé avec un groupe de trois amis garçons de 16 et 17 ans, assis sur un banc au pied d'immeubles de logements sociaux (et qui me font comprendre, sans me le dire, qu'ils vendent de la drogue) est une bonne illustration d'un tel mécanisme. La situation de l'entretien collectif (issue d'une prise de contact « sauvage », directement sur la petite place où ces adolescents étaient stationnés) représente un contexte dans lequel l'enjeu d'une présentation de soi virile est particulièrement clair. Tout d'abord parce que ces trois amis sont entre eux, et sous le regard de chacun. Ensuite parce qu'ils sont « dans leur quartier » et sous le regard de beaucoup d'autres pairs masculins (qui viennent d'ailleurs interrompre régulièrement l'entretien). Le fait d'être dans un environnement qui semble très homogène socialement (la petite place n'accueille que des jeunes garçons, qui sont probablement issus comme les trois amis des classes populaires) rend également bien plus probable de ne trouver que des propos qui défendent des positions « viriles » (Duret, 1999 ; Mauger, 2006). Enfin, ils sont dans une posture de désinvolture et d'ironie

[3] « Par ordre du genre, j'entends une double injonction pensant sur filles et garçons : 1) s'inscrire dans un rapport hiérarchique (les garçons devant dominer les filles, les filles devant être dominées par les garçons) ; 2) faire coïncider son genre avec son sexe et nourrir un désir obligatoirement hétérosexuel. »

évidente par rapport à l'enquêteur et la situation d'enquête. Il s'agit alors de montrer que ce sont eux qui dominent l'interaction et non pas « l'adulte ». Les présentations de soi sont donc débarrassées de la moindre ambiguïté concernant le respect le plus strict de l'ordre du genre (allant même jusqu'à évoquer la « traitrise » possible si on y déroge). On voit ainsi à quel point certains réseaux sociaux, *comme les autres contenus culturels*, peuvent être présentés comme « pour meufs »… et donc inenvisageables pour eux .

> Enquêteur : Et Instagram par exemple, personne l'a parmi vous là ?
> Farouk : Qui a Instagram ? Qui a Instagram ? (vivement, en se tournant vers les deux autres)
> Nizo : Non, non….J'suis pas un traître moi !
> Masta : Ça, c'est pour les meufs, ça (les deux autres approuvent)
> Enquêteur : C'est plutôt pour les meufs, Insta ?
> Les trois : Ouais !
> Masta: C'est pour s'montrer…
> Enquêteur : Et vous connaissez pas de mecs qui ont Insta ??
> Masta : Bah…[il cite un prénom masculin]
> Farouk : Ah ouais, lui…
> Nizo : Mais lui aussi, il est pédé ! Il aime s'prendre des trucs euh…dans l'anus
> Masta : Ouais, c'pédé là… En gros, du quartier, y'a personne !

Cet entretien représente clairement l'extrême du continuum caractérisant les positions genrées adoptées par rapport aux usages des réseaux sociaux virtuels. Dans l'ensemble, quand on leur demande ce qu'ils publient, les enquêtés tiennent des propos proches de ceux notés par Irène Bastard dans son enquête[4]. C'est particulièrement le cas chez les garçons : aucun de ceux avec qui je me suis entretenu ne dit poster régulièrement ou alors, comme les garçons rencontrés par Bastard, essentiellement des contenus spécialisés dans leurs passions culturelles (qui correspondent assez bien aux stéréotypes de genre : le foot, les sports de combat, les jeux vidéo, etc.). L'inintérêt de poster une photo de soi semble ainsi « évident » (comme « naturel ») et ne semble pas être le résultat d'un processus de réflexion conscient de présentation de soi :

> Enquêteur : Ça te dérange de me le montrer ton Instagram ? Tu postes des photos ou des *stories* de temps en temps ou pas du tout ?
> Jason (17 ans) : Pas du tout.
> Enquêteur : Tu n'as jamais rien posté toi, sur Instagram ?
> Jason : Si, mais je poste pas d'image de moi. Je poste soit des photos de mangas soit des photos de jeux. Je crois que le seul post de jeu que j'ai fait, c'était quand il y avait un nouveau personnage sur le jeu Bleach, pour lequel j'avais acheté un nouveau téléphone. J'étais impatient qu'il sorte, du coup j'avais posté la vidéo du *gameplay* sur Instagram.
> Enquêteur : Pourquoi il n'y a pas de photo de toi ?
> Jason : Faire une photo de moi servirait à pas grand-chose. J'ai pas des trucs à montrer. »

En revanche, toujours comme les jeunes rencontrés par Irène Bastard, les enquêtés connaissent généralement « des gens » qui postent beaucoup. Pour les garçons rencontrés, le fait de ne pas trop s'épancher sur soi ou de documenter sa vie semble être alors un comportement qui correspond à son genre.

> Aamir : En vrai, il m'arrive rarement de prendre des photos. Quand j'en prends une, une fois qu'elle est là, je vais la mettre là-dedans [il me montre son feed Instagram].

[4] « À la question "qu'est-ce que vous postez sur Facebook ?", les adolescents répondent d'une seule voix "moi je mets rien" ou du moins " je mets pas grand-chose, j'aime pas trop ça". »

Enquêteur Tu connais des gens qui se disent : « Il faut que j'alimente mon Insta un peu », par exemple ?

Aamir : Oui.

Enquêteur : Qui par exemple ?

Aamir : Des potes de classe ; au lycée, ça se fait beaucoup. Récemment, quand il a neigé, tout le monde s'est mis à prendre des photos dehors [il prend un ton frénétique] : « Il faut que je mette sur mon Insta, il faut que mette sur mon Insta. »

Enquêteur : Ça te surprend, visiblement.

Aamir : Ouais, parce qu'en vrai, le fait qu'il neige et qu'il faut absolument que je prenne des photos pour les mettre sur mon Insta, au lieu de profiter justement de la neige ou de la vue, ce n'est pas trop mon genre.

[…]

Cette photo-là, c'est vraiment sur un coup de tête. C'est un pote à nous qui nous a pris aussi, c'est pas moi qui veut prendre une photo. Omar, un pote à moi – c'est devant le lycée – était déjà là, et moi je suis arrivé. J'ai dit bonjour à tout le monde. À ce moment-là, la photo a été prise, mais par surprise. C'est un pote à moi qui nous a pris, mais vraiment comme ça. C'était bien, et on l'a partagée.

On voit à la fin de l'entretien avec Aamir qu'une condition acceptable pour poster une photo de soi est que ce ne soit pas le résultat d'un processus « artificiel » (par exemple : poser seul, dans le but explicite de faire une photo de soi pour son Instagram), mais la trace spontanée d'une amitié ou d'un groupe qu'on rend public et qu'on célèbre ainsi (Balleys, 2015).

- ***Faire coïncider son sexe et son genre dans les usages des réseaux sociaux : les filles***

Chez les filles rencontrées, le processus semble plus complexe puisqu'il faut trouver un équilibre entre « se montrer un peu » (se montrer soi, physiquement, pas uniquement ses passions, comme Jason), notamment dans les moments où on se trouve « belle », mais ne pas se montrer « trop » (ne pas « faire sa belle ») et ne pas être trop visiblement à la recherche de réactions, compliments, *likes*, etc. D'autres filles (qui en font « trop », c'est à dire d'une certaine manière qui ont des réactions trop stéréotypiquement féminines, comme celle de la « groupie ») sont alors souvent citées comme contre-modèle.

Enquêteur: Toi, sur ton compte Instagram, si tu postes une photo, tu as généralement combien de *likes* ?

Elya : Je n'en ai pas beaucoup, parce que je suis très peu de personnes. Et puis, je n'aime pas la course aux *followers*. Mon compte est privé et je suis seulement des personnes que je connais.

Enquêteur : Les gens qui courent après les *followers*, tu en connais ?

Elya : Oh oui ! Il y a des personnes qui ont 500 *followers* et des milliers de *likes* sur leurs photos, alors que, je suis désolée, mais elles ne sont pas des stars et elles ne font rien d'extraordinaire. Pourquoi ? Je comprends pas. On dirait qu'elles sont à la recherche d'attention. Mais j'ai pas besoin de ça.

Enquêteur : Ce sont des garçons comme des filles qui font ça ?

Elya : Oui, les deux. Il y a des garçons narcissiques et des filles qui, si elles voient que leur photo atteint pas la centaine de *likes*, ils vont les supprimer, parce qu'ils trouvent que c'est pas assez. Je trouve ça ridicule.

Enquêteur : Toi, tu postes des photos de toi ou de ce que tu vois ?

Elya : J'ai que deux photos, une lorsque j'ai fait mon voyage en Haïti et une de moi.

Enquêteur : Et donc pourquoi tu t'es dit, tiens, celle-là, je la mets sur mon Instagram, alors que tu ne mets jamais rien d'habitude ?

Elya : La photo d'Haïti correspond à un moment fort. La voir tout le temps comme cela, j'aimais bien. À chaque fois, cela me faisait penser au jour où j'ai vu ma mère pour la première fois. Et en même temps, elle était jolie, donc j'aimais bien.

Enquêteur : La photo en elle-même, tu veux dire ?

Elya : Oui. Elle était belle, donc j'aimais bien. Ma photo de moi, je l'ai postée parce que je n'avais aucune photo de moi sur mon compte. Je me suis dit, « il faudrait quand même en poster une » et puis, elle se mariait bien avec la première.

Poser des questions aux enquêtées sur l'avis de leurs éventuels petits copains sur ce qu'elles postent est méthodologiquement une bonne manière de voir comment le choix des photos de soi est à la fois le résultat d'une interaction (le petit copain pouvant désapprouver ou trouver certaines publications inappropriées) et d'une intériorisation (l'enquêtée pouvant trouver « évident » que certaines publications de soi sont inappropriées et peuvent la faire passer pour une « fille facile », par exemple). C'est le cas de Jessica :

> Jessica: Lui, il s'en fout un peu, mais je demande quand même au cas où. Mais je demande plus à ma meilleure pote.
>
> Enquêteur : Il s'en fout, c'est-à-dire ?
>
> Jessica : Il dit : « Oui, oui, vas-y ».
>
> Enquêteur : Il pourrait pas te dire « Ne mets pas cette photo" »?
>
> Jessica : Après, si c'est des photos en maillot de bain, forcément non. Mais si c'est des photos où ça va, oui.
>
> Enquêteur : Pourquoi « forcément non » ?
>
> Jessica : Parce qu'il aime pas que je m'affiche. Je peux comprendre. Moi non plus j'aime pas m'afficher de toute façon. Si je mets une photo avec un décolleté, il ne va pas aimer. Du coup, il me dit non.
>
> Enquêteur : Ça pourrait arriver que tu te trouves bien sur une photo avec un décolleté et que tu veuilles la mettre ?
>
> Jessica : Oui, mais qu'il veut pas. Du coup je la mets pas.
>
> Enquêteur : C'est déjà arrivé ?
>
> Jessica : C'est déjà arrivé plein de fois, oui.

Les entretiens collectifs dans des groupes d'amies sont particulièrement éclairants sur le double phénomène socialisation/interaction, puisqu'on peut voir fonctionner le mécanisme interactionnel à l'intérieur du groupe, qui incite à la fois à poster des photos de soi (et avoir confiance dans le fait d'être belle) tout en sachant « rester à sa place », c'est à dire avoir une forme d'humilité qui évite la recherche du buzz, de la popularité, des compliments, de l'utilisation de son capital érotique (Hakim 2011) pour construire une carrière, accumuler du capital social, etc.

> Enquêteur : Le fait que cela soit ouvert au monde et qu'un maximum de gens voient votre compte, c'est pas quelque chose qui vous intéresse ?
>
> Camille : De manière générale, j'aime pas me montrer.
>
> Elodie : Ça peut paraître contradictoire avec le fait qu'on poste des trucs sur nous. Mais, c'est vrai. Je prends pratiquement aucune photo de moi ou si j'en prends, je les garde pour moi, je les poste pas. Je me dis qu'on peut toujours utiliser ma photo à mon insu. Je préfère partager ce que je fais, par exemple ce que je mange ou les bêtises qu'on fait.
>
> Camille : En fait les *stories* ne sont pas forcément des photos de nous. On filme aussi autre chose. Moi, je me montre quasiment jamais.
>
> Enquêteur : Du coup, toi, tu es celle des trois qui fait le plus ça, c'est-à-dire des trucs où tu peux te montrer ?
>
> Stéphanie : Oui, mais comme j'ai dit, je préfère Snapchat à Instagram qui, à mon avis, est vraiment là pour celui qui veut faire le buzz, se montrer. Je trouve qu'Instagram est très superficiel.
>
> Elodie : Les filles ne sont pas dans la réalité comme sur les photos qui sont retouchées, avec des filtres, etc. Alors que sur Snapchat on a moins la possibilité de retoucher les photos.
>
> Camille : On a moins peur de poster une photo sur Snapchat parce qu'on sait qu'elle va être supprimée. Au pire sur on a une sale tête sur une photo, dans 24 heures, tout le monde aura oublié. Sur Instagram, les gens peuvent revenir sur la photo, la montrer à d'autres.
>
> Stéphanie : Une photo peut rapidement faire le tour d'Instagram. Il suffit qu'une personne « screene » votre profil et l'envoie à plusieurs personnes qui vous ajoutent à leurs contacts.
>
> Enquêteur : Et c'est pas cool, que tout le monde veuille vous ajouter à leurs contacts ?
>
> Camille : Pour ceux qui recherchent ça, certainement, mais pour moi, non.
>
> Elodie : Pour moi, c'est juste pour faire le buzz.

Enquêteur : Le buzz est juste à l'échelle du lycée ou vous pensez à des gens qui sont déjà un peu connus sur Instagram ?

Camille : Par exemple, une fille de mon ancien lycée a commencé à poster des vidéos qui se veulent marrantes. Elle a aujourd'hui plus de 2 000 abonnés et elle fait des vidéos avec des gens connus.

Elodie : Le problème c'est que quand on commence à être connu, il faut approvisionner son Instagram pour pas tomber dans l'oubli. Franchement, moi je m'en moque et c'est pour ça que je cherche pas à avoir plus d'abonnés.

Enquêteur : Vous connaissez des gens de votre âge qui, avec un compte ouvert, sont dans une démarche d'augmenter le nombre de leurs abonnés ?

Elodie : On avait un ami, qui était à la base très narcissique, qui se prenait pour un personnage de téléréalité. Il faisait des placements de produits avec des codes promos, il faisait des VLOG [5] alors que tout le monde s'en fout [rires].

Camille : Il nous harcelait avec ça tous les jours. Sur Snapchat, on recevait tous les jours un Snap vraiment inutile.

Elodie : Par exemple, en été, il envoyait des Snapchat pour montrer qu'il avait bronzé. Quand il postait des photos sur Instagram, il faisait une capture et mettait le lien sur Snapchat avec le message « new posts ». C'était pesant.

Enquêteur : Si je vous demande le nombre d'abonnés de l'une de vos camarades de classe, au hasard, vous sauriez me le donner ou pas ?

Elodie : Non. On sait s'ils en ont beaucoup ou pas mais pas le nombre précis. Certains s'en vantent. Dès que les gens ont plus de 500 abonnés, ils ne se sentent plus pisser [sur un ton moqueur)].

Camille : Par exemple, Julie, qui est dans notre classe, a 990 abonnés. Elle est vraiment sur les réseaux sociaux pour se montrer. Il faut qu'elle montre ce qu'elle a acheté, les endroits où elle est allée. Après, c'est sa personnalité.

Enquêteur : Les réseaux sociaux sont pour elle comme une sorte de vitrine ?

Camille : Pour elle, oui.

Elodie : En plus, elle a passé des castings pour devenir mannequin. C'est un peu la personnalité des mannequins de vouloir se montrer.

Enquêteur : Le fait de ne pas aimer trop se montrer, d'ailleurs, ça peut venir aussi de la peur de ce que les gens peuvent penser, qu'on veut faire le buzz, qu'on se la raconte ?

Stéphanie : Pour moi, oui. Quand on essaye de prendre une belle pose, les gens disent qu'on veut trop se montrer, qu'on fait la belle.

Enquêteur : C'est déjà arrivé qu'on te le dise ou plutôt t'as peur qu'on te fasse cette remarque?

Stéphanie : On me l'a déjà dit

Enquêteur Qui ? Des copines ?

Stéphanie : Oui. Des amies.

Enquêteur : Via le réseau ou après-coup, de vive voix ?

Stéphanie : Elles me le faisaient savoir *via* le réseau.

Camille : Avant, j'avais moi aussi peur du regard des autres parce que j'étais pas forcément bien dans mon corps. Comme je me plaisais pas, je postais peu de photos et j'ai pris l'habitude de pas le faire. Depuis, même si je poste peu, quand je poste une photo, c'est parce qu'elle me plaît, même si elle est pas super. On cherche plutôt à avoir l'avis des copines avant de publier une photo. [...] d'ailleurs, c'est des copines m'ont conseillé d'aller sur Instagram. Au départ, je voulais pas, puis, au bout d'un mois, j'ai accepté qu'elles me créent mon compte. Du coup, j'ai posté cette première photo pour leur faire plaisir.

Enquêteur : Pourquoi, par rapport à toutes les photos que tu avais, t'as choisi celle-ci ? Est-ce tes copines qui te l'ont désignée ou est-ce toi qui a décidé ?

Camille : J'ai pris cette photo parce que je souriais. Elodie me disait à chaque fois que je souriais pas assez sur mes photos. Je me suis dit qu'elle serait contente en voyant cette photo.

Elodie : En fait, elle avait de faux sourires et je trouvais pas ça joli. Je la préfère quand elle sourit naturellement [elle regarde son amie en souriant].

On voit à nouveau dans le groupe des trois amies une distinction entre Camille et Elodie, dont les parents sont diplômés et ont des positions d'encadrement, et Stéphanie, qui a des origines populaires. C'est cette

[5] Désigne un contenu de communication à vocation de carnet, de journal ou d'agenda, réalisé sur support vidéo. Succession de mini-reportages spontanés généralement postés sur les réseaux sociaux.

dernière qui publie le plus sur elle et dont le *feed* Instagram est essentiellement composé de *selfies*. La jeune fille alterne donc entre l'envie de mettre sa féminité en scène (avec un travail évident sur ses cheveux, ses mimiques, la lumière éclairant ses yeux, etc.) et la crainte d'être jugée comme une « allumeuse » ou une « narcissique ». On voit donc ici le travail interactionnel conscient que représente pour elle la présentation de soi en ligne. Ce travail et les doutes qu'il engendre ne sont pas séparables d'une socialisation de classe, et d'une socialisation genrée, dont on trouve des traces dans les usages numériques, même si cette socialisation ne s'est pas faite du tout de manière explicite et encore moins à propos ou *via* des objets numériques. C'est parfaitement l'axe théorique défendu par Sylvie Octobre et Pierre Mercklé dans leur analyse des rapports au numérique des jeunes des années 2000 : « S'agissant des pratiques numériques, dans un contexte marqué par des mutations technologiques très rapides, les parents sont moins à même d'enseigner des usages contextualisés (comment utiliser Facebook) que de transmettre des ressources dispositionnelles génériques (par exemple, des rapports à l'intimité et à l'exposition de soi) qui restent fortement différenciées suivant le milieu social ou le genre. Ici, plus probablement encore que dans les autres registres de loisirs, la socialisation est de moins en moins affaire d'accompagnement, autrement dit de transmission explicite, et de plus en plus affaire de climat familial, d'imprégnation, de socialisation "à distance." » (Mercklé, Octobre, 2012.)

3. L'articulation entre numérique et culture : la diversification des possibles… encadrés par les rapports populaires à la culture.

Dans le cadre d'une enquête portant globalement sur les goûts, usages et pratiques culturelles des jeunes de milieux populaires, il est indispensable d'étudier comment ces derniers mobilisent les outils culturels dans le cadre de leurs consommations ou de leur création d'écrits, de musique, de vidéos, etc. On peut regarder l'articulation entre usages du numérique et pratiques culturelles (au sens traditionnel du terme) de deux façons : tout d'abord, comme beaucoup d'études l'ont fait, en regardant ce que le numérique fait aux pratiques culturelles traditionnelles (par exemple : est-ce que la dématérialisation ou le streaming modifient le rapport à la musique ? [Granjon, Combes 2007 ; Le Guern 2016]). Ensuite, en regardant en quoi le numérique permet de développer des pratiques culturelles inédites, qui ne pouvaient pas exister dans l'ère pré-numérique – notamment la consommation de vidéos *via* des plateformes comme YouTube, ou le fait de pouvoir diffuser ses propres créations artistiques, hier via MySpace (Beuscart 2008), aujourd'hui grâce à Wattpad, YouTube ou autre)

Les applications, sites internet (qui seront ici regroupés sous le terme de « plateformes ») proposent objectivement des fonctionnalités inédites dans l'histoire des pratiques culturelles et médiatiques. Elles permettent de découvrir des contenus différemment (à travers l'exploration de base de données virtuellement infinies par exemple, comme dans YouTube), proposent des catégorisations nouvelles des contenus (Delaporte 2015) et mettent à disposition des internautes une myriade d'outils d'évaluation de ces biens culturels. Mais le fait que ces potentialités existent objectivement n'implique pas que les jeunes internautes des milieux populaires en ont effectivement l'usage. On s'intéressa donc ici particulièrement à la manière dont les rapports à la culture s'actualisent dans le choix des plateformes et surtout dans les usages de celles-ci, par exemple pour découvrir, catégoriser ou évaluer des contenus.

Permanence et traduction des rapports populaires à la culture dans les usages d'applications et de plateformes

Les adolescents des milieux populaires tendent plus que leurs pairs d'autres milieux sociaux à ne mobiliser que (ou très majoritairement) des rapports à la culture fonctionnels, éthico-pratiques (Lahire, 1993). La croyance en l'excellence démocratique comme échelle de mesure de la qualité des biens culturels est plus hégémonique chez eux que chez les jeunes qui ont grandi dans d'autres milieux plus dotés en capital culturel (Pasquier *et al.*, 2014). Ils font également plus confiance que les autres au capital économique pour garantir une expérience culturelle satisfaisante, et la domination des contenus anglo-saxons (notamment américains) est encore plus forte que chez les autres (Legon 2014) .

- ***Manières de découvrir : stars, poids des médias traditionnels, sens pratique***

On peut ainsi noter le fait que beaucoup de contenus culturels abordés durant les entretiens ont été découverts dans des médias « traditionnels », massifs et/ou généralistes. C'est bien sûr le cas pour la musique, domaine dans lequel il a déjà été bien prouvé que l'entrée dans l'ère numérique n'est pas venue bouleverser les ordres hiérarchiques qui lui préexistaient. La petite minorité des vidéos musicales sur YouTube qui aspire l'essentiel de l'attention des internautes est produite et diffusée très largement par des majors (Bastard *et al.*, 2012), ou (pour le dire comme Bourdieu), par les acteurs les plus puissants du pôle de production élargi (Bourdieu 1992). Les artistes cités par les jeunes rencontrés sont ainsi souvent, quel que soit leur genre musical, des blockbuster du marché musical français ou international, qui bénéficient d'une force de frappe promotionnelle hors et en ligne très importante. Il en va de même pour les séries ou les films de cinéma par exemple. De même, si les enquêtés peuvent suivre plusieurs personnalités qui n'ont pas d'existence médiatique en dehors de leur chaîne YouTube ou de leur compte Instagram, ils suivent également plusieurs « stars » du petit écran. La récurrence de « personnages » issus des télé-réalités vient valider encore plus l'hypothèse des traces d'une socialisation de classe dans les goûts culturels (Lahire 2004) et dans l'articulation entre pratiques culturelles traditionnelles et pratiques numériques.

> Enquêteur : C'est qui le genre de compte que tu peux suivre sur Insta ?
>
> Pongwa (17 ans) : Il y a Thomas des Marseillais, il y a beaucoup de Marseillais que je suis, et des Anges aussi, des fois.
>
> Enquêteur : Tu regardes régulièrement *Les Anges*, *Les Marseillais*, tout ça ?
>
> Pongwa : Oui.
>
> Enquêteur : Ça passe sur quelle chaîne déjà, pardon ?
>
> Pongwa : W9 et NRJ12.
>
> Enquêteur : Qu'est-ce qui te donne envie de suivre un Marseillais, ou les Anges ?
>
> Pongwa : Parce que je regardais, y en a, ils sont marrants, comme Thomas. C'est sa façon de parler avec les gens, et son entourage. Dans la villa, des trucs comme ça.
>
> Enquêteur : Et qu'est-ce qu'ils vont poster par exemple sur leur Insta ?
>
> Pongwa : Des photos d'eux, des photos de vêtements, des trucs comme ça. Pour avoir une idée de la mode.

Le lien ici entre pratiques culturelles populaires et intéressement économique (les stars de télé-réalité profitent de leur notoriété pour faire la promotion de marques de vêtements, de cosmétiques…) vient encore renforcer l'ancrage populaire du rapport à la culture qui structure ces usages des réseaux sociaux. En effet, les rapports cultivés à la culture (qu'on a plus de chances de trouver chez les individus ayant accumulé le plus de capital culturel, ou qui sont défendus par les institutions culturelles et scolaires) sont structurés sur une méfiance claire de l'intéressement économique et, au contraire, mettent en avant

l'indépendance du champ artistique avec le champ économique (Bourdieu 1992 ; Roueff 2013 ; Noël, Pinto 2018) . On peut donc imaginer que si l'encastrement des deux champs n'est pas un problème pour Pongwa (au contraire même), c'est notamment en raison d'une socialisation culturelle de classe.

- ***Manières d'évaluer : croyance en l'excellence démocratique comme échelle de mesure de la qualité***

La croyance en l'excellence démocratique comme manière *d'évaluer* les contenus est également facile à observer dans les usages des plateformes numériques, car ces dernières multiplient les indicateurs consistant à quantifier la plus ou moins grande popularité des contenus et des créateurs de contenu : classement hiérarchiques du type « Top » (Karpik 2007), nombre apparent d'écoutes, de vues, de lectures, nombre de *likes*, de partages, etc. Quand les contenus ou les artistes n'existent que dans le monde numérique (c'est le cas d'une partie des vidéos sur YouTube par exemple), ces indicateurs sont les seuls indices de leur popularité plus ou moins grande. Mais beaucoup d'autres biens culturels ont une existence en dehors du monde numérique (ils peuvent être diffusés ou promus à la télévision, à la radio, sur du mobilier urbain…) et donc les traces de consommations numériques viennent à ce moment-là s'ajouter aux autres indicateurs de popularité (le fait de « le voir » ou « l'entendre partout »). Elya traduit particulièrement bien comment s'exprime concrètement cette croyance en l'excellence démocratique : elle consiste à penser que si un grand nombre de consommateurs (dont l'avis se vaut, puisque « c'est chacun ses goûts ») se sont accordés sur la valeur d'un bien culturel, alors c'est une mesure pertinente de la qualité de ce bien culturel et de l'intérêt qu'on peut lui porter.

> Enquêteur : Quels comptes tu peux suivre sur Instagram, par exemple ?
>
> Elya : Je suis surtout des comptes de danse, de *covers*, des humoristes.
>
> Enquêteur : Comment tu choisis les comptes que tu vas suivre ?
>
> Elya : Déjà, je me base sur la renommée : s'ils ont beaucoup de *followers*, ça veut dire que leurs vidéos sont de qualité. Ensuite, l'origine : j'aime bien tout ce qui est américain. Et aussi, la fréquence de publication. J'aime bien en avoir régulièrement.
>
> Enquêteur : Si y a beaucoup de *followers*, tu dis que c'est des choses de qualité, ça te semble logique ?
>
> Elya : Je ne suis pas une personne si je n'aime pas ce qu'elle poste. Si je vois qu'un million de personnes suivent la même personne, c'est qu'il doit y avoir une raison.

Comme l'exprime bien Elya à la fin de cet extrait d'entretien, il ne faut pas confondre la croyance en l'excellence démocratique et un comportement grégaire qui consisterait à suivre ce que fait le plus grand nombre sans se poser de questions. Ce serait alors valider le modèle misérabiliste de l'École de Francfort, selon lequel les industries culturelles ont des effets forts (au sens de Katz, Lazarsfeld, 2008) sur les individus et participent ainsi à leur aliénation. Les *cultural studies* ont beaucoup participé à invalider ce modèle théorique en poussant les chercheurs à s'intéresser aux manières dont les individus vivaient effectivement leurs expériences culturelles et au sens que celles-ci prenaient dans leurs groupes sociaux, etc. On voit bien ici qu'Elya a une idée de son goût et cherche bien à satisfaire son goût individuel. Simplement, l'avis du plus grand nombre, dans ce cadre, est un indicateur valable pour envisager de découvrir des biens culturels.

- ***Diversification des registres grâce au numérique : du « jeu » dans les rapports populaires à la culture ?***

Aucun des enquêtés ne développe, dans ses pratiques numériques, des rapports à la culture se démarquant vraiment radicalement de ceux qui sont les plus caractéristique des classes populaires. Mais, notamment chez les filles, ces rapports ne se transfèrent pas automatiquement à tous les domaines de pratiques et il y a donc plusieurs moments durant lesquels les enquêtés racontent des

pratiques culturelles qui, grâce aux spécificité du numérique, sont en décalage avec ce que l'on sait être la norme statistique et ce qui a été décrit jusqu'à maintenant. Pour autant, il ne s'agit jamais d'une révolution dans les rapports à la culture, ou dans les goûts pour des registres, permise par la technologie. On pourrait plutôt parler d'une forme de « jeu » dans un cadre relativement cohérent, produit par des socialisations de classe.

Ainsi, il n'est pas rare du tout que des enquêtés parlent de goûts ou de découvertes de contenus qui sont en réalité très confidentiels et rares dans leur classe d'âge, ou qui n'ont pas d'existence hors ligne. S'intéresser aux manières concrètes dont les enquêtés ont découvert ces contenus permet de mieux comprendre dans quelles limites internet permet une ouverture des pratiques culturelles vers d'autres horizons.

Par exemple, les origines indiennes de Sarah ainsi que les interactions avec sa mère (indienne) la disposent à s'intéresser en moins en partie à la culture de ce pays. Elle le fait notamment à travers le cinéma. Mais, à l'inverse des univers culturels disponibles en France, qui circulent dans ses circuits médiatiques et amicaux de découverte, elle ne connaît rien à l'offre culturelle indienne. Pour reprendre le vocabulaire de Lucien Karpik, elle est privée de tout dispositif de jugement qui lui permettrait de distinguer les singularités entre elles (Karpik 2007). Elle est comme face à un océan de galets similaires.

Le fait d'avoir une raison de vouloir découvrir des films indiens, en dehors de la motivation liés aux films en eux-mêmes (comme c'est le cas ordinairement dans les pratiques culturelles), est le seul motif pour laquelle la jeune fille fait l'effort de développer une stratégie de découverte, en s'appuyant sur le peu d'indices qui font sens pour elle pour distinguer les galets entre eux. Sans internet et le recours à des sites spécialisés, cet effort serait même impossible. On peut donc dire ici que l'ère numérique permet à Sarah de diversifier ses pratiques et d'explorer des terres culturelles inconnues par ses pairs. Le récit de sa manière de faire montre comment les indices qu'elle utilise sont en réalité cohérents avec des appréhensions pratiques des films, qui consistent à attendre des œuvres qu'elles soient efficaces pour remplir une fonction (faire peur, être spectaculaire, faire rire, tenir en haleine) et comment ils lui permettent d'éviter des films qui ne seraient pas « récents ». Ces deux aspects sont caractéristiques des rapports populaires à la culture.

> Enquêteur : Et les films, comment tu les découvres ? Comment tu sais qu'ils existent, ces films-là ?
> Sarah : Avec ma maman, sur Internet.
> Enquêteur : Vous mettez autour d'un ordinateur, ou vous avez la télé connectée ?
> Sarah : Non, autour d'un ordinateur. Sur un site, fait exprès, avec que des films indiens
> Enquêteur : Et vous regardez quoi ? Que des nouveautés ou des films encore…
> Sarah : Que des nouveautés.
> Enquêteur : Elle sait un peu tout ce qui se passe, ta mère ? C'est ta mère qui choisit tout le temps ?
> Sarah : Non.
> Enquêteur : Alors, vas-y. Raconte-moi un peu comment ça peut se passer, un soir où on a envie de regarder un film indien avec sa mère.
> Sarah : Alors, moi, si j'ai envie de le regarder, je choisis le film. Je vais sur le site, j'fais défiler
> Enquêteur : Enquêteur : Ça se présente comment alors, si tu devais me raconter un peu?
> Sarah : C'est un site, et en fait, il y a les photos des films, avec les noms.
> Enquêteur : Comme une vignette dans YouTube ?
> Sarah : Oui, comme une vignette. En fait, c'est l'affiche ! Ils mettent l'affiche en plus petit. Du coup, je fais défiler.
> Enquêteur : Y a autre chose ? Le titre, un bout d'histoire, la bande annonce, ou juste le…
> Sarah : Non, juste le titre. Et quand je mets une image qui m'intéresse, je clique dessus, je regarde les débuts, et si ça m'intéresse, je continue le film.

Enquêteur : Tu regardes le début du film, c'est ça ?

Sarah : Oui, juste les débuts, si ça m'intéresse, et après ma maman me rejoint, et elle regarde avec moi.

Enquêteur : Alors, c'est quoi typiquement l'image qui peut t'intéresser et qui te donner envie de cliquer ?

Sarah : S'il y a de l'action, si on voit un peu une scène d'action, ou des choses comme ça.

Enquêteur : Cela peut être quoi, une scène d'action ? Une scène avec une voiture, un flingue, etc. ?

Sarah : Oui, tout ça.

Enquêteur : Et même s'il n'y a pas ça, il peut y avoir éventuellement d'autres images qui peuvent te donner envie ?

Sarah : Oui. Des images bien faites, nettes, avec de la couleur.

Enquêteur : Si c'est un peu vieux, ça te donne moins envie, par exemple ?

Sarah : Oui !

Enquêteur : Donc, tu lances, et après, qu'est-ce qui fait que le début du film peut ne pas te donner envie ? C'est quoi un mauvais début de film ?

Sarah : Si c'est sombre, si ça ne parle pas trop.

Enquêteur : D'accord. Il faut que ce soit bien clair, que les gens parlent, etc. Et donc toi, tu ne sais pas du tout ce que c'est, en fait. Tu n'en as jamais entendu parler avant que tu les voies, c'est ça ?

Sarah : Non. Je regarde les débuts ; après, je clique, je vais au milieu, je regarde la fin.

Enquêteur : Ah, tu regardes la fin ?

Sarah : Oui [rire]. Après, je retourne au début, et je regarde tout le film.

Enquêteur : Et pourquoi tu regardes le milieu et la fin, alors ?

Sarah : Pour voir s'il y a d'autres bouts intéressants du film que je peux regarder.

Enquêteur : Mais ça te dérange pas de connaître la fin ?

Sarah : Non.

Enquêteur : C'est vrai ? Tu me disais que t'aimais bien les intrigues policières. Quand on connaît la fin, c'est moins drôle quand même, ou pas ?

Sarah : Mais je regarde pas. Par exemple, dans une intrigue policière, je regarde pas TOUTE la fin. Je vais regarder avant la fin, en fait.

Enquêteur : Alors qu'est-ce que c'est, quand on regarde la fin ? Qu'est-ce qui peut te faire dire : « Ah, ça va être bien » ou « ça ne va pas être très bien » ?

Sarah: Quand il y a du suspense un peu. Quelque chose à quoi on ne s'attend pas.

Enquêteur : Là, tu remets au début, si ça te plaît, et tu appelles ta mère ?

Sarah : Oui, mais sinon, elle le revoit plus tard.

Si pour Sarah ce sont clairement les racines familiales qui sont le moteur de la diversification (le numérique étant à ce moment-là un outil pratique pour permettre facilement cette diversification), l'exemple de Riheb permet de comprendre que, dans certains cas, c'est un enchevêtrement complexe de prescriptions qui aboutissent, presque par accident, à la consommation de registres « rares » (ici, les séries asiatique, la k-pop[6] et des chaînes « féministes» sur YouTube). Les prescriptions en ligne font alors partie de cette chaîne complexe, au même titre que les médias traditionnels (la télévision) et l'entourage physique (la cousine), et sont des outils pratiques centraux pour passer d'un point (ce qu'on connaît déjà) à un autre (ce qu'on ne connaît pas encore).

Enquêteur : Y'a quoi d'autres comme application que tu utilises beaucoup ?

Riheb : Netflix, et aussi Viki pour les dramas, les séries asiatiques.

Enquêteur : Comment t'as su que Viki existait ?

Riheb : Ma cousine m'en avait parlé et je l'avais installé.

Enquêteur : Ça faisait suite à quoi ? La K-pop était le point de départ ?

[6] En réalité, si la pratique n'est pas forcément massive chez les adolescents, une grande partie de l'entourage de Riheb regardedes séries asiatiques et écoute de la k-pop.

Riheb : Non, ça a commencé avec les séries. Ils regardent beaucoup de séries asiatiques en Algérie. Ils regardent des séries bollywoodiennes, et des séries coréennes et chinoises. Ma cousine m'en a parlé.

Enquêteur : Quel âge a ta cousine ?

Riheb : 24 ans, quelque chose dans ce genre. Elle m'a fait regarder et j'ai bien aimé. C'est parti de là. Pendant un ou deux ans, j'ai regardé que des séries et je suis partie sur la K-pop.

Enquêteur : Les séries étaient donc plutôt d'origine asiatiques, coréennes ou chinoises ?

Riheb : Oui, au début.

Enquêteur : Tu te disais pas au début que c'était étrange de regarder ça?

Riheb : Au début, oui, mais l'histoire était cool, alors j'ai pas fait attention. J'avais déjà l'habitude de regarder des séries dans une autre langue avec les animés Japonais. Ça me dérangeait pas plus que ça du coup.

Enquêteur : Tu regardais déjà des animés, en fait.

Riheb : Oui. Y avait déjà des animés à la télévision, mais en français. Je suis partie ensuite sur les sous-titres parce qu'y avait plus la suite à la télévision.

Enquêteur : T'allais chercher la suite et il se trouve qu'ils étaient en japonais, par exemple.

Riheb : Ils étaient en sous-titrés. C'était un peu bizarre au début d'entendre les voix japonaises, mais on s'y fait.

Enquêteur : Et ta cousine te disait « tu devrais regarder telle série », spécifiquement, c'est ça ?

Riheb : Elle m'en avait conseillé une seule. De là, je me suis mise seule à regarder le reste. Parce que cela va peut-être m'intéresser. Ils regardent tout ce que nous avons *liké* depuis que nous sommes sur Instagram et ils nous mettent tout ce qui pourrait nous intéresser et dont nous ne sommes pas encore abonnés.

Enfin, Maria, qui manifeste des goûts et des pratiques à la fois de son genre et de sa classe durant l'entretien, raconte qu'elle choisit toujours de regarder les séries et les films en ligne en version originale sous-titrée (VO). Cette possibilité est directement permise par l'accès dématérialisé aux contenus (alors que la télévision et les salles de cinéma ont toujours « imposé » une version – souvent la version française, doublée (VF). On sait pourtant que la préférence pour la VO est beaucoup plus probable au fur et à mesure que le capital culturel croît[7]. En effet, c'est une manière moins pratique de regarder les films (il faut lire en même temps qu'on regarde l'image), mais c'est aussi une manière présentée comme respectant l'œuvre et permettant un plus grand plaisir esthétique. C'est exactement les arguments donnés par Maria :

Maria (17 ans) : Je préfère regarder en anglais. Parce qu'en version originale, c'est mieux. On entend bien la voix des acteurs. Le ton de la voix, je trouve que c'est important. Du coup, je préfère regarder en version originale.

Enquêteur : Et tes copains aussi en général, ils pensent ça ?

Maria : Non, pas tous. Eux, ils peuvent regarder en français.

On voit ainsi que les pratiques numériques permettent potentiellement d'intérioriser et/ou d'actualiser des dispositions plus cultivées.

Créer et diffuser du contenu sur internet – s'assumer comme créateur en suivant la « culture des réseaux »

Enfin, l'articulation entre pratiques culturelles et pratiques numériques ne concerne pas que la consommation des biens culturels. Les outils et les plateformes numériques permettent à la fois de faciliter l'accès à la création et de diffuser ensuite ces créations à une audience (*via* les réseaux sociaux virtuels notamment).

[7] Une enquête menée auprès de lycéens rhonalpins permet ainsi de voir qu'environ 15% des jeunes dont la mère a moins que la bac préfèrent regardent les films étrangers en VO alors que près de la moitié de leurs camarades dont la mère a plus que la bac font ce choix (Legon 2014)

Si ces possibilités techniques inédites ont alimenté au début des années 2000 beaucoup de publications qui fantasmaient un monde de créateurs « pro-amateur » (Flichy 2010), les études quantifiées sérieuses de « qui » produit les contenus de l'internet 2.0 ont permis d'avoir un regard plus réaliste sur un phénomène en réalité bien modeste, à la fois en terme d'individus concernés et en terme de visibilité des créations (Cardon *et al.,* 2014 ; Pasquier *et al.,* 2014 ; Beuscart, 2008). La croyance du sens commun, qui voudrait que « tous les jeunes puissent aujourd'hui lancer leur chaîne YouTube », est encore contredite par les enquêtes empiriques. Parmi nos enquêtés, six ont publié à un moment de leur vie des créations sur internet, la plupart du temps avec une intention très vague sur la dimension publique de la démarche. Parmi ces six, un seul garçon.

Comme on va le voir, le monde numérique est loin d'être un terrain d'expérimentation où tout est permis et où les jeunes pourraient enfin « s'exprimer » librement et devenir les artistes que le monde pré-numérique les empêchait d'être. Les entretiens montrent surtout à quel point la diffusion de créations en ligne est un exercice difficile, encadré très strictement par la « culture des réseaux ». On ne peut pas faire « n'importe quoi », « n'importe comment ». En prenant exemple sur d'autres amateurs, on peut imaginer et organiser la présentation artistique de soi (sur un mode « et pourquoi pas moi ? »), mais aussi très vite se décourager de la faible audience qu'on rencontre et abandonner.

- ***Diffuser ses créations « pour rigoler »***

Parmi les six créateur·trice·s de contenus, la plupart parlent de leurs créations (passées ou présentes) en insistant sur le fait qu'il ne s'agissait pas de quelque chose de « sérieux », mais plutôt d'une manière de s'amuser. Par exemple, le seul garçon concerné (Jason) raconte en riant la tentative de *gaming* que lui et des amis montent. Le groupe d'amis jouent énormément aux jeux vidéo et regardent eux-mêmes plusieurs chaînes de *gaming* dont ils s'inspirent. On remarque d'ailleurs un grand nombre de termes techniques utilisés par Jason, qui signalent la socialisation à une culture spécifique, à laquelle ces chaînes de *gaming* participent. On voit aussi que la publication de vidéos de *gaming* nécessite des compétences techniques et un équipement qui font ici défaut.

> Jason : Avec mes amis, on a essayé d'ouvrir une chaîne de *gaming* à trois.
> Enquêteur : Donc, avec ceux que tu avais rencontrés en jouant en ligne et avec qui tu discutes sur Skype.
> Jason : Oui. On tenait une chaîne. Quand j'étais en troisième.
> Enquêteur : Tu te rappelles comment était venue l'idée ? Qui l'avait proposée ?
> Jason : Pour rigoler, un avait dit : on fait une chaîne qui s'appelle Timotacou. Après, on faisait des vidéos de jeux.
> Enquêteur : Comment ça marchait ? Vous ne vous réunissiez pas du coup, comment vous faisiez ?
> Jason : Enfin, chacun faisait la vidéo qu'il voulait faire, genre des jeux, ou des AMV[8.] ou des vidéos sur des anims.
> Enquêteur : Comment tu fais des vidéos sur des anims par exemple ?
> Jason : Quand je dis « vidéos sur des anims », c'est surtout des AMV, hein. J'crois qu'on a fait que des AMV à propos des animes.
> Enquêteur : Pardon ?
> Jason : Des AMV. Des animes avec une musique par-dessus
> Enquêteur : OK. Tu, toi, tu en as fait des vidéos ?
> Jason : Ouais. J'avais fait des vidéos où je jouais à Terraria. Des AMV…
> Enquêteur : Tu commentais ce que tu faisais ?

[8] Pour « anime music video », l'AMV est une vidéo réalisée par un amateur d'animés. L'auteur va utiliser différentes scènes d'un animé pour ensuite réaliser un montage. La bande-son utilisée n'a souvent aucun rapport avec l'animé.

Jason : Oui, je commentais. J'essayais parce que… c'était un peu compliqué. Parce que le truc que j'utilisais pour filmer mon écran de téléphone sautait souvent. Par exemple, au bout de deux minutes, quand je voyais que ça n'avait pas sauté, j'arrêtais d'enregistrer et je reprenais juste après.

Enquêteur : Parce que tu te disais que sinon ça allait sauter, c'est ça ?

Jason : Voilà. Et tout ce que j'ai fait va être perdu.

Enquêteur : Tu as fait combien de vidéos, tu te rappelles ?

Jason : Pas beaucoup. On faisait tellement de vidéos sur les animés qu'au bout d'un moment, notre chaîne a été fermée parce qu'on a eu trop trucs pour droits d'auteur !

- ***La difficulté à assumer un « soi artistique » : présentations masquées***

Au-delà des problèmes techniques, légaux, ou du fait de faire ça plus pour le « délire entre potes », la première difficulté évoquée par les enquêtées consiste bien à assumer publiquement une prétention à créer. On a vu que la présentation de soi sur les réseaux se fait fatalement sous le contrôle (réel ou imaginé) des pairs et qu'il faut donc acquérir puis respecter une certaine culture des réseaux pour oser à la fois proposer des créations et assumer cette version de soi sans avoir l'impression de ne pas « tenir sa place » ou de « péter un plomb ». On le comprend bien à travers l'exemple de Riheb, qui a, à une époque, publiait des dessins.

Enquêteur : Lorsque j'ai dit « toutes les semaines », t'as dit « Ah non ! », comme si c'était beaucoup trop.

Riheb : C'est le rythme lorsque quelqu'un est très connu et est vu comme un influenceur. Les personnes abonnées demandent à ce qu'il soit hyperactif. Du coup il va poster tous les jours ou tous les deux jours. Sur un compte pour les amis, on poste pas à ce rythme !

Enquêteur : Si tu postais tous les jours, y se passerait quoi ? Les gens vont se dire que tu crois être une influenceuse ?

Riheb : Ouais, ils vont me dire ça. Ils me diraient « t'as pété un plomb, ou quoi ? »

Enquêteur : « Pour qui tu te prends », quelque chose de ce genre ?

Riheb : Un peu. Je ne pense pas que mon entourage dirait ça, mais je sais que certains le penseront.

Enquêteur : En tout cas, ça vous ferait une mauvaise réputation.

Riheb : C'est pareil pour les dessins. Je postais les miens à un moment. Comme énormément de monde postait déjà leurs dessins, on m'a dit que je copiais. Je disais, « bah non ».

Enquêteur : Tu postais les dessins sur une autre application ?

Riheb : Non, aussi sur Instagram. Je les publiais au début sur mon propre compte, et je les ai supprimés pour refaire un autre compte.

Enquêteur : Spécialement pour les dessins ?

Riheb : Oui.

Enquêteur : Qui étaient ces « autres » qu'on disait que tu copiais ?

Riheb : ça pouvait être des amis qui dessinaient aussi, ou des personnes connues qui dessinent depuis très longtemps.

Enquêteur : Tu dessinais avec une application spécifique ? Tu peux me la montrer ?

Riheb Je l'ai pas là. Je commence généralement sur une feuille. Je la prends en photo et, pour que cela fasse plus joli, je recommence sur mon téléphone.

Une des stratégies de Riheb est de créer un compte séparé pour partager ses photos, comme pour séparer une présentation de soi ordinaire de celle du « soi artiste ». On peut l'analyser de deux manières : tout d'abord, Dominique Cardon signale bien le passage obligé que représente cette séparation : « Dans le monde de l'autoproduction amateur, la séparation de la personne et de son œuvre a toujours constitué une étape cruciale et difficile à négocier. Il importe que la peinture, le roman, la musique ou l'essai critique parvienne à exister indépendamment de leur auteur pour circuler et rencontrer un public. Cette séparation constitue même souvent une épreuve décisive pour isoler ce qui relève des productions "professionnelles" de ce qui tient aux passions "amateurs", l'amateurisme se caractérisant alors par la

manière dont l'œuvre fait corps et s'attache par des liens multiples à l'identité de son producteur. » (Cardon, 2014, p. 28.)

Ensuite, à partir des propos de Riheb, on peut faire l'hypothèse que pour éviter les remarques désagréables ou les risques de marginalisation (encore une fois, que ces risques soient réels ou imaginés), il faudrait ainsi diffuser ses créations « en secret » (bien que généralement, les liens forts soient au courant). C'est également la stratégie adoptée par Elya, qui a deux activités artistiques : l'écriture, qu'elle voyait comme une pratique intime jusqu'à qu'elle connaisse l'existence de Wattpad, et les «*covers* » (elle chante des reprises d'autres chansons…en cachant son visage). On voit à quel point le fait de se comparer à d'autres amateurs (la qualité ou le succès de leurs créations) permet de se juger soi-même et d'assumer plus ou moins le fait de publier :

> Elya : J'ai commencé à écrire, parce que j'ai toujours aimé lire des livres. Du coup, j'ai découvert l'écriture. J'ai commencé à écrire.
>
> Enquêteur : Comment t'as découvert l'écriture ? Sur un traitement de texte à toi ou est-ce que tu publiais sur des sites internet ?
>
> Elya : J'ai découvert le site Wattpad et j'ai adoré. Au tout début, j'écrivais vraiment que pour moi. Parce que j'avais peur du regard des gens. Ensuite, quand j'ai découvert Wattpad, je me suis dit que c'était le moment de poster et d'avoir des retours. C'était plutôt positif, donc j'ai continué.
>
> Enquêteur : Quel genre de choses avais-tu envie d'écrire ?
>
> Elya : Tous les trucs que les petites filles écrivent : des romans d'amour, des trucs qui se passent au lycée, parce que je n'étais pas encore au lycée et je m'imaginais que c'était un autre monde.
>
> Enquêteur : Et Wattpad, tu te rappelles comment tu l'as découvert ?
>
> Elya : Je crois que c'est une amie qui m'en avait parlé. Elle m'avait dit « C'est génial, il faut que tu t'inscrives » et je lui ai dit « Ok ».
>
> Enquêteur : Cela doit être excitant de te dire « Waouh, il existe ce truc-là ! » Je ne sais pas comment tu l'as vécu.
>
> Elya : Oui, je ne le lâche toujours plus. Je continue de lire et d'écrire. C'est super !
>
> Enquêteur : T'as beaucoup lu avant d'oser poster ou tu as posté assez vite des trucs ?
>
> Elya : Assez vite. J'ai vu des choses excellentes et des choses médiocres. Du coup, je me suis dit que ça valait le coup d'essayer. Que j'étais sûrement dans la moyenne…
>
> Enquêteur : Et donc là, sur Wattpad, tu connaissais déjà des gens ou tu t'étais fait un réseau de personnes sur Wattpad que tu ne connais pas forcément et qui sont juste là pour ça ?
>
> Elya : Non, je ne connais personne sur Wattpad. Je ne poste pas de commentaires, rien ! Je lis et je poste. Je n'essaye pas plus que cela de créer un lien.
>
> Enquêteur : Est-ce qu'il y a des gens qui commentent ce que tu écris ou pas ?
>
> Elya : Oui, de temps en temps. Des gens que je connais pas.
>
> Enquêteur : Et tu postes des textes régulièrement ?
>
> Elya : Non. Je suis plutôt irrégulière, entre les cours et tout ça, j'ai peur de foirer mon année encore une fois, donc j'essaye de faire attention.
>
> […]
>
> Elya : Dès fois, on se pose tellement de questions. On essaye de s'empêcher de vivre. Dans « 1000 degrés » [chanson du rappeur Lomepal] ça parle de ça, ça pousse à arrêter de réfléchir et à se lancer.
>
> Enquêteur : D'accord, un peu comme tu as fait avec Wattpad.
>
> Elya : Oui. J'ai énormément de mal… je sais qu'avec mon compte Instagram que j'avais créé pour faire des *covers*, au final, je l'ai supprimé. Parce que j'étais plus satisfaite de ce que j'ai fait. Je trouve que ce n'est pas assez bien. Du coup, je l'ai supprimé et peut-être qu'à un moment, je me sentirai de le refaire, mais mieux, et d'une autre manière et je vais me relancer.
>
> J'avais créé un compte sans mettre mon nom : juste un pseudonyme. J'avais pas posté des photos de moi. J'avais juste enregistré ma voix sur Instagram. J'avais fait deux ou trois *covers*. Ensuite, je me suis rapidement arrêtée, parce qu'on m'a appris, quand on fait quelque chose, de toujours se donner à fond et d'essayer de faire en sorte d'être dans les meilleurs. Mon grand-père m'a toujours appris ça.

Quand j'ai commencé les covers, je pensais que j'allais avoir un minimum de retours et que les personnes allaient dire que je chante bien. Ça s'est un peu passé comme cela, mais pas totalement. Du coup, j'étais déçue.

Enquêteur : C'était des vidéos où tu chantais ou il y avait juste ta voix ?

Elya : On ne voyait pas mon visage, seulement ma bouche. J'ai eu deux ou trois commentaires, deux ou trois *likes*, quelques personnes qui m'ont suivie, mais je trouvais que c'était minable par rapport aux autres. Donc, je me suis dit que cela ne servait à rien de continuer.

Enquêteur : C'est qui les autres ? Les chaines de *covers* que tu suivais ?

Elya : Oui.

Enquêteur : Et tes abonnées, il s'agissait de personnes qui te connaissaient ?

Elya : Non. Personne savait. C'était un secret.

Enquêteur : C'était quoi le nombre de *likes* que tu aurais attendu, ou de type de commentaires ?

Elya : J'aurais aimé atteindre au moins 200 *likes*, parce que je trouvais ça bien pour un début. Et cela ne s'est pas passé. J'ai atteint une centaine de *likes* et c'est tout.

La gestion de la visibilité de ses créations

On voit ainsi qu'Elya veut avoir des retours mais a du mal à assumer publiquement à la fois cette position, et de ne pas avoir de *succès populaire*. Les chaînes de *cover* (comme des chaînes de *make up*, des tutos, de cuisine, de *gaming*…) proposent en effet des contenus déjà bien balisés par des manières de faire, avec leurs stars, leurs cadres esthétiques, et leurs statistiques. L'enquête de Dominique Cardon *et al.* sur la « cuisinosphère » (2014) montre bien comment la grande majorité des blogs sont en réalité complètement invisibles et existent sans la moindre audience (les blogueuses qui les tiennent ne cherchent d'ailleurs pas forcément une audience). C'est la partie invisible de la création sur internet : la tendance à ne voir que celles et ceux qui ont du succès occulte l'immense océan de diffuseurs et diffuseuses qui « échouent » à avoir de la visibilité. Plus les adolescentes croient à l'excellence démocratique comme échelle de mesure pertinente pour évaluer la qualité des biens culturels, et plus le manque de succès signale à leurs yeux l'inintérêt de ce qu'elles ont proposé.

Une enquêtée du corpus (Jessica) est particulièrement impliquée dans la diffusion de ses créations, puisqu'elle espère pouvoir lancer une carrière professionnelle de chanteuse en s'appuyant sur le succès de ses *covers*. Là encore, la présentation de soi se fait dans un compte dissocié et les statistiques ne sont pas à la hauteur des attentes, mais les ambitions de l'adolescente l'incitent à insister, à prendre exemple sur les autres et à essayer de comprendre le fonctionnement des prescriptions sur les réseaux sociaux. Le but est clairement de générer de la popularité (plutôt que de s'exprimer artistiquement) pour « être repérée ».

Jessica : Il y a des gens que je suis qui font des *covers*, des personnes que je ne connais pas dans le monde, pour voir un peu leur style de musique, les chansons qu'ils postent, pour faire à peu près la même chose.

Enquêteur : Comment tu fais des vidéos ? Tu décides longtemps à l'avance ? Tu sais déjà les prochains *covers* que tu vas faire ?

Jessica : Non. J'écoute des musiques, si j'arrive à le jouer à la guitare, je le fais. Sinon, j'entraîne plusieurs fois. Je fais plusieurs vidéos, je fais, je rate, je refais. C'est un peu long à faire. Sinon, c'est sur un coup de tête. J'arrive chez moi, je me dis : « Je vais faire une vidéo, je vais la poster », je prends une chanson au hasard et voilà.

Enquêteur : Tu te filmes avec quoi ?

Jessica : Mon téléphone.

Enquêteur : Tu t'es dit qu'il faudrait que tu aies autre chose ou tu t'en fous un peu ?

Jessica : J'ai demandé pour Noël les casques, micro, sauf que je ne sais pas l'installer sur mon ordi. Ce serait bien, mais bon, je n'ai pas réussi à l'installer. J'essaierai de l'installer plus tard. C'est ce que j'ai toujours voulu, parce que le son sur le téléphone n'est pas si bien que ça contrairement à un micro.

Enquêteur : Une fois que tu as ta vidéo, tu l'édites, genre tu peux mettre un fondu au noir ou pas du tout ?

> Jessica : Oui, ça m'arrive. Après, je mets une description, je mets plutôt des hashtag pour que les gens voient. Sinon, je mets le titre de la chanson, le chanteur, des # et j'identifie certaines personnes qui font des *covers* pour qu'ils voient ma vidéo. Après, je publie.
>
> Enquêteur : Le but serait qu'ils partagent ce que tu as fait ?
>
> Jessica : Oui, j'aimerais bien.
>
> Enquêteur : Quand tu disais que tu aimerais bien être repérée, tu as une idée de ce que serait un nombre de vues ou un nombre de *followers* où tu te dirais : « Là, il se passe quelque chose » ?
>
> Jessica : Dans les 1 000, 10 000.
>
> Enquêteur : Les chaînes de *cover* que tu regardes, ils ont quoi ?
>
> Jessica : 10 000, 15 000. J'ai été repérée, il y a une chaîne qui voulait me sponsoriser, le problème, c'est que c'était payant. Du coup, j'ai dit non. Ils m'ont dit « On vous partage sur notre réseau, mais il faut payer. » J'ai dit non. Je ne peux pas payer.

On voit ainsi comment culture des réseaux, contraintes techniques et matérielles, et socialisations populaires à la culture se combinent dans cette manière d'utiliser les outils numériques pour créer et diffuser ses créations.

Conclusion

Cette enquête qualitative consistait à analyser les rapports au numérique des enquêtés en les approchant de la même manière que les pratiques culturelles. Le but était notamment de vérifier si les connaissances produites par d'autres enquêtes sur ce deuxième domaine (notamment à propos de socialisations de classe et de genre produisant des rapports à la culture spécifique) permettaient de comprendre sociologiquement des usages, des goûts et des rapports au numérique.

L'analyse des entretiens permet de retrouver clairement les traces de socialisations que l'on sait caractéristiques des milieux populaires dans les pratiques numériques. Concrètement, celles-ci peuvent par exemple prendre la forme d'un respect particulièrement marqué de l'ordre du genre et de ses déclinaisons pratiques dans les préférences pour des réseaux sociaux, des chaînes YouTube, dans les présentations de soi en ligne, etc. Mais on peut aussi noter ces socialisations de classe dans les rapports plus fonctionnels qu'esthétiques ou formels aux plateformes ou aux contenus en ligne. On pourrait également pointer, comment aspect que l'on sait caractéristique des classes populaires, la place primordiale de la famille et des liens forts dans la vie en ligne comme hors ligne et dans une sorte de « morale » de la sociabilité.

À l'échelle micro-sociologique choisie, il est bien sûr possible d'identifier une variété importante dans les pratiques effectives, la préférence pour des registres ou les manières de consommer, catégoriser, évaluer. On pourrait même pointer la manière dont les outils numériques favorisent en partie cette variété, non pas en générant par eux-mêmes, magiquement, de la variété, mais en représentant des outils efficaces pour étendre et préciser des goûts ou des pratiques (artistiques par exemple) qui existent « à la marge » des préférences des adolescents, par exemple. Le constat du maintien d'une socialisation de classe en matière de pratiques numériques, équivalente à celle des pratiques culturelles, ne revient pas ainsi à dire que ces pratiques sont « enfermées dans » ou « limitées à » la classe sociale que partagent les enquêtés.

Au-delà de ces socialisations, l'enquête permet aussi de rappeler l'incidence des conditions d'existences sur les pratiques numériques des jeunes de la fin des années 2010. On a ainsi tendance à oublier à quel point le numérique est un monde tout à fait *matériel*, fait d'objets (supposant des compétences

techniques, pouvant s'user, se casser…), de coûts économiques divers, etc. La modestie des moyens financiers ou le partage de l'espace domestique étaient des données présentes dans l'immense majorité des entretiens et elles intervenaient ainsi directement sur les pratiques des adolescents.

La prise en compte à la fois des conditions matérielles d'existence et des socialisations populaires dessine ainsi le cadre global à l'intérieur duquel les enquêtés peuvent et envisagent de déployer la variété d'usages du numérique qui est la leur.

Conclusion générale

Les univers culturels des ados dans les quartiers « politique de la ville » : bilan des trois terrains[1]

Au fil de ce rapport, l'analyse des univers culturels des adolescent·es des classes populaires a été menée pour les 3 terrains enquêtés dans cette recherche – Bourgoin-Jallieu, Villejuif et Dammarie-Les-Lys. Pour chacun d'entre eux, nous avons exploré 6 catégories de pratiques : le sport, les médias audiovisuels, la musique, la lecture, les pratiques artistiques et créatives et les sorties culturelles. Les quelques pages qui suivent visent à faire le bilan de ces analyses pour dégager ce qui est commun aux jeunes des trois villes. Elles reposent sur le traitement de 72 entretiens menés avec 30 garçons et 42 filles de 15 ans en moyenne ; 32 jeunes de Bourgoin-Jallieu, 20 de Villejuif et 20 de Dammarie-Les-Lys. L'approche comparative montre qu'en dehors des effets de quelques institutions culturelles locales (club d'arts martiaux à Bourgoin, salle de musique à Dammarie…), on n'observe pas différences marquées entre les trois terrains. Où qu'ils se trouvent, les quartiers « politiques de la ville » (QPV) semblent ainsi produire des conditions de vie communes pour les jeunes qui les habitent.

Une pratique sportive intense dépendante de l'offre municipale informelle

Chez les adolescent·es des QPV, la pratique sportive est intense et largement répandue : 1/3 des jeunes rencontré·e·s pratiquent en club. Cependant, l'enquête confirme la désinstitutionnalisation des pratiques avec l'avancée en âge, puisque l'activité sportive encadrée concerne davantage les collégien·nes que les lycéen·ne·s. Les sports à l'honneur sont le football (21 jeune sur 72) suivi par les sports de combat (8) et la course à pied (8).

Pour les 3 terrains, les entretiens montrent que les jeunes investissent beaucoup les espaces urbains aménagés par les municipalités : stades, *city stades*, zones de *street work out*… Ces aménagements rencontrent un grand succès y compris chez les plus âgé·e·s qui sont nombreux à appeler de leurs vœux la création d'espaces supplémentaires dans leurs quartiers. À l'inverse des équipements sportifs municipaux, les structures scolaires sont peu investies. S'ils attirent les jeunes des classes moyennes et favorisées, les clubs sportifs des collèges et lycées peinent à intéresser les ados des classes populaires.

La musique unifie les mœurs

L'écoute de musique apparaît comme une pratique centrale des jeunesses populaires, et la seule capable de « réunir tout le monde » autour de goûts et modalités communes. Au cœur de ce consensus musical, le rap domine et structure les goûts. En effet, si beaucoup d'ados affichent un certain éclectisme (on écoute « *de tout* » et on ne rejette aucun genre musical), c'est bien le rap qui concentre la quasi-totalité des consommations effectives en étant le genre préféré de plus des ¾ des jeunes rencontré·es.

[1] Partie rédigée par Clémence Perronnet.

Quelques stars comme Damso, Booba, Jul, Niska ou encore PNL forment ainsi un fond musical générationnel commun à tous.

Néanmoins, ce consensus autour du rap ne doit pas masquer de subtiles distinctions intra-genre et la permanence de rapports distinctifs à la musique. Les jeunes expliquent bien que tous les raps ne se valent pas et font état de hiérarchies claires entre un rap « violent » ou « vulgaire », un rap plus proche de leurs préoccupations quotidiennes et un rap « réfléchi », voire mâtiné de pop et de chanson française – ce dernier attirant surtout les jeunes des franges les plus favorisées des classes populaires et des classes moyennes. Prêter attention à ces distinctions permet de mettre en évidence la pluralité des goûts des jeunes des classes populaires, loin d'un conformisme qui suivrait docilement les prescriptions de l'industrie musicale. À la marge du rap, les ados écoutent ainsi de la pop coréenne (*k-pop*), de la chanson française, de la musique traditionnelle, de l'électro algérienne… Si les goûts musicaux sont principalement construits au sein de la socialisation entre pairs, ils sont aussi influencés par la famille et son histoire migratoire.

Enfin, l'enquête a permis de mettre en évidence les modalités de consommations et d'écoute les plus mises en œuvre par les ados des classes populaires. Ces derniers se distinguent par un usage intensif des applications musicales disponibles sur téléphone (« *apps* ») via lesquelles ils accèdent à leur musique en *streaming* (YouTube, Spotify, Deezer…). On note aussi l'importance de l'écoute collective entre pairs au moyen de baffles miniatures. Ici, on retrouve le rôle central des espace urbains aménagés dans les pratiques culturelles juvéniles en QPV : les *city stades* et les zones de *street work out* sont les lieux les plus appréciés pour cette écoute partagée.

Des lectures « à soi » bien peu légitimes

Sans grande surprise, les jeunes rencontré·es dans les trois QPV déclarent ne pas aimer lire et ne le faire que très rarement. La lecture demeure la pratique culturelle la plus discriminante socialement. Cependant, au-delà de ces déclarations et de ces dégoûts affichés, quelques pratiques lectorales sont bien présentes. Elles témoignent de la distinction claire entre des lectures perçues comme légitimes mais déplaisantes (les lectures scolaires) et des lectures « pour soi » peu valorisées socialement et scolairement, mais investies avec un réel plaisir par les ados.

Contrairement aux pratiques sportives et aux goûts musicaux, les goûts lectoraux sont très différenciés selon le sexe. Du coté des garçons, la lecture plaisir s'attache principalement aux *mangas*, et dans une moindre mesure à la littérature jeunesse de *fantasy* et science-fiction. Si certaines filles investissent aussi les *mangas*, ce groupe a la particularité d'avoir une modalité de lecture qui lui est propre : la consommation via la plateforme collaborative Wattpad de « chroniques » romantiques, mais aussi de *fantasy* et de science-fiction. Les usages de Wattpad semblent surtout intenses pendant les années de collège et mériteraient une investigation complète. L'enquête suggère néanmoins que l'utilisation de cette plateforme décline avec l'avancée en âge et n'aboutit pas à des pratiques lectorales stables après le lycée.

Netflix et YouTube, plateformes reines de la consommation audiovisuelle

Cette enquête a d'abord permis de documenter les effets du basculement numérique pour les jeunes des classes populaires, en montrant comme l'avènement des médias sociaux, des plateformes de vidéos à la demande, du téléchargement et du *streaming* ont chamboulé la place de la télévision dans les foyers

modestes. Comme on l'a vu, le déclin de la télévision chez les jeunes des classes populaires doit cependant être nuancé, et la multiplication des supports audiovisuels dans les foyers n'empêche pas la télévision du salon de conserver une place centrale dans les habitudes familiales et pour les plus jeunes.

Côtés contenus, les consommations adolescent·es sont donc fortement déterminées par l'offre mise en avant sur les plateformes, et certaines séries et films « à la mode » s'érigent en incontournables. Filles comme garçons affichent une préférence marquée pour l'action et l'horreur – un genre dont le succès surprenant mériterait investigation. Notre enquête confirme aussi l'ampleur du « phénomène YouTube », puisque l'intégralité des ados déclare y regarder des vidéos, pour beaucoup de façon quotidienne. Les contenus ainsi consommés sont avant tout humoristiques et musicaux, et ce pour les deux sexes. Observés dans le détail, les usages de YouTube présentent néanmoins des spécificités genrées bien visibles : là où les garçons sont de grands consommateurs de vidéos sur le gaming et de contenus pédagogique (vulgarisation, documentaires…) les filles se tournent plutôt vers les contenus relatifs à la beauté et au *lifestyle*. Le premier aperçu qu'offre cette enquête est cependant nécessairement réducteur et ne permet en rien de saisir la complexité de usages juvéniles de YouTube : il confirme surtout l'intérêt d'enquêtes plus poussées sur ces pratiques.

Appropriation des pratiques créatives numérique mais distance aux institutions artistiques légitimes

Les loisirs artistiques les plus investis par les ados des QPV sont ceux qui relèvent de la création numérique (écriture, vidéo, photographie…), des arts plastiques (dessin) et de la musique (musique assistée par ordinateur, chant, instruments…). Conformément à la tendance nationale, ces loisirs sont bien plus présents et plus variés chez les filles, dont certaines pratiquent aussi les arts textiles et les travaux manuels. Les pratiques artistiques sont aussi celles pour lesquelles on observe les plus grands écarts entre nos 3 terrains : si près d'un tiers des jeunes de Bourgoin-Jallieu jouent d'un instrument ou chante, ce n'est pas du tout le cas des ados de Villejuif.

Dans tous les cas, ces loisirs sont pratiqués en dehors des institutions culturelles et artistiques et les adolescent·e·s des QPV demeurent exclu·e·s des activités traditionnelles et légitimes dans ce domaine. Cette exclusion est à la fois matérielle et symbolique. D'une part, les ressources limitées des familles entravent rapidement l'accès aux conservatoires ou aux cours d'arts. D'autre part, les ados ne s'identifient pas aux pratiques les plus légitimes (écrire, jouer du piano, peindre…) et perçoivent massivement la pratique artistique comme difficile, chronophage, trop coûteuse et au-delà de leur capacités – les déclarations d'incompétence ne manquent pas. Cela dit toute la distance qui sépare encore les jeunes des classes populaires de ces institutions culturelles.

« Sortir » en quartier politique de la ville : virées locales et rêves d'adrénaline

Pour nos trois terrains, les entretiens ont montré que les jeunes des QPV désignent prioritairement par « sorties » le fait de se détendre entre ami·e·s en allant au centre commercial pour flâner, faire du shopping, manger dans un fast-food et plus rarement aller au cinéma. Les centres commerciaux et restaurants locaux ou accessibles en transports en communs sont donc les premiers lieux investis lors de ces virées adolescentes.

Pour cette catégorie de pratiques aussi, la distance à la culture légitime et institutionnelle se fait fortement sentir. La fréquentation des lieux de spectacle, d'exposition et de patrimoine est extrêmement rare, souvent réduite à quelques sorties scolaires peu investies : aucun ado ne manifeste un intérêt pour ces activités. À ces lieux « ennuyants », les jeunes opposent des endroits qui promettent sensations fortes et amusement intense : parcs d'attraction, *bowling*, accrobranche, *lasergame*, *escape games*… Très attractifs, ces lieux sont néanmoins rarement fréquentés.

Pour finir, on peut souligner la place particulière qu'occupent les bibliothèques et médiathèques dans ces sorties adolescentes en QPV. Sur les trois terrains, les jeunes fréquentent et apprécient ces lieux, sans pour autant prendre part obligatoirement aux activités culturelles qu'il propose (emprunts d'ouvrages, lecture sur place, usages audiovisuels…). Ils les investissent avant tout comme des lieux de sociabilité – à l'image des *city stade* et de zones *de street work out*.

Les instances de socialisation[2]

Dans chacune des monographies qui composent ce rapport de recherche, nous nous sommes attachés à repérer les différentes influences qui construisent les goûts, pratiques et usages culturels de jeunes issus des mêmes conditions sociales et territoriales, c'est-à-dire résidant dans trois quartiers classés en politique de la ville : Dammarie les Lys Bourgoin-Jallieu et Villejuif.

Ces monographies ont été rédigées avec un plan commun, mais de manière complètement autonome. Pourtant, une lecture successive de celles-ci laisse apparaître des similitudes importantes. Les pôles de socialisation majeurs auxquels les jeunes sont exposés sont les mêmes : la famille, les pairs, l'école et les médias. Le facteur économique apparaît aussi comme un élément déterminant, leur peu de ressources économiques conditionne ces pratiques, les empêchant d'accéder à des loisirs ou pratiques culturelles qu'ils apprécient (cinéma, concert), loisirs (patin à glace, karting, bowling, etc.) ou sportives, notamment en club, et freine leur mobilité en général.

L'imprégnation des goûts familiaux

Le poids du père, et plus encore de la mère, pèse sur les goûts culturels des jeunes de manière décisive. D'abord en raison du vif attachement à leurs parents réitéré sur les trois territoires. Ce fort attachement est accompagné d'un sentiment de solidarité à toute épreuve et à la difficulté de formuler des jugements sur la vie des parents et encore plus sur leurs goûts. Cette solidarité se lit aussi dans l'aide que les jeunes apportent à leur parent sur le plan de la vie quotidienne – ménage, courses, surveillance des frères et sœurs, aide au traitement des papiers administratifs, quand de nombreux parents ne savent ni lire ni écrire en français. Cette forte influence socialisatrice semble éteindre, dans la majorité des cas, toute remise en question des parents par les jeunes.

Les influences culturelles des parents se lisent de différentes manières. Le fait que la plupart des jeunes ont du mal, dans un premier temps, à décrire les goûts musicaux, télévisuels et les loisirs parentaux montre aussi qu'ils perçoivent leurs parents comme avant tout occupés par un travail pénible, la bonne marche de la maison et l'éducation des enfants pour ce qui est des mères, donc loin de tous plaisirs et loisirs. Au cours

[2] Partie rédigée par Chantal Dahan.

des entretiens, la relance des questions amène des réponses plus précises. Mais leur incapacité à identifier spontanément le « bain culturel » dans lequel évoluent leurs parents semble aussi cristalliser leur propre difficulté à considérer l'existence de celui-ci, qui s'impose ainsi à eux, comme étant « naturel ».

Pourtant, l'importance de cette influence est loin d'être négligeable. On voit bien comment les jeunes répètent les mêmes goûts et dégoûts. En ce qui concerne les dégoûts, comme leurs parents, les jeunes sont très éloignés de la culture légitime : la lecture, le théâtre, les musées – et, dans une moindre mesure, les visites de monuments qui semblent y échapper en partie.

En ce qui concerne la transmission de la lecture, les résultats sont mitigés. Si les parents, en l'occurrence plutôt les mères, nous disent les enquêtés, aiment lire, les enfants pourront se tourner vers la lecture que ce soit sur la demande expresse de leur mère ou au gré des socialisations amicales.

La passion du sport, plus souvent collectif, pour les garçons mais aussi pour les filles, constitue une activité valorisée par les parents. Le sport occupe donc une grande place dans la vie des jeunes, même s'ils le pratiquent en partie hors des clubs. Si, à plusieurs reprises le coût du club est évoqué comme un empêchement, on peut faire l'hypothèse qu'il y a aussi un plaisir des adolescents à échapper à toute institution et à rester dans des pratiques informelles. On remarquera aussi que le football ou la boxe n'est plus l'apanage des garçons : les filles s'y sont mises également.

Les goûts musicaux des parents sont des marqueurs identitaires et évoquent les racines familiales. Quand les parents sont étrangers ou d'origine étrangère, ils maintiennent les liens avec la culture d'origine notamment en écoutant de la musique « du pays ». Les jeunes connaissent bien « cette musique », en écoutent avec eux, même s'ils n'y adhèrent pas systématiquement. Ces musiques sont un facteur d'enrichissement subjectif pour les jeunes ; elles facilitent et préparent leur goût pour les musiques hybrides qui s'en inspirent (à l'image du rap italien, du raï, Bollywood, Nollywood) comme un héritage cosmopolite retravaillé.

Quand les parents sont nés en France, c'est la « musique de vieux » qu'ils affectionnent. C'est-à-dire essentiellement du rock, du métal ou de la variété française… que les jeunes aiment bien aussi partager avec eux, sans nécessairement les considérer comme les meilleurs titres de leur répertoire.

On peut lire, dans les réponses des enquêtés, le rôle majeur de la mère dans la transmission des goûts. Sa présence plus importante dans l'espace domestique entraîne une grande proximité avec les jeunes, ainsi que des échanges quotidiens. Mais cette transmission est aussi ascendante : la plupart des jeunes initient leur mère à leurs propres goûts, en majorité du rap, que celle-ci adopte éventuellement à condition « qu'il soit doux et évite les gros mots » !

La proximité avec le père est moins présente dans les discours. Du fait sans doute des horaires décalés et de la pénibilité de leur travail, qui réduisent leur disponibilité, la relation apparaît moins directe - mais pas moins intense. Des récits de promenade en commun, de partage de films, d'évènement sportif ou de restaurant ne sont pas rares. On observe que la transmission du père s'exerce sur ses filles et garçons. Une étude plus fine établirait si c'est d'une manière différenciée ou pas, mais à première lecture il semble que oui, même si on peut trouver des pères qui initient leur fille à la moto ou aux westerns. Les filles sont plus étroitement surveillées ; elles appartiennent à l'espace de la vie domestique et les garçons à l'espace du quartier et même au-delà. On remarque que plus les pères ont une profession pénible et

moins rémunérée, moins ils ont la disponibilité matérielle et mentale de lier des relations de proximité avec leurs enfants.

Malgré internet et les plateformes de vidéo à la demande, la télévision reste au cœur des activités culturelles dans les familles populaires. Regarder la télévision ensemble est le moment familial et culturel important. Ce sont dans ces moments que s'échangent des opinions et des discussions autour du choix du programme, effectué en général par les parents (plus souvent le père si les deux parents sont présents) et/ou par l'aîné des enfants. À l'adolescence, les jeunes regardent essentiellement la télévision en famille, ou avec les sœurs ou les frères, très rarement seuls. Les programmes relèvent de registres contrastés : films, séries, divertissements, télé réalité et peuvent aussi provenir des chaînes étrangères (via la TNT) liées au pays d'origine des parents. Ce sont autant d'occasions qui montrent une ritualisation des moments télés pour la famille, qui se réunit autour et qui témoigne d'une socialisation diffuse, d'une socialisation par imprégnation entraînant l'acquisition du goût, notamment pour des divertissements tels que *Koh Lanta, les Anges ou Touche pas à mon post*, les émissions de grande écoute en général.

Il nous a semblé intéressant de nous pencher aussi sur les interdits ou les valeurs portés par les parents, en effet ceux-ci déterminent aussi culturellement la perception du monde des jeunes. Ces derniers mentionnent des interdits ayant trait en grande partie à leurs fréquentations, mais moins les conseils ou devoirs ayant trait à l'école ou à l'obligation de bien travailler pour accéder à un meilleur statut. Que ce soit à Dammarie Les Lys ou à Bourgoin-Jallieu, la surveillance de la vie scolaire par les parents est rarement évoquée par les jeunes. Ce point semble pourtant entrer en contradiction avec les connaissances de ce milieu (Siblot *et al.,* 2015) où les parents sont réputés porter plus d'attention à la vie scolaire. Peut-être que, pour les jeunes, l'inquiétude des parents qui se focalisent beaucoup sur les mauvaises fréquentations et la possibilité d'une déviance dans la délinquance « écrase » d'une certaine manière les préventions scolaires. La cigarette, l'alcool et la drogue constituent par ailleurs des interdits explicites majeurs.

Le contrôle des parents ne porte pas sur les loisirs ou les activités culturelles de leurs enfants. Ils leur laissent une relative autonomie dans les sorties – quoique moins pour les filles que pour les garçons, surtout la nuit –, ils surveillent avec qui ils sont et quand ils rentrent, notamment avec l'appui des nouvelles technologies (surveillance grâce au texto). Tant que ces goûts culturels ne signifient pas un changement fort de mode de vie, de groupe de pairs, de normes ou autres, les parents n'interviennent pas.

L'initiation aux goûts par la fratrie

L'importance de la fratrie dans la construction des goûts ou la découverte de nouvelles ressources culturelles est également soulignée dans les trois monographies. Se détache le rôle essentiel de l'aîné : le grand frère ou la grande sœur, qui a notamment pour rôle de veiller sur la fratrie parfois de s'en occuper et qui initie aussi à de nouveaux goûts. Dans les familles comprenant plusieurs enfants, la place spécifique que chacun occupe dans la fratrie est intéressante à étudier quant à ce qu'elle définit des modes différents de découverte des goûts et pratiques culturels. Les plus jeunes bénéficient des pratiques des plus grands qu'ils observent longuement, mais on peut aussi noter, à l'inverse, le rôle des plus jeunes qui initient les plus grands à de nouvelles ressources (morceaux de musique, nouveau jeu vidéo ou nouvelle série).

Les pairs et la diffusion de normes

À la question de savoir si les jeunes s'entourent d'ami·e·s qui ont les mêmes goûts, on peut répondre cela dépend de l'âge : si pendant les années collèges « qui se ressemble s'assemble », c'est bien moins vrai par la suite. En effet, les enquêtes menées sur les trois territoires mettent en évidence qu'avec l'avancée en âge au cours de l'adolescence, les jeunes acceptent plus volontiers d'avoir et d'assumer leurs propres goûts culturels et même de reconnaître ceux des autres parfois divergents. Ces temps de découverte ne signifieront pas pour autant mécaniquement une adhésion au goût des autres.

Au collège – qui se trouve souvent dans leur quartier –, des goûts dominants viennent cimenter la bande de copines ou de copains. Il y a les émissions qu'il faut avoir vues, les musiques qu'il faut écouter, les jeux vidéo qu'il faut avoir au moins testés…. « Ainsi, les sociabilités encadrent directement la réception des œuvres et produits culturels, dans le sens ou peu de consommations se font sans être évoquées par la suite avec le groupe de pairs, au sein duquel les points de vue sur les artistes, paroles, personnages vont être échangés. », comme le constate Emmanuelle Guittet dans l'étude sur Villejuif.

Dans les récits des adolescents, l'écoute de la musique constitue, de loin, la pratique la plus courante et la plus intense. Les jeunes vivent dans une forte sociabilité locale, où ils échangent beaucoup à travers ce support et ses contenus. La musique est souvent diffusée dans le quartier, en extérieur, au milieu des groupes de pairs, via une enceinte sans fil. À chaque moment correspond un type de musique, son « ambiance », selon que l'on se trouve en groupe, en petit groupe, en amoureux ou encore tout seul. Sur les trois territoires, la musique la plus écoutée est le rap, bien que le rap regroupe en réalité une forte diversité de styles. Les filles écoutent plus facilement du RnB que les garçons. Les adolescent·e·s écoutent les artistes mis en avant par l'industrie musicale, plutôt français qu'américains, mais pas seulement. Ils écoutent des musiciens moins connus dont les musiques se passent entre pairs et aussi des artistes locaux, beaucoup moins connus. S'ils écoutent du rap, du RnB français c'est que ces musiques racontent leur histoire – « parce que cela raconte notre vie dans les quartiers, la misère, le racisme, les relations amoureuses » – sans oublier les relations difficiles avec la police. Cette attention aux récits de leur vie, celle qu'ils vivent, on la retrouve aussi dans l'intérêt qu'ils portent aux films « sur les cités » et aussi dans l'intérêt que majoritairement les filles portent aux chroniques publiées sur Wattpad, écrites par des amateurs, mais qui relatent « les choses vraies d'ici ». L'ensemble de ces récits constituent un récit collectif dans lequel les jeunes trouvent du plaisir et des représentations dans lesquelles ils peuvent se reconnaître.

Cette recherche a été menée dans des quartiers populaires, où les collèges que les jeunes fréquentent sont généralement situés dans ou près d'un quartier classé en politique de la ville, où les milieux sociaux sont très homogènes. On y observe aussi une homogénéité culturelle : chacun doit afficher son intérêt pour des goûts musicaux communs à toute la génération (Pasquier, 2005). Il n'en va pas de même au lycée puisque les effets des orientations viennent redéfinir, dans une certaine mesure, les territoires et viennent perturber l'homogénéité sociale. Pour ceux qui sont scolarisés en série générale, les jeunes qui fréquentent le lycée sont d'origine sociale plus hétérogènes, les jeunes issus de quartiers plus enclavés sont ainsi initiés par les jeunes des lycées à des univers culturels et lectures souvent inédits.

Ces trois enquêtes menées dans des quartiers populaires montrent que les goûts juvéniles ne semblent pas découler strictement des territoires où les jeunes vivent ni être strictement liés à leur origine sociale : ils rejoignent celles des générations d'adolescents auxquelles ils appartiennent. C'est donc la passion

des mangas, de la K-pop, des jeux vidéo, des films d'action ou d'horreur qui les anime et toujours du rap, genre musical écouté par une majorité de jeunes, même si une étude plus fine permettrait sans doute de distinguer la réception des différents raps selon l'origine sociale.

L'école, le lieu de résistance et des découvertes

Les années lycée peuvent constituer le lieu de découvertes de nouvelles ressources culturelles et sont donc un facteur de diversification des goûts des jeunes des quartiers populaires. Pour autant, il ne s'agit pas là obligatoirement d'une conséquence de l'enseignement ni de ses prescriptions !

Les jeunes expriment un rejet unanime de l'école au moins dans deux territoires sur les trois étudiés. Cette unanimité interroge. Est-ce un effet de l'âge des enquêtés pour lesquels il est de bon ton d'exprimer un rejet de l'école ? Car, encore une fois, les recherches tendent à prouver que les classes populaires ont été « gagnées » par la bonne volonté scolaire (Siblot *et al.,* 2015).

Si, par ailleurs, les difficultés scolaires de certains ou les problèmes d'intégration dans l'institution peuvent expliquer ce rejet, on le retrouve aussi chez les « bons » élèves. Le travail scolaire est présenté comme une corvée. Ce qui semble rejeté, c'est le travail scolaire qui apparaît trop abstrait, portant sur des domaines trop loin des préoccupations des élèves, « de la réalité ». Marlène Bouvet qui a enquêté à Bourgoin-Jallieu note ainsi que « […] des années de socialisation scolaire ne semblent pas suffire à gommer un rapport d'extériorité tangible à l'institution scolaire. Tout se passe comme si certains jeunes faisaient toujours l'expérience d'une logique d'action abstraite, d'un environnement cognitif et moral angoissant et exotique lorsqu'ils se livrent au travail scolaire. Ces paroles sont d'autant plus frappantes que, par ailleurs, elles proviennent d'adolescents assez réceptifs aux contenus scolaires, et qui ont intégré le lycée.

Ne peut-on pas interpréter cette homogénéité de ressentis négatifs comme la marque d'une résistance à un modèle culturel légitime en tension avec le modèle familial et ainsi la marque d'une fidélité à la culture d'origine. D'autant plus qu'une grande partie de ces jeunes sont nés à l'étranger ou sont de la seconde génération de l'immigration. Ne voyons-nous pas là tout simplement les effets de la massification scolaire qui ne se déroule pas sans contradictions, tensions, rejets… ?

Le motif du goût ou du dégoût d'une matière apparaît directement lié à la figure du professeur. Si celui-ci est « bon », voire charismatique, la matière qu'il enseigne devient très intéressante, voire passionnante, et déclenche par exemple la passion de la littérature. S'il est mauvais (ce qui semble, malheureusement, correspondre au jugement des adolescents dans un certain nombre de cas), son enseignement justifie l'absence d'intérêt et d'investissement de l'élève. Donc, « tout dépend du prof », et non de l'élève ; en outre, la conception selon laquelle la réussite aura lieu « coûte que coûte », telle qu'on la trouve dans les classes supérieures, semble étrangère à ces adolescent·e·s. Surtout si on les compare aux jeunes des classes sup qui sont à l'aise avec la culture scolaire et les profs, qui sont déjà socialisés à de nombreux pans de la culture légitime, à des personnalités culturelles statutaires (assister au concert d'un artiste, avoir un prof de musique particulier, etc.) qui sont donc moins impressionnés par les profs, moins charismatiques pour eux.

Nous insistons sur ce point car il semble bien que la transmission des goûts et pratiques culturelles pour les jeunes des milieux populaires dépende directement des liens forts tissés avec l'initiateur ou l'initiatrice (parents, fratrie, cousins, amis…)

Nous avons voulu savoir qu'elles étaient les matières préférées des jeunes et nous nous sommes aperçus qu'une matière, l'histoire, revenait souvent sans faire référence au professeur. Ce goût témoigne de l'importance de bien connaître l'histoire des hommes dans le temps et ainsi de mieux comprendre et interroger le présent. Une telle conception de la discipline est donc intériorisée en amont, à l'intérieur du cadre familial, ce qui peut fonctionner comme une forme de capital culturel facilitant – malgré les écarts de perspective « historiographiques » sur les faits – dans l'adhésion aux cours correspondants. La découverte et le désir d'intégrer un récit collectif et légitime qui raconte le monde n'est sans doute pas neutre pour ces élèves ; ce dernier s'éloigne ainsi des récits morcelés ou subjectifs et des fois confus qu'ils entendent par ailleurs. C'est une manière aussi, sans doute, de « refaire » communauté tous ensemble quelle que soit leur origine. Peut-être aussi que pour certains, cela vient combler le peu de connaissances sur l'histoire familiale, souvent tue car « difficile », traumatique, voire violente… (migration, conditions de vie très difficiles, humiliantes, voire drames familiaux).

Si l'on peut observer un élargissement des horizons culturels, grâce notamment aux relations amicales qui se nouent au lycée, les pratiques légitimes mises en avant par l'école ne trouvent pas toujours d'écho chez ces jeunes. La lecture obligatoire de livres, si elle donne lieu à de timides et pénibles tentatives d'appropriation, peut aussi donner lieu à des évitements nombreux, dont le plus classique consiste à lire le résumé sur internet. Le théâtre et les musées qu'ils découvrent à l'école demeurent des pratiques non familières. Il n'y a que les bibliothèques qui échappent à cette frilosité, d'abord parce qu'elles offrent la possibilité de lire des mangas que les jeunes n'ont pas les moyens de s'acheter, ensuite parce que nombre d'entre eux trouvent dans ces lieux la possibilité d'utiliser un ordinateur et de faire leurs devoirs. Ils disposent ainsi d'un lieu chaud et confortable, loin des parents et y donnent leur rendez-vous. Lorsqu'une relation privilégiée s'établit avec des bibliothécaires, une carrière de lecteur peut même naître, comme pour les filles de Dammarie-les-Lys qui ont créé un groupe de lecture.

Ces pratiques dites « légitimes » sont pourtant parfois appréciées par certains jeunes. Dans ce cas se pose immédiatement pour eux la question de goûts difficiles à partager avec les copains – et dès lors abandonnés. Les jeunes qui apprécient le théâtre ou aller au musée se demandent immédiatement : « Mais qui va vouloir y aller avec moi ?» Une pratique culturelle doit nécessairement être partagée par le groupe pour se développer. En effet, être ensemble et partager constituent le ressort de toutes les pratiques. C'est dans l'intense sociabilité que se découvrent, circulent les connaissances, les informations et les biens culturels.

Des médias omniprésents

À l'influence des parents, des amis et à celle relative de l'école, il faut ajouter bien sûr la présence continue des médias, d'internet, de YouTube, des réseaux sociaux, etc. Les jeunes sont « connectés » en permanence avec leur smartphone. « Dominique Pasquier estime que les jeunes disposent d'une "culture prolixe" regroupant entre autres de la musique, des jeux vidéo, des émissions, des magazines, des salons de discussion sur Internet, le tout excluant les parents qui ont perdu le contrôle au profit de l'univers marchand et excluant aussi la culture scolaire qui semble déconnectée de l'univers social commun des adolescents. » (Martet, 2010.) C'est donc en ayant accès à cette « culture prolixe » que les jeunes des quartiers populaires se construisent des connaissances sur un mode autodidacte, sans que ce savoir ne soit « reconnu » ni « établi » institutionnellement.

Conclusion

Cette étude qualitative avait pour ambition d'apporter une connaissance plus fine des goûts, pratiques et usages culturels des jeunes en milieu populaire. Nous voulions mettre en lumière ces multiples activités illustrant à quel point « même dominée, une culture fonctionne encore comme une culture » (Grignon, Passeron, 2015). Les intenses sociabilités auxquelles cette culture donne lieu dans leur environnement, permettant de souder le groupe social en témoignent.

Nous voulions aussi nous éloigner d'une approche légitimiste de la culture, qui laisse dans l'ombre les pratiques populaires qualifiées par leur manque par rapport à la culture légitime. Il était ainsi question de rendre visibles les rapports que les jeunes issus des classes populaires entretiennent à la culture au sens large.

Pratiques populaires ou générationnelles ou même parfois légitimes, les adolescents enquêtés ont une grande appétence envers la/les musiques, la connaissance des mondes artistiques qu'ils préfèrent, les films, les séries, les jeux vidéo. L'importance de ces pratiques sur la socialisation des jeunes n'est pas spécifique aux milieux populaires, en effet les adolescents en général sont ceux qui pratiquent le plus (Donnat, 2011). L'univers artistique et culturel constitue un espace de socialisation et de construction des identités pour les jeunes, qui crée des affinités. Les adolescents trouvent dans les biens culturels de quoi affirmer leur goût, leur identité et leur place dans la communauté de pairs (Dahan, 2013).

En ce qui concerne les jeunes issus des milieux populaires que nous avons enquêtés, on a vu que le poids de l'origine sociale et des capitaux culturels des parents reste important dans l'adhésion des adolescents aux différentes pratiques culturelles ou à celles prescrites par les institutions légitimes. La fidélité aux cultures d'origine est sans doute un facteur important de résistance à l'école. Nous avons vu combien la transmission des pratiques culturelles, légitimes ou pas, se fait uniquement par l'intermédiaire de « liens forts » : les parents, les pairs, mais aussi les enseignants sont des prescripteurs culturels à condition qu'un lien affectif, voire charismatique, les relie à eux. La transmission de la culture familiale, la transmission des ressources culturelles par les pairs mais aussi la transmission à l'école, en ce qui concerne les pratiques légitimes, ne s'exerce que si le « prof est bon ». On peut émettre l'hypothèse que dans les classes populaires, les liens sociaux se fondent sur une plus grande proximité des pratiques et des goûts. Cette situation permet plus difficilement qu'à d'autres niveaux de l'échelle sociale le développement des nouveaux centres d'intérêt et donc une éventuelle diversification des pratiques de loisirs des jeunes (Legon, 2011). Sauf qu'au hasard de l'imprégnation avec les cultures traditionnelles de familles multiculturelles, des rencontres avec des amis qui n'ont pas tous les mêmes goûts, des médias qui permettent de construire des connaissances expertes de différents domaines culturels, mais aussi d'enseignants qui arrivent à les initier à d'autres savoirs, des liens se nouent avec une partie des jeunes qui s'ouvrent alors à des pratiques plus hétérogènes.

Cette étude a ainsi permis de mettre en avant la diversité de pratiques des jeunes issus de milieux populaires et de tempérer une vision par trop « univore » de leurs pratiques. Elle a permis aussi de revenir sur l'opposition classique entre le savant et le populaire en mettant en lumière combien des pratiques populaires peuvent être savantes. Le fait d'avoir des parents d'origines différentes influence et diversifie le répertoire des genres musicaux écoutés, des séries regardées et des langues parlées. Les jeunes prennent ainsi connaissance et cultivent un savoir sur des musiques traditionnelles qui existent de

l'Europe à l'Afrique du nord ou de l'ouest, à l'Asie, des États-Unis à l'Amérique du Sud, grâce notamment au rap qui s'inscrit dans des traditions populaires revisitées (chaque pays ayant un rap qui lui est propre).

Il y a aussi les savoirs construits hors des canaux des institutions légitimes comme l'école, souvent grâce aux médias qui fournissent des multiples ressources permettant de construire un avis expert nourri par la passion d'un goût. Nous prendrons l'exemple des mangas affectionnés par les jeunes des milieux populaires, qui déclenchent un désir de savoir et de comprendre pouvant aller jusqu'à se familiariser avec le japonais pour comprendre les animés pas encore sous-titrés. Il est d'ailleurs intéressant de constater qu'on peut trouver ces manganophiles parmi les jeunes issus de toutes les classes sociales.

Nous serions donc plutôt d'accord pour dire que « l'omnivorisme cosmopolite » (Peterson, 2004) tend à devenir la règle dans toutes les pratiques générationnelles où l'on constate le recul de la culture consacrée (Donnat, 2002 ; Pasquier, 2005) et la montée en puissance d'une culture plus hétéroclite.

Bibliographie

ARCEP et CREDOC, 2015, *Baromètre du numérique*.

Authier, J.-Y., Collet, A., Lehman-Frisch, S., Mallon, I., 2014, « Une transition invisible : les apprentissages différenciés de l'autonomie spatiale par les enfants en fin d'école primaire (quartiers bourgeois/quartiers populaires) », 18e colloque international de l'Aidelf, « Trajectoires et âges de la vie », Bari (Italie).

Avenel, C., 2006, « Les adolescents et leur cité, dans les "quartiers" », *Enfances Psy*, n°33, p. 124-139.

Avril C., 2014, *Les aides à domicile. Un autre monde populaire*, Paris, La Dispute.

Azam, M., Grossetti, M., Laffont, L., Tudoux, B., 2018, « Choix musicaux, modes de découverte et contextes d'écoute. Une typologie des univers musicaux des 15-25 ans », *Sociologie*, n°4, vol. 9, p. 343-360.

Balleys Claire, 2015, *Grandir entre adolescents : à l'école et sur internet*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.

Balleys, C., 2017, *Socialisation adolescente et usages du numérique. Revue de littérature*, Rapport d'étude de l'INJEP.

Bastard I., 2018, « Quand un réseau confirme une place sociale », *Réseaux*, n°208-209, p. 121 145.

Bastard I., Bourreau M., Maillard S., Moreau F., 2012, « De la visibilité à l'attention : les musiciens sur Internet », *Réseaux*, n° 175, p. 19 42.

Baudelot C., Cartier M., Detrez C., 1999, *Et pourtant ils lisent…*, Paris, Le Seuil.

Baudelot C., Establet R., 2006, *Allez les filles !*, Paris, Points.

Beauchemin C., Hamel C., Simon, P. (dir.), 2016, *Trajectoires et origines : Enquête sur la diversité des populations en France*, Paris, INED.

Beaud S., 2003, *80 % au bac… et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, La Découverte.

Beaud S., 2018, *La France des Belhoumi. Portraits de famille (1977-2017)*, Paris, La Découverte.

Becker H. S., 1985, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, A.-M. Métailié

Bernstein B., 1975, *Langage et classes sociales : codes sociolinguistiques et contrôle social*, Paris, Minuit.

Beuscart J.-S., 2008, « Sociabilité en ligne, notoriété virtuelle et carrière artistique. Les usages de MySpace par les musiciens autoproduits », *Réseaux*, n° 152, p. 139 168.

Bidart C., 1996, « Les jeunes et leurs petits mondes: relations, cercles sociaux, nébuleuses », *Cahiers de la MRSH*, n° 5, p. 57-76.

Bidart C., 1997, *L'amitié, un lien social,* Paris, La Découverte.

Bidart C., 2013, « Les âges de l'amitié. Cours de la vie et formes de la socialisation », *Transversalités*, n° 113, p. 65 81.

Blanchard S., Hancock C., 2017, « Enjeux de genre et politiques urbaines : les enseignements d'une recherche à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis) », *Géocarrefour*, n° 91.

Bourdieu P., 1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.

Bourdieu P., 1992, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire de Pierre Bourdieu*, Paris, Le Seuil.

Bourdieu P., Darbel A., 1966, L'amour de l'art. Les musées d'art européens et leur public, Paris, Minuit.

Bourdieu P., Passeron J.-C., 1970, *La reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Minuit.

Breviglieri, M., 2007, « L'arc expérientiel de l'adolescence : esquive, combine, embrouille, carapace et étincelle… », *Éducation et Sociétés*, n° 19, p. 99-113.

Buiatti, Marion. 2014. « Les musiques urbaines à l'honneur pour la Fête de la musique 2014 », 20 minutes, juin 12.

Burgess I., Edwards A., Skinner J., 2003, « Football Culture in an Australian School Setting: The Construction of Masculine Identity », *Sport, Education and Society*, n° 2, vol. 8, p. 199-212.

Cardon, D., 2015, *À quoi rêvent les algorithmes ? Nos vies à l'heure des big data*, Paris, Le Seuil.

Cardon D., Fouetillou G., Roth C., 2014, « Topographie de la renommée en ligne », *Réseaux*, nº 188, p. 85-120.

Cartier M., 2012, « Le caring, un capital culturel populaire ?: À propos de *Formations of Class & Gender* de Beverley Skeggs », *Actes de la recherche en sciences sociales*, nº 191-192, p. 106-113.

Caruso A., 2018, « La pratique sportive licenciée : les habitants des quartiers prioritaires pratiquent deux fois moins de sport dans le cadre d'une fédération », in *Rapport annuel 2018 « Emploi et développement économique dans les quartiers prioritaires », tome II – Fiches thématiques*, Paris, Commissariat général à l'égalité des territoires, p. 32-33.

Cayouette-Remblière, J., 2015, « De l'hétérogénéité des classes populaires (et de ce que l'on peut en faire) », *Sociologie*, nº4, vol. 6, p. 377-400.

Cicchelli, V., Octobre, S., 2017, *L'amateur cosmopolite : goûts et imaginaires culturels juvéniles à l'ère de la globalisation*, Paris, La Documentation française.

Clair I., 2012, « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*, nº 60, p. 67 78.

Clair, Isabelle, 2008, *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Colin.

Coavoux S.l, 2012, « Introduction. Des classes sociales 2.0 ? », *RESET. Recherches en sciences sociales sur Internet*, nº 1.

Coavoux S., 2019, « Les jeux vidéo chez les adolescents en France. Une approche quantitative », in Berry V., Andlauer L. (dir.), *Jeu vidéo et adolescence*, Québec (Canada), Presses universitaires de Laval, p. 15-30.

Collovald A., Neveu E., 2013, *Lire le noir : enquête sur les lecteurs de récits policiers*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Connell, R., 2014, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam.

Coulangeon P., 2007, « Les loisirs des populations issues de l'immigration, miroir de l'intégration », *Revue française des affaires sociales*, nº 2, p. 83-111.

Coulangeon P., 2010, *Sociologie des pratiques culturelles*, Paris, La Découverte.

Coulangeon P., 2011, *Les métamorphoses de la distinction. Inégalités culturelles dans la France d'aujourd'hui*, Paris, Grasset.

Court M., Henri-Panabière G., 2012, « La socialisation culturelle au sein de la famille : le rôle des frères et sœurs », *Revue française de pédagogie*, nº179, p. 5 16.

Court M., 2018, « Des enfants distingués, Goûts vestimentaires et distinction sociale dans les familles de classes moyennes et supérieures », *Enfances Familles Générations, Revue interdisciplinaire sur la famille contemporaine* [en ligne], nº 31.

Coville, M., 2016, La construction du jeu vidéo comme objet muséal : *le détournement d'un objet culturel et technique de son cadre d'usage initial et son adaptation au contexte muséal : étude de cas dans un centre de sciences*, Thèse de doctorat en art et sciences de l'art, Université Paris I Panthéon Sorbonne.

Dahan C., 2013, « Les adolescents et la culture », *Cahiers de l'action*, nº38, p. 9-20.

Damian-Gaillard, B., 2011, « Les romans sentimentaux des collections Harlequin : quelle(s) figure(s) de l'amoureux ? Quel(s) modèle(s) de relation(s) amoureuse(s) ? », *Questions de communication*, nº20, vol. 2, p. 317-336.

Darmon M., 2006, *La socialisation*, 1re édition, Paris, Armand Colin.

Darmon M., 2016, *La socialisation*, 3e édition, Paris, Armand Colin.

Davies, R., 2017, « Collaborative Production and the Transformation of Publishing: The Case of Wattpad », in J. Graham, A. Gandini (dir.), *Collaborative Production in the Creative Industries*, London, University of Westminster Press, p. 51-67.

Déchaux J.-H., 2007, « L'entraide familiale au long de la vie », *Informations sociales*, nº 137, p. 20 30.

Delaporte C., 2015, *Le genre filmique : cinéma, télévision, internet*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.

Détrez, C., 2011, « Des shonens pour les garçons, des shojos pour les filles ? », *Réseaux*, nº 4, p. 165-186.

Détrez C., 2014, *Sociologie de la culture*, Paris, Armand Colin.

Détrez C., 2014, « Les loisirs à l'adolescence : une affaire sérieuse », *Informations sociales*, n°181, p. 8 18.

Détrez, C., 2016, « « Avoir la classe, avoir bon genre » : déterminisme(s) et pratiques culturelles adolescentes contemporaines », *Socio. La nouvelle revue des sciences sociales*, n°6, p. 65-80.

Détrez C., Vanhée O., 2012, *Les Mangados : lire des mangas à l'adolescence,* Paris, Éditions de la BPI.

Donnat O., 2002, « L'évolution des pratiques culturelles », in *Données sociales 2002-2003*, Paris, INSEE.

Deville, J., 2007, « Jeunes filles "invisibles" dans les quartiers populaires », *Espaces et sociétés*, n° 128-129, p. 39-53.

Donnat O., 2008, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, La Découverte, Paris.

Donnat O., 2011, « *Pratiques culturelles, 1973-2008. Dynamiques générationnelles et pesanteurs sociales* », *Culture études* n° 7, p. 1-36.

Dubet F., 1987, *La galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard.

Duret P., 1999, *Les jeunes et l'identité masculine*, Paris, Presses universitaires de France.

Duret, P., 2012, *Sociologie du sport*, Paris, Presses universitaires de France.

Eloy F., 2015, *Enseigner la musique au collège : Cultures juvéniles et culture scolaire*, Paris, Presses universitaires de France.

Evans C., 2011, *Lectures et lecteurs à l'heure d'Internet : livre, presse, bibliothèques*, Paris, Cercle de la librairie.

Faure S., Thin D., 2019, *S'en sortir malgré tout: parcours en classes populaires*, Paris, La Dispute.

Flichy P., 2010, Le sacre de l'amateur. Sociologie des passions ordinaires à l'ère numérique, Paris, Le Seuil.

François, S., 2010, « Slash, Yaoi, Boy's Love : subversion ou renouveau du romantisme chez les adolescentes ? », *Lecture Jeune*, n° 136.

François, S., 2017, « La romance à la carte ? Plateformes d'écriture et communautés en ligne », *Lecture Jeunesse*, n°162.

Galland O., 2006, » Les évolutions de la transmission culturelle. Autour des espaces et des réseaux d'appartenance », *Informations sociales,* n° 134, p. 54-65.

Galland O., Roudet B. (dir.), 2012, *Une jeunesse différente ? Les valeurs des jeunes Français depuis 30 ans*, Paris, La Documentation Française.

Garcia, M.-C., Fraysse, M., 2019, « Les Thug love : des "romans sentimentaux" à l'épreuve du genre, de la classe et de la race », *Genre en séries*, n° 9.

Gire F., Pasquier D., Granjon F., 2007, « Culture et sociabilité », *Réseaux*, n° 145-146, p. 159 215.

Glevarec H., 2009, *La culture de la chambre. Préadolescence et culture contemporaine dans l'espace familial*, Paris, La Documentation française.

Glevarec, H., Pinet, M., 2013, « De la distinction à la diversité culturelle. Éclectismes qualitatifs, reconnaissance culturelle et jugement d'amateur », *L'année sociologique*, n° 2, vol. 63, p. 471-508.

Goffman E., 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne 1 : La présentation de soi*, Paris, Minuit.

Goffman E., 1975, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Minuit, Paris.

Goulet V., 2015, *Médias et classes populaires : Les usages ordinaires des informations*, Bry-sur-Marne, INA.

Granjon F., Combes C., 2007, « La numérimorphose des pratiques de consommation musicale », *Reseaux*, n° 145-146, p. 291 334.

Granovetter M. S., 1973, « The strength of weak ties », *American Journal of Sociology*, n° 6, vol. 78, p. 1360-1380.

Grignon C., Passeron J.-C., 2015, *Le savant et le populaire : misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Le Seuil.

Guénif Souilamas N., 2000, *Des Beurettes aux descendantes d'immigrants nord-africains*, Paris, Grasset.

Guittet E., 2018, *Lecteurs et lectrices de romans face à la prescription littéraire : une enquête sociologique sur les choix de lecture à l'ère numérique*, Thèse de sociologie, Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3.

Haegel F., 2005, « Réflexion sur les usages de l'entretien collectif », *Recherche en soins infirmiers*, n° 83, p. 23-27.

Hakim C., 2011, *Honey Money: The Power of Erotic Capital*, Londres (Royaume-Uni, Allen Lane.

Hoggart R., 1970, *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Minuit.

Hugree C., Penissat É., Spire A., 2017, *Les classes sociales en Europe. Tableau des nouvelles inégalités sur le vieux continent*, Marseille, Agone.

Karpik L., 2007, *L'économie des singularités,* Paris Gallimard.

Katz E., Lazarsfeld P., 2008, *Influence personnelle : Ce que les gens font des médias*, Paris, Armand Colin.

Lahire B., 1993, *Culture écrite et Inégalités scolaires. Sociologie de l« échec scolaire » à l'école primaire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.

Lahire B., 1995, *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Gallimard, Paris.

Lahire B., 2004, *La culture des individus*, Paris, La Découverte.

Lahire B., 2005, « Misère de la division du travail sociologique : le cas des pratiques culturelles adolescentes », *Éducation et Sociétés,* n° 16, vol. 2, p. 129-136.

Lahire B., 2006, La culture des individus : dissonances culturelles et distinction de soi, Paris, La Découverte.

Lahire B., 2008, *La raison scolaire : École et pratiques d'écriture, entre savoir et pouvoir*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Lahire B. (dir.)., 2019, *Enfances de classe: de l'inégalité parmi les enfants, Paris, Le Seuil.*

Lasch A. (dir.). 2019, *L'économie de la production musicale 2019*, SNEP.

Le Guern P. (dir.), 2016, *Où va la musique? : numérimorphose et nouvelles expériences d'écoute*, Paris, Presses des Mines.

Le Pape M.-C., 2006, « Les ambivalences d'une double appartenance : hommes et femmes en milieux populaires », *Sociétés contemporaines*, n°62, p. 5-26.

Legon T., 2011, « La force des liens forts : culture et sociabilité en milieu lycéen », *Réseaux*, n°165, p. 215-248.

Legon T., 2014, *La recherche du plaisir culturel : la construction des avis a priori en musique et cinéma chez le public lycéen*, Thèse de doctorat en sociologie, Paris, EHESS.

Lepoutre, D., 1997, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob.

Lizé, W., 2004, « Imaginaire masculin et identité sexuelle. Le jeu de rôles et ses pratiquants », *Sociétés contemporaines*, n°55, vol. 3, p. 43-67.

Loux F., 1979, *Le corps dans la société traditionnelle : pratiques et savoirs populaires*, Paris, Berger-Levrault.

Macé, É., 1993, « La télévision du pauvre. Sociologie du "public participant" : une relation "enchantée" à la télévision », *Hermès,* n°11-12, p. 159-175.

Martet S., 2010, *Pratiques culturelles et représentations de la culture chez les adolescents*, Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal.

Maruéjouls É., 2011, « La mixité à l'épreuve des loisirs des jeunes dans trois communes de Gironde », *Agora débats/jeunesses,* n° 59, p. 79-91.

Mauger G., 2006, Les bandes, le milieu et la bohème populaire: études de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires (1975 - 2005), Paris, Belin.

Mercklé P., Octobre S., 2012, « La stratification sociale des pratiques numériques des adolescents », *RESET. Recherches en sciences sociales sur Internet*, n°1.

Mignon P.,Truchot G., 2002, *Les pratiques sportives en France*, Paris, Ministère des sports INSEP.

Millet M., Thin D., 2005, *Ruptures scolaires. L'école à l'épreuve de la question sociale*, Paris, Presses universitaires de France.

Mohammed M., 2011, *La formation des bandes de jeunes : entre la famille, l'école et la rue*, Paris, Presses universitaires de France.

Mozziconacci, V., 2015, « Jouer et dégenrer », in F. Lignon (dir.), *Genre et jeux vidéo,* Toulouse, Presses universitaires du Midi, p. 140-150.

Neveu É., 2013, « Les sciences sociales doivent-elles accumuler les capitaux ? », *Revue française de science politique*, nº 2, vol. 63, p. 337-358.

Noël S., Pinto A., 2018, « Indé *vs* Mainstream », *Sociétés contemporaines*, nº 111, p. 5-17.

Octobre S., 2004, *Les loisirs culturels des 6-14 ans*, Paris, La Documentation française.

Octobre S., 2013, « La transmission culturelle à l'ère digitale », *L'Observatoire*, nº 42, p. 98-101.

Octobre S., 2014, *Deux pouces et des neurones. Les cultures juvéniles à l'ère numérique*, Paris, La Documentation française.

Octobre S., Berthomier N., 2011, « L'enfance des loisirs. Éléments de synthèse », *Culture études,* nº 6, p. 1-12.

Octobre S., Détrez C., Mercklé P., Berthomier N., 2010, *L'enfance des loisirs : Trajectoires communes et parcours individuels de la fin de l'enfance à la grande adolescence*, Paris, La Documentation française.

Octobre S., Jauneau Y., 2008, « Tels parents, tels enfants ? », *Revue française de sociologie*, nº 4, vol. 49, p. 695 722.

Oppenchaim N., 2011, *Mobilité quotidienne, socialisation et ségrégation : une analyse à partir des manières d'habiter des adolescents de zones urbaines sensibles*, Thèse de doctorat de sociologie, Université Paris-Est.

Oppenchaim, N., 2017, *Adolescents de cité : l'épreuve de la mobilité*, Tours, Presses universitaires François Rabelais.

Palheta,- U., 2011, « Le collège divise. Appartenance de classe, trajectoires scolaires et enseignement professionnel », *Sociologie,* nº 4, vol. 2, p. 363-386.

Pan Ké Shon, J.-L., 2009, « Ségrégation ethnique et ségrégation sociale en quartiers sensibles », *Revue francaise de sociologie,* nº 3, vol. 50, p. 451-487.

Parmentier P., 1986, « Les genres et leurs lecteurs », *Revue française de sociologie*, nº 3, vol. 27, p. 397-430.

Pasquali P., 2014, *Passer les frontières sociales : comment les filières d'élite entrouvrent leurs portes*, Paris, Fayard.

Pasquier D., 1999, *La culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescentes*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

Pasquier D., 2005, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement.

Pasquier D., Beaudoin V., Legon T., 2014, *« Moi, je lui donne 5/5. » Paradoxes de la critique amateur en ligne*, Paris, Presses des Mines.

Pasquier, D., 2018, *L'Internet des familles modestes. Enquête dans la France rurale,* Paris, Presses des Mines.

Paugam S., 1991, *La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté*, Paris, Presses universitaires de France.

Perrenoud P., 2018, *Métier d'élève et sens du travail scolaire*, Paris, ESF.

Perronnet, C., 2017, « Du côté des garçons : loisirs et construction de l'identité genrée à travers les sociabilités familiales et amicales masculines en milieux populaires », *Enfances, Familles, Générations*, nº 26.

Perronnet, C., 2018, *Numook : lire et écrire les sciences. Lecture et pratiques culturelles scientifiques chez les adolescent·es participant à des projets Numook liés aux sciences*, Rapport de recherche remis à l'association Lecture Jeunesse, Paris.

Peterson R., 2004, « Le passage à des goûts omnivores : notions, faits et perspectives », *Sociologie et sociétés*, nº 1, vol. 36, p. 145 164.

Peterson, Richard A, 1992, « Understanding audience segmentation: From elite and mass to omnivore and univore », *Poetic,* nº 4, vol. 21, p. 243-58.

Piettre, A., 2006, « Entre l'urbain et le social, un espace politique ? », *L'Homme & la Société*, nº 160-161, p. 103-134.

Radway, J., 1984, *Reading the Romance: Women, Patriarchy, and Popular Literature*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press.

Radway, J. A., 2000, « Lectures à " l'eau de rose". Femmes, patriarcat et littérature populaire », *Politix*, n°51, p. 163-177.

Ramdarshan Bold M., 2016, « The return of the social author: Negotiating authority and influence on Wattpad », *Convergence. The International Journal of Research into New Media Technologies*, vol. 24, n°2, p. 117-136.

Renahy N., Siblot Y., Cartier M., Coutant I., Masclet O., 2015, « De la sociologie de la classe ouvrière à la sociologie des classes populaires », *Savoir/Agir,* n° 34, p. 55-61.

Renard F., 2011, *Les lycéens et la lecture : Entre habitudes et sollicitations*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Renard F., 2013, « "Reproduction des habitudes" et déclinaisons de l'héritage », *Sociologie*, n° 4, p. 413-430.

Renaud A., Sémécurbe F., 2016, « Les habitants des quartiers de la politique de la ville. La pauvreté côtoie d'autres fragilités », *INSEE Première*, n° 1593.

Renfrow D.G., 2004, « A Cartography of Passing in Everyday Life », *Symbolic Interaction*, vol. 27, n° 4, p 485-506.

Retière J.-N., 2003, « Autour de l'autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire », *Politix,* n° 63, p. 121-43.

Roueff O., 2013, *Jazz les échelles du plaisir : Intermédiaires et culture lettrée en France au XX^e siècle*, Paris, La Dispute.

Rubi S., 2005, *Les « crapuleuses », ces adolescentes déviantes*, Paris, Presses universitaires de France.

Safi M., 2013, *Les inégalités ethno-raciales,* Paris, La Découverte.

Sanchez M.C., 2001, *Passing: Identity and Interpretation in Sexuality, Race, and Religion*, New-York, NYU Press.

Santelli E., 2016, *Les descendants d'immigrés*, Paris, La Découverte.

Sayad A., 2006, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité. Les enfants illégitimes*, Paris, Raisons d'Agir.

Schwartz, O., 1990, *Le monde privé des ouvriers*, Paris, Presses universitaires de France.

Schwartz, O., 2011, « Peut-on parler des classes populaires ? », *La Vie des idées.fr* [en ligne].

Siblot Y., Cartier M., Coutant I., Masclet O., Renahy N., et Le Gales P., 2015, *Sociologie des classes populaires contemporaines*, Paris, Armand Colin.

Skeggs B., 2015, *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, Marseille, Agone.

Thin, D., 2009, « Un travail parental sous tension : les pratiques des familles populaires à l'épreuve des logiques scolaires », *Informations sociales*, n° 154, p. 70-76.

Thrasher F. M., 2013, *The Gang: A Study of 1,313 Gangs in Chicago*, Second revised edition, Chicago, Illinois, The University of Chicago Press.

Vieille Marchiset G., Gasparini W., 2010, « Les loisirs sportifs dans les quartiers populaires : modalités de pratiques et rapports au corps », *STAPS*, n° 87, p. 93-107.

Vieille Marchiset G., Tatu-Colasseau A., 2012, « Dons et transmission au féminin dans les expériences de loisir. Le cas des quartiers populaires en France », *Revue du Mauss*, n° 39, p. 377-389.

Wacquant L., 2007, *Parias urbains. Ghetto, banlieues, État,* Paris, La Découverte.

Weber F., 1989, *Le travail à-côté: étude d'ethnographie ouvrière*, Paris, Institut national de la recherche agronomique , Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.

Zotian, E., 2010, « Les dimensions sociales de la pratique du football chez les garçons de milieux populaires », in Octobre S., Sirota R. (dir.), *Actes du colloque Enfance et cultures : regards des sciences humaines et sociales*, Paris.

INJEP NOTES & RAPPORTS RAPPORT D'ÉTUDE
Octobre 2020
INJEPR-2020/10

GOÛTS, PRATIQUES ET USAGES CULTURELS DES JEUNES EN MILIEU POPULAIRE

Ce rapport de recherche vise à décrire, de manière résolument qualitative, les pratiques culturelles de jeunes de milieux populaires résidant dans les quartiers populaires de villes moyennes, aux abords de Paris et de Lyon – de la proche banlieue aux limites de l'agglomération. Dans les catégories analytiques et méthodologiques qu'elle convoque, elle emprunte à une riche tradition de recherche en sociologie de la culture, qu'il s'agisse des modes de réception de genres littéraires et cinématographiques ou de l'effet d'un capital culturel dans les usages et appropriations des loisirs, des années 1970) aux années 2010 et 2020, des travaux sur les pratiques de lecture des étudiant.e.s en école préparatoire littéraire, ou encore sur la réception des littératures de l'imaginaire (science-fiction et fantasy) parmi les jeunes adultes âgés de 20 à 30 ans.

Il s'est donc agi de construire, à travers les monographies de trois quartiers de la politique de la ville (situés à Bourgoin-Jallieu, Villejuif et Dammarie-les-Lys), qui sont autant de « tableaux » des jeunesses populaires, une vue générale et non exhaustive des pratiques culturelles d'adolescent·e·s partageant des conditions sociales et territoriales proches, en privilégiant des comparaisons internes à ce groupe social. Pour documenter les pratiques de ces adolescent·e·s aussi précisément que possible, l'étude questionne le périmètre actuel d'une définition sociologique de la « culture » : saisir le rapport de ces jeunes aux institutions culturelles et scolaires ainsi qu'aux pratiques dites « légitimes » est nécessaire, mais finalement pas suffisant pour cartographier fidèlement la galaxie de leurs pratiques. Elle tente donc d'appréhender ces pratiques indépendamment des objectifs de démocratisation qui sous-tendent les politiques culturelles, sans se contenter d'une énumération déceptive de ce qu'elles ne sont pas.

Cette recherche, enfin, aborde la culture populaire comme une culture à part entière et qui, comme toute culture, sert à poser des normes et des valeurs qui soudent le groupe social. Les chercheuses et chercheurs ont étudié comment se comportaient les différents agents de la socialisation que sont la famille, les pairs, les médias et l'école dans l'appropriation par les jeunes de normes et de valeurs.

L'enquête présente les univers culturels dans lesquels baignent les jeunes interrogés dans le domaine du sport, des médias audiovisuels, de la musique, de la lecture, des pratiques artistiques et créatives et des sorties culturelles. Elle a ainsi permis de mettre en avant la diversité de pratiques des jeunes issus de milieux populaires et de tempérer une vision par trop « univore » de leurs pratiques. Elle revient aussi sur l'opposition classique entre le savant et le populaire en mettant en lumière combien des pratiques populaires peuvent être savantes.

Reprographie : atelier d'impression et de tirage de la direction des finances, des achats et des services (DFAS)

du secrétariat général des ministères sociaux (SGMAS)

Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (INJEP) , service à compétence nationale
Direction de la jeunesse, de l'éducation populaire et de la vie associative (DJEPVA)
Ministère de l'éducation nationale, de la jeunesse et des sports
95 avenue de France • 75650 Paris cedex 13 01 70 98 94 00 www.injep.fr